TERZO ESTRATTO DEL LIBRO INTITOLATO:

VINCENZO MONTI

LE LETTERE E LA POLITICA

IN ITALIA.

Digitized by Google

PUBBLICAZIONI FATTE.

V. Monti, le lettere e la politica in Italia dal 1778 al 1780.
Pag. XVI-373 — Roma, Forzani e C., 1885.

V. Monti, le lettere e la politica in Italia dal 1781 al 1790.
Pag. XVI-561 — Faenza, Conti, 1883.

V. Monti, le lettere e la politica in Italia dal 1791 al 1793.
Pag. XII-171 — Faenza, Conti, 1870.

PROSSIMA PUBBLICAZIONE.

V. Monti, le lettere e la politica in Italia dal 1794 al 1799.
Circa 700 pag.

AVVISO.

Tali pubblicazioni, per natura loro poco popolari, sono stampate in numero di copie assai limitato, e quelli che vi prendono interesse, dando il loro indirizzo ad ***E. Morandi a Fusignano,*** ottengono due vantaggi: 1° essere avvisati appena le pubblicazioni escono; 2° godere sul prezzo il ribasso del 15 %.

E. MORANDI.

Digitized by Google

DOTT. LEONE VICCHI

VINCENZO MONTI

LE LETTERE E LA POLITICA

IN ITALIA

DAL 1750 AL 1830

(TRIENNIO 1778-1780)

FUSIGNANO
(PROVINCIA DI RAVENNA)
DA EDOARDO MORANDI
VENDITORE

1885

Digitized by Google

PQ 4720
M5 Z97

QUESTI FOGLI DI CRONISTORIA
ESCONO A STAMPA
COL FAVORE DEL GOVERNO
AUSPICE MAGNIFICO

S. E. DON LEOPOLDO TORLONIA

DUCA DI POLI E GUADAGNOLO
INSIGNE CAVALIERE DI PIÙ ORDINI
GRANDE UFFIZIALE DELLA CORONA D'ITALIA
E PER UNANIMI VOTI FAUSTISSIMI
PRO-SINDACO DI ROMA
E DEPUTATO AL PARLAMENTO
IL QUALE
DI TANTO PATROCINIO
COMPIACENDO INTERCESSORI ILLUSTRI
INANIMA L'AUTORE
E NE NOBILITA GLI STUDI

—

M DCCCLXXXV

193

Digitized by Google

PRÉFACE

> Di Vincenzo Monti molto in questi ultimi anni fu scritto.... con ricerche diligenti, curiose, larghissime, che gran luce raccolsero e dànno, e più promettono dare, su la vita e gli scritti del poeta, su' coetanei, sugli amici e nemici di lui, da un conterraneo devoto, il dott. Leone Vicchi.
>
> G. Carducci, dans la préface aux *Scelte poesie di Vincenzo Monti* - Livorno, Vigo, 1885; pag. v.

> Il a d'ailleurs (M.r S***) profité de documents publiés par M. Vicchi et qui ont pour notre personnage une importance véritable....
>
> F. Masson, Les *Diplomates de la Révolution* - Paris, Charavay, 1882; pag. 252, 260, 261 et ailleurs.

> Il dott. Leone Vicchi, nella seconda edizione della storia di Fusignano, consuma molte pagine intorno a Vincenzo Monti.... e racconta nella prima che nel 1811....
>
> C. Cantù, dans *Monti e l'età che fu sua* - Milano, Treves, 1879; pag. 10, 324, ecc., ecc.

En écrivant la préface de ce livre, je né prétends pas faire connaître M. Vicchi.

Les écrivains qui marquent dans les études critiques et historiques, en Italie aussi bien qu'en France, le connaissent déjà. Les citations tirées des écrits de M. Cantù, de M. Masson et de M. Carducci en font amplement foi. Ils ne sont cependant pas les seuls qui lui aient donné des témoignages d'éstime: plusieurs autres écrivains qui ont un beau nom dans les lettres ont montré qu'ils en faisaient beaucoup de cas. (1)

(1) Ademollo A., *Saggio di rivediture di bucce* — Roma, Manzoni, 1884. Chiarini G., *Ombre e figure* — Roma, Sommaruga, 1883. Silvagni D., *La Corte e la Società Romana,* vol. I et II — Firenze, alla *Gazzetta d'Italia,* 1881; Roma, Forzani, 1883.

Je m'arrête ici pour ne pas fatiguer le lecteur par les citations des bibliogra-

Digitized by Google

Je n'entends pas non plus parler de la valeur littéraire de M. Vicchi qui écrit d'Italie en italien, moi qui écris de France en français. Les deux nations sont latines, voisines, amies, et ayant fait un long séjour à Rome, j'aime vivement l'Italie. En outre ces monts quand je naquis étaient une province des rois qui demeurent aujourd'hui au Quirinal. Mais laissons cela de côté et passons sur ce qui touche à M. Vicchi comme écrivain et comme italien.

Le jour – c'était le 10 juillet 1883 – où je me trouvai spectateur d'une erreur qui prit le nom de jugement (1), et que j'entendis M. le commandeur Beltrani-Scalìa, directeur général des prisons, affirmer qu'il s'était montré hostile à M. Vicchi recommandé par le président de la Chambre des députés (2) et appelé à la carrière des emplois par le président du Conseil (3) par ce qu'on ignorait si le docteur Vicchi avait obtenu la *licenza* du gymnase,

---

phies publiées dans le *Giornale storico della letteratura*, la *Nuova Antologia*, la *Rivista Europea*, etc. etc. On aura remarqué que deux écrivains estimés, MM. Ademollo et Silvagni, quoique adversaires, ont tous deux rendu justice à M. Vicchi; ce qui double le prix de leur témoignage. Nous profitons de l'occasion pour exprimer le vœu que MM. Ademollo et Silvagni laissent tomber une polémique qui, basée sur un équivoque, ne peut aboutir à rien de concluant. Chacun d'eux en effet suit une route différente. M. Silvagni est un narrateur qui embrasse un plus large horizon et qui aime ses aises; M. Ademollo est un chroniqueur minutieux, très scrupuleux.

(1) Je suis ami de M. Jacques Balbi, officier de la marine anglaise aux Indes, qui fut cité comme témoin dans le procès intenté à M. Vicchi pour *outrage à un fonctionnaire public*. Il est bon de noter ici que le 10 juillet 1883 déposèrent en faveur de M. Vicchi: M. Brin, l'actuel ministre de la marine italienne; M. Baccarini, député au Parlement et ancien ministre des travaux publics; M. Vazio, directeur des préfectures au Ministère de l'intérieur; M. De Paoli, surintendant des archives d'État à Rome, et plusieurs autres personnes considérables.

(2) Le président de la Chambre italienne était alors M. le chevalier Dominique Farini.

(3) Le président du Conseil des ministres était alors, comme il l'est encore aujourd'hui, M. le chevalier Augustin Depretis.

Digitized by Google

je me promis de saisir la première occasion – et je la saisis maintenant – pour flétrir au nom du bon sens et de la justice, un abus qui ne se serait jamais produit ni en France, ni en Angleterre.

Hé quoi! On demande l'exhibition de la *licenza* du gymnase à un homme reçu docteur à l'université! Vit-on jamais pareille effronterie, pareille absurdité! Il ne fallait rien moins que la sottise d'un directeur général pour repousser par un tel prétexte quelqu'un qui avait été choisi par le supérieur commun et qui possédait notoirement l'estime de M. Cantù, de M. Masson, de M. Carducci, de M. Farini, de M. Brin, de M. Baccarini et d'autre hommes éminents dans les lettres, les sciences et le gouvernement. Et tout cela pour un poste de simple attaché aux appointements de 125 francs par mois!

M. Vicchi a surabondamment prouvé le mensonge de l'homme lâche par le témoignage même des amis du commandeur Beltrani-Scalìa, MM. Scibona et Pinelli (1), et par une circulaire qu'il lança à l'époque où on tenta de le faire expulser de Rome comme vagabond dangereux (2). Cette honte aussi on lui ménageait!

---

(1) Voir la préface du volume de M. Vicchi, édité par Conti, Faenza, 1883, et intitulé: *Vincenzo Monti, le lettere e la politica in Italia dal 1781 al 1790*, pag. XIII.

(2) Voici le texte de la circulaire:

« *Ai signori marchese di Rudinì, deputato al Parlamento; comm. Pinelli, capo divisione al Ministero di grazia e giustizia; cav. Scibona, capo di gabinetto alla Prefettura.*

« Signori,

« Mi rivolgo alle SS. LL. Ill.me, le quali sono a parte, o quanto meno a conoscenza perfetta di ciò che avvenne fra me e il comm. Beltrani-Scalìa, direttore generale delle carceri.

« Le SS. LL. sanno che una discrepanza d'ufficio cangiatasi in vertenza pri-

Digitized by Google

Mais la lâcheté du fonctionnaire faux (je parle du commandeur) est ici d'une évidence si patente, elle se révèle par des exemples si fréquents que, posséderait-on le talent de Balzac, il serait impossible de la bien décrire. Comme elle est encore vive dans ma mémoire la scène du 10 juillet, où M. Fortis, député de la Chambre italienne et défenseur de M. Vicchi (1), infligea un démenti

---

vata mi portò, dopo sedici mesi dacchè non era più subalterno del comm. Beltrani-Scalia, davanti al Correzionale di Roma per rispondere d'un oltraggio, che malgrado ogni dichiarazione si volle ritenere fatto a pubblico funzionario a causa dell'esercizio delle sue funzioni.

« Le SS. LL. sanno egualmente ch' io fui condannato; che subii tutta la pena, senza intercedere grazia e senza accettare composizioni di sorta; che appena uscito di carcere mi posi a disposizione del comm. Beltrani-Scalia per scambiare, s'egli ne aveva desiderio davvero, quei colpi di pistola, che vantò d'avermi già proposti; e che finalmente io ho dichiarato di non poter più occuparmi del comm. Beltrani-Scalia (persona), sebbene io sia risoluto di fare ogni sforzo, entro la legge, per il trionfo della giustizia e delle mie ragioni.

« Ora però le SS. LL. Ill.me non sanno che dopo la mia scarcerazione ho patito e patisco dal comm. Beltrani-Scalia un trattamento inqualificabile, poichè desso, richiamando le autorità sopra la mia pretesa irruenza, facendomi spiare e pedinare dalle guardie di P. S., asserendo d'essere obbligato a stare di continuo armato di rivoltella ed inducendo la Polizia a chiamarmi ieri a S. Marcello, per udire parole immeritate, evidentemente mira a rendermi pericoloso, anzi a farmi interdire il dimorare alla capitale.

« Le SS. LL. che furono più d'una volta interpreti, encomiatori, e presso di me, o de' miei, rappresentanti del comm. Beltrani-Scalia, non possono non riconoscere che il loro amico torna a cimentarmi, come privato, ed a collocarmi in ben triste posizione. Nel mentre ch' io protesto contro tal fatto, rinnovo ad ognuno di loro e a chicchessia la dichiarazione di mantenere da uomo a uomo l'oltraggio del 30 maggio 1883 e di tenermi oggi e sempre a disposizione del signor commendatore Beltrani-Scalia.

« Delle SS. LL. Ill.me

« Roma, via di Ripetta, 70, addì 22 aprile 1884.

« *Devotissimo*

« Leone dott. Vicchi.

« *N.B.* — La presente lettera è stata spedita per posta con porto raccomandato ai signori Di Rudinì, Pinelli, Scibona e Beltrani-Scalia (quitanze dell'ufficio principale di Roma, 22 aprile 1884, ore 11 ant., numeri 88200, 88201, 88202, 88203), e con porto semplice a tutti coloro che trovaronsi immischiati nella vertenza e nel processo *Beltrani-Scalia-Vicchi* ».

(1) Les avocats défenseurs de M. Vicchi furent MM. A. Fortis, député au Parlement, le chevalier N. Bartoccini, conseiller municipal de Rome, et le chevalier E. Natali, ancien conseiller provincial.

Digitized by Google

à M. Beltrani-Scalìa! Celui-ci n'avait pas déposé aux archives des papiers ministériels compromettants pour lui, et il s'etait même permis de les faire emporter du ministère! Le commandeur Beltrani-Scalìa nia d'abord le fait; puis il l'admit en le mettant sur le dos d'un jeune employé qu'il ne voulut pas nommer, mais il dut finir par s'en reconnaître coupable, parce qu'il avait eu l'étourderie d'unir à une lettre, soustraite par lui, un billet de sa main qui contenait l'aveu du détournement. A cette constatation l'auditoire éclata en rumeurs: le menteur pâlit (1); mais M. Vicchi avait donné un soufflet et

(1) Cet incident, qui dura près de trois quarts d'heure au milieu des rumeurs de la salle, des coups de sonnette du président, et des aveux de plus en plus graves arrachés de vive force au plaignant M. Beltrani-Scalìa, est résumé dans le procès verbal de l'audience en quelques mots que nous reproduisons: « Si dà atto che il comm. Beltrani-Scalia dichiara d'aver respinta la lettera relativa al biglietto portante la scritta *aperta e non letta*, fatta di suo pugno ». Les procès verbaux ne furent visibles que huit jours après la clôture des débats. Pendant tout ce temps ils restèrent entre les mains du juge. Voilà la loyauté de certains procès!

Mais ce n'est pas tout. Il faut savoir que les avocats Bartoccini et Natali, peu de jours avant les débats, indignés de la conduite que tenaient à leur égard les geôliers de M. Vicchi, durent « protestare formalmente contro la violazione del secreto defensionale ».

Mais ce n'est pas encore tout. Aussitôt la condamnation prononcée et avant que M. Vicchi sortit de prison, les documents les plus compromettants pour l'adversaire furent soustraits du dossier et on ne les a plus retrouvés. C'est la pure vérité. Les documents favorables à M. Vicchi déposés aux actes n'y sont plus. Et les lettres dont nous publions des extraits prouvent qu'ils devaient y être:

« .... Ricordo benissimo che fra gli altri fu esibita una lettera dell'on. Lovito, segretario generale al Ministero dell'interno, un biglietto autografo del comm. Beltrani-Scalìa, da questi riconosciuto, come anche ricordo che da noi fu chiesta ed ottenuta la presentazione per parte del comm. Vazio di una tua memoria indirizzata al ministro dell' interno. Tutti questi documenti dovrebbero stare ancora nel fascicolo del processo. Se più non ci sono, a me preme e basta il dichiararti che non furono da me ritirati.... ».

(Avv. E. Natali, Lettre du 20 novembre 1884).

« .... Tutti i documenti vennero esibiti nel verbale di dibattimento e si troveranno certamente allegati nel processo, per toglierli dal quale è necessario il permesso dell'autorità giudiziaria ».

(Avv. N. Bartoccini, Lettre du 20 novembre 1884).

Digitized by Google

c'est lui seul qui devait être condamné: aussi le fut-il. M. Vicchi subit six mois de prison, la perte de l'emploi et même la perte des appointements qui lui étaient dû avant la mauvaise aventure du soufflet et qui s'évanouirent mystérieusement sur les hauteurs du palais Braschi (1).

M. Beltrani-Scalìa déclara à l'audience et répéta dans sa *Relazione sul servizio carcerario nel sessennio 1878-1883* qu'il voulait régénérer l'administration avec des éléments jeunes et honnêtes, écarter les ineptes, les négligents et ceux qui avaient failli à la délicatesse. *Oh! praeclarum custodem ovium quem dicunt esse lupum!*

N'était-il donc pas jeune, honnête, habile et délicat, M. Vicchi! Il l'était; mais il avait la protection et la garantie d'hommes éminents. Et les jeunes gens que recherche M. le directeur général doivent être innomables,

---

« .... Siccome il ricorso, di cui Ella mi fa cenno, è stato consegnato al Tribunale in pubblica udienza, è, a mio avviso, fuori dubbio che, non a me, ma al Tribunale stesso debbano essere volte le sue richieste per sapere che cosa sia avvenuto di quel ricorso.

« Se anche poi esso fosse stato, ciò che io non so, ritirato dal Ministero.... ».

(Comm. N. Vazio, Lettre du 30 novembre 1884).

« .... Non so nulla dei documenti, i quali debbono trovarsi in processo, se non furono ritirati dal Bartoccini o dal Natali.... ».

(Avv. A. Fortis, Lettre du 14 février 1884).

(1) C'est un fait curieux que le refus de payer à M. Vicchi ses appointements. Mais ce qui est plus curieux encore c'est que M. le commandeur Beltrani-Scalìa, qui ici paraît vouloir économiser au profit du Gouvernement les appointements de M. Vicchi, présenta un jour un compte d'après lequel il paraîtrait qu'il voulait se faire payer une somme plus forte que celle qui etait dûe par le Gouvernement. Voici à peu près comment les choses se passèrent. Le commandeur Beltrani presenta, on dit, à la Cour des comptes la note de la dépense pour l'achat d'une machine lythographique qui avait été payée 9000 fr. La Cour des comptes se réserva d'approuver la dépense lorsque l'ingénieur chef du bureau technique aurait approuvé le contrat. Comme la machine n'était cotée que 7500 fr. au catalogue, l'ingénieur n'approuva que la dépense de 7500 fr., quoiqu'on eût peut-être pu avoir la machine encore à moins. Le commandeur Beltrani représenta alors la note et se contenta de 7500 fr. au lieu de 9000.

Digitized by Google

comme celui qui détournait les lettres, ou être recommandés par Mlle Bulgarini, ou garantis par le chanoine Torroni, ou soustraits à l'action du procureur du roi, destitués *pro forma* et réadmis en service, comme peut-être certains computistes des établissements de peine de Lucques, de Nisida, de Procida et de Gorgona. Oh! qu'il garde le masque le menteur couard! Il fait son affaire. Il a besoin en effet de rester directeur au ministère, quoiqu'il soit riche, pour pouvoir exploiter la fatigue et la science des subalternes, faire son intérêt moral et matériel, tenir la clef des archives, influer sur les magistrats, étouffer la voix des subalternes qui pourraient l'accuser et ne le font pas, épouvantés par la violence de ses vengeances ou dissuadés par la servilité des juges (1). Il est sicilien et chevalier, mais le courage du gentilhomme lui manque: il n'a que l'outrecuidance du sectaire (2). Si la Sicile le veut, il ira peut-être un jour siéger au Sénat comme son père. Tout est possible aujourd'hui. Mais lorsqu'il mourra et

(1) Où êtes vous, vieux fonctionnaires de l'administration des prisons, illustres savants, patriotes bienméritants, qui avez été et qui êtes peut-être encore en butte à d'absurdes persécutions? Le chev. G. De Blaw, M. A. Bettoli, M. G. Amati, le chev. G. B. Canepa, le chev. P. Cortes, le chev. docteur P. Caravelli, le chev. Gaipa, M. E. Bertarelli, M. C. Marchesini, le chev. et ingénieur Bucci, le commandeur Onesti furent tous des directeurs de maisons de peine et des chefs d'administrations de prisons à Rome, à Florence, à Parme, à Lucque, à Saluces, à Potenza, à S. Stefano, à Procida, à Nisida, à Portoferraio, à la Gorgona. Ils pourraient raconter les faits et gestes du commandeur Beltrani-Scalia, comme inspecteur et comme directeur général des prisons. Mais mieux vaut qu'ils se taisent, parce que ceux qui n'ont pas encore été dispensés du service, comme coupables de connaître les allures incorrectes du supérieur, seraient destitués. Qu'ils se taisent et qu'ils fassent place aux Radogna, aux Bova, aux Orio, aux Rossi et aux autres bons amis du notre commandeur.

(2) M. le commandeur Beltrani-Scalia avoua à l'audience que S. E. le président du Conseil des ministres et ministre de l'intérieur avait ordonné qu'on renvoyât aux archives une réclamation contre le directeur général des prisons, dans laquelle on le traitait de *mafioso.*

Digitized by Google

que les présidents des deux Chambres annonceront son trépas, aucun sénateur, aucun député n'osera se lever pour regretter sa disparition du monde, comme personne n'a pleuré sur le cercueil de son père (1).

Je finirai cette préface, qui m'a été inspirée par l'injustice et par la position faite à M. Vicchi, en répétant les paroles du poète Monti, à qui M. Vicchi a consacré des recherches qui jettent un jour si vif et si nouveau sur sa vie et son temps: « Or su finiamola, ch'io sono stanco dell'onore di parlare di lui. Se mai vi saltasse in capo la fantasia di lagnarvi, che l'ho trattato senza riguardi, vi prego di provarmi che l'ho fatto senza ragione. L'uomo onesto sopporta più che può l'ingiustizia, e non parla. Ma quando si alza e scioglie il freno alla parola per difendersi, la sua collera è terribile quanto giusta, e la sua voce è una spada che fende senza ritegno. Non ardite però, ve lo consiglio, di venirmi innanzi con l'argomento dei cortigiani, il grado, la dignità, il rispetto, e altre simili poltronerie, perchè io vi agghiaccio con due parole: VERITÀ e GIUSTIZIA » (2).

Aix-les-Bains, 1884.

P. Q. LE CHOIVIEN.

---

(1) Voir les comptes-rendus des séances du Sénat du 28 novembre 1884, et de la Chambre des députés du 25 novembre de la même année. Nul ne prit la parole après la communication officielle du président.

(2) MONTI V., Lettera di Francesco Piranesi al signor generale D. Giovanni Acton.

Digitized by Google

1778-1780.

Roma, per quanto decaduta dal latino splendore, era pur sempre una grande città, forse la più bella città d'allora e certamente il primo desiderio d'ogni animo innamorato del bello. Dotti francesi, venuti in Italia prima del 1778, l'avevano salutata con entusiasmo e detta migliore di Parigi (1). Mengs, Winkelmann e Goethe, i tre giganti dell'estetica tedesca applicata alla pittura, all'antiquaria ed alla poesia, recaronsi da giovani a Roma e si naturalizzarono romani i primi due, mentre l'ultimo andocci e riandocci e sarebbeci una terza e quarta volta riandato, se la fortuna glie l'avesse permesso (2); tanto era il

(1) Le Président De Brosses en Italie, *Lettres familières* — Paris, Perrin, 1885; libro che in avanti ci fornirà de' curiosi particolari.

(2) Goethe G. V., *Viaggio in Italia* — Milano, Manini, 1875. La versione è del Cossilla, il quale in questo volume è giunto solamente fino al ritorno di Goethe a Roma dalla Sicilia. È desiderabile che l'Italia abbia quanto prima una traduzione completa di tale opera importantissima.

Digitized by Google

fascino che le memorie, il clima e la vita di Roma esercitavano su que' colossali ingegni. Per gli inglesi, che sentivano la necessità di rifare il buon sangue, Roma era la più adatta città del mondo, tutta sole e primavera, tutta feste e passatempi, tutta socievolezza e cortesia. Casanova, agente secreto della veneta Repubblica, fu a Roma in epoche diverse, ci fu prima e dopo aver conosciuto Milano, Firenze, Napoli, Corfù, Costantinopoli, Zurigo, Monaco, Madrid, Bruxelles, Parigi, Vienna, Berlino e Pietroburgo, ma qualunque volta esso giungeva a Roma gli s'irradiava il viso, gli si aprivano i polmoni e gli tornava la voglia di vivere vita romana, non astenendosi però dallo sbattere, alla veneta, frottole strepitose (1). A dir breve, essendo ancora l'Europa inclinata alla coltura classica, stanca delle guerre del Nord e infatuata del commercio, delle colonie e delle spedizioni marittime, da ogni paese e da ogni uomo si sospirava a Roma, di studi, di pace e di lontane missioni ispiratrice feconda.

Vasta in generale essendo l'idea che si concepiva di Roma, non è dubbio che il pensiero della partenza per quella città doveva tenere in orgasmo il giovane Monti, anima classica per eccellenza e piena di lusinghe tiberine. Dopo che il poeta fussi accaparrata la benevolenza del cardinale Borghese ed assicurato l'assenso dei genitori, non gli restava che porsi in viaggio

(1) Il Casanova ha scritto le memorie de' suoi viaggi in opera voluminosa e piuttosto rara, edita a Parigi ed a Bruxelles. Anche dai suoi racconti, in avvenire, toglieremo qualche brano, che faccia all'uopo nostro.

Digitized by Google

alla prima più propizia occasione. Il fervore di Roma eragli a cento doppi cresciuto in seguito all'incontro ch'egli ebbe con l'abate Cancellieri a Fusignano, per le feste date dal marchese Calcagnini. Ma non era prudente il porsi in viaggio d'inverno. Meglio attendere la buona stagione e la partenza stessa di quegli amici, che il Monti erasi fatto nella famiglia del cardinal Legato. L'eminentissimo Borghese tra poco avrebbe compiuto la sua triennale missione ed egli, romano e principe di nascita, non poteva non restituirsi immediatamente a Roma. Dunque (avranno concluso il padre e la madre di Vincenzo) tornava conto il fare tutta una brigata e mettersi in via, quando all'inesperto giovane sarebbonsi accompagnate persone pratiche del cammino e praticissime della mondiale città.

Il poeta per ciò se la passava nei preparativi e nelle svogliatezze di una vigilia tanto più spasimosa, quanto più si prolungava indeterminatamente. Il poeta, o non componeva più versi, o ne allestiva in fretta, più curante del buttarli giù, che del raffazzonarli bene, preoccupandosi appena di fermare il pensiero, o d'appuntarsi la rima, come se ad ogni momento fosse già passata l'ora di rimanere a tavolino. Chi sa le cose incominciate e non finite in quell'età *in cui molto si scrive e poco per lo più si conosce!* (1) Chi sa le poesie compiute e poi stracciate, perchè il giudice delle sue muse, il suo saggio Chirone, l'abate Gae-

(1) Monti V., nelle prose unite al *Saggio di Poesie* edito a Livorno, coi torchi dell'Enciclopedia, nel 1779.

Digitized by Google

tano Migliore, non aveaci data l'approvazione. Chi sa infine i sonetti, le terzine e i madrigali non stracciati, ma smarriti dal giovane poeta, o tenuti in non cale dai signori, a cui li dedicava, perchè la fine del caminetto e del pizzicagnolo toccò frequentemente non solo alle composizioni de' cattivi poeti, ma pure a quelle dei mediocri e dei buoni. Certo convien ammettere che prose e versi giovanili dell'abate Monti, non pochi, sono ancora da trovarsi, e trovandosi, ciò che impossibile non è, poichè di quando in quando anche adesso ne risaltan fuori, si potrà con esattezza completare la cronologia delle produzioni di tanto poeta.

Nelle feste del capo d'anno egli si trovò a Maiano, presso Fusignano, in casa del padre, della madre e dei fratelli, per passarvi le vacanze non brevi, che solevansi dare allora agli scolari delle Università. Gli studenti che tenevano a mostrarsi premurosi, restavano fuori di Ferrara dall'antivigilia di Natale al giorno dopo all'Epifania; quelli che studiavano con la voglia di Vincenzo trovavano facilmente la scusa d'assentarsi a metà di dicembre per ritornare dopo la metà di gennaio e qualche volta le vacanze del capo d'anno si mescevano con le vacanze di carnevale e facevano tutta una vacanza. Forse non fu così del Monti, il quale, se veniva stimolato dai parenti a passare in famiglia tutte le vacanze, era sorvegliato dal padre, perchè frequentasse l'Università, o quanto meno si trovasse a Ferrara, durante il corso delle lezioni. Il giovane invece avrebbe desiderato vivere liberamente, o, se non altro, invertendo le parti, rimanere a Fer-

Digitized by Google

rara nel tempo delle vacanze e dimorare in famiglia nei giorni di scuola. A tal patto il focolare e la campagna di Maiano probabilmente gli sarebbero piaciuti. Ciò tuttavia, con un padre dello stampo di Fedele Maria Monti, non poteva ottenersi da Vincenzo, nè da altri; e Vincenzo, finchè non fu partito di Romagna, dovette strettamente stare al legacciolo di casa. A Maiano, dalla disperazione, rimava poesie per le donne e per la società di Ferrara, denigrando le femmine e la gente di Fusignano.

Ei fu in una delle prime vacanze del 1778, assai facilmente in quella del capo d'anno, che il giovane verseggiatore scrisse all'incomparabile Climene (marchesa Maria Maddalena Trotti Bevilacqua) le terzine baldanzose, in cui fa sì triste pittura di Maiano e di Fusignano. Egli incomincia:

> Antonide Pastor dentro le mute
> Di Fusignan rinchiuso orride tane
> All'eccelsa Climene invia salute.
>
> Bramo saper se ben filate e sane,
> Donna gentil, dacchè partii, la Parca
> Al subbio tuo vital torce le lane.
>
> Se più di lento umor tumida e carca
> Va la tua gamba, o se Esculapio, o il caso
> Alfin gir falla d'ogni morbo scarca.

Manco male che il poeta ci fa sapere che l'eccelsa Climene aveva le gambe gonfie (forse per una edema, o per le vene varicose) e figuriamoci che ben di paradiso il conforto di quella marchesa, la quale già stava per divenir nonna ed aveva, per giunta, le

Digitized by Google

gambe cariche d'umor lento. Ma il desiderio della città e la stizza che lo prendeva nella villa di Maiano gli annebbiavano la vista ed il suo gli pareva il paese più scellerato del mondo. Egli bestemmiava di cuore

L'esser dannato alla deserta sabbia
D'una spiaggia, di cui già non cred'io
Ch'altra più scellerata al mondo v'abbia;

Oh questo sì è un supplicio, che per dio
Arrabbiar fammi, e bestemmiar di cuore,
E il destin maledire acerbo e rio.

Fra Sarmati e Getuli, o fra l'orrore
Chiuso io non son di Pontiche paludi,
Come Nason maestro esul d'amore.

Ma fra genti però sì sconcie e rudi,
Sì ferine d'aspetto e di costumi,
Sì sgarbe e di talenti così crudi,

Che se ben sopra d'esse aguzzi i lumi,
Tu figlie le dirai d'orsi e leoni,
O di ghiande pasciute e d'irti dumi.

Se a parte ognuno a contemplar ti poni,
Di volto liberal puoi due contarne,
Che il resto è un brutto stuol di Lestrigoni.

Le donne poi, che fede io posso farne,
Han le sembianze sì bizzarre e brutte,
E così rancia e ruvida la carne,

Che non v'è rischio che giammai corrutte
Sien le caste mie voglie, e ch'io le tocchi,
Se fossi peggio ancor di Ferrautte.

Onde adesso men vo di lingua e d'occhi
Sempre modesto, nè timor mi piglio,
Che in me Cupido le sue punte scocchi.

Passo i giorni illibati, e come giglio
La coscïenza ho bianca, e se il volessi,
Non saprei come porla in iscompiglio.

Digitized by Google

Lunghe le orazïon, devoti e spessi
I digiuni; e così fo che s'emende
Ogni grave peccato ch'io commessi.

Sto sempre in casa; e intanto, o che s'imprende
A dir dei salmi, o che della Madonna
La coroncina da le man mi pende.

In somma in battagliar mai non s'assonna
Colla carne, col mondo e col demonio,
Che dello spirto uman tanto s'indonna.

E ch'altro deggio io far? Forse l'aonio
Plettro in mano recarmi, e da le corde
Trarne quindi un gentil carme bistonio?

Le muse al mio pregar avverse e sorde
Van lungi, che malarsi hanno paura
Su queste sponde pestilenti e lorde.

Fugge da me l'antico estro, e la pura
Sua luce esporre all'aria ei non s'attenta
Per lo timore che diventi oscura.

La bella insomma poesia paventa
Passar per queste bande, ove l'eterno
Gracidar delle rane il ciel tormenta.

Pensa mo' adesso in questo nuovo inferno
Qual dall'inerzia sonnacchiosa or fasse
Dei miei spirti febei crudo governo.

Ora ecco ciò che dava noia al ragazzaccio: non trovare ammiratori dei suoi versi, non avere donne a suo trastullo, dover dire il rosario con la mamma avanti di sedere a cena e cenando digiunare il venerdì, il sabato e le altre vigilie comandate. Era senza dubbio una vita non amena, ma egli, con un po' di tolleranza, sarebbe giunto ad affiatarsi pure con la gente di Fusignano, come Ovidio si famigliarizzò con quelle di Tomi, solo che il Monti avesse voluto, o dovuto,

Digitized by Google

come Ovidio, abitare nella spiaggia scellerata. Quei due soli che a Fusignano si potevano contare di *volto liberale* erano Cesare Baldini e Pietro Santoni, due sacerdoti, il primo arciprete di Fusignano e l'altro poeta e padrino di Vincenzo, entrambi ricordati quasi ogni volta che il poeta scriveva alla famiglia.

Il 19 marzo di questo medesimo anno l'abate don Matteo Giovannardi, parroco di S. Salvatore e professore di teologia morale nel seminario di Faenza, pose il *visto* ad una elegia del giovine poeta che fu colà stampata senza la sua approvazione, tacendosi il nome dell'autore (e cioè di V. Monti) ed il nome dell'amico, il quale gli preparò l'improvvisata (e fu a quanto pare, il conte C. Naldi). Potevano coprire d'un velo anche il nome e la città dello stampatore, e la curiosità, se vi era il desiderio di svegliarla, sarebbe stata anche maggiore. Ma per noi, in tutto questo, senza venir meno ai dovuti riguardi, traspare un'innocua mistificazione *).

---

*) **Lettera anonima che precede l'elegia di V. Monti a Lisetta nell'opuscolo stampato da G. Archi a Faenza nel 1778.**

All'Autore.

Vi comparisce con le Stampe inaspettatamente sott'occhio una vostra produzione poetica. Prima di sdegnarvene, date luogo alla ragione.

Parecchj de' miei Amici, a cui l'hò comunicata, e che pur fanno grande stima di Voi, e delle Cose vostre, mi hanno stimolato a pubblicarla. Io non lo avrei fatto senza la vostra approvazione: ma intanto, come soddisfare alla importunità di quei molti, che me la chiedevano? Se io fossi ricorso a Voi, sono certo, che dalla vostra modestia, la quale vi rende troppo sprezzante di Voi medesimo, me ne sarebbe venuta una negativa. Hò dunque creduto meglio il farvi

Digitized by Google

In quale epoca e presso quale scolaresca trovaronsi amici, parecchi amici, i quali, volendo e sapendo conservare il secreto, pensarono a mettere insieme il denaro per dare alle stampe una poesia anonima d'un compagno di scuola, una poesia amorosa, una poesia senza interesse politico, pel solo gusto di possederne un esemplare per ciascheduno? Oh non si troverà facilmente nelle storie un caso di questo genere e se pure si diede a Vincenzo Monti è forza convenire che fu davvero un miracolo ([1]).

Il nostro poeta, fino da ragazzo, ebbe una furiosa voluttà di fama e non recherebbe meraviglia se un giorno si scoprisse che questa poesia stampata a insaputa sua fu viceversa stampata a sua cura; come si è scoperto (e lo vedremo in seguito) che un suo sonetto

---

una sorpresa. Non si niega all'Amicizia un arbitrio; e questo è l'unico, che io mi sia preso sin quì con Voi. Alla perfine so di non avervi sacrificato, perchè hò in mano gli applausi di chi può darne giudizio. Dica che che si vuole la vostra delicatezza: Ella al più non potrebbe, che scrupoleggiare su qualche piccolo neo. Tuttavolta per meno irritarvi hò voluto occultare al Pubblico il Nome dell'Autore. Se non potrete sapermene grado, spero almeno, che perciò non lascierete di credermi sempre

Vostro vero, e sincero Amico
N. N.

([1]) *A Lisetta, elegia* — Faenza, presso Gioseffantonio Archi, MDCCLXXVIII, pag. 12, in-4. Alla pag. 5, dopo la lettera di N. N., comincian i versi dell'ab. Monti, il quale però non è ricordato. Questo opuscolo, esistente nella collezione di L. Vicchi a Fusignano, è il solo finora veduto dall'autore del presente volume. LISETTA poi era la contessa Eleonora Cicognani, alla quale rimase tra i poeti questo nome, dopo che essa recitò brillantemente a Ferrara in una commedia intitolata *Le Vedove innamorate*, sostenendo la parte di Lisetta.

Digitized by Google

che doveva essere stato stampato a Coira fu viceversa pubblicato a Brescia e che un'ode sua, della quale si diceva ch'era stata stampata e posta in vendita a Foligno ed a Parigi, era stata viceversa pubblicata soltanto a Foligno e posta in vendita, se pure, a Roma. Ma, comunque, la poesia di cui qui si tratta, è l'elegia:

> Or son pur solo, e in queste selve amiche
> Non v'è chi ascolti i miei lugubri accenti
> Altro che i tronchi delle piante antiche;

elegia che ricomparve l'anno dopo, nell'edizione di Livorno, con la versione in distici latini dell'abate Giovannardi.

Questa medesima elegia, scritta sulla riva del più bel fiume di Romagna, nell'edizione originale e nell'edizione di Livorno è preceduta da una lettera al cav. Clementino Vannetti, nella quale il poeta discorre della poesia erotica. Altra elegia compose il Monti poco dopo sulle rive del Tevere e questa comparve nell'edizione livornese, come seguito a quella tradotta dal Giovannardi. Essa incomincia:

> Io vivo? Io spiro ancora? e le dolenti
> Ombre riveggio ancor della foresta,
> Ombre sol del mio pianto confidenti?

Le due elegie si componevano in tutto di 99 terzetti [1]. Nelle successive edizioni le due divennero tre elegie, le quali hanno rispettivamente questo principio:

La I. Or son pur solo; e in queste selve amiche
Non v'è chi ascolti i miei lugubri accenti
Altro che i tronchi delle piante antiche.....

---

[1] Vedi il *Saggio* di Livorno (1779) da pag. 74 a pag. 94.

Digitized by Google

La II. O dolci amiche di segreto speco,
Chi fia di voi che voli, aure pietose,
Fuor di quest'antro tenebroso e cieco?.....

La III. Poco mi cale, se non v'è chi serri
Con benefica man l'ultima volta
L'egre pupille e il cener mio sotterri..... [1]

I versi, in luogo d'aumentare, avendo fatto tre composizioni da due, sono diminuiti e fra tutte le tre rimpastate elegie non si contano che 76 terzetti. Ciò vieppiù dimostra la furia con cui l'abate Monti faceva e disfaceva i suoi componimenti, accrescendo l'imbarazzo di dover classificare cronologicamente le sue produzioni. I 69 endecasillabi soppressi nelle amorose elegie non meritano, per quanto potesse parere che sì, d'esser qui riprodotti. Nulla hanno di particolare; se non che, a ben guardarli, i terzetti che furono tolti via putono un po' di rettorismo suicida e rivelano indubbiamente che tutte tre le elegie concernono un solo amore (vero, o finto), un amore di Ferrara, un amore privo d'ogni speranza [2]; e questa rivelazione, con quel sentimentalismo vertherriano che non passava al poeta la prima pelle, è stato proba-

---

(1) Vedi le *Poesie liriche* del Monti (Firenze, Barbèra, 1862) da pag. 161 a pag. 171.

(2) So altresì che io non ho fatto come certuni i quali hanno la smania di cantar versi amorosi, e d'amore non conoscono altro che il nome. Io le ho scritte, una sulle rive del più bel fiume di Romagna, l'altra poco dopo su quelle del Tevere; tutte due però nel silenzio della solitudine, in cui le passioni si fermentano più facilmente; nè per iscriverle m'è convenuto violentare l'immaginazione, perchè io ho avuto il core innamorato e non lo spirito. Il core ha diretto la mano, il core ha parlato; ed io non ho ascoltata altra voce che la sua. (Monti, *Dedicatoria al signor Clementino Vannetti di Roveredo*, inserita nel suo *Saggio di Poesie* — Livorno, 1789, dai torchi dell'Enciclopedia).

Digitized by Google

bilmente la causa, perchè i 69 versi fossero soppressi. Il poeta ebbe da giovane, tra l'altre, l'abitudine di porre la mano sui tasti erotici, arrischiando con troppa leggerezza dichiarazioni e descrizioni, le quali, a buon conto, lette a stampa, indisponevano le donne amate e laudate [1]. Tardi se n'accorse il poeta, quando, cioè, le dame di Ferrara naturalmente gli significarono che serbasse per altre congiunture i suoi libri e le sue espressioni.

Avendo il Monti scritto nel 1779 al conte Francesco Marescalchi non dovergli saper nuova l'anacreontica:

> **O prima ed ultima — cura e diletto**
> **di madre amabile — bel pargoletto,**

nè poter esso, il conte, aver dimenticato il tempo in cui l'anacreontica fu composta, ci pare di dover arguire che anche i quinari al bimbo della donna bella (contessa Cicognara) fossero fatti a Ferrara, nello scorcio di questo periodo, in cui Vincenzo Monti stava per lasciare la Romagna. Del resto, per quanto difettino i particolari sulla giovinezza del poeta, non si potrebbe condurre il lettore in mezzo al folto delle minute notizie e delle ragionate induzioni, le quali

---

[1] Io la dono dunque volentieri al pubblico questa mia composizione, perchè ho piacere che esista un monumento dell'amor mio verso questo grazioso bambinetto, e perchè mi preme che l'innocenza del soggetto che si esalta giustifichi in qualche modo dall'altrui accuse anche quella del poeta. La mia intenzione è tanto equa e conforme ai precetti della *bienséance*, che Lisetta medesima senza taccia d'ingiusta non potrà trovarla colpevole. Ma non tocchiamo il tuono della galanteria.... (Monti, *Dedicatoria al signor conte Francesco Marescalchi patrizio ferrarese*, inserita nel suo *Saggio di Poesie* — Livorno, 1779, dai torchi dell'Enciclopedia).

Digitized by Google

portano ad assegnare una data più che un'altra alle liriche del poeta, sonetto per sonetto, anacreontica per anacreontica. Diremo adunque, senza molto dilungarci, che al primo semestre del 1778, o meglio a quella parte dell'anno 1778, che precedette la partenza del poeta per Roma, s'appartengono il sonetto a Climene, mandandole a leggere alcune poesie d'argomento amoroso, gli ottonari alla stessa Climene, la quale non guariva per anco dell'*oltraggioso malore che scolorò le sue guancie* (dalle gambe le era salito alla faccia; peggio che peggio!), e la canzone del *Nuovo Amore*, in cui finge il poeta d'essersi innamorato (o s'innamorò davvero) d'una fanciulla che stava sull'uscio del convento della SS. Trinità di Faenza.

Là 've d'acque onusto e grosso – il Lamon col corno incalza
Il bel ponte che sul dosso – le due torri al cielo innalza,
Entro un chiostro di ciarliere – solitarie monachelle,
Ch'ognor stan su l'uscio a bere – del bel mondo le novelle,
Cheto cheto amor celosse – meditando un tradimento (1).

La fanciulla, *ninfa di grazie incomparabili*, era detta la *bella Toscanella;* occhi e capelli neri, fronte signorile, ogni sua parte un amore. L'anno dopo il Monti, nei versi al Camaggi, de' quali a suo luogo terremo parola, affettava d'imbizzire perchè il genio eragli re-

(1) Da una lettera del ch. dott. A. Montanari, canonico di Faenza, scritta all'autore il 28 settembre 1883, apprendesi quanto segue: « Il ponte con le due torri « è quello il quale fu fabbricato a Faenza, sul Lamone, nel secolo XIII o XIV e che « cadde il dì 14 settembre 1842. Esso univa la città al borgo Durbecco.

« Il convento di monache non può essere che quello detto della SS. Trinità, « situato nel borgo Durbecco, occupato ora dal parroco di S. Antonino e dall'Ora- « torio Salesiano. Il convento di S. Paolo era quello, il quale è ora abitato dalle « Micheline ».

Digitized by Google

stato a Faenza, presso la *bella celebrata Toscanella*. Nel convento della SS. Trinità stava allora in educazione la Maddalena Monti, sorella del poeta, che poi si fece suora nel monastero di San Paolo della stessa città e forse il poeta concepì l'idea di fare l'anacreontica il giorno in cui n'andò colà per salutare gli amici di Seminario e le sorelle educande, avanti di partire per Roma.

Perchè, per dirla con un verso dello stesso poeta, già già stava per sorgere l'alba, che

La gran partenza illuminar dovea.

E il padre di Vincenzo, a quella partenza, ci pensava, nè sapea capacitarsi come mai v'avesse dato l'assenso e dovesse distaccarsi dal figlio. Allora allora, nel maggio 1777, quando si posero di mezzo tutti gli amici ed i parenti più riguardevoli per farlo acconsentire, Fedele Maria Monti pensò al figliuol suo, anche pel caso che questi avesse da rimanere senza di lui. Conveniva averlo quel pensiero, perchè l'enorme distanza e le forti spese di viaggio non permettevano di potersi poi riabbracciare ogni anno e con ragione il vecchio Monti paventava di morire, essendogli lontano questo figliuolo. Se Vincenzo recherassi a Roma, disponeva Fedele Maria ne' capitoli aggiunti al suo testamento, sarà mantenuto ancora per tre anni a carico dell'asse comune, ma dopo i tre anni suddetti, se non ha imparato a guadagnare il pane, si provveda con la porzione che gli lascerò, volendo che questo servagli d'ammonimento a non darsi a vita scioperata. Il povero padre,

Digitized by Google

presago dei dissidî fraterni alla sua morte, disponeva eziandio che Vincenzo potesse ritornare a Maiano ed abitare la casa comperata dai Tamburini, ma vietava ch'ei potesse farla dividere e porla in vendita. Pareva, in que' primi capitoli, che Fedele Maria non avesse timore che per l'avvenire di Vincenzo. Era a Vincenzo che assegnava un altro fondo in luogo dell'alienato podere dei Tassinari; era a lui ch'egli voleva assicurare il mantenimento per il triennio 1778-1780; era a lui stesso che il vecchio inibiva di disfarsi della sua porzione di tetto paterno, quasi divisasse di tenergli aperto un rifugio in caso di miserevoli avventure.

Poi Fedele Maria Monti prese ombra dell'altro figliuolo, Francesc'Antonio, il quale non rendeva i conti di certi denari esatti in nome del padre, ed ordinò che a favore di don Cesare e di Vincenzo si prelevasse per ciascheduno una somma eguale a quella riscossa da Francesc'Antonio. Ma nel marzo del 1778, quando Vincenzo s'impazientiva di partire per Roma, nè più frequentava l'Università, nè v'era mezzo di trattenerlo a Maiano e girovagava da Ferrara a Fusignano e da Fusignano a Faenza, spendendo e spandendo, come un signore, il vecchio ministro de' Calcagnini riprese la penna e vergò due altri capitoli testamentarî, i quali dimostrano chiaramente ch'egli in que' dì febbricitava ne' dispiaceri e ne' sospetti. Vincenzo, egli scriveva, spende alla cieca, nè pensa ai propri casi e già sarebbe tempo che deponesse l'orgoglio e s'impiegasse. Ed è piaciuto a Dio di farmi sapere, soggiungeva il testatore, che taluni de' miei

Digitized by Google

eredi, dopo la mia morte, vorranno opporsi alle mie presenti disposizioni, cosa che si guarderanno dal fare, perchè queste voglio che sieno parte integrale del mio testamento. Tornava, non guari dopo, il desolato genitore a rimbrottare la condotta di Francesc'Antonio, a cui sopprimeva l'antiparte già assegnatagli, volendo che ciò l'inducesse a vivere in comunione coi fratelli e godere in pace il bene che il Signore aveva largito *).

---

*) **Capitoli testamentari del fu signor Fedele Maria Monti di Fusignano levati dall'Archivio notarile municipale di Fusignano.**

(Calligrafia del testatore)

— 16 maggio 1777 —

Al Nome di Dio amen. li 16 Maggio 1777 Maiano.

Capittoli da aggiungere al mio ultimo testamento e conferma del primo che rattiffico in tutte le sue parti e a risserva di quanto dirò. prima voglio, ordino, e comando che le Messe da mè ordinate per l'anima mia siano in tutto mille e cinquecento dico num.° 1500 da celebrarsi nel termine già prefisso e più presto che sarà possibile.

2° Che a Vinzenzo mio Figlio in loco del Podere Tassinari (già venduto) gli sia dato il Podere comprato dal Sig. D. Tellini.

3° Che la spesa che si farà in mantenere Vinzenzo sudetto a Roma o in altro luogo ancora per tre anni cioè 1778, 79 e 80, sia fatta in comune della mia eredità così ordino, voglio e comando senza che si diminuisca la sua porzione in vista della spesa fatta a fauore di Francesco Antonio e di auerlo mantenuto lui 10 anni in Ferrara sino al età di 29 anni o circa quando la spesa non ecceda duecento scudi all'anno compreso il vestiario incirca.

4° Doppo li tre anni sudetti in mancanza mia, sia fatto il stato amicabilmente per distinguere gli aumenti e poi allora patteggiato, e se allora Vincenzo non sarà proueduto ci pensi la sua porcione perche uoglio che gli sia stimolo ad abbracciare qualche impiego da guadagnarsi il pane, e non vivere scioperato come ecc.

Digitized by Google

I suddetti capitoli testamentarî sono altrettanti paragrafi della vita intima che si conduceva a Maiano. Scoprono essi al nudo i contrasti e le piaghe di quella

---

5° Perche conosco che D. Cesare è più economo di tutti, affatica più di tutti, e merita più di tutti *(in caso di divisione)* doppo la mia morte gli concedo ordino e comando gli sia ricauato dall'Asse comune della mia Eredità un capitale di scudi trecento di antiparte, et a lui raccomando (doppo Iddio e tutta la Corte Celeste) l'anima mia e che faccia suddisfare intieramente e pontualmente tutti li miei Legati, anzi uoglio, ordino e comando che campando Io qualche anno doppo il presente codicillo se gli debbano ricauare altri scudi cento ciouè in tutto scudi quatrocento dico sc. 400 – e questo per le cause e specialmente perche ha sempre celebrato molte messe per mè e spero lo farà fin che vive, e non spende quanto gli altri.

6° Voglio, ordino, e comando che alle mie Figlie, ciouè Maria Madalena, Rosa, Geltrude se il Signore le chiamerà e si facciano Monache gli sia assegnato il suo livello annuale a uita durante dalla mia eredità e sia fatta la spesa necessaria per tale effetto così ordino e comando.

7° In caso che Vinzenzo restasse proveduto, e che doppo la mia morte volesse dividere conli Fratelli non possa pretendere di dividere questa casa Tamburini e solo abbia il ius di abitarla lui in persona e occorendo a sua famiglia e uoglio che in tal caso resti a comodo degli altri suoi fratelli D. Cesare e Francesco Antonio libbera, e se lui uole la sua parte venga ad abitarla in persona e non altrimenti, tanto della casa quanto degli anessi e servitù e comodi senza il terreno lavorativo, e nei mobbili debba accomodarsi con pace e quiete senza contrasto ma amicabbilmente trà loro Fratelli.

(Stessa calligrafia, cangiando inchiostro)

— Addì 3 settembre 1777 —

8° Riflettendo (come ho fatto più volte sino al giorno d'oggi 3 settembre 1777) che Francesco Antonio ebbe da mè un mandato di

Digitized by Google

famiglia molto numerosa e pur troppo differente per indole e per aspirazioni. Da una parte Fedele Maria, settuagenario, uomo d'affari, cuore aperto, mente ri-

---

procura per ricevere le doti di sua moglie assicurandola e obbligandosi in mio Nome e quanto si conviene, sicome non mi ha reso conto ne fatto uedere cosa alcuna ne pagato ne pure un baiocco, così ordino, voglio, e comando che in caso di Divisione sia ricavato altrettanto et in egual somma dalla mia Eredità a fauore di D. Cesare e Vincenzo cioè in egual somma a quanto si è obligato a fauore di sua moglie sia di mobbili ò contanti nè posso permettere diversamente in pregiudicio degli altri Fratelli e a quanto resto Io obbligato per raggione di detto Mandato di Procura tanto dissi sia ricauato per gli altri due fratelli a riserva solamente di un regalo di dieci in quindici scudi che io dovevo regalarli al suo arivo in casa mia con qualche mobbiglia e non lo auendo fatto uoglio che gli sia ricavato ma niente di più in pregiudicio degl'altri figlii e Fratelli in caso di divisione.

(Stessa mano, calligrafia più minuta)

— 12 Marzo 1778 —

9° Sogiungo che conoscendo che Vincenzo spende alla Cieca. e senza riguardo, sè la spesa che farà altrepasserà duecento scudi all'anno ci pensi la sua parte e pensi meglio a casi suoi e deponga le alture e pensi meglio a guadagnarsi il pane e stare impiegato et Umile.

10° È piaciuto al Signore che io abbia inteso che doppo la mia morte non ostante che io abbia disposto et ordinato quanto sopra ciò non ostante alcuni de' miei eredi anno in idea di opporsi e fare quelo che gli parerà e piacerà mà io indendo che questa mia determinacione benchè fatta e separata dal mio testamento fatto e consegnato in passato, abbia forza e uigore di testamento con tutte quelle formalità Legali solite esporsi che qui intendo come opposte e esposte e descritte come se fossero scritte per mano di Pubblico Notaro che se per tale caggione non potesse ualere, ordino, voglio, e comando

Digitized by Google

stretta, spirito religioso, autoritario, bisbetico; ed egli era il capo di casa. Dall'altra, nel retroscena, Domenica Maria, donna ancora di forte fibra, perspicace,

che abbia tutto il uallore di Codicillo e donaccione causa mortis, et nubtiarum da non potersi contradire da chi che sia, e non altrimenti ecc.

11° Tutti li miei beni stabili e semoventi che non aurò nominato nella mia precedente divisione come pure gli auvanci censi acquistati crediti Bestiami e capitali d'ogni sorte tutti si dividono egualmente quando però saranno allogate le Figliuole e sodisfatti tutti le miei legati e caso non bastassero sia venduto qualche fondo per soddisfare a tutto.

Se nell'auenire si aggiungesse qualche Fabbrica sopra lì miei beni più di quello che vi è presentemente intendo che questa non resti compresa nella precedente mia divisione, avendo scompartito e considerrato li beni come sono presentemente e però quello che si acresserà di fabbriche sia stimato e diviso ciouè debba abbonarsi agl'altri Fratelli da quello che possede il fondo in caso sempre di diuissione e così debba considerarsi ogni accresimento che si farà da oggi auanti che sono li doddici di marzo 1778 a riserva però delli rifazimenti di non molta rilevanza e di non molta spesa.

(Stessa mano, calligrafia più aperta)

— Data incerta —

12° Per ultimo soggiungo che siccome mi sembra di conoscere che Francesco Antonio voglia appropriarsi per sè tutto quello che guadagna adesso me uiuente auendo passato in silenzio tanto per le doti di sua moglie quanto ancora di tutto quello che fino ad ora ha guadagnato e guadagna non cosiderando per niente la spesa che si fà per amor suo ordino, voglio, e comando che quello aueuo ordinato si ricauasse di antiparte a suo fauore non si debba più ricauare con pregiudiccio degl'altri Fratelli; ma debba restare queto e contento di quanto gli ho assegnato nella precedente mia divisione.

Digitized by Google

operosa, massaia e temente Iddio, ma sinceramente ed affettuosamente soggetta in tutto e per tutto al marito, come prescriveva il Dio di Sara, di Rebecca

---

Mentre sò che è fatta con suo gran vantaggio e per li precij e per lottima situazione di tutto e gli sia mottivo di stare unito con gli altri Fratelli compatendosi gli uni con gli altri e così godere in santa pace quel poco che il Signore ci ha compartito per sua infinita misericordia. amen.

Quanto ho detto di sopra al capitolo *10* intendo qui adesso di rattificarlo e replicarlo intieramente per conualidare quanto sopra.

Fedele Maria Monti affermo di propria mano tutto quello che ho scritto come sopra nel presente foglio uoglio, ordino, e comando che sia eseguito il tutto e per tutto.

Sò di aver assegnato nella mia divisione a D. Cesare un capitale di sc. 4270 in Tornature 83 terra, a Francesco Antonio per sc. 4474 a Vincenzo sc. 4229 che fanno sc. 12973 de quali toccarebbe sc. 4324 per ciascheduno onde sono di più a Francesco Antonio sc. 150 e di più considerati li prezzi dei suoi effetti e li miglioramenti solo la Balirana acresce di prezzo sc. 1130 aprecciadola solo sc. 40 la tornatura oltri li prezzi degl'altri effetti gode il vantaggio delli sc. 1300 che si disse di assegnarli onde deve restar quieto e contento e sodiffatto sapendo io quanto sia il dipiu che gli uiene assegnato più degli altri Fratelli e quanti miglioramenti di più.

Fedele Maria Monti affermo quanto sopra manu propria.

(Calligrafia incerta, forse del notaio F. Gasperoni)

— 3 Gennaio 1785 —

Soggiungo ancora, ordino e uoglio che mia moglie Domenica Mra Mazzarri in caso che non potesse conuivere con li Figli o non le piacesse di stare con loro, possa separarsi, e gli siano somministrati tutti li mobbili necessarii e tutto quello che gli possa abbisognare per uiuere comodamente a tutta sua vita naturale durante con le sue Figliuole se saranno in casa con gli alimenti necessarii che ordino

Digitized by Google

e di Rachele. In mezzo ad essi don Cesare, primogenito, avaro, astuto, aguzzino e per giunta prete, sicchè dirigeva a piacer suo la coscienza e gli affetti del padre e della madre, e maggiore di 10, di 15 e di 20 anni agli altri suoi fratelli, sicchè per l'età prevalente, per la tristezza degli istinti e per l'autorità dell'abito li voleva tener tutti, poco meno, di sotto ai piedi. La maggiore delle figlie era sposa all'Alfonsine. Giovan Battista era frate a Bagnacavallo. Restavano a Maiano Francesc'Antonio faccendiere indefesso, Vincenzo let-

---

e comando non siano meno di cinquanta scudi a testa all'anno, e gli sia assegnata una abbitaccione commoda dove a lei piacerrà, e alla sua morte possa disporre a suo piacimento di un cappitale di seicento e più scudi o per l'anima sua o come meglio li parerà o piacerà perchè sò io quanto ha essa contribuito ed affaticato per il nostro avanzamento. Così pure gli siano sominístrati denari per il vestiario secondo il suo stato per sè e per le Figliuole secondo il parere del Signor Arciprete Baldini e Signor Rettore Finotti – quali suplico con tutto il cuore a far questa Carità di auer la tutela e cura di esse casó mai che bisognasse (il che non posso mai credere) e di più siano arbitri e Giudici sopra tutte e singole sudette mie disposizioni di tutto il mio testamento e Codicillo, rimettendo il tutto al loro Saggio Parere ed arbitrio anche in quelle cose che non mi sia ben spiegato, e meritano essere interpretate.

Item lascio ordine e voglio, che la Domca Maria Mazzarri mia dilettissima moglie sia in piena libertà finchè vivrà di potere fare, e dispensare a poveri, e chi meglio le piacerà a titolo di Carità tutto quello che vorrà si di comestibili, come di qualunque altro genere, in ogni ecc., e senza possa essere disturbata, impedita, e molestata p qto. eff.° da alcuno de' miei Eredi scritti nel Testamento mio a cui ecc.

Io Fedele Maria Monti affermo quanto sopra manu propria.

Digitized by Google

terato indocile, Rosa, Maddalena e Geltrude ragazze non vivaci; figli più piccoli e più cari ai genitori, i quali, raggranellati 12 mila scudi nel territorio Leonino, ch'era stato la loro Mesopotamia, speravano d'invecchiare patriarcalmente nella terra di Fusignano, in mezzo a larga ed affezionata parentela, come Giacobbe nella terra di Gessen. Ma s'ingannarono. A breve andare non rimase loro che l'arcigno don Cesare, e gli altri cinque figliuoli si sbandarono; Geltrude, Maddalena e Rosa facendosi monache, siccome il padre aveva preveduto; Francesc'Antonio andando a sfogarsi a Ferrara in libere industrie; e Vincenzo montando finalmente sulla carrozza, che lo doveva condurre a Roma. Quella però non era la carrozza del cardinal Borghese, perchè don Scipione seco non condusse l'abate Monti, come piacque d'asserire a più d'un biografo [1], essendo ora invece manifesto che il giovine protetto giunse a Roma due mesi e mezzo prima dell'eminentissimo Legato [2]. Poco prima di partire egli conobbe a Ferrara l'abate Onofrio Minzoni, ciò che il lusingava di molto, come lo stesso Vincenzo ebbe a confessargli: *Vi ri-*

---

(1) MAFFEI G., MAGGI G. A., CASSI F., ed altri, nella *Storia della letteratura italiana* e nelle *biografie* del MONTI premesse alle edizioni di Milano (Resnati, 1830-1842), di Bologna (Brighenti, 1821-1828), ecc.

(2) Il cardinale S. Borghese non arrivò a Roma che nell'agosto successivo o lasciò Ferrara perchè a legato di quella città, per il triennio 1778-1780, era stato nominato il cardinale F. Carafa, del quale il Monti scriveva: « il nuovo legato è « impaziente di subentrargli. Sarà un prodigio se i ferraresi ne rimangono con- « tenti. È vero che l'hanno avuto un'altra volta per vice-legato, e che non se ne « sono rammaricati, ma la qualità di legato cangia aspetto alla cosa. Dio voglia « ch'io m'inganni, ma il carattere che in Roma ne hanno fatto le persone che lo « conoscono *intus et in cute*, fa temere di molte stravaganze ». (MONTI V., *Epistolario* — Milano, Resnati, 1842).

Digitized by Google

sovvenga di quel giorno in cui poco prima della mia partenza per Roma, nel letterario gabinetto del nostro amabile enciclopedista, io ebbi il contento di soddisfare all'antico desiderio di conoscervi e di parlarvi. Fu allora che vi compiaceste di assicurarmi che i miei versi da voi letti in Venezia niente vi dispiacevano, che anzi a voi pareva di scorgervi dentro più d'una cosa che vi rassomigliasse (¹). Il Minzoni, poeta d' immagini arditissime, era allora nel fiore della virilità ed all'apogeo d'una rinomanza da caposcuola. Quello ch'ei disse al Monti, forse il disse per cortesia, ma il ragazzo che lo fissava nella pupilla degli occhi, innanzi di giungere all'età matura, doveva di sè levare ben altro grido in tutta l'Italia.

Come provò lo Zaiotti (²), l'abate Monti partì da Ferrara il giorno 16 di maggio 1778. Era un sabato. Allora, non la più corta, ma la via più sicura per recarsi a Roma, era quella maestra per Argenta, Bologna, Forlì, Fano, Ancona industre città frequentata allora da greci e levantini, Macerata, Serravalle, Foligno e Terni. Eranci di più le strade accorciatoie, le strade che talvolta percorrevano i corrieri di gabinetto, ma si rischiava di cadere in mano dei ladri, o di non trovare le coincidenze delle poste, o di dover subire le angarie de' vetturini avventizi male provveduti di cavalli e di recapiti, larghi nel promettere e corti nel mantenere. Si poteva, per esempio, accorciare il viaggio tra

---

(¹) Monti V., *Dedicatoria* che precede il capitolo *Ad un amico, che prendeva moglie*, nel *Saggio di Poesie* — Livorno, dai torchi dell'Enciclopedia, 1779.

(²) *Notizie sul Monti*, premesse all'ed. del Lampato — Milano, Lampato, 1832.

Digitized by Google

Fano e Roma, tenendo la via detta del Furlo, e cioè per Bologna, Forlì, Fano, Cagli, Gualdo, Foligno e Terni. S'abbreviava non poco e lo dimostra anche la spesa, poichè, mentre da Bologna a Roma, per la via di Loreto si spendevano con la posta Sc. 33.20, per lo stesso viaggio, tenendo la via del Furlo, si spendevano soltanto Sc. 27.80 (1). Parimenti si poteva accorciare il tratto da Ferrara a Forlì, scansando Bologna, e deviando, passato Argenta, verso Lugo; anzi la strada accorciatoia, tra Ferrara e Forlì, passava rasente alla casa di Fedele Maria Monti e per lungo tratto si denominava, come anche oggidì si chiama, *via di Roma*, appunto perchè la battevano a quando a quando i corrieri diretti a Roma con premura straordinaria. Quella strada però, nell'inverno, era frequentemente ricoperta di acque stagnanti, sicchè nè a cavallo, nè in carrozza la si poteva percorrere. Questo era un nuovo pericolo a cui s'andava esposti, prendendo le strade accorciatoie.

Allora pure, nell'itinerario di Roma, passando per le Marche, si toccava sempre la città ed il santuario di Loreto, a poca distanza da Ancona, dove, o per devozione, o per curiosità, si faceva ordinariamente la sosta d'un giorno. Nella chiesa di Loreto, situata in cima al monte, dal quale si scopre l'Adriatico, si mostrava (e si mostra ancora) un'immagine della Madonna, ritenuta miracolosissima, conservata in una cappelletta quadra tutta rivestita di bassirilievi, lucente d'oro,

---

(1) Nella raccolta di fogli volanti esistenti nell'archivio di Stato a Roma si trovano queste ed altre notizie circa le vie percorse dai corrieri e dalle diligenz dello Stato pontificio.

Digitized by Google

zeppa di voti preziosi, col pavimento della chiesa fatto di marmo, eppure incavato dai pellegrini, che vi passano sopra ginocchioni. A Roma, in quel tempo, si leggeva nelle guide che i forestieri provenienti dall'alta Italia arrivavano, o per la via di Firenze, o per quella di Loreto, due strade, le quali s'incontravano e si riunivano presso il ponte Milvio, tre miglia avanti di giungere alla città. Il miglio pontificio corrispondeva ad attuali chilometri 1,489 e per lo più, viaggiando per le poste, ogni venticinque o trenta miglia si cambiavano i cavalli, ed ogni sessanta o settanta miglia si pernottava. Non radamente si viaggiava anche più presto, cento miglia al giorno, centocinquanta ogni ventiquattro ore, ma conveniva spendere di molto ed avere tale premura da dover rinunciare al riposo abituale, come facevano i corrieri straordinari e gli addetti d'ambasciata, che recavano le notizie urgenti delle Corti. Qualche volta avveniva tutto il contrario e si facevano in media quaranta miglia al giorno o meno, in luogo di sessanta, o per intemperie, o per vie qui fangose, là ripide, colà franate, o per sfinimento di cavalli, o per rottura di veicoli, o per naturale bisogno d'intermettere qualche giornata di completo riposo. Vincenzo Monti da Ferrara a Roma impiegò dieci giorni e vi arrivò il 26 di maggio (1), locchè vuol dire ch'esso girò a tappe usuali, senza fretta e senza incidenti contrari.

(1) Il poeta, subito giunto a Roma, scrisse al fratello Don Cesare la lettera del 27 maggio 1778 che è quella comunicata dalla famiglia Monti a Paride Zaiotti e da questi fatta pubblicare per le stampe (1829), senza però le annotazioni, che si sapeva il padre del poeta aver apposte alla suddetta lettera. (MONTI GIOVANNI, *Vita di Giuseppe Monti* — Imola, Galeati, 1883).

Digitized by Google

Da Ferrara a Roma l'impiegare dieci o undici giorni era cosa da viaggiatore economico. Radamente ne occorrevano di più e a far molto ci si mettevano quindici giorni. Giovan Volfango Goethe, partito da Ferrara il 17 ottobre 1786, giunse a Roma il 1° novembre, sostando a Bologna due giorni e viaggiando per il resto molto affrettatamente [1]. Però, potendo spendere assai e volendo far presto davvero, se ne potevano impiegare solamente otto, e anche solo cinque e (pare miracolo) anche soltanto tre. Il corriere straordinario che portò da Venezia l'annunzio della morte del doge Alvise Mocenigo, morto d'anni 77, addì 31 dicembre 1778, stava a Roma la notte del 3 di gennaio 1779. Non aveva impiegato da Venezia a Roma quattro giornate [2], da Venezia, per cui non ci mettevano mai gli altri viaggiatori meno di otto giorni, come quelli di Bologna per consueto non ne impiegavano

---

[1] « Visitai abbastanza bene Verona, Vicenza, Padova e Venezia; rapidamente « Ferrara, Cento e Bologna; e quasi non posso dire di aver visto Firenze. Ma il mio « desiderio di arrivare a Roma era cotanto vivo, e cresceva per tal modo ad ogni « istante, che non mi riusciva possibile il fermarmi, e non mi trattenni più di tre « ore a Firenze ». (Goethe G. V., *Viaggio in Italia*, versione del Cossilla — Milano, Manini, 1875).

[2] « Essendo stato richiesto l'eletto (cardinale Chiaramonti) dal signor cardi- « nale decano, se accettava la suprema dignità, uniformandosi alla volontà di Dio, « l'accettò, e ai 14 di marzo (1800) fu pubblicata la sua elezione (a papa).

« Questa notizia giunse in questa città (da Venezia a Roma) martedì mattina « 18 di marzo con piego spedito dal s. collegio a S. E. il signor generale coman- « dante D. Diego Naselli, e con altri diretti a monsignor Passeri, vice-gerente, « arcivescovo di Larissa, e a monsignor Di Pietro, delegato apostolico, e arcive- « scovo d'Isaura. Il giubilo, che si sparse nel pubblico, è superiore ad ogni espres- « sione ». (Cancellieri F., *Storia dei solenni possessi dei sommi pontefici* — Roma, Lazzarini, 1802). Per questo brano si comprende che anche il corriere, il quale portò da Venezia a Roma la notizia dell'elezione di Pio VII, impiegò nel viaggio meno di quattro giorni.

Digitized by Google

mai meno di sei o sette. La velocità, che i corrieri di quel tempo sapevano prendere in circostanze di rilievo, farebbe trasecolare per incredulità, se non fossimo sicuri che la loro prestezza non solo era vera, ma facile e sicura per quanti avessero potuto e voluto spendere. Da Napoli a Roma l'itinerario abitualmente si compiva in quattro giorni, qualche volta anche in tre, non radamente in cinque. Ebbene, il corriere straordinario che portò l'annunzio del parto della regina avvenuto il pomeriggio del 17 gennaio 1779 era a Roma la sera del 18. Appena appena ventiquattr'ore, appena il doppio del tempo che mettono adesso i treni comuni delle strade ferrate.

Esattissimo e speditissimo era il servizio delle corrispondenze tra Parigi e Roma, le quali corrispondenze coincidevano e compivano il viaggio (non accadendo inconvenienti imprevedibili) entro diciotto giorni. Eppure il corriere straordinario che portò da Versailles a Roma la notizia che la regina di Francia aveva partorita una bambina il 19 dicembre 1778 arrivò a Roma, al palazzo del cardinale De Bernis, il mezzodì del giorno 29 dello stesso mese; 750 miglia, in carrozza a cavalli, d'inverno, superando le Alpi nevose, in meno di dieci giorni! E nel 1778 non contava ancora dieci anni il Grande, che doveva attraversare le Alpi con migliaia di guerrieri e cannoni e carriaggi, oscurando la gloria degli antichi, per indi aprire le strade facili del Sempione e del Cenisio, lasciando ai futuri esempio d'arditissimi lavori! Due anni dopo, quando morì Maria Teresa regina d'Ungheria, nel mese di novembre, il

Digitized by Google

giorno 29, una staffetta partita da Vienna giungeva a Roma il giorno 8 dicembre di buon'ora, ed essa pure aveva impiegato meno di dieci giorni!

Poichè parlammo dell'itinerario e del tempo occorrente per diversi viaggi alla volta di Roma, non sarà senza interesse il ricostituire il quadro delle giornate allora necessarie a percorrere la distanza fra Roma e le principali città italiane e straniere. Per recarsi a Roma s'impiegavano da:

	A tappe economiche	A corso di posta	A grande lestezza
1. *Napoli*	giorni 5	giorni 4	giorni 2
2. *Firenze*	» 7	» 5	» 3
3. *Bologna*	» 10	» 7	» 4
4. *Venezia*	» 12	» 8	» 5
5. *Torino*	» 16	» 11	» 7
6. *Parigi*	» 25	» 18	» 12
7. *Vienna*.	» 26	» 18	» 12
8. *Londra*.	» 30	» 20	» 14
9. *Madrid*.	» 30	» 22	» 15
10. *Berlino*.	» 30	» 22	» 15 [1]
11. *Lisbona*.	» 40	» 29	» 21
12. *Pietroburgo* . .	» 50	» 38	» 29
13. *Costantinopoli*.	» 60	» 51	» 34

[1] Goethe scriveva da Roma agli amici di Berlino il 13 dicembre 1786: *questa lettera vi perverrà con l'anno nuovo ed io vi auguro ogni felicità in principio di quello*. Il conto dunque di Goethe risponde esattamente al conto fatto in questo quadro. Il 16 marzo 1787 riceveva a Caserta le lettere di Berlino del 19 febbraio, e qui pure il contò ritorna. (Goethe G. V., *Viaggio in Italia*, traduzione del Cossilla — Milano, Manini, 1875).

Digitized by Google

La grande lestezza non significa la velocità massima delle staffette di Corte, poichè questa non era sempre la medesima e non può servire di norma generale. Da Livorno e da Firenze i viaggi per Roma erano frequenti [1]; rare le corrispondenze da Milano. In tutto l'anno 1778 se ne trovano registrate una, o due, da Torino [2]. Medesimamente da Parigi e da Vienna i corrieri appositi per Roma arrivavano abitualmente quattro volte al mese, quello di Madrid due volte e gli altri delle altre capitali d'Europa anche di meno. Una volta, quando a Napoli governava un vicerè, ch'era

---

(1) Questa notizia e le altre riguardanti l'itinerario dei corrieri, i quali portarono a Roma l'avviso della morte di A. Mocenigo e dei parti delle regine di Napoli e di Francia, sono ricavate dal *Chracas*, diario che in quel tempo si pubblicava a Roma. Il calcolo dei giorni impiegati per andare a Roma dalle diverse mentovate città, o a tappe economiche, o col servizio postale, o a speditezza straordinaria, è del tutto presuntivo, e formato sulle notizie delle partenze e degli arrivi delle carrozze, che portavano la valigia delle lettere, i viaggiatori comuni e le persone di corte. La natura del libro non permette che qui discutansi le ragioni climateriche, o topografiche, per cui malagevolmente oggi si comprende il perchè di certe differenze di tempo fra un viaggio e l'altro.

(2) 20 anni dopo, nel 1798, quando forse qualche strada nuova era già stata fatta, o qualche strada vecchia appianata ed imbrecciata, i francesi fecero tenere a Pio VI il seguente itinerario:

Partenza da Roma	addì	20	febbraio
Arrivo a Viterbo	»	21	»
» a S. Lorenzo Nuovo	»	22	»
» a Radicofani	»	23	»
» a S. Quirico	»	24	»
» a Siena	»	25	»

Passato un anno in Toscana e venuto il 1799, gli fu fatto riprendere e continuare il viaggio con più comodo e cioè:

Partenza da Firenze	addì	26	marzo
Arrivo alle Maschere	»	27	»
» a Scaricalasino	»	28	»
» a Bologna	»	29	»
» a Modena	»	31	»
» a Parma	»	1°	aprile

Digitized by Google

figliuolo o fratello del re di Spagna, il corriere di Madrid, per andare a Napoli, passava sem, re da Roma, lasciandoci nel venire e prendendo nel tornare le lettere dello Stato pontificio. Allora il servizio della posta tra Madrid, Roma e Napoli era molto più attivo. Le lettere di Londra e di Parigi, arrivate in Italia, non viaggiavano insieme con quelle di Torino e di Milano. *Ce chien de courrier me désole*, scriveva De Brosses; *jamais il n'arrive, surtout quand il a fait mauvais temps le mercredi: c'est le jour qu'il passe la mer pour arriver à Viareggio.* E qui De Brosses nota che

---

Arrivo a Borgo S. Donnino	addì	13	aprile
» a Piacenza	»	14	»
» a Castel S. Giovanni	»	16	»
» a Voghera	»	17	»
» a Tortona	»	18	»
» ad Alessandria	»	19	»
» a Casal Monferrato	»	21	»
» a Crescentino	»	22	»
» alla cittadella di Torino	»	23	»
» a Susa	»	25	»
» a Oulx	»	27	»
» a Briançon	»	30	»

Quivi trascorse i mesi di maggio e giugno e poi:

Partenza da Briançon	addì	26	giugno
Arrivo a S. Crispino	»	27	»
» a Savine	»	28	»
» a Gap	»	29	»
» a Cors	»	2	luglio
» a Lamur	»	3	»
» a Vizile	»	5	»
» a Grenoble	»	6	»
» a Tullin	»	10	»
» a S. Marcellino	»	11	»
» a Romans	»	13	»
» a Valenza	»	14	»

(CANCELLIERI F., *Storia dei solenni possessi de' sommi pontefici* — Roma, Lazzarini, 1802).

Digitized by Google

il corriere di Francia non poteva tenere la via del mare, ma ch'esso noleggiava, per economizzare, una feluca ed abusivamente non percorreva le strade liguri, ponendo le lettere ed il denaro della posta ai rischi ed agli eventuali ritardi d'una traversata di mare in piccola barca [1]. Le lettere di Vienna, di Berlino e degli Stati del Reno, appena toccavano il confine di Venezia, proseguivano con la posta della Repubblica e nel libro mastro delle giustificazioni collegate ai rendiconti della R. C. A. si legge che Carlo Ferdinando Della Torre, generale ereditario delle poste imperiali dello Stato veneto, percepiva il 22 dicembre 1777 dal nunzio monsignor Ranuzzi la somma di Sc. 200 per il porto e la franchigia dei pieghi e delle lettere che andavano e venivano dalla Germania in servigio della Santa Sede [2].

Il Della Torre si qualificava per generale delle poste imperiali di Venezia, giacchè desso, non suscitando gelosie di sorte, accumulava diversi offici nella Repubblica e frattanto dirigeva in capo le poste soggette al governo cesareo. Da lui dipendevano anche i corrieri incombenzati del servizio speciale tra Venezia e Roma, corrieri che riassumevano il servizio di tutte le città pontificie, per le quali transitavano, e che più tardi, sotto Pio VII, se non erriamo, sostennero in giudizio il diritto e la privativa tradizionalmente e legal-

---

(1) De Brosses Ch., *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740* (Lettera XLI) — Paris, Perrin, 1885.

(2) Archivio *del già ministero delle finanze pontificie a S. Michele in Ripa* (Roma) nel volume delle giustificazioni del conto corrente, primo semestre 1778.

Digitized by Google

mente acquisito di far essi il servizio tra Venezia, Roma e le città dello stradale intermedio [1]. Allora nè a Roma, nè a Venezia, nè in altra cospicua città si trovava un unico ufficio di posta cumulativo per tutte le lettere in arrivo ed in partenza [2]. Ogni nazione (e nel 1778 si diceva nazione anche il popolo d'un solo municipio, purchè vivesse od avesse vissuto libero e indipendente) aveva in Roma ed in vie del tutto speciali un proprio ufficio di posta, con impiegati da lei sola prescelti ed a lei parzialmente affezionati. La nazione bergamasca era particolarmente considerata, poichè il servizio tra Roma e l'attuale provincia di Bergamo si faceva da corrieri bergamaschi, gente onesta e speditissima, i quali, come i corrieri veneti, riassumevano il servizio delle città per cui passavano. I corrieri straordinari, entrati a Roma, andavano a smontare direttamente ai palazzi delle respettive ambasciate e gli ordinari agli uffici delle rispettive poste. Alcuni recapiti di cotali uffici in Roma si poterono trovare e sono i seguenti:

1. *Posta di tutto lo Stato pontificio:* via Papale, ora via di s. Pantaleo, al palazzo Massimi.

2. *Posta di Francia:* via di Ripetta, fra il porto omonimo e la piazza del Clementino.

---

[1] Vedasi il Fea, *Compendio storico delle poste specialmente Romane, antiche e moderne*, libercolo di 90 in 100 pag. in-8, edito a Roma circa il 1830.

[2] Da Venezia a Padova (esempio raro!) la posta andava e veniva due volte al giorno, come si rileva dal seguente brano di lettera del 1779: « Il mese di « giugno è un mese, che Padova per musiche, opere, spettacoli si risente, e scuote « la cenere troiana di dosso. I forestieri sono frequentissimi; e poi senza ciò basta « mandar l' involtino alla Metropoli, e di là due volte al giorno vien barca e con- « dotto ». (Roberti, *Opere* — Napoli, tipi della Minerva, 1826. vol. XI).

Digitized by Google

3. *Posta di Spagna:* piazza di Spagna, sull' imboccatura di via della Croce.

4. *Posta di Napoli:* piazza Farnese, vicino al palazzo, proprietà del re delle Due Sicilie ed abitazione ordinaria del suo ministro.

5. *Posta di Venezia :* via delle Coppelle, vicino alla chiesa del SS. Salvatore.

6. *Posta di Firenze:* piazza di Firenze, nel palazzo di proprietà del granduca di Toscana, abitato ordinariamente dal suo ministro.

7. *Posta di Genova:* piazza del collegio Clementino, in fondo all'angolo che guarda a sud-est.

8. *Posta di Milano:* piazza di S. Claudio dei Borgognoni, ma più propriamente nel largo fra le due chiese di *Santa Maria in Via* e di S. Claudio.

9. *Posta di Torino:* piazza di Campo Marzio, di faccia alla chiesa e monastero della Concezione.

A Roma, come a Venezia, il direttore capo degli uffici di posta dipendenti dal Governo si chiamava *generale delle poste*, ed a Roma, come a Venezia, il grado e lo stipendio di generale delle poste erano ereditari. Nel 1778, a Roma, godeva di siffatto privilegio la famiglia Massimi, ed il marchese Camillo teneva allora la carica importantissima, perchè qualunque cosa con la posta giungesse dalle provincie per i privati, o per il Governo, passava in una maniera del tutto fiduciaria tra le sue mani. Al palazzo Massimi, negli uffici postali delle varie nazioni e non di rado negli alberghi, ove pernottavano i corrieri, accorrevano i famelici frottolanti della città per fiutare le notizie e fabbricare i

Digitized by Google

gazzettini, insidiando, all'occorrenza, la fiducia e l'onestà degl'impiegati. Aumentando l'importanza d'un ufficio in ragione delle difficoltà per esercitarlo, anche sotto questo aspetto la carica di generale delle poste pontificie si rendeva oltremodo ragguardevole.

Nelle strade e nei palazzi sopradetti andavano adunque a smontare i corrieri ordinari. Quanto ai veicoli, sui quali si viaggiava, essi erano carrozze a sei ed otto posti, imbottite di crini e ricoperte di pelle, più soffici allora ch'erano più adoperate, ma sempre incomodissime pe' lunghi viaggi. *Fermare una sedia alla posta* volea significare accaparrarsi un posto nella carrozza, che doveva partire con l'impiegato, al quale si consegnavano le lettere. Nell'uso comune si denominava *sedia* e *sediolo* anche l'intera carrozza, particolarmente quando essa era piccoletta e riservata a poche persone [1]. I cardinali, i principi ed altri signori costumavano cambiare soltanto i cavalli e viaggiare con le loro carrozze, onde allora, nelle grandi rimesse, eranvi tre categorie d'equipaggi, le carrozze di città, quelle di campagna e quelle da viaggio. E come le carrozze di città ridividevansi in equipaggi per la passeggiata, per le visite e per la gran gala, così le car-

---

[1] « Sono arrivato qui oggi da Vicenza in quattro ore, in un legnetto ad un » posto solo, a cui danno nome di *sediolo*, senz'altra compagnia che la mia per- » sona. Si può percorrere facilmente la strada in tre ore e mezza, ma volendo » godermi all'aperta campagna una giornata stupenda, non feci ressa al vetturino, » perchè mantenesse i suoi impegni ». (Goethe G. V., *Viaggio d'Italia*, versione del Cossilla — Milano, Manini, 1875).

Non sono cinquant'anni che nelle provincie dell'Emilia erano ancora di moda certi carrozzini, a due ruote e ad un posto solo, i quali pure si chiamavano *sedioli*, come ora comunemente si dicono sedioli i baroccini ad un posto, coi quali si fanno le corse dei cavalli trottatori.

Digitized by Google

rozze da viaggio distribuivansi in tre categorie, le une pel signore, le altre pei cortigiani e le ultime pei servidori. Di carrozzoni da viaggio per principi e sovrani se ne mostra ancora qualcuno entro i magazzini delle residenze già reali, o ducali, di cui non è penuria nell'Italia. Sono tutti squisitamente comodi, taluni esternamente goffi e tali altri ammirabili per classiche proporzioni, il molleggio inimitabile, i fregi e le pitture eccellentissime, le fresche vernici e le stoffe resistenti.

I gentiluomini, che non intraprendevano viaggi assai lunghi, solevano anche noleggiare un cavallo da sella e seguivano la posta, lasciando il cavallo al cocchiere, quand'erano giunti a destino [1]. Casanova racconta che andando da Parma a Roma ebbe ad incontrarsi in un francese, che gli diede a compagna nel calesse una giovane rapita, mentre il rapitore la seguiva sopra un cavallo noleggiato [2]. Alcuni impiegati di corte e di posta facevano talora viaggi interi a cavallo, da Firenze a Roma, da Roma a Napoli, o per abitudine andavano da un luogo all'altro a cavallo, dalla corte al campo, dalla capitale alla villeggiatura del sovrano; e quelli che giravano a questa maniera si dicevano staffette. La *staffetta* differenziava dall'*espresso* in ciò, che la prima abitualmente era un

---

[1] « Scrivo da Giredo, piccolo paesello sull'Appennino, dove io mi trovo benissimo, dal momento chè io sono in viaggio, in conformità di quanto desideravo. Oggi si accompagnarono a noi un signore ed una signora, i quali viaggiano a cavallo; un inglese, con una così detta sua sorella. Hanno due bei cavalli, ma viaggiano soli affatto senza seguito di sorta, ed il signore, a quanto pare, fa da palafreniere, e da cameriere ». (GOETHE G. V., *Viaggio d'Italia*, versione del Cossilla — Milano, Manini, 1875).

[2] *Mémoires écrits par lui-même*, vol. VI, cap. XIV — Bruxelles, Rozez, 1863.

Digitized by Google

cavalcante a servizio di principi e del Governo, mentre il secondo era sempre un messaggero avventizio, a disposizione del primo che lo comandava a cavallo, o a piedi. Il *lacchè* poi era addirittura un corridore a piedi per mestiere, comandato in città, il quale precedeva, o seguiva la carrozza del suo signore, gridando largo ai pedoni di giorno, recando fiaccole accese di notte, e ponendo ogni studio nel far opera di servo attento e coraggioso. Nel 1778 non era invalso ancora l'uso di tenere nottetempo la città illuminata, essendovi soltanto scarsi lampioni qua e là, davanti alle Madonne, e furono i grandi edili Gorirossi e De Romanis, sotto la repubblica del 1798, i quali introdussero in Roma l'illuminazione generale [1]. Finalmente apparteneva pure a questa specie d'esseri centaurici il *volante*, altro servidore da recar messaggi, ma non avventizio, come l'espresso, e non a cavallo, come la staffetta. Era il volante per le famiglie private quello che presso a poco era il procaccio per le amministrazioni municipali. Godeva la fiducia di casa, portava le lettere da un luogo all'altro ed il

---

[1] « Una delle cure d'ogni Autorità costituita dee esser quella di agevolare al « possibile l'esecuzione delle leggi, e di renderle proficue a quell'oggetto, a cui son « dirette. Tal vista ha indotto il cittadino ministro di giustizia, e polizia a dare facoltà ai tre architetti già da noi destinati per l'illuminazione della Comune, i cittadini Vici, Camporesi e Codini di segnare i luoghi, ove debbonsi regolarmente « fissare i lampioni. Marcati che saranno i succennati luoghi, sarà cura dei padroni « di casa di far porre i lampioni nel modo indicato dalla notificazione del detto « cittadino ministro del 3 corrente, e di far che segua l'illuminazione. Con tal sistema « si toglieranno di mezzo le dubbiezze di taluni, ed i ripieghi dei mali intenzionati. « Si otterrà una più regolare illuminazione, ed il buon ordine nell'esecuzione di una « legge sì utile e necessaria alla pubblica tranquillità, e sicurezza ». (*Collezione di leggi, carte pubbliche, ecc., ecc., tendenti a consolidare la Repubblica Romana* — Roma, Salvioni, 1798, vol. III).

Digitized by Google

suo posto era la rimessa e la cucina, ma veniva tollerato anche nelle stanze dei famigliari di rango e nelle anticamere. I volanti ed i lacchè soprannominavansi per lo più Volpino, Volpetto, o con altro simile diminutivo, forse da volpe, animale astuto e veloce.

I viaggiatori provenienti dal regno di Napoli entravano per porta Celimontana, ossia di San Giovanni; e la porta, piazza e basilica si trovavano il 1778 nello stato in cui presentemente si vedono. Qualche variazione circa il livello e la selciatura del terreno, ma variazioni di poco momento. « Quanto mai Roma sem-« bra deserta, ritornando da Napoli! - così madama « Staël-Holstein, nella *Corinna* - Entrasi per porta « San Giovanni al Laterano, si percorrono lunghe strade « solitarie e lo strepito di Napoli vi fa comparir Roma, « nelle prime, singolarmente melanconica ». Poco prima di madama Staël, il conte Gorani, proveniente esso pure da Napoli, giva a Roma dalla parte di Civitavecchia, per porta Cavalleggieri, e la vista del Vaticano da una parte e della Mole Adriana dall'altra, lo faceva contro voglia strabiliare [1]. Tutti gli altri viaggiatori provenienti dal granducato di Toscana, dall'Emilia, dalla Repubblica di Venezia, da Lombardia, Piemonte, Francia, insomma da tutta l'Italia di mezzo, dall'alta Italia e dai paesi fuori d'Italia entravano per porta del Popolo. Ed i Romani, come i

---

[1] GORANI I., *Mémoires secrets et critiques des cours et des gouvernemens de l'Italie* — Paris, Buisson, 1793; altro libro piuttosto raro, dal quale non mancheremo di togliere, all'occorrenza, alcune particolarità.

Digitized by Google

forestieri, concordavano in dire che nessuna città del mondo presentava un più sontuoso ingresso. Quando v'entrò madama Staël-Holstein, nel 1794, tutta meravigliata del deserto che attornia la città di Roma, senza che l'annunzino prima popolosi villaggi, o campi coltivati, o movimento d'uomini e di carri, *era d'inverno, sul tramonto del giorno e la gente passeggiava in folla per il Corso, la strada di Roma più larga e meno originale, perchè somiglia di più alle grandi strade delle altre città d'Europa* (1).

Non si figuri il lettore tuttavia che la porta e la piazza del Popolo si trovassero allora, come veggonsi adesso: la porta con tre arcate, un piazzale ed i cancelli di villa Borghese all'esterno; all'interno la piazza vasta, rotonda, simmetrica, con l'obelisco al centro, le due fontane laterali e la veduta del Pincio coi parapetti in cotto, le cancellate di ferro, le sfingi, le statue ed i trofei, che ora fanno sì stupenda mostra. Nel 1778, sotto Pio VI, lavoravasi alacremente alla bellezza di Roma ed assai si fece al tempo dell'Impero e sotto papa Chiaramonti, ma nel 1814 quella località di Roma, bella fra le più belle del tempo, era ancora in grande parte diversa e molto meno appariscente d'adesso. Le porte nel 1778, come cent'anni dopo, erano 18 (2), non essendo stata nel frattanto no-

(1) STAËL-HOLSTEIN, *Corinne ou l'Italie* — Paris, Garnier, 1874.

(2) Queste e non poche delle seguenti notizie intorno a Roma, specialmente quelle riguardanti la sua topografia, sono state desunte dalle guide, che ora citiamo:

VASI GIUSEPPE; *Itinéraire instructif de Rome en faveur des étrangers* — Roma, Salvioni, 1786.

Digitized by Google

tevolmente allargata, o ristretta la cerchia della città; ma ora cinque porte sono chiuse, la *Pinciana* e quella *di Castello* al nord, la *Latina* all'est, la *Fabbrica* e la *Pertusa* all'ovest. Tre porte non stavano sulla cinta delle mura di circonvallazione della città [1], ma si trovavano di là del Tevere, in mezzo all'abitato e sempre aperte, una antichissima, cioè la *Settimiana* [2] e due destinate nel medio evo alla difesa della città Leonina, cioè la porta di *San Pellegrino* e l'altra *di Santo Spirito*, detta anche *porta dei Sassoni* [3]. Eraci pur stata una porta detta *di San Pietro* in prossimità della mole Adriana, giù subito dal ponte Sant' Angelo, porta che però non esisteva nel tempo di cui parliamo. Più anticamente, nel 500 e nel 600, erasi costumato di cedere a novennî, o a vita, o in perpetuo, ai patrizi di Roma, la custodia e i dazi delle porte della città, ma nel 1778 quasi tutte le porte di Roma erano state ricuperate dal pubblico erario, sebbene vi fossero concessioni del 1694, 1720 e perfino del 1750 rispetto alle

---

ANONIMO; *Nuova descrizione di Roma antica e moderna* — Roma, Cannetti, 1796.

FEA, PELLEGRINI ed altri; *Illustrazioni e guide di Roma*, edite posteriormente al 1799.

(1) Urbano VIII (Barberini, 1623-1644) portò la cinta di Roma allo stato attuale, unendo e rinchiudendo entro alle mura della città il borgo di Trastevere.

(2) La porta Settimiana, detta corrottamente *Settignana*, fu rifatta da Settimio Severo, che vi edificò dappresso le sue Terme. Si chiamò pure *sotto Giano*, per esser sotto il Gianicolo, non lungi dal Tevere. Fu modernamente rifatta da Alessandro VI. Ma ora è sempre aperta, non essendo più in uso. (CANCELLIERI F., *Storia dei solenni possessi de' sommi pontefici* — Roma, Lazzarini, 1802.

(3) La dicevano *porta dei Sassoni*, perchè situata nel borgo abitato dai Sassoni. Quella di *S. Pellegrino* si trova a destra della piazza di S. Pietro, dentro il cortile delle guardie svizzere. Fu papa Leone IV, il quale costruì le suddette porte per salvarsi dai saraceni, l'anno 848. Così almeno negli itinerari di Roma.

Digitized by Google

porte *Maggiore*, *San Paolo* ed *Angelica* a favore delle famiglie Del Bufalo, Capranica e Carpegna [1].

Tutte le porte di Roma, all'infuori d'una, o due, si trovavano architettonicamente allo stato attuale; alcune munite di bastioni, quasi tutte costruite in travertino e più d'una abbellita di statue e colonne. A quelli che avvezzarono l'occhio a vedere porta e piazza del Popolo nel presente assetto, parrà strano che gli antichi trovassero meravigliosa la porta e la piazza del Popolo, quali erano allora [2]. Taluno vorrà dire anzi che dovevano essere deformi. Adagio. Erano meno vaste e meno simmetriche d'adesso, ma sempre larghe e sempre belle. Nel di fuori non v'era, a sinistra, il magnifico ingresso di villa Borghese, ma una modesta vigna della famiglia Giustiniani, poichè s'accedeva a villa Borghese per altro ingresso incontro al *muro torto*, nella vicinanza di porta Pinciana. A *villa Borghese*, diceano fin d'allora inglesi e francesi, univansi con magnificenza e con eleganza tutte le pompe dell'arte e della natura. Ivi sembrava di vivere nei tempi mitologici, tanta era la copia delle piante rare, dei boschetti, dei laghi, delle grotte e delle statue, che rappresentavano ora ninfe carolanti all'ombra, ora

---

(1) CANCELLIERI F., *Storia dei solenni possessi de' sommi pontefici* — Roma, Lazzarini, 1802.

(2) « Je n'avais, en arrivant dans cette antique capitale du monde, que sept « paoli dans ma poche; aussi ne fuis-je arrêté par rien; ni la belle entrée par la « porte des *Peupliers* que l'ignorance appelle pompeusement la porte du Peuple, « ni la belle place du même nom, ni le portail des belles églises, rien enfin de « tout ce qu'a d'imposant cette belle ville au premier aspect, ne me fit d'impres- « sion. Je me dirigeai tout droit vers monte Magnanapoli,... » (CASANOVA G., *Mémoires écrits par lui-même*, vol. I, cap. 8 — Bruxelles, Rozez, 1881).

Digitized by Google

naiadi vicino ai fonti, ora veneri dilettose, ora filosofi, eroi e dèi, tutto attraenza, incanto, sollazzo dell'immaginazione, estasi dell'anima, prospetto d'un'elisiaca felicità. La porta del Popolo restava ancora intatta come la costrusse G. Barozzi sul disegno di Michelangiolo Buonarroti ad una sola vôlta in mezzo, e dalla facciata di nord quattro colonne doriche, due per banda, con ai fianchi le statue dei santi Pietro e Paolo di F. Mocchi e i due bastioni merlati di tutta pietra in taglio. Le colonne avevano appartenuto alla vecchia basilica di San Pietro in Vaticano e la porta, cominciata nel 1562, era costata in tutto scudi 11,755 senza l'ornato della parte interna, cui fece Alessandro VII con disegno del Bernini per l'ingresso a Roma della regina Cristina di Svezia. *Je ne pense pas qu'il y ait au monde une ville dont l'entrée, par terre, previenne aussi favorablement;* era questa l'opinione d'un francese, quel medesimo il quale scriveva nel 1740 che Roma sorpassava in bellezza Parigi e tutte le città d'Europa [1]. Entrati, si vedeva la piazza del Popolo oblunga ed emicircolare, non tonda, l'obelisco al centro e il fianco destro quasi diritto a filo con edifizi in prosecuzione del lato destro di via Ripetta. Sul fianco sinistro della piazza, ossia su quello ricurvo, erigevansi casette e muriccioli a difesa, non della passeggiata pubblica, ma dell'orto dei frati di Sant'Agostino. Agli edifizi del lato destro si dava nome di *Borghetto del Popolo* ed il borghetto aveva allo sco-

---

[1] De Brosses Ch., *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740* (Lettera XXXVI) — Paris, Perrin, 1885.

Digitized by Google

perto una cloaca per pubblico immondezzaio, la quale andava a sboccare nel Tevere.

Tuttavia, come dicemmo, l'obelisco v'era, essendo stato alzato sotto Sisto V. Eranvi all'entrata del Corso le due chiese simmetriche erette dal cardinal Gastaldi, e le tre lunghe, diritte e spaziose vie del Babuino, Corso e Ripetta convergevano allora, come adesso, al centro della piazza. Era codesto insieme nel 1778, come lo sarà sempre, la vera e sorprendente particolarità della piazza del Popolo e di Roma.

Il Pincio non aveva, di faccia alla piazza, le strade salienti e serpeggianti, le aiuole sempre fiorite, i palmizi, le piante esotiche e i marmi copiosi, onde l'abbelliva l'arte del Valadier. Il Pincio, dalla parte di piazza del Popolo, aveva, nè più, nè meno, l'aspetto d'un colle a vigna e ad orto, come natura lo fece, di dove in primavera espandevasi l'olezzo dei mandorli, i pomidori maturavano in estate, si coglievano in autunno le olive e soleggiavano d'inverno i frati del convento. Su, dove ora si passeggia tra una selva di statue e di busti, costeggiando laghetti artificiali e casini da intrattenimento, non s'incontravano allora che macerie per sedili, un vecchio abituro e il pozzo dell'ortolano (1).

Non sarebbe facile, anche ai più diligenti, lo stabilire con esattezza tutte le altre diversità di nomenclatura e di topografia fra le due Rome, quella del 1778

(1) Il progetto di ridurre come ora si trovano il Pincio e la piazza del Popolo risale al 1812 (primo impero), ma i lavori d'adattamento si fecero adagio (e bene) sotto i pontefici Pio VII, Pio VIII e Leone XII.

Digitized by Google

e quella d'un secolo dopo. La rivoluzione, per quanto lenta nel pensiero e nell'edilizia dei romani, operò tuttavia molte cose e sotto la repubblica e sotto l'impero e sotto i papi e sotto la monarchia. Non sono valicati che cento anni, breve lasso per una città che conta 27 secoli e vuol durare *eterna*, ma nei nostri cent'anni più d'una volta si fabbricò dov'erano orti e vigneti e si fecero piazze e giardini dove sorgevano fabbricati. Poi l'apertura di nuove strade, il raddrizzamento e lo allargamento delle vecchie e l'irrazionale battesimo di nomi recenti dato a cose antichissime hanno aumentato le difficoltà d'una completa riescita. Ed allora eziandio che siffatti rimescugli si tenevano in conto di sacrilegi istorici, il parlare di Roma convenevolmente non era agevole e Carlo de Brosses diceva: *la matière est un peu trop ample. J'aimerois mieux, je crois, vous faire quatre fois la description de tout le reste de l'Italie, qu'une seule fois celle de Rome* (1). Però, più che la sfiducia, inibendoci un pieno studio di Roma nel 1778 il disegno preconcetto di non stare soverchiamente ai dettagli, abbiamo sempre (non è vanagloria) di che soddisfare in abbondanza la curiosità degli studiosi. Egli è impossibile occuparsi davvero di Roma senza sorpassare la consegna d'una discreta ricerca, poichè Roma è un mondo e non conobbe Roma chi le diede un'occhiata per semplice curiosità.

Adesso diciamo volgarmente *Roma nuova* alla Roma che si costruisce e che si popola ad est e spe-

(1) De Brosses Ch., *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740* (Lettera XXXVI) — Paris, Perrin, 1885.

cialmente nei dintorni di San Giovanni, Santa Maria Maggiore e Terme Diocleziane. Il 1778 chiamavasi viceversa Roma nuova, perchè più di recente fabbricata, il nord della città, cioè tutta la parte compresa tra porta del Popolo ed il porto di Ripetta nella via omonima, il palazzo Sciarra nel Corso ed il palazzo di Propaganda a piazza di Spagna. Quella nel 1778 era la Roma nuova [1]. E nella Roma nuova, come nella vecchia, non abbondavano i casamenti a quattro e cinque piani, perchè la scarsa popolazione non ci teneva ad agglomerarsi nel centro della città e poi anche perchè numerosissimi erano i conventi di monache, vicino ai quali non era permesso di fabbricare oltre un piano sopra terra, volendosi evitare il pericolo che dalle case circostanti si vedessero le suore a passeggiare nei loro giardini.

Allora i pecorari fermavano le mandrie sul colle, che ai tempi antichi aveva il nome, ripreso ai tempi nostri, di rupe Tarpea. Ne' tempi di mezzo fino alla repubblica romana del 1798 quel colle si chiamava *monte caprino*, appunto perchè, dicono gli storici, vi pascolavano le capre. Allora le lavandaie, come fanno adesso in qualche remoto piazzale intorno al Vaticano, stendevano i panni sulla piazza della posta a San Silvestro, non selciata in que' giorni, e chiamata la piazza delle lavandaie. Ma già nell'anno 1778, crescendo l'abuso di queste donne, le quali, non contente della piazza

---

(1) « Ils arrivèrent à Rome par la porte du Peuple, qui conduit d'abord au « Corso, à la plus grande rue de la *ville moderne* ». (Staël-Holstein, *Corinne ou l'Italie* — Paris, Garnier, 1874).

Digitized by Google

avanti la chiesa ed il monastero di San Silvestro, invadevano la via che dalla posta mette al Corso, il presidente delle strade ordinava che nessuno ardisse più di portare in quella via le stanghe e le forcine e di tirarci le corde per stendere i panni. Si permetteva bensì, per allora e fino a nuovo ordine, di stendere la biancheria nella piazza, con che però non dessero incomodo agli abitanti, non s'attaccassero ganci e ferri alle mura del monastero e non s'attraversasse con corde la piazza dall'una all'altra banda [1].

Il *fôro Traiano* era scavato soltanto per la circonferenza di pochi metri intorno alla colonna, che prende il nome dal Vincitore dei daci, il quale s'ebbe lì intorno dedicati dal popolo romano la colonna, un tempio e tutto il fôro. Il *fôro Romano*, dalle falde del Campidoglio all'anfiteatro Flavio, era tutto un prato con filari d'alberi e con pubblici mercati. Lo stesso arco di Settimio Severo stava sepolto sotto terra per più d'una terza parte. L'arco di Tito, all'estremità del monte Palatino, era tutto discoverto e ci passava di sotto una larga strada, ma lì presso eraci pure un sentieruzzo, perchè gli israeliti di sotto all'arco non ci voleano andare [2]. Tito era stato il conquistatore di Gerusalemme, ricordo amaro per la nazione ebrea. Dopo due anni, circa il 1780, si cominciarono a fare i primi scavi, ripresi e proseguiti con grande alacrità nel 1810, e per ridurre il fôro Romano come oggi si

[1] *Bando dell'illmo. tribunale delle strade* — Roma, stamperia della R. C. A., 1778. È un libercolo di pag. 36 in-4, facilmente reperibile.

[2] Quel sentieruzzo si mostrava ai forestieri dai *ciceroni* della città ed esisteva anche pochi anni or sono.

Digitized by Google

vede, col discoverto pavimento della basilica Giulia, coi ruderi della Curia Ostilia, il ciottolato della via Sacra, gli avanzi del palazzo dei Cesari e l'altre cose, che ora è di moda il ricercare e lo studiare tanto, occorsero cent'anni di lavoro, lo sterro ed il trasporto di un milione e 300 mila metri cubi di terriccio, calcinacci e mattoni ed una somma di denaro incalcolabile. Nell'anno prima (1777) s'erano scoperti alcuni sotterranei nella villa d'un marchese Magnani, forse il figlio del marchese Antonio, che fu de' paggi nominati dal III conservatore per la presa di possesso di Innocenzo XIII. Gli archeologi ed il prefetto degli studi non s'affaticarono a constatare di che si trattasse, quantunque la villa stesse a confine del palazzo dei Cesari, già posseduto dai Farnese, i quali vi avevano trovato preziose opere antiche. L'anfiteatro Flavio, diruto per quasi la metà, levava in alto la decrepita fronte, dove coperto d'arene e dove involto fra i maestosi rottami. Un eremita lo teneva in custodia.

Nella piazza del Gesù era detto palazzo Petroni quello che appartiene adesso ai conti Cenci-Bolognetti, i quali allora abitavano a piazza di Venezia, proprietari dell'attuale palazzo Torlonia. Dal Gesù fino a ponte Sant'Angelo si stendeva una rete di viuzze torte ed oscure, con botteghe rare, strette e per lo più di commestibili, molte senza nome, tutte senza numero alla porta e con la merce, il banco e gli arnesi del mestiere esposti per strada, se il bottegaio faceva il friggitore, il calderaro, il rigattiere, il giubbonaro e simili. In via del Corso, lunga da piazza del Popolo a piazza di

Digitized by Google

Venezia, mancavano varie delle strade laterali ora esistenti. La *via Vittoria* era la terza strada a farsi da piazza del Popolo; ora tra la piazza del Popolo e la via Vittoria vi sono cinque aperture e cioè: vicolo della Fontanella, via Laurina, vicolo del Gesù e Maria, via degli Incurabili e via dei Greci. Il corso era detto anche allora *via del Corso* e si teneva per la principale via della città, non inferiore alle più belle strade di Vienna e di Parigi, dove i signori andavano a scarrozzare e dove il popolo in carnevale faceva baldoria. Era un po' stretta riferibilmente alla lunghezza, ed i marciapiedi *(trottoirs)* posti dall'una e dall'altra parte per comodità di chi passeggiava, la restringevano anche di più. Il palazzo dell'ambasciata di Russia chiamavasi palazzo Rondanini, dal marchese Giuseppe Rondanini, che di corto l'avea comperato ed abbellito. Dove di presente sta il *Caffè Nazionale*, già *Bagnoli*, allora v'era una chiesa detta della Maddalena ed un reclusorio per le prostitute convertite, nel quale i repubblicani del 1798, per obbrobrio, prima d'abolirlo, chiusero i vescovi e i cardinali rimasti fedeli alla causa del papa. Il palazzo di piazza Colonna, modificato e ricostruito su tanto diversi disegni e da Gregorio XVI fornito di colonne dell'antico portico di Veio, il quale ora è in proprio di Wedekind e fu, secondo i tempi, circolo nazionale, ministero della pubblica istruzione, ufficio della posta, casino degli zuavi e via discorrendo, era allora un edificio di modesta architettura, a tre ordini, senza colonnato di sorta, coi pianterreni in parte a bottega e in parte no, destinato agli uffici del vice

Digitized by Google

gerente e dei notari della Camera apostolica. Lì, sotterra, l'anno avanti (1777) era stata ritrovata un'iscrizione, ora conservata al Vaticano, dalla quale rilevasi che Adrasto, liberto di Caracalla, ebbe il permesso di occupare quell'area e di fabbricarvi una casa con l'onere di servire da custode alla colonna di M. A. Antonino. I palazzi Piombino e Ferraioli, al Corso, erano detti quest'ultimo palazzo Niccolini, tenuto allora in affitto dalla famiglia Ludovisi-Boncompagni ed il primo palazzo Spada, mobigliato sontuosamente per affittarlo ai forestieri e poi comperato dalla predetta famiglia Ludovisi-Boncompagni, principi di Piombino. Si chiamava palazzo De Carolis quello che ora si conosce per palazzo Boncompagni a piazza San Marcello, allora posseduto dal conte Simonetti ed abitato dal cardinale De Bernis. Di faccia al palazzo Boncompagni sta il palazzo Sarsina-Aldobrandini, allora Millini, poi Costa, e proseguendo verso piazza di Venezia si trovava il palazzo dell'Accademia di Francia, il quale attualmente si chiama palazzo Salviati. Nel 1778 il palazzo Salviati era quello alla Lungara, dove ora s'è stabilito il collegio militare. Così pure nel 1778 (e crediamo anc'oggi) il palazzo Santacroce era quello costruito a piazza Branca sul disegno del Paparelli (ed altri sostiene del Mascherini) famoso allora per contenere varie statue antiche ed una cappella adorna di marmi preziosi.

A piazza di Montecitorio non v'era il grandioso obelisco, nè era stato inalzato quello, che ora si trova a Trinità de' Monti, e nemmeno quello che vedesi in piazza del Quirinale. Tutti codesti obelischi furono

Digitized by Google

eretti posteriormente. A Montecitorio, nel 1778, si vedeva isolato e monco un piedistallo antico destinato a sorreggere la colonna d'Antonino Pio, la quale era stata dissotterrata il 1704 nella vicina via delle Missioni. Il piedistallo era decorato di stupendi bassorilievi d'ottima conservazione e lì l'aveva fatto situare Benedetto XIV per collocarvi sopra un obelisco trovato nel 1748; ma poi si pensò che il piedistallo era abbastanza ricco per adornare la piazza, e l'obelisco abbastanza deteriorato per non pensare ad elevarlo. Pio VI, nel 1790, risolvette la cosa in altro modo. Fece portare il piedistallo antico nel giardino di Belvedere al Vaticano e sopra l'attuale base fece erigere l'obelisco, il quale, in 5 pezzi, giaceva nel cortile d'un casamento detto della Vignaccia, presso il palazzo Pallavicini in via dei Prefetti. Sulla porta di quel casamento era l'iscrizione: *Qui dentro si vede l'obelisco solare d'Augusto ritrovato nel 1748 a 13 piedi di profondità* (1).

A *Trinità de' Monti* il largo in cima della scalinata era completamente sgombro e l'obelisco attuale fuvvi eretto nel 1789.

Nella piazza del Quirinale esistevano soltanto i due cavalli antichi, opera, come s'afferma, l'uno di Fidia e l'altro di Prassitele, portati a Roma da Costantino il grande. Pio VI nel 1776 vi pose attorno l'architetto G. Antinori da Camerino perchè disponesse i due gruppi equestri in guisa da comporre un bello insieme coll'obelisco di granito rosso ritrovato presso

(1) Vasi G., nel precitato itinerario di Roma.

Digitized by Google

l'ospitale di S. Rocco e con due fontane disegnate dall'Antinori stesso. Il popolo di Roma credeva che non si potessero muovere i due colossi parallelamente collocati nella piazza del Quirinale e diffidava dell'architetto, il quale prometteva di voltarli, con certe macchine, al modo in cui stanno adesso. Come non di rado avviene dei progetti originarî lungamente studiati senz'averli mai potuti esperimentare, le prime prove per voltare in blocco i gruppi equestri non riuscirono bene. Il popolo da principio ci rideva; poi vedendo che moltiplicavano le palizzate ed i castelli di legno, le leve, le funi e gli altri apparecchi di grave spesa all'erario, ne borbottava fieramente. Alla fine l'architetto voltò felicemente uno dei colossi, quello di Fidia, ma ecco sorgere Pasquino, al quale sembra una stonatura che l'un cavallo abbia da guardare da una banda e l'altro dall'altra, sicchè il mattino appresso, dove prima si leggeva *opus Phidiae*, si trovò scritto *opus perfidiae* (1). Il lavoro tuttavia non venne

---

(1) « Ciò venne in mente a Pio VI, il quale ne fece incominciare dall'architetto Antinori i preparativi, indicati dal *Chracas*, n. 908, 13 settembre 1783. Al « n. 918, 18 ottobre, si descrive l'operazione fatta per voltare il primo cavallo « Al num. 1226, 30 settembre 1786, si parla di quella, fatta per voltare il secondo « Siccome l'operazione tentata dall'Antinori la prima volta non riuscì, così allora « circolarono varie *Satire* e *Motti arguti* contro il medesimo. Fra gli altri vi fu « quello, che disse, non dover far meraviglia, se *Antinori* non avea saputo *voltare i cavalli*, perchè l'anagramma puro del suo *Cognome*, era *non tirai*. Pio VI « ebbe molte *suppliche*, in cui era scongiurato a non prevalersi più della sua opera, « per non far cadere, e rompere in pezzi quei preziosi *simulacri*, rimasti fino allora illesi. Ma egli persuaso, che l'infausto evento del primo tentativo non fosse « provenuto dall'incapacità dell'*architetto*, il quale francamente seguitava a sostenere, che era più facile di rivoltare que' *cavalli*, che il suo *cappello*, ch'egli, « benchè *coniugato*, portava a tre pizzi, a foggia dei preti, sopra la sua parrucca « tonda; ma dalla sola malignità de' suoi Emuli invidiosi, che avevano subornato « i *manuali*, stette sempre saldo nella risoluzione di permettergli, che vi rimet-

Digitized by Google

interrotto, anzi per le ultime operazioni, come quelle di spostare il cavallo di Prassitele e d'addrizzare l'obelisco, si costrussero nella piazza gradinate e palchetti di legno per goder meglio lo spettacolo. La piazza non era selciata, non piana e non regolare, come ora si trova, col muraglione che la sorregge ad ovest e con la scala ed il parapetto in marmo, che notevolmente l'abbelliscono [1]. Il gruppo monumentale di mezzo fu composto e terminato nell'anno 1788 e la piazza ampliata ed abbellita sotto Pio VII con l'opera dell'architetto Stern, il quale ridusse ad una le due fontane progettate dall'Antinori.

A piazza Barberini eravi in fondo, oltre la bellissima del Tritone, un'altra fontana, disegno anche essa, come quella che testè ricordammo, del Bernini. Adesso non c'è più. A via Sistina, presso la piazza di Trinità de' Monti, v'era un arco, il quale congiungeva i due edifizi Torres e Zuccari, ora in proprio l'uno di Bobrinsky e l'altro degli eredi Zuccari, chiamato l'*arco della regina*, essendo stato costruito per comodo di Maria Casimira di Polonia, figlia del marchese cardinale Arquien e moglie di Giovanni Sobieski, la quale dimorò in quei casamenti, recatasi a Roma per il giu-

---

« tesse le mani. Quindi, essendo poi stati rivoltati felicemente i *cavalli*, in una « notte fu sovrapposta all'iscrizione, che dice OPVS PHIDIAE, quest'altra, OPVS « PERFIDIAE PII SEXTI ». (Cancellieri F., *Il mercato, il lago dell'acqua Vergine ed il palazzo Panfiliano*, pag. 167 — Roma, Bourliè, 1811).

(1) « Ognuno vi ha libero accesso, ed io mi affrettai a portarmi a Monte Ca« vallo con Tischbein. La piazza davanti al palazzo è propriamente caratteristica, « e tuttochè irregolare, presenta aspetto piacevole, e grandioso. Vidi finalmente i « due colossi, e non bastano nè l'occhio, nè la mente, a formarsene idea corri« spondente ». (Goethe G. V., *Viaggio d'Italia*, versione del Cossilla — Milano, Manini, 1875).

Digitized by Google

bileo del 1699 e rimastavi poscia vari anni, adorata dai nobili e motteggiata dal popolo per le stranezze della sua vita (1).

Dalla parte di *S. Pietro in vinculi* una straduccia antica, ora irreconoscibile, prendeva ancora il nome di *vicolo scellerato* per la scelleraggine ivi commessa, dicevano gli antiquari contemporanei, da Tullia figliuola di Servio e moglie di Tarquinio, la quale passò sopra il cadavere del padre.

Il Trastevere era detto nel 1778 il quartiere della plebe e qualche vecchio lo chiamava ancora il quartiere di Ravenna, denominazione svanita del tutto e che la si credeva risalire ai tempi degli imperatori, i quali tenevano colà accasermati i militi dell'armata navale composta quasi per intero di uomini assoldati in Romagna. I trasteverini di fatto, per lungo tempo, vissero come una colonia forestiera, distinguendosi dai *romani di Roma* per una certa naturale baldanza e per la subita accensione dell'animo tutta propria dei romagnoli (2).

Dalla parte opposta del Tevere, tra il ponte *Quattro Capi* e S. Carlo a' Catinari, eravi il ghetto degli ebrei, i quali *ex iure scripto* si consideravano poco meno che bestie, ed ai fatti vivevano più o meno liberamente,

---

(1) ANGELINI G., *I Sobieski e gli Stuards in Roma* — Roma, tipografia editrice romana, 1883.

(2) « Da Santa Maria in Trastevere fino al Ponte Rotto stava tutto, salvo piccola differenza, come è adesso. Erano però conservate meglio la casa e la torre degli Anguillara, ora proprietà dei signori Forti. Il Ponte Rotto era chiuso, dacchè non era stato più ricostruito dopo la piena del 1598. Nel 1853 fu riaperto, gittandovi, dove mancano gli archi, il ponte di ferro ». (SILVAGNI D., *La Corte e la Società romana*, vol. I — Firenze, tipografia della *Gazzetta d'Italia*, 1884).

Digitized by Google

secondo l'animo del governatore di Roma e del papa. D'ordinario le confraternite e le università degli operai schifavano, per legge canonica, di servire, o d' insegnar il mestiere agli ebrei. Era la teologia della predestinazione, che *a priori* vietava al cristiano ogni commercio con gli uccisori di Cristo. Però l'umanità la vinceva, nella realtà della vita quotidiana, sulla teologia, e gli ebrei a poco a poco da raminghi divennero commoranti e da reietti da ogni mestiere avevano potuto esercitarne qualcuno. Anzi nel 1778 gli ebrei del ghetto di Roma godevano la privativa di allestire gli abiti militari per tutte le truppe accasermate a Roma, Civitavecchia e Ancona. Alessandro Ambron, ebreo romano, pubblico negoziante, figlio di Gabriele Ambron, aveva ottenuto il 20 marzo 1777 anche la fornitura militare di Ferrara [1]. Insomma eravi una animavversione più officiale che reale, e tanto il Governo che la cittadinanza dispregiavano gli ebrei, massimamente perchè gli ebrei erano stati prima d'allora e per molti secoli dispregiati. I romani antichi avevano sentito il bisogno di schiavi per soddisfare il loro istinto di superbiare, ed i romani dei tempi di mezzo tollerarono a Roma i giudei per esercitare su loro le più stolide violenze. Due grandi serragli (la parola è del frasario tecnico d'allora) si ritrovavano ancora a Roma, l'uno per il mercato del bestiame e l'altro per il quartiere degli ebrei, indubbio avanzo di tristizia medievale. Però gli ebrei, nel 1778, erano

[1] Veggasi all'Archivio di Stato a Roma, l'indice dei chirografi dall'anno 1770 al 1782, tom. II.

Digitized by Google

obbligati a mandare ogni sabato della settimana cento maschi e cinquanta femmine della loro casta all'oratorio dei pellegrini per udirvi la predica d'un frate domenicano, certo Tommaso Luigi Ballapani. E tra le *cariche diverse* che leggonsi nel *Chracas* di quei tempi, oltre il *predicatore degli ebrei*, si trova il *deputato sopra la predica degli ebrèi* e il *deputato a scrivere gli ebrei in occasione che intervengono alla predica* [1].

Il ghetto si componeva di case basse e strette, costeggiate da vie strette e basse, tanto che il ghetto ad ogni straordinaria piena del Tevere era inondato dalle acque rigurgitanti. Allora gli ebrei ci abitavano per forza; ci abitarono poscia per amore e ci abiteranno finchè tutti i malsani quartieri di Roma non sieno abbattuti. La parte del ghetto che ancora sta in piedi è in tutto e per tutto quale si trovava nel 1778; stesse vie, stesse botteghe, stessi tuguri, stessa porcheria. A mantenere tale invariabile stato contribuirono in primo luogo le trasandaggini caratteristiche degli ebrei ed in secondo luogo una specie di convenzione tradizionale ancora vigente, per cui i padroni non fanno mai un ristauro alle case e gli inquilini non crescono mai d'un centesimo la pigione. Taluni pagano ancora lo stesso fitto già corrisposto dal loro bisavolo. Il Governo, oltre le generali provisioni per la pulizia dell'alma città, emanava sempre degli ordini speciali per la pulizia di piazza Navona

---

[1] Notizie (Annuario) *per l'anno MDCCLXXVIII*. — Roma, *Chracas*, 1778.

Digitized by Google

e del ghetto. E rispetto a questo si riproduceva ogni anno un bando del 1743, avvertendosi di più, nel 1778, *ciascun ebreo, che non metta, nè getti scopature, stracci ed altre immondezze per le strade e vicoli di esso ghetto, ma porti il tutto alli mondezzari commodi, che sono stati determinati, cioè nella piazza grande di qua dalla fontana, a mano dritta verso il portone di piazza Giudia, nella piazzetta delle Scolette, nel capocroce che trapassa per la piazza delle tre Cannelle, oltre l'Arcaccio, ossia portonaccio, che anni sono fu destinato per spurgo* (1). Da que' luoghi poi le immondezze si toglievano e si gettavano al fiume.

Piazza Navona, antico circo agonale, non aveva la terza e recentissima delle fontane, che l'adornano. Era completamente sterrata, non solo, ma altipiana, cosicchè (per essere destinata al mercato delle ortaglie e per essere a quando a quando allagata, onde accontentare la plebe, che dimandava ancora gli spettacoli e la frescura delle acque) buona parte di essa era annualmente insudiciata da pozzanghere e da rimasugli di erba. Il magnifico palazzo Braschi fu cominciato nel 1791 con architettura del cav. Morelli ed allora, al suo posto, eravi il palazzo Caracciolo-Santobuono (2), ch'era stato

---

(1) Bando *dell'illustrissimo tribunale delle strade* — Roma, stamperia della R. C. A., 1778.

(2) Vedi intorno al palazzo Braschi la: *Dimostrazione geometrica dell'accreditato architetto Antonio Taddei, con la quale non solo si fa vedere che il credito residuale del capomastro Valenti* (Antonio) *in Sc. 53410;41, nella qual somma convengono ambedue li periti Morelli* (Cosimo) *e Palazzi* (Giuseppe), *è superiore ad ogni eccezione, e ad ogni critica, ma ancora....* ecc. — Stampato s. a. n., ma: Roma, 1808.

Digitized by Google

un tempo degli Orsini, entro al quale fu rinvenuta la statua di Pasquino, che dava e dà nome a quella località. I Braschi, ossiano i nipoti di Pio VI, abitavano un casamento, il quale servì, prima che a loro, alle religiose di Campo Marzio, di faccia alla via di questo nome; dove il papa, essendo ancora cardinale, aveva *dans le dernier goût* ammobigliati gli appartamenti ed abbellite le sale con pitture di buon autore [1]. In quell'anno (1778) il papa faceva lavorare all'erezione della sacristia di S. Pietro in Vaticano con architettura di G. Marchionni, all'ingrandimento del museo detto poi Pio-Clementino ed al pavimento della chiesa degli Angeli alle Terme Diocleziane. Questo pavimento, eseguito sul disegno di G. Barberi, importò 24 mila scudi. Nell'anno stesso lavoravasi nel Vaticano alle sale dei papiri e fuori porta del Popolo al palazzo della Camera apostolica già fabbricato da Giulio III.

La *via di Ripetta*, per la sua vicinanza al Tevere ed al porto, era costeggiata di non molte fabbriche, la maggior parte basse ad uso d'osterie e d'alberghi per barcaiuoli. Il porto di Ripetta, disegno di A. Specchi, era un colpo d'occhio pittoresco. Una piazzetta, a guisa di terrazza, prospettava, dominando, sulle acque del Tevere. In mezzo alla piazzetta era una fontana, in cima alla fontana una lanterna e lateralmente alla piazzetta ed alla fontana due grandi scaloni marmorei discendevano verso il fiume, avvicinandosi e congiungendosi in uno, prima di toccare il livello ordinario

---

[1] Vasi G., *Itinerario di Roma* superiormente citato.

Digitized by Google

delle acque. Là sbarcavano il vino, l'olio, il legname, il carbone e altre derrate provenienti dalla Sabina e dall'Umbria. Numerosi barconi a vela e senza vela stazionavano di continuo davanti al porto; e la via di Ripetta, come dicemmo, era il convegno de' mercanti e de' barcaiuoli. Goethe, nel suo viaggio a Roma, vi trovò un giorno approdato un legno di Spagna e bevve ottimo vino di quella nazione. Ora via di Ripetta ha tanto guadagnato in edifizi, quanto ha perduto nel movimento del porto ingombrato e deturpato con un ponte di ferro che vi piantarono i barbari della moderna Roma. Tutti gli anni, verso il mese di giugno usciva un editto per stabilire le norme di prendere i bagni nel Tevere, norme che tendevano specialmente a garantire il pudore; e nell'indice dei chirografi s'è trovato che certi fratelli Gasparoni avevano ottenuto da Clemente XIV, per sè ed eredi in perpetuo, la facoltà di potere ogni anno costruire sulla ripa del Tevere le capanne a pubblico uso di bagno per l'annuo canone di due libbre di cera [1].

A via del Babuino e a piazza di Spagna abitavano anche allora di preferenza i forestieri. Le locande così dette *nobili*, ossia di maggior rilievo, erano tutte da quelle parti. La piazza si denominava di Spagna, perchè il palazzo, odierna residenza delle due ambasciate ispaniche, era allora proprietà del re cattolico ed abitato dall'ambasciatore di Spagna. La via poi si diceva del Babuino, perchè babuino era detta per disprezzo una statua antica molta deformata, la quale era stata ado-

[1] Veggasi, all'Archivio di Stato a Roma, l'indice dei chirografi dall'anno 1770 al 1782, tom. II.

Digitized by Google

perata per la fontana, che adornava il palazzo chiamato di Sora nel 1778 e di Cerasi nel 1877. Dietro questo palazzo vedevasi un'area vasta in parte allora abbandonata e in parte fabbricata, ma prima d'allora coltivata a fiori ed ortaglie e che s'era detta e si diceva ancora *i giardini di Napoli*, denominazione sparita col tempo. È però restata la denominazione di S. Andrea delle Fratte alla chiesa di S. Andrea ed alla via e casamenti in vicinanza della detta chiesa, perchè nei secoli XVI e XVII, risalendo la parte alta di Roma, si vedevano intorno a S. Andrea molte vigne e molti orti, le cui fratte (siepi di confine) radevano la chiesa.

La Spagna, dice uno scrittore del 1787 [1], aveva dentro Roma una giurisdizione propria. Il suo ministro, Azara, era il solo dei rappresentanti esteri, il quale potesse armare e tenere soldatesche. Tutto il quartiere indicato col nome di piazza di Spagna, popolato di circa quattordici mila abitanti, stava sotto la protezione dell'ambasciata ispanica: l'ambasciatore faceva fare per suo conto, in quel quartiere, il servizio di pubblica sicurezza e qualche volta vi facea tener giudizio alla spagnuola. Tra le locande nobili poste nel 1778 a piazza di Spagna, o nelle adiacenze, si notavano quelle di

1. Monsieur Pio a piazza di Spagna, salita di San Sebastiano;
2. Madama Stuarda a piazza di Spagna, vicino alla scalinata;

[1] Gorani J., *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernemens, et des mœurs des principaux États de l'Italie*, tom. II, pag. 87 — Paris, Buisson, 1793.

Digitized by Google

3. Sor GIACINTO a via Frattina, quasi all'imboccatura di piazza Mignanelli;
4. Monsieur DEMAN a via della Croce sull'ultimo crocicchio verso il Babuino;
5. Monsieur Benedetto ARMANNI a via della Croce, poco discosto dal Deman; ma codesta dell'Armanni era piuttosto una locanda di seconda classe.

La locanda del *Sole* in piazza del Pantheon eravi anche allora. Un'altra locanda nobile stava anche a piazza Rondanini, presso l'attuale chiesa e piazza della Maddalena. A via poi dell'Orso domiciliavano gli stallieri ed i postiglioni che andavano e venivano per servizio delle poste e dei privati; ed i viaggiatori sapevano che a via dell'Orso trovavansi le carrozze ed i cavalli per qualsivoglia viaggio in Italia e fuori d'Italia. A piazza Pollarola erano i fienili e le stalle per i carrettieri che portavano derrate dai dintorni di Roma. Il bando poi sopra gli albergatori prescriveva i prezzi fissi, per ogni stanza e letto, secondo la posizione degli alberghi e le pretese degli albergati. Nelle *stalle da stallatico*, distinte dalle *stalle per rifresco*, ossia per breve sosta, le rastelliere dovevano essere ad ogni ora provviste di fieno; e per 24 ore d'alloggio e pasto d'un cavallo, o mulo, non si potevano pretendere più di 16 baiocchi, ed i contravventori a tale disposizione andavano soggetti alla multa di Sc. 25 ed alla pena di tre tratti di corda [1].

In tanto rapida occhiata alla topografia di Roma

---

[1] BANDO *sopra gli albergatori* — Roma, stamperia della R. C. A., 1778; foglio volante esistente nella collezione di L. Vicchi a Fusignano.

Digitized by Google

nel 1778 ci occorse di vedere alcuni recapiti di palazzi più noti, alberghi, locande nobili ed uffici di posta. Per non fraudare i lettori di quelle notizie, le quali ci vennero alle mani, aggiungeremo alcuni altri indirizzi e mentoveremo alcune altre famiglie, coi rispettivi palazzi, allora cospicue, sicchè meno deficiente resti il quadro che intendiamo offrire di Roma nel secolo XVIII. Eccoli: il lettore pratico della Roma d'adesso potrà stabilire da se medesimo quei confronti che crede, fra le case cospicue che sono rimaste, quelle che sono scomparse e le nuove che sono sorte.

Fra le belle residenze dei patrizi, oltre i palazzi Altieri, Borghese, Chigi, Colonna, Doria, Fiano, Ruspoli e Sciarra, edifici monumentali rimasti inalterabilmente alle famiglie di questi nomi, si notava il lusso dei palazzi:

1. *Accoramboni,* a Borgo nuovo.
2. *Albani,* a piazza delle Quattro Fontane.
3. *Bärberini,* architettura del Maderno e del Bernini; ma nel 1778 il palazzo comunicava direttamente con la piazza Barberini e non aveva la meravigliosa cancellata in via delle Quattro Fontane.
4. *Bracciano,* architettura del Bernini, a piazza dei Ss. Apostoli, dove ai nostri tempi alberga un Odescalchi amatore e scrittore di cose d'arte ed allora ci stava un Odescalchi, il quale aveva venduto i quadri del Sanzio, del Correggio, del Veronese, del Tiziano e di Giulio Romano, che furono portati in Francia, al palazzo reale.

Digitized by Google

5. *Colligola*, architettura del Borromini, in via della Stamperia.
6. *Corsini*, alla Lungara, architettura del Fuga.
7. *Costaguti*, architettura del Lombardo, a piazza Mattei, presso piazza Paganica.
8. *Falconieri*, a via Giulia, ora *Falconieri-Carpegna*.
9. *Giustiniani*, a S. Luigi de' Francesi, famoso per una collezione di copie di tutte le madonne dei celebri pittori.
10. *Gabrielli*, a monte Giordano.
11. *Giraud*, architettura del Bramante, a piazza Scossacavalli.
12. *Farnese*, architettura di Sangallo, Buonarroti e Vignola, posto in piazza Farnese e costruito coi travertini caduti dal Colosseo.
13. *Lancellotti*, presso l'arco di Parma.
14. *Massimi*, architettura del Peruzzi, a via Papale, ora via di San Pantaleo.
15. *Mattei*, presso la chiesa dei Polacchi.
16. *Muti-Papazzurri*, dove abitò e morì Giacomo Stuard, a piazza Ss. Apostoli.
17. *Nunez*, a via Condotti.
18. *Rignano*, all'arco di Parma.
19. *Rospigliosi*, a Montecavallo.
20. *Ruffo*, ai Ss. Apostoli.
21. *Spada*, architettura del Marroni, a piazza Capo di Ferro.

Si notavano eziandio le seguenti ville:

1. *Altieri*, presso Santa Croce di Gerusalemme, fin dove protraevasi allora la via Felice.

Digitized by Google

2. *Albani*, fuori di porta Salara.
3. *Bosco Parrasio*, a San Pietro in Montorio.
4. *Di York*, a via Sistina, tra il N. 39 e il N. 105.
5. *Giraud*, presso porta San Pancrazio, il cui casino, fabbricato a guisa di vascello, fu romanamente difeso nell'eroica battaglia, onde al general Medici fu data la nobilezza di marchese del Vascello.
6. *Ludovisi*, poco prima d'arrivare a porta Salara.
7. *Medici*, a Trinità de' Monti.
8. *Millini*, a Montemario, la quale, per annose piante gareggiava con villa Borghese e la superava per le larghe vedute, sicchè madama Staël-Holstein erane invaghita.
9. *Pamphyli*, fuori di porta San Pancrazio, delizia di Innocenzo X, il quale fece contemporaneamente la villa e le *carceri nuove*, per cui, motteggiando, il popolo soleva scambiare la villa con le carceri e le carceri con la villa e diceva, p. es., vedendo un gaglioffo pronto a ribaldeggiare: tu finisci a *villa Pamphyli*, cioè alle carceri.
10. *Strozzi*, presso le terme Diocleziane.

V'erano finalmente questi altri indirizzi:

1. *Accademia Arcadica*, presso San Nicola in Arcione, a diritta dell' oratorio del Crocifisso.
2. *Affissioni d'ufficio*, dette volgarmente *alla colonna*, in piazza Madama, alla Curia Innocenziana ed in piazza di Campo de' Fiori.
3. *Banchiere marchese Belloni*, al palazzo Nardini in via del Governo Vecchio.

Digitized by Google

4. *Banchiere marchese Cioia,* al palazzo Alberoni, vicino alla chiesa degli Angeli Custodi.
5. *Banchiere Moutte,* nel palazzo già dei conti di Carpegna, attaccato al palazzo della Vignaccia, dietro il palazzo dell' Impresa.
6. *Banco di S. Spirito,* a via de' Banchi Vecchi.
7. *Dateria apostolica,* a Montecavallo, ora Ministero degli affari esterni.
8. *Governatore di Roma,* al palazzo Madama, ora Senato del Regno.
9. *Mercato dei cavalli,* a piazza di Campo de' Fiori, ogni lunedì e sabato.
10. *Monte di Pietà,* nel palazzo di faccia alla chiesa della Trinità dei Pellegrini.
11. *Quartiere dei soldati côrsi,* a via dei Coronari, vicino a San Salvatore in Lauro. L'anno dopo (1779) fu traslocato a via del Governo Vecchio, accanto all'oratorio degli Agonizzanti.
12. *Rivendita di carne morticina,* in un luogo solo, a ponte Quattro Capi.
13. *Rivendite di vino all'ingrosso,* in 9 piazze soltanto e cioè quelle di San Lorenzo in Lucina, Madama, Romana in Trastevere, Madonna dei Monti, Ponte Sisto, Consolazione, Santa Maria in Trastevere, Santa Maria in Publicolis e Santo Spirito in Borgo.
14. *Senatore e Conservatori di Roma,* al Campidoglio.
15. *Stamperia Salvioni,* la più accreditata del tempo, alla Sapienza.
16. *Tribunali del Governatore,* a Montecitorio, ora Camera dei deputati.

Digitized by Google

Quanto all'edilizia, conservazione dei monumenti e pulizia della città, provvedeva un presidente delle strade, coadiuvato da un fiscale, da un notaro e da altri uffiziali pubblici. Nel 1778, tra il settembre e l'ottobre, si notificarono varî ordini per la speciale polizia dei quartieri nobili e furono proibiti i *mondezzari* (depositi delle pubbliche spazzature e delle immondezze private) alla bocca della chiavica di piazza S. Silvestro, al cantone di Propaganda Fide ed all'imboccatura di via della Croce verso piazza di Spagna [1]. Curiosissime alle volte erano le circonlocuzioni di quegli ordini per stabilire dove restavano proibiti e dove permessi i mondezzari, poichè molte strade mancavano di nome e le case non erano numerate [2]. Fino d'allora, per ragioni igieniche, si proibiva di conservare nei cortili e negli orti dentro Roma l'acqua sporca ed il letame, di tenere lo stabbio nelle stalle, di gettare dalle finestre e dalle botteghe i ceneracci, le scorze, le urine e gli animali morti. Risale al 1778 il divieto di stabilirsi nelle strade a vendere il pesce, riserbandosi l'autorità di provvedere a comodo del popolo che in pochi e deter-

---

[1] Esemplari di siffatti ordini, i quali invariabilmente erano sempre intestati *Notificazione di ordine di Monsignor Illustrissimo e Reverendissimo Presidente delle strade*, si trovano a iosa in ogni archivio di Roma ed in ogni bottega di stampe antiche.

[2] Basta, per tutti, il presente saggio: « Per comodo poi del Pubblico Sua « Signoria Illma. e Revma. hà stabilito, e fissato il Mondezzaro nel vicolo senza « riuscita che resta tra le botteghe del Fornaro, e Barbiere, e che conduce al « Portone delle Carrette dei RR. PP. di Sant'Andrea delle Fratte, addosso il « Muro del Fornaro, e precisamente dove resta indicato con un segno visibile di « sasso; cosicchè in questo sito, e non altrove si potranno dagli Abitanti circon- « vicini gettare le immondezze.....» (NOTIFICAZIONE del 16 settembre 1778, esistente in foglio volante nella collezione di L. Vicchi a Fusignano).

Digitized by Google

minati siti non pregiudiziali potessero i pescivendoli fermarsi con una o due zaine [1]. Gli spazzatori pubblici dovevano asportare le immondezze, coprendo il carro d'una rete; coloro che portavano fieno e paglia avevano l'obbligo di spazzare la strada, o la piazza, dopo lo scarico; nessuno poteva andare a frugare nei mondezzari, nelle chiaviche, nei fossi e lungo la riva del Tevere per trovare ferri vecchi ed altre robe.

Insomma non penuriavasi di buone disposizioni per l'interesse ed il decoro di Roma. Le lavandaie, i conciatori di grano, i tintori, i sediari, i calzolari, i falegnami, gli scarpellini, i manescalchi, i giocatori di boccie, piastrelle e pallone ed altri oziosi o mestieranti, erano stati intimati, con minaccie di multe e di tre tratti di còrda, a mantenere sgombri i pubblici luoghi. I viaggiatori curanti della pulitezza non rammaricavansi di trovare a Roma insetti soliti a pullulare nella sudiceria, o nell'aria malsana. Qualche scarabeo nei tuguri e nelle cucine sfornite d'acqua corrente e molte pulci nelle locande e nelle case padronali, ma gli scarabei sono propri d'ogni paese e d'ogni stamberga, mentre poi le pulci erano meno fastidiose degli insetti, pei quali si notavano altre città, come Venezia (cimici), Firenze (zanzare) e Napoli (pidocchi). Venticinque scudi di multa s'affibbiavano a coloro, i quali, senza permesso in iscritto, lavoravano intorno ai tetti delle case, erigevano muri, impiantavano baracche, esponevano mostre, facevano palchi e via di-

[1] Bando *dell'Illmo. Tribunale delle strade* — Roma, stamperia della R. C. A., 1778.

Digitized by Google

scorrendo. Pene severissime si comminavano a quelli, che danneggiavano gli alberi piantati *con grave dispendio e per beneficio della città*, così dentro, come fuori di Roma [1]. Infine sono da notarsi le disposizioni prese intorno alle opere antiche, poichè giusta il bando, essendosi per comandamento dei papi e con lungo dispendio scavati, ristorati ed eretti diversi monumenti (in ispecie il piedestallo della colonna Antonina in faccia al portone della Curia Innocenziana, la stessa colonna Antonina dentro il palazzo della Curia, la colonna in faccia alla porta principale di S. Maria Maggiore e l'obelisco solare giacente prima in Campo Marzio e poi riposto nel luogo detto le vigne entro il palazzo Poli), si voleva che nessuno ardisse di *sgrugnare, scheggiare ed in qualsivoglia guisa danneggiare, deturpare e lordare i monumenti messi in vista del pubblico* [2]. A chi non ottemperava al bando, o solamente accostava animali ai monumenti e vi deponeva intorno scopature ed altre immondizie, fosse pure tre canne (sei metri) lontano da essi e dai recinti loro, il tribunale delle strade applicava ad arbitrio le solite pene pecuniarie, i tratti di corda ed anche la galera.

L'abate Monti, giovane ardito, entrava a Roma pieno di grandi concetti e fiducioso nel più raggiante avvenire. S'egli vagheggiasse di restarvi tutta la vita, o solo vent'anni, come all'incirca vi rimase, o meno, è cosa che non traspare dalle notizie che s'hanno del

[1] Bando precitato del tribunale delle strade (1778).
[2] Bando suddetto.

Digitized by Google

poeta. Certo è che nel 1778, per quante grandezze intravedesse e per quante avversità paventasse, l'abate Monti non poteva profetare a se stesso: rimarrò qui vent'anni, vedrò ed esperimenterò tutto, la povertà e la ricchezza, la plebe e la corte, l'invidia e l'amore, le ostilità ed i trionfi. Nessuno più dell'abate Monti conobbe la società romana dell'ultimo quarto del secolo XVIII, poichè, mentre in quel tempo eranvi a Roma celebri persone che vissero per tutta la vita ed esclusivamente, o nelle sfere basse, o nelle industrie private, o nelle accademie letterarie, o nei pubblici uffici, o nelle famiglie patrizie, o nella corte del sovrano, il Monti, in vent'anni, fu successivamente un ramingo, un faccendoso, un letterato, un impiegato, un benestante e un cortigiano; e cortigiano del papa-re, intorno al quale, a preferenza d'ogni altro sovrano, si movevano e si mischiavano ingegnosi plebei, che salivano agli uffici prelatizi, aristocratici inetti che ambivano di comparire, artisti, scienziati, claustrali, militari, forestieri e stranieri di tutto l'orbe. Quindi, volendo accompagnare il Monti per tutte le peripezie della sua vita, avremo da fermarci per vent'anni a Roma e da conoscere dimesticamente persone e fatti a centinaia. Per tale riflessione, in questo cenno sulla Roma del 1778, si vanno accumulando, più che altro, notizie complesse e d'indole geografica, senza impinguare il libro di quegli intimi particolari, i quali potrebbero bensì completare la descrizione, ma non avrebbero tutti nel 1778 il loro preciso posto cronologico e si dovrebbero poi stucchevolmente ripetere all'anno

Digitized by Google

cui si riferiscono. Faremo, per ora, come il forestiero, il quale osserva la città, non conoscendo i cittadini, e come lo statista, il quale esamina i fatti, più che i fattori.

La popolazione di Roma, nel 1778, era di abitanti 163,100; popolazione scarsa riferibilmente al cerchio ed anche al caseggiato della città. Il cerchio, come dicemmo, non è di molto variato, e presso a poco era allora eguale a quello di Parigi; nè si può dire di molto accresciuto in dilatazione il caseggiato. Ma in quel tempo non generalizzate erano le fabbriche a piccoli ambienti, con poca luce e senza cortili. Non frequenti erano i patrizi, adescati dal prezzo delle pigioni, i quali affittassero, come adesso, il meglio dei loro palazzi, vuoi ad ambasciate, vuoi a banchi, vuoi ad usi d'altro genere [1] e i giardini domestici ricoprissero di cristallo per convertirli in negozi e in magazzini. Tre o quattro migliaia di claustrali spaziavano dentro fabbricati vastissimi, dove stanziano ora quotidianamente circa 20 o 30 mila persone tra scolari, guardie di città, soldati dell'esercito ed impiegati di comune, di provincia e di governo. Con tutto questo non eravi deficienza di locali per la povera gente, la

---

(1) « Les palais des grands seigneurs sont extrêmement vastes, d'une archi- « tecture souvent très-belle, et toujours imposante ; mais les ornements de l'inté- « rieur sont rarement de bon goût, et l'on n'y a point l'idée des ces appartements « élégants que les jouissances perfectionnées de la vie sociale ont fait inventer « ailleurs. Ces vastes demeures des princes romains sont désertes et silencieuses; « les paresseux habitants de ces palais se retirent chez eux dans quelques petites « chambres inaperçues, et laissent les étrangers parcourir leurs magnifiques gale- « ries, ou les plus beaux tableaux du siècle de Leon X sont réunis ». (De Staël-Holstein, *Corinne ou l'Italie* — Paris, Garnier, 1874.

Digitized by Google

quale anzi stava generalmente ad agio in camere di minore proprietà, ma di maggiore aria. A Giacomo Casanova di Seingalt fu chiesto uno scudo al mese per la pigione d'una vasta camera, mobigliata di nuovo all'ultimo gusto, in vicinanza di Trinità dei Monti [1]. L'intera città, sita a gr. 30 20 di longitudine e 40 33 di latitudine, tagliata a mezzo dal Tevere, si spartiva in 14 rioni ed in 83 parrocchie, divisione del tutto ecclesiastica quest' ultima e la prima arieggiante a divisione municipale. 39,465 erano le case, o meglio le particolari famiglie, che facevano casa da loro; 168 i fabbricati ad uso di conventi, monasteri, conservatorî e collegi; 337 i palazzi ragguardevoli; 325 le chiese; 271 le strade per le quali potevano passare tre carrozze alla pari; 185 le piazze; 33 le fontane erette con disegni d'artisti rinomati; 26 gli ospedali; 23 le ville interne fornite di grandi giardini.

Gli abitanti di Roma, ch'erano 163,100 nel 1778, erano stati 159,760 nel 1768 e furono 164,595 nel 1788. Forse le statistiche di que' tempi non erano sicurissime. In ogni modo però, se vi è notevole differenza di metodo fra le statistiche del 1778 e quelle del 1878, non poteva essere gran fatto diverso il sistema di compilazione usato allora fra un decennio e l'altro. Indi il paragone, avendo una stessa base di studi e di ricerche, sortisce razionalmente una stessa proporzione d'esattezza e di veracità, tanto che il lettore ne può medesimamente dedurre insegnamenti filosofici. Dal 1768

---

[1] Casanova G., *Mémoires ecrits par lui-même*, vol. IV, cap. XIX — Bruxelles, Rozez, 1863.

Digitized by Google

al 1788 fuvvi nella popolazione di Roma un aumento dell'1 per mille all'anno, aumento davvero insignificante. La relazione d'animato fra Roma e le altre città capitali dell'Italia e dell'estero, nel 1778, o in quel torno, si poteva e si può poi desumere dalle seguenti cifre:

	Anno		Abitanti
1. —	1778	Roma	163,100
2. —	1778	Torino	85,132
3. —	1778	Firenze	88,400 (1)
4. —	1780	Milano	117,134 (2)
5. —	1780	Venezia	140,286
6. —	1765	Napoli	340,000
7. —	1783	Vienna	207,797
8. —	1784	Parigi	600,000
9. —	1777	Londra	643,420 (3)

(1) Questa cifra è desunta dall'Orlandini-Zuccagni (*Ricerche statistiche sul Granducato di Toscana* — Firenze, 1848), il quale però la dà soltanto per approssimativa. Avremmo voluto ampliare questo specchio e riferire la popolazione di altre cospicue città italiane e straniere, ma per lunghi mesi invano ci adoperammo. Da Palermo, per esempio, non ci fu modo aver risposta a molte replicate lettere, nemmeno dall'Ufficio di statistica municipale.

(2) Koròsi I., *Statistique internationale publiée sur l'ordre du Congrès international de statistique* — Budapest, M. Rath, 1876; il primo volume contiene la *statistique international des grandes villes*, in cui tuttavia, riferibilmente al nostro specchio, non trovansi che le notizie circa la popolazione di Parigi, Vienna, Milano e Napoli.

(3) *London and its environs a practical guide to the metropolis and its vicinity* — Edinburgh, fratelli Black, 1862; a pag. 5 è detto che il dott. Price aveva calcolato la popolazione di Londra nel 1777 ammontare a 543,420, ma potersi supporre che tal calcolo fosse inferiore al vero di 100 mila abitanti. La guida è senza indicazione d'autore, ma la prefazione è firmata I. Y. I.

Dall'*Almanach de Gotha* del 1883 apprendesi che la popolazione delle surriferite città è ora così ripartita: Roma, ab. 300,467; Torino, ab. 252,832; Firenze, ab. 169,001; Milano, ab. 321,839; Venezia, ab. 132,826; Napoli, ab. 494,314; Vienna, ab. 705,402; Parigi, ab. 2,269,023; Londra, ab. 3,814,571.

Digitized by Google

Fra i 163,100 abitanti di Roma, 89,784 erano i maschi e 73,316 le femmine. Gli ebrei erano circa 10,000 [1], i frati 3475, i preti 3395, le monache 1598, gli allievi dei diversi istituti d'educazione, tra maschi e femmine, oltre 1500. Negli Stati di Toscana, Veneto e Liguria, gli ebrei proporzionalmente popolavano in molto maggior numero le grandi e le piccole città, segnatamente le città commerciali. Frati, preti e monache, detratti a Roma i prelati, i quali erano sacerdoti per quanto bastava ad essere impiegati, e detratte le case generalizie, le quali, più che a Roma, appartenevano a tutte le città cattoliche, proporzionalmente erano meno a Torino ed a Venezia, uguali presso a poco in Firenze, forse di più a Napoli. In Roma il clero secolare viveva di vita cittadina assai meglio che adesso non faccia, e quando non era attore de' pubblici spettacoli, come per le funzioni di chiesa e per le processioni, prendeva parte ai popolari divertimenti. I frati e le monache stavano tranquilli, oziando felicemente in studi scientifici ed in vegetazione fisica, meno osservati dagli indiscreti e più larghi di regole.

La rivoluzione lasciava ad essi ancora un decennio

---

[1] Il VASI, a pag. 15 del vol. I dell'ediz. del 1792 del suo *Itinéraire instructif de Rome*, dice che gli ebrei erano *à peu près douze mille*, ed il Vasi nella popolazione di Roma del 1792 (circa 165,000 abitanti) non comprendeva gli ebrei, non computati quasi mai nelle statistiche ufficiali delle anime; sicchè potrebbe darsi che anche nel 1778 ai 163,000 abitanti di Roma si dovessero aggiungere 10,000 ebrei, tanto che la popolazione complessiva di Roma avrebbe allora ammontato a circa 170,000 anime. L'autore poi di queste povere, ma faticose pagine, sente qui l'obbligo di ringraziare particolarmente il marchese G. Ferraioli ed il signor E. Pelissier, romani, per l'aiuto, di cui, ad ogni richiesta, gli furono sempre graziosamente larghi.

Digitized by Google

di vecchie e felici abitudini. Dopo dieci anni la politica renderà fazioso il clero secolare, ed il giornalismo indurrà frati e monache a maggiore circospezione. Si farà più grande la questione del celibato, già viva da due secoli e discussa più dai teologi d'oltremonti, che dai dogmatici di Roma, dove, a confusione di quelli che ne sparlavano acrimoniosamente, i celibatari crescevano ogni anno e nel 1778 stavano per giungere al numero di 40 mila. Per altro, fino dal 1775, s'era creduto bene di pubblicare in Roma un *editto circa la vita & onestà degli ecclesiastici*. In esso editto si richiamava il clero all'osservanza de' sacri canoni per la compostezza e la divozione delle processioni, il canto delle preci divine ed il sacrificio della messa, la cui celebrazione non doveva durare meno d'un terzo d'ora e non si doveva permettere che ai sacerdoti muniti di regolare licenza [1]. Ma l'editto, riposte queste in mezzo ad altre prescrizioni, apertamente insisteva sopra mali usi di più grave entità. Proibiva ai preti ogni foggia d'abiti alla moda, i quali per il taglio e per il colore

---

[1] *Editto circa la vita et onestà degli ecclesiastici* — Roma, stamperia della R. C. A., 1775. Fog. vol. esistente nella collezione di L. Vicchi a Fusignano, dove ancora si legge: « Non vogliamo che alcun sacerdote o chierico possa esser com-
« pare al battesimo, o cresima, senza nostra espressa licenza da concedersi sol-
« tanto nei casi, ove non si dubiti, nè vi sia pericolo d'inconvenienti; come anche
« si proibisce specialmente alli sacerdoti di esser maestri alle donne, o nel canto,
« o nel suono.

« ..... A quest'effetto si proibiscono abiti di tutt'altra foggia e colore introdotti
« in questi ultimi tempi, per loro commodo, da' secolari, e adottati pur troppo dagli
« ecclesiastici con scandalo de' timorati, essendo questi più tosto abiti da camera.
« Si permette soltanto in tempo d'inverno il mantello di colore, sempre però scuro,
« ed in campagna potrà portarsi di qualunque colore anche l'abito, purchè sia
« senza superfluità e senza vani ornamenti ».

Digitized by Google

non convenissero a persone di santuario, intimando a tutti di portare i capelli corti e la chierica, senza parrucca e senza cipria. Li ammoniva di non trattenersi lungamente nei caffè e nelle farmacie, di non giuocarvi a carte, di non servire di braccio le dame per accompagnarle a teatro, od a passeggio, e comminava pene severe, anche la carcerazione e la tortura, a coloro che coabitavano con donne di servizio assai giovani e *che delinquiscono entro i chiostri*. Se il cardinal vicario dava per editto a stampa codesti chiari avvertimenti, convien credere che la rilassatezza del clero secolare fosse assai grande e conosciuta da tutti. Infatti, essendosi finto in quel torno una *supplica dei preti al papa ad effetto di mandarsi tutti li frati alla guerra* (1), si finse pure una *risposta delli frati*, i quali consigliavano di mandare in galera tutti i preti, non trovandosi gente più ignorante e più scostumata di loro (2).

La rilassatezza del clero monastico non differenziava gran cosa. I gesuiti, non soppressi, erano stati cavalieri da qualunque mondana impresa, piuttosto che religiosi da convento. Soppressi, facevano d'ogni erba un fascio, perchè frati non li avevano voluti le potenze cattoliche e Clemente XIV, e sacerdoti semplici non volevano essi rimanerci. Il padre Roberti, da gesuita soppresso e da non soppresso, difendeva il

(1) *Supplica al Papa ad effetto di mandarsi tutti li frati alla guerra contro il re di Prussia.* Satira di circa 250 versi esistente in carta e calligrafia del secolo passato nella collezione di L. Vicchi a Fusignano.

(2) *Risposta de' frati per la supplica fatta ad effetto di mandarli alla guerra contro il re di Prussia.* Satira di circa altrettanti versi manoscritta ed

Digitized by Google

lusso con il vangelo alla mano [1]. L'Algarotti, ch'era ciamberlano del re di Prussia ed assuefatto a tutte le delicatezze di Corte, essendo venuto in Italia ed avendo finito il tabacco, scriveva al padre Bettinelli, un altro

---

esistente come sopra. In quest'ultima si leggono le seguenti strofe non disdicevoli al quadro della nostra Roma:

Mira là piazza Colonna,
Chè le donne, in corta gonna,
Mascherate da zerbine,
Scamisciate, in pollacchine,
Verso notte, in ora bruna,
Al riflessi della luna,
Con bustini più attillati,
Zinalini inamidati,
Van cantando in suon gradito
Per svegliare l'appetito
Di ridurre ogni erba a fascio,
Nè di dirlo io mi tralascio.

Si fa tresca, saltellando;
Si tasteggia, pizzicando;
Ivi già non sono i frati,
Bensì stanno frammischiati
Monsignori, preti e spie,
Secolari e genti rie.
E pur vedi i graduati
Tutto il giorno corteggiati,
E la notte nel bordello
Han di paglia un vil cappello,
Ben tessuto e piccinino
Da Targetto fiorentino.

Son costoro certi abbati
Di scarpini ben calzati,
In camicia ed in corpetti
Alla vita molto stretti,
Poichè, dandosi occasione,
Fanno il salto del montone.

[1] L'Evangelio non condanna, che una sontuosità mal rispondente alle circostanze. Fu già austera ferocia di qualche ingannato intelletto l'asserire, che un Imperatore splendente negli abiti non poteva essere un adoratore di Cristo nato in un Presepio; quando Cristo accolse pure al suo Presepio non meno i Pastori, che i Re, e si dichiarò sino d'allora il Dio non meno dei principi, che de' bifolchi. Non ogni gloria di panni e di adornamenti è disdetta al moderato; e s'è ripreso quel ricco, che vestiva ostro ogni giorno, è lodato quel Senatore che lo vestiva ne' giorni della sua giudicatura: e poi notisi, che il primo era solamente ricco, ed il secondo era un Senatore ricco. La donna forte moglie di sì felice padre coscritto aveva splendida gonna. Ester s'ingemmava il crine ne' dì giulivi di una Corte profana; nè però placendo più ad Assuero piaceva meno al suo Dio. Giuditta per ubbidirgli s'ammantò coi drappi fioriti della nuzial sua letizia; e così vaga meglio ancora gli piacque. E certo delle donne favellando a esse convengono gli ornamenti: *Similiter et mulieres in habitu ornato*, insegnava s. Paolo al suo Timoteo. S. Agostino in fatti riprese certa signora per nome Ecdicia, che maritata voleva per divozione esser vedova contro al volere del marito, e affettava di mostrarsi tale ancor nella veste, ammonendola ch'era più espediente esser moglie dai candidi costumi, che monaca parere dai foschi veli. (ROBERTI G. B., *Opere*, t. IV — Napoli, tip. della Minerva, 1826).

Digitized by Google

gesuita, perchè glie ne spedisse un po' del suo, di quello sopraffino di Spagna (1). Quanto ai domenicani s'era trovata la maniera di affidar loro la cura delle anime e tra inquisire, predicare, confessare e fare i parrochi, una gran parte di loro viveva, se non mondanamente, in mezzo al mondo. I benedettini tenevano ad essere tenuti per frati doviziosi. I francescani erano allora, come adesso, il partito meno ipocrita e più democratico della specie claustrale. Tutti poi, frati d'ogni professione, frati e monache d'ogni congregazione, possedevano orti e giardini in luoghi salubri e bene coltivati, fra i quali si distingueva il convento di San Bonaventura, dove i patrizi si recavano a fare gli esercizi spirituali e dove la baronessa Staël-Holstein scorgeva da lontano l'una delle due palme d'Egitto, che sole, al dire di lei, si trovavano a Roma nel 1794. L'altra sarebbe stata verosimilmente quella degli eremiti di San Girolamo al convento di Sant'Onofrio, ove morì Torquato Tasso (2). Insomma anche i frati erano uomini in carne ed ossa come tutti gli altri, i quali, ritirandosi

(1) ALGAROTTI F., *Lettere* — Vol. X delle opere del conte Algarotti; Cremona, Manini, 1784.

(2) « Il y a dans les jardins de Rome un grand nombre d'arbres toujours verts, « qui ajoutent encore à l'illusion qui fait déjà la douceur du climat pendant l'hiver. « Des pins d'une élégance particulière, larges et touffus vers le sommet, et rap- « prochés l'un de l'autre, forment comme une espèce de plaine dans les airs, dont « l'effet est charmant, quand on monte assez haut pour l'apercevoir. Les arbres « inférieurs sont placés à l'abri de cette voûte de verdure. Deux palmiers seule- « ment se trouvent dans Rome, et sont tous les deux dans des jardins de moines; « l'un d'eux, placé sur une hauteur, sert de point de vue à distance, et l'on a « toujours un sentiment de plaisir en apercevant, en retrouvant, dans les diverses « perspectives de Rome, ce député de l'Afrique, cette image d'un midi plus brûlant « encore que celui de l'Italie ». (DE STAËL-HOLSTEIN, *Corinne ou l'Italie* — Paris, Garnier, 1874).

Digitized by Google

ne' conventi, sapevano che un salmo diceva espressamente: *servite Domino in laetitia*. Ed essi lo servivano allegramente! Taluno si deliziava tanto in questa specie di servizio, che la maggior parte del tempo trascorreva fuori del convento, e qualche sera dimenticava eziandio che ci doveva tornare per lo meno a dormire. Una satira del 1768 intitolata *Pasquino veridico* accusava i frati di recarsi nottetempo nelle case delle prostitute con abiti presi a prestito dai birri. Curiosa alleanza!

Per le suore la faccenda procedeva in altra guisa e indubbiamente la rilassatezza dei monasteri fu più sensibile nel 500 e nel 600, che ne' secoli successivi. Non soltanto da storie e novelle, ma da statuti monacali e da prescrizioni di vescovi si rileva che anche le donne, ritirandosi nel chiostro, avevano voluto una volta servire il Signore con allegria, con moltissima allegria. Alla fine però, nel 1778, la vita del monastero aveva parecchie attrattive, quiete, suono, canto, lettura, conversazione, giardino, frutta, dolci, visite, pettegolezzi, corrispondenze ed anche, non sempre e non per tutte, amore. Il garzoncello di Citerea, cantava in que' giorni il nostro poeta, come di cosa che fosse a lui stesso accaduta, sta lontano dalle vecchie monache, le quali il guardano in cagnesco, ma investe e fa divampare le giovani professe e

Ad ognuna egli provvede - Qualche amabile Profano:
Mette lor, se l'uopo il chiede, - Penne e carta nella mano.

Di piacer con lor favella, - Di diletti e vanità,
Invocando invan la bella - Già perduta libertà.

Digitized by Google

Tra li salmi e le novene - Temerario il naso ficca
Ed a tutte sulle schiene - La tristezza e il tedio appicca.

Va con esse al letto, e dorme - Dolci sonni lusinghieri:
Poi scompiglia in varie forme - I pudichi lor pensieri,

Che languenti e smorti in faccia - Fuggon via, quai calabroni
Che il villan col foco scaccia - Dagli antichi covaccioni.

Alla cella, al refettorio - Al giardino, all'orto, al coro,
Alla porta, al parlatorio, - Dappertutto è amor con loro (1).

Esse stanno, prosegue il Monti, frequentissimamente alla grata del chiostro per bere le notizie del mondo; la moda e la toletta non sono bandite dai monasteri; anche in mezzo a quelle mura si caccia il figliuolo di Venere e le corone, le preci e l'acqua santa pongono in fuga Satana, ma non Amore. Nè poteva essere altrimenti, in ispecie per Roma, dove la porta dei chiostri s'apriva troppo spesso per ricevere e per lasciar uscire zitelle, vedove e maritate, come si vedrà parlando de' costumi d'allora.

La vita mondana s'abbandonava con una festa e con una festa s'intraprendeva la monastica. Le due feste si assomigliavano e si confondevano. Ciò non voleva dire che fosse tutta una festa, come non era tutta una vita, la mondana e la claustrale, ma, segnatamente per le zitelle melanconiche, infermiccie, insopportabili per loro medesime, o male sopportate dalla famiglia, una estrema differenza non c'era. Le feste a tanto trascesero che si dovette pubblicare un *editto di regolamento per la vestizione e professione delle mona-*

(1) Monti V., *Saggio di poesie;* all'incomparabile Climene Teutonica — Livorno, torchi dell'Enciclopedia, 1779.

Digitized by Google

che [1]. L'editto, come quello circa la vita e l'onestà degli ecclesiastici, è del 1775 e prescrive in primo luogo che le vestizioni e professioni delle monache si facciano sul mattino, di maniera che a mezzogiorno sia tutto terminato; poi che la monacanda astengasi possibilmente d'uscire nei giorni che precedono la sua vestizione in carrozze ed abiti di gala, *facendosi spettacolo, talvolta ancora pericoloso, alle persone del secolo;* poi che la monacanda si presenti in chiesa decentemente vestita e nulla più; da ultimo che si aboliscano, durante e dopo la professione, le musiche in chiesa, il rullo dei tamburi per le strade, lo sparo dei mortaretti nelle vicinanze, i rinfreschi ed i ricevimenti nei parlatorî del monastero.

Il parlatorio costituiva nel monastero il luogo d'intermezzo e di congiunzione fra le due vite, quella della società e l'altra del ritiro. Un opuscolo intitolato: *Istruzione sopra il parlatorio delle monache*, ci ammaestra del come il tempo si passava in allora nei parlatorî e dentro i conventi, ove givano a racchiudersi le donne, quasi tutte per bisogno, o per capriccio, o per disperazione, pochissime per vero sentimento religioso. Al parlatorio, afferma l'autore, la monaca si rende torbida ricercatrice di novelle, poichè *vassi alla grata per cianciare e volendo cianciare s'incomincia a novellare, e si prosegue a voler sapere tutte le venture, tutte le controversie, tutti gli*

---

[1] Porta la data del 26 agosto 1775, e fu stampato a Roma dalla tip. della R. C. A.

Digitized by Google

intrighi della città, anzi tutte le storielle secrete delle famiglie.... Ma è peggiore della voglia delle novelle la voglia, che in lei può nascere, dei divertimenti del secolo. Viene a farsi vedere la sorella, la cognata, l'amica con la capellatura ben acconcia e con l'abito ben fiorito e in tal tempo facilmente dalle signore si parla dell'opera che si fa ogni sera, del ballo che si farà tra poche sere, dell'ultima conversazione, che fu numerosa, del vicino pranzo che sarà solenne.... Vengono a ritrovare la monaca e si sfogano con essa lei il padre disubbidito, i figli non provveduti, la suocera imperiosa, la nuora bizzarra.... Li secolari per lo più riguardano quasi fine ultimo il proprio interesse; e però non è senza esempio che per guadagnare pochi soldi dieno incarico alla monaca parente di far parecchie provvigioni domestiche, sperando ch' ella zelante dei vantaggi della casa le farà diligentemente e sottilmente [1]. Così l'autore prosegue, deplorando le distrazioni del parlatorio, il quale è causa di mondane fantasie dove tutto dovrebbe essere pensiero di Dio. Le monache, oggi riandando le descrizioni delle feste, domani gli affari di famiglia, un altro giorno i dispiaceri de' cari, continuano a partecipare, perdendo la quiete, alle agitazioni del mondo e sollecitano le amiche ad andarle a visitare, spediscono biglietti furtivi, s'accaparrano, con regalucci, la confidenza del castaldo e degli inservienti,

---

[1] Roberti G. B., *Istruzione sopra il parlatorio delle monache*. Trovasi nel vol. VI delle opere complete di G. B. Roberti edite a Napoli, coi tipi della Minerva, il 1826.

Digitized by Google

non curando il coro e gli uffici comuni a servigio del monastero.

Detto così del clero, come ci è capitato, quasi senza volerlo, passiamo alla Corte e facciamoci dall'alto. Pontefice di Roma, sovrano dello Stato ecclesiastico e papa del mondo cattolico era Pio VI, della famiglia Braschi di Cesena, il quale, giusta le abitudini dei predecessori, abitava l'estate al Quirinale, l'autunno a Castel Gandolfo, l'inverno e la primavera al Vaticano. Più tardi Pio VI, inteso al prosciugamento dell'agro pontino, incominciò a recarsi nell'aprile e maggio d'ogni anno a Terracina, di dove sorvegliava e incoraggiava il proseguimento dei lavori. Giovan Angelo Braschi era nato il 27 dicembre 1717, primogenito d'una casa mediocremente ricca e mediocremente nobile. Lo zio Gregorio Bandi, uditore del legato pontificio nell'ex-Stato estense, lo portò a Ferrara ed il legato, cardinale Tommaso Ruffo, lo condusse a Roma. Quivi lo fecero: il cardinal Ruffo suo uditore, Benedetto XIV suo prelato domestico, Clemente XIII tesoriere generale della R. C. A. e Clemente XIV cardinale di S. M. C. Non si sa che egli fosse particolarmente addottrinato in alcun ramo dell'umano sapere, ma, se non lo era, non si sa che si piccasse di comparirlo. Non era neppure, ne affettava d'essere zelantissimo delle pratiche religiose. Il Gorani [1], a cui non si può prestare alcuna fede quando parla de' Braschi, aggiunge

---

[1] Gorani J., *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernemens et des mœurs des principaux états de l'Italie*. Tom. II, pag. 34 — Paris, Buisson, 1793.

Digitized by Google

che Pio VI da prelato era stato l'*amant de la maîtresse du cardinal Rezzonico.* Nominato cardinale il 26 aprile 1773, Giovan Angelo Braschi il 15 febbraio 1775 era acclamato papa. Nessuno se l'aspettava e pochi lo conoscevano (1), ma quando fu nota l'elezione sua, trovarono da sbizzarrirsi i pettegoli di ogni maniera, santocchi, spregiudicati e satiristi. Dicevano i primi che il beato Leonardo da Porto Maurizio, nel palazzo vescovile di Cesena, aveva profetata

(1) È stata opinione generale degli storici che la nomina a papa del cardinale Braschi fosse l'effetto di un momento di stanchezza e che il sacro Collegio, volendo finirla, affrettasse l'elezione del giovane ed oscuro candidato, contro al quale nessuno faceva diplomatiche opposizioni. In vero la scelta del Braschi recò definitivamente una grande sorpresa, ma non potrebbesi affermare, a rigore di parole, che giungesse nel pubblico del tutto improvvisa. A buon conto nella *Gazzetta di Brescia del Bartolini* (manoscritto esistente nella biblioteca di quella città) si legge questa corrispondenza: « Roma, 3 gennaio 1775. Nella settimana trascorsa « si è creduta certa l'elezione dell'eminentissimo Braschi e vi acconsentiva il De- « Bernis col suo partito. A un tratto tutto è crollato e dicesi che si opponga il « card. Orsini a cagione della Corte di Portogallo. Viene di più assicurata una « protestà contro l'elezione del Braschi presentata dal comm. D'Almada, ministro « portoghese. Tutto ciò avrebbe ancor riferimento al processo dello stampatore « Paglierini ». Era il Paglierini un editore di Roma, il quale s'era molto mischiato nelle polemiche dei gesuiti ed i gesuiti l'avevano fatto esiliare dalla sede pontifi-

Digitized by Google

la tiara al giovine Braschi [1]. Pei secondi la Chiesa avea sposato il più bello dei mortali [2]. Per gli ultimi Pio VI era una jattura, poichè, sotto i *sesti*, le cose di Roma andarono sempre a rotta di collo. Un distico latino tranquillava i Romani, chè sotto il *sesto Pio* la città avrebbe invece prosperato [3]; ma il distico d'encomio ne suscitò un altro di critica e la critica prese di mira il nuovo stemma della famiglia Braschi, nel

---

cia. Il Paglierini ricoverossi in Portogallo e non potè ritornare a Roma che dopo la soppressione dell'ordine loyolita. Il Governo portoghese favoriva il Paglierini ed esigeva per lui anche il rifacimento dei danni patiti ed un'onorificenza cavalleresca; ma non pare che Clemente XIV, essendo tesoriere il Braschi, s'arrendesse completamente alle voglie della Corte di Lisbona. Fino d'allora il Braschi incontrò l'antipatia del Governo portoghese ed ecco perchè, data la candidatura di questo cardinale, il D'Almada avrebbe protestato contro. Giacchè poi venimmo in argomento di polemiche e di gesuiti, non sarà priva di valore la notizia che lo stesso Bartolini dava un'altra volta, quasi in stile telegrafico, alla *Gazzetta di Brescia*. Quella notizia è così concepita: « 12 aprile 1775. Fu bandito dalla sede pontificia « l'abate Benzi piemontese, autore dell'*infame gazzetta gesuitica*, che i gesuiti « malmenava terribilmente ».

(1) Nei *fasti del S. P. Pio VI* del dottore G. B. Tavanti (Italia, a spese di G. G. Chiari, 1804) è riportata un'incisione allegorica, dove si vede *il beato Leonardo da Porto Maurizio che predice al conte Giovan Angelo Braschi nella sala del vescovo di Cesena la sua futura grandezza*.

(2) Quando salì al Pontificato si diceva in Roma che il più bello degli uomini sposato aveva la Chiesa *(Elogio storico* (anonimo) *della vita di Pio VI* — Venezia, Fenzo, 1799*)*.

(3) Comparve in quella occasione un bel distico di mons. Filippo Onorati canonico di S. Pietro. Il S. P., ch'era di gusto squisito in ogni genere di letteratura, dimostrò all'autore il suo onorevole aggradimento col volerne una copia dalle proprie sue mani, e gli disse: *È bene, che si spargano questi versi, per togliere a Roma l'idea sinistra da lei conceputa de' Sesti*. Ecco il distico:

> Si fuit, ut jactant, sub Sextis perdita Roma,
> Roma est sub Sexto reddita et aucta Pio.

Questo distico era fatto a contrapposto di quello già divulgato contro il papa Alessandro Sesto, che fu il seguente:

> Sextus Tarquinius, Sextus Nero, Sextus et iste;
> Semper sub Sextis perdita Roma fuit.

(Elogio storico (anonimo) *della vita di Pio VI* — Venezia, Fenzo, 1799).

Digitized by Google

quale il papa fece aggiungere un'aquila bicipite e tre gigli d'oro alle tre stelle ed alla maschera soffiante sui fiori, che già esistevano. A sua volta il distico di critica ne suscitò altri due d'encomio (1) e chi sa quanto s'andò avanti in siffatta alternativa.

Felice davvero non fu il pontificato del Braschi, finanziere per diletto, nepotista per passione, grande e fastoso nei modi e nelle imprese, grandissimo nella sventura. La direzione suprema degli affari della Chiesa e dello Stato era in apparenza riservata esclusivamente a lui, autocrate per costituto, ma più di nome, che di fatto. Le prerogative del papa, pontefice massimo e vicario di Dio sopra la terra, la sua podestà civile nello Stato ecclesiastico e la sua spirituale autorità nel mondo cattolico spaziavano senza confini. È vittoriosamente provato, affermano gli scrittori del Vaticano, che il papa, quando parla *ex cathedra*, non può errare. In virtù di questa infallibilità Pio VI non aveva che Dio sopra di sè, pretendeva sommissione dai vescovi e comandava a tutta la Chiesa universale, anche alla Chiesa adunata in Concilio. Chi non ubbidiva prontamente e ciecamente era un sacrilego, un eretico, uno scomunicato. Anche i re, unti del Signore, gli avreb-

---

(1) Redde aquilam imperio, Francorum lilia regi,
Sidera redde polo, coetera Braschi tibi.

A cui rispose l'ab. Cunich, il quale desiderava essere fatto segretario delle lettere latine:

Lilia Borbonidos, volucrum regina faventes
Denotat Austriacos, propitium astra Deum.

Quid nivei flores zephiro qui flante resistunt?
Certant innocui principis ingenium.

Digitized by Google

bero dovuto completa sommissione, ma i tempi di Matilde e di Gregorio erano passati e nel 1778 i re si ribellavano al Vaticano. Il pontefice tuttavia, come papa e come sovrano, esercitava ancora un' influenza sterminata e superiore a quella di qualsivoglia altro sovrano e sacerdote. Una simile forza individuale non si poteva stabilire che con secoli e secoli di studio e di dominio, perennemente vincolando l'esterne forme del principato più assoluto alle costituzioni organiche del regime più democratico. La somma delle cure papali, nel 1778, come sempre, in effetto era divisa tra i cardinali, il cui Collegio si componeva di 72 membri, quand'era completo. I cardinali, nel maggio di quell'anno, erano in tutto 54 e cioè 7 stranieri e 47 italiani, e, fra gli italiani 13 nativi di Roma, 15 delle provincie papali, 19 degli Stati di Sicilia, Toscana ed alta Italia.

Dal Collegio dei cardinali erano scelti il pro-datario, il segretario di Stato, il segretario dei memoriali ed il segretario dei brevi, i quali risedevano al palazzo apostolico ed erano perciò chiamati cardinali palatini. Per i suddetti uffici, ai quali fluivano tutti gli affari della Corte, la carica ed il cardinalato erano condizione indispensabile l'uno dell'altra. Oggi non si può essere ministro di Stato senz'appartenere al Parlamento, e quindi o il ministro è scelto fra i membri del Parlamento, od esso è incorporato nel Parlamento, appena fatto ministro. Cambiati i nomi, in sostanza allora non avveniva diversamente. Per diritto abitudinario, al quale in Vaticano si sta molto attac-

Digitized by Google

cati, il datario, il segretario di Stato ed altri grandi funzionari della Corte e della Chiesa, erano scelti dal Collegio dei cardinali, o divenivano cardinali appena assunti a quelle funzioni. Gli uffici, i quali per importanza succedevano immediatamente alle grandi cariche, erano tenuti dai cardinali in erba, poichè sapevasi, per esempio, che la nunziatura all'estero, la presidenza all'interno ed il governatorato a Roma implicavano, dopo un certo tempo, la promozione a cardinale.

Oltre i grandi funzionari palatini, erano scelti dal Collegio dei cardinali il camerlengo della R. C. A., il tesoriere generale, i legati *a latere*, i prefetti delle sacre Congregazioni, il vicario di Roma e i protettori de' primari Istituti scientifici. Essi formavano il corpo degli alti dignitari di San Pietro, amalgama immane di reggia, di curia e di chiesa. Ognuno di quei cardinali era di nome principe, e più d'uno eralo anche di famiglia, e tutti, durante il cardinalato, lo erano per autorità e per ricchezza, perchè esercitavano un potere smisurato nelle rispettive giurisdizioni e godevano lautissime rendite. Mosè ebbe 72 seniori; il Nazzareno volle 72 discepoli; il papa ha 72 cardinali, cooperatori nell'esercizio del supremo pontificato e nella grande amministrazione del vescovato universale. Costoro sono gli unici elettori del papa e gli unici eleggibili, e la loro dimora, come cardinali, deve essere fissa nel luogo ove risiede il pontefice, se questi non permette o commette loro di recarsi in altro sito. La stessa elezione dei cardinali era celebrata con sontuose cerimonie al palazzo apostolico, salve di cannone a Castel Sant'An-

Digitized by Google

gelo, rintocchi di campana a Montecitorio, al Campidoglio e nelle chiese, funzioni e ricevimenti principeschi alle ambasciate e nelle case degli eletti. Al 1778 l'inclito popolo ricordava con particolare desiderio le feste di Roma per l'ascrizione al sacro Collegio di Luigi di Borbone infante di Spagna figlio di Filippo V (1735) e degli altri principi Teodoro di Baviera (1746) ed Enrico di Yorck (1747), fratello il primo dell'imperatore Carlo VII e figlio il secondo del re Giacomo III. Furono quelle feste splendidissime. Tuttavolta Roma ne vedeva con frequenza, poichè, trattandosi dei nepoti e dei fratelli del papa innalzati alla sacra porpora, le cerimonie non diversificavano molto e spesso i nepoti-cardinali si festeggiavano più che i cardinali-principi. Così almeno era avvenuto per le elezioni di Nereo Corsini nipote di Clemente XII (1730) e di Carlo Rezzonico nipote di Clemente XIII (1758).

Il solo piatto cardinalizio fruttava ai porporati quattro mila scudi all'anno, straordinaria propina riferibilmente a quell'epoca, in cui un intero palazzo s'affittava per 150 piastre annue ed un segretario generale si pagava 12 scudi al mese. Ma i quattro mila scudi non erano mai soli, perchè contemporaneamente l'un cardinale era vescovo, sicchè il vescovado gli fruttava altro denaro e qualche volta più del cardinalato; l'altro era nunzio o legato, e queste cariche davano diritto a soprassoldi vistosi; l'altro era presidente d'una Congregazione e gli spettava un tanto per ogni breve o sentenza, e via via discorrendo. Così, per esempio, Marc'Antonio Colonna, figliuolo del gran contestabile

Digitized by Google

Fabrizio Colonna, era cardinale col piatto cardinalizio, benchè fosse principe, vicario di Roma con altri 175 scudi al mese, arciprete della basilica di Santa Maria Maggiore e più tardi anche vescovo di Palestrina [1]. Poi la maggior parte dei cardinali aveva guadagnata la porpora percorrendo tutti i gradi prelatizi, e nella non breve carriera, secondo il costume romano, quale era stato insignito d'un canonicato perpetuo, quale fornito d'una pensione a vita e quale beneficato in altra guisa con rendite, le quali non cessavano, conseguendo maggiori cariche. Merita d'essere mentovato a questo proposito il duca Enrico di Yorck, il quale era prima cardinale, poi vicecancelliere della S. R. C., poi vescovo di Frascati, poi arciprete di San Pietro in Vaticano e da ultimo pensionato con *833 scudi al mese*, continuazione del sussidio che davasi al re suo padre [2]. Ma ciò non basta. Alcuni cardinali, oltre le pensioni, i vescovadi ed il piatto cardinalizio, erano, per esempio, accreditati presso il papa quali ambasciatori del loro sovrano, o amministratori dei beni che i rispettivi regni possedevano a Roma, o cessionari del diritto d'aver essi l'appalto di certe opere [3],

(1) Giustificazioni *del conto corrente della depositeria generale, da ottobre a tutto decembre 1778, num. 1734 a 2337,* nell'Archivio del già Ministero delle finanze pontificie in S. Michele a Ripa (Roma).

(2) Giustificazioni *come sopra*, anno e trimestre suddetti.

(3) Per la morte improvvisa del card. Millo fu stampato alla macchia un sonetto il quale incominciava così:

Millo volea l'appalto del tabacco;
No, gli diceva Archinto e il padre santo;
Per liberare i popoli, chè è tanto
Che dagli appaltator son posti a sacco....

(*Satire*, ecc. esistenti nella collezione di L. Vicchi a Fusignano).

Digitized by Google

che poi subappaltavano con sicuro lucro. Il cardinale De Bernis, amministrava i beni della chiesa d'Alby, godeva il vescovato d'Albano ed era ministro plenipotenziario del re di Francia con una rendita annua di 100 mila scudi romani [1]; il cardinale Alessandro Albani era ministro plenipotenziario dell'imperatore d'Austria; Domenico Orsini d'Aragona protettore del regno di Napoli e prima di lui il cardinal Acquaviva era stato l'incaricato d'affari pei re di Spagna e di Sicilia con una rendita, sul solo arcivescovato di Monreale, di 500 o 600 mila lire. Puossi adunque calcolare non esservi stato cardinale a Roma, da cui non dipendesse ogni anno un movimento di denaro per circa 12 mila scudi di spese domestiche e per circa 50 mila scudi di spese inerenti alle cariche. Figurarsi il lusso e l'influenza! Ed eranvi cardinali, principi e duchi di casa loro, i quali ogni anno potevano spendere 100 mila scudi per la famiglia e soprassedevano ad aziende, per cui l'entrata e l'uscita si bilanciava con mezzo milione. Ognuno dei cardinali aveva una propria corte con mazzieri, servidori, aiutanti di camera, cubiculari segreti, caudatari, cappellani di palazzo, gentiluomini, cavalieri, treno ordinario, treno nobile e treno di grande gala. Già da cent'anni, in Concistoro segreto papa Innocenzo XI aveva esortato i cardinali a moderare il lusso e a non adoperare carrozze superbe ed eleganti, nè vestire i domestici con livree troppo fastose, ma

---

[1] GORANI, J., *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernemens, et des mœurs des principaux États de l'Italie.* Tom. II, pag. 189 — Paris, Buisson, 1793.

Digitized by Google

i cardinali non badavano ai moniti pontificî, poichè il venerabile Bellarmino aveva lasciato scritto che la porpora e lo splendore si dovevano alla dignità cardinalizia reputata eguale alla dignità regia.

Se tanto era di ciascuno di loro, che mai doveva essere del papa? Tutti quei cardinali, nelle funzioni sacre, consideravano il pontefice come loro capo, come re dei re, come vicario di Dio ed anzi come lo stesso Iddio. Quei cardinali di sì largo censo, di sì cospicui lignaggi, di tanta potenza ed influenza, tenevano segnato nel loro annuario un giorno che si chiamava il dì dell'adorazione. In quel giorno i cardinali coi loro migliori arredi sfilavano davanti al papa, il quale, seduto sull'altar maggiore di San Pietro, riceveva le loro genuflessioni e li benediva. Quale distanza in quel momento fra il cardinale ed il papa! Mosè non era sì distante da Dio, quando ne ricevette sul Sinai le tavole dei comandamenti, e Cristo non era sì distante dall'Eterno Padre, quando ne riceveva, nel Gethsemani, l'invito a sacrificarsi per l'umanità!

Oltrechè, per costituto, era il papa l'*oracolo santissimo* di qualsiasi faccenda civile e religiosa, e spettavangli propine ed onori innumerabili, da sovrano e da nume, Pio VI aveva riserbato a se stesso, pei momenti in cui non gli andava di posare da sommo pontefice, ma preferiva incaricarsi d'affari, la prefettura della fabbrica di San Pietro [1], la prefettura della Sacra Inquisizione solita a presiedersi dai papi, la pre-

[1] *La plus belle chose qu'il ait dans l'univers*, come scriveva il De Brosses. Opera citata, lettera XXXVI.

Digitized by Google

fettura della visita apostolica, alla cui Congregazione il Braschi apparteneva anche da cardinale e la prefettura delle paludi pontine, del cui prosciugamento s'interessava in modo speciale. Tali uffici, pei quali il papa ritornava di tempo in tempo alla vita ordinaria degli altri uomini, erano lautamente retribuiti e l'importare degli stipendi non era rifiutato, che si sappia, dal sommo pontefice. Dal tesoro della Chiesa non si prelevavano per il papa soltanto le spese di regia e sacerdotale rappresentanza, a dirla con breve termine moderno, ma pur quelle per sopperire ai gusti personali, alle mense, ai domestici arredi, al servidorame, alle scuderie ed a cento altri accessori, a cui provvedono i monarchi d'adesso con la così detta lista civile. Tutto pagava al Santo Padre la R. C. A.; nulla essa rifiutavagli. Anzi, forse per timore che umana mente non sapesse prevenire ogni desiderio d'un papa, la R. C. A. poneva annualmente in arbitrio del Capo visibile della Chiesa una somma ancor più visibile di piastre d'oro. Quello era *il peculio privato* di S. S. destinato al secreto soddisfacimento de' suoi trasporti verso i poveri da beneficare, ma più spesso verso i nepoti da arricchire e verso altre persone da contentare. S. S., non paga di ciò, riserbavasi, come dicemmo, alcune prefetture e protettorie, coi quali uffici ingrossava il privato peculio. Nè tutto ancora è qui. Nel privato peculio del papa colavano il denaro, le gioie ed i preziosi oggetti offertigli in dono dagli enti morali e dai privati cittadini, gli omaggi inaspettati e le regalie abitudinarie. Trovasi, per esempio, che il sommo

Digitized by Google

pontefice doveva avere, ad ogni festa di san Pietro, 100 medaglie d'oro e 100 d'argento, ma Pio VI, nel 1778, ne prendeva solo 30 d'ogni fatta ed il rimanente lo percepiva in contanti, i quali formavano la somma abbastanza cospicua di scudi 1099 [1].

Egli fu per siffatto peculio, accresciuto non di rado con simonìa palese e con perverse fiscalità, che Nicolò III *(Orsini, 1277)*, Bonifacio VIII *(Caetani, 1294)*, Urbano VI *(Prignano, 1378)*, Martino V *(Colonna, 1417)*, Sisto IV *(Della Rovere, 1471)*, Innocenzo VIII *(Cibo, 1484)*, Alessandro VI *(Borgia, 1492)*, Leone X *(Medici, 1513)*, Paolo III *(Farnese, 1534)*, Clemente VIII *(Aldobrandini, 1592)*, Paolo V *(Borghese, 1605)*, Gregorio XV *(Ludovisi, 1621)*, Urbano VIII *(Barberini, 1623)*, Innocenzo X *(Pamphili, 1644)*, Alessandro VII *(Chigi, 1655)*, Alessandro VIII *Ottoboni, 1689)*, Clemente XI *(Albani, 1700)*, e lo stesso Pio VI, come in avanti vedremo, poterono costituire ai parenti le vaste ricchezze, onde son noti anch'oggi i patrizi di Roma. Se i papi a più riprese pensarono a frenare il lusso dei cardinali, costoro più d'una volta pensarono a frenare il nepotismo dei papi. Nel Concilio di Basilea (1441) fu stabilito che nessun parente del sommo pontefice, vivente questi, potesse conseguire il cardinalato, ma i papi Borgia, Medici e Aldobrandini introdussero nel Sacro Collegio, chi 4, chi 6 e chi perfino 7 parenti. Nel conclave, che pre-

---

[1] Giustificazioni *del conto corrente della depositeria generale*, trimestre di luglio, agosto e settembre 1778, nell'archivio del già Ministero delle finanze pontificie in S. Michele a Ripa (Roma).

Digitized by Google

cedette l'elezione d'Innocenzo XII (1691) i cardinali prescrissero che i papi futuri non potessero assegnare ai parenti ecclesiastici più di 12 mila scudi all'anno di rendita e che lo stesso papa non dovesse percepire, tutto compreso, oltre i 60 mila scudi annui per la sua privata cassetta; ma il caso volle che divenisse papa, dopo Innocenzo XII, appunto il cardinale che più degli altri aveva caldeggiato quelle ingiunzioni e che più degli altri, fatto pontefice, vi contravvenne. L'ambasciatore veneto Erizzo amaramente compiangeva Roma per essere di nuovo, sotto l'Albani, precipitata nella gran voragine del nepotismo (1). Il Chigi s'era schermito, dicendo esso possedere un voto dei primi teologi e canonisti della Chiesa, per il quale il papa poteva in coscienza regalare ai propri parenti 100 mila scudi all'anno. Il Barberini, poco preoccupandosi del voto dei teologi e delle osservazioni dei cardinali, aveva regalato ai parenti, secondo l'affermazione del Muratori, addirittura 10 milioni di scudi in venti anni di pontificato (2).

(1) Non mi pervenne alle mani lo scritto originale dell'Erizzo, che lungamente cercai, sicchè questa citazione va a carico degli storici, ai quali fu tolta. Noto poi che, s'eravi a Roma un Erizzo ambasciatore veneto sotto il pontificato di Clemente XI (Albani), v'era anche un Erizzo ambasciatore veneto a Roma nel 1772, quando Casanova andò colà per la terza volta. Questi due Erizzo, se pur furono due, sarebbero succeduti l'uno all'altro, o a poca distanza l'uno dall'altro, e frattanto ambidue avrebbero potuto scrivere intorno al nepotismo di Clemente XI, poichè il primo degli inviati veneti sarebbe stato contemporaneo del papa ed il secondo coetaneo degli eredi. Vedi *Le memorie del Casanova*, vol. VI, cap. XV.

(2) « Imperocchè da gran tempo non si era veduto nepotismo, che tanto odio, « ed invidia avesse eccitato come questo, sì per la destata precedente guerra, e « sì ancora per le tante ricchezze da loro accumulate, essendoci chi fa ascendere « (credo io con esagerazione) fino a 400 mila scudi romani di rendita annua i loro « beni tanto di chiesa, che laicali, consistenti in uffizi pubblici, luoghi di monte « città, castella, ville, commende, ad altri benefizi, essendo colati in loro tutti i più

Digitized by Google

Nelle forme della vita civile il papa non era meno pomposo di qualunque altro sovrano d'allora. Nel suo palazzo d'inverno, forse il più vasto palazzo del mondo. si contenevano da 5 in 6 mila camere costruite, addobbate e pitturate, con vario stile e per usi differenti, dai primari artisti italiani vissuti dal XIV al XVIII secolo, Buonarroti, Bramante, Vignola, Della Porta, Maderno, Pintelli, Bernini, Sangallo, Rosellini e Fontana fra gli architetti; Alberti, Brilli e del Vaga fra gli ornatisti in marmi e stucchi; Maratta e Cristofari tra i musaicisti; Barili e Franzoni fra gli intagliatori, e fra i pittori Giotto, Agresti, Zuccari, Buonarroti, Vasari, Porta, Perugino, Pinturicchio, Reni, Sanzio, Lanfranco, Wandick, Romano, Signorelli e cento altri. Un'area di 500 mila metri quadrati circondava la sua residenza, con ameni viali, collinette, boscaglie, laghi, fontane, piante esotiche, fiori nostrani, una porta per uscire inosservati all'aperta campagna, un condotto segreto per sbucare misteriosamente nel cuore della città, una grotta cui fece fare Paolo V (Borghese), un paretaio al quale uccellò Leone X (Medici di Fi-

---

« pingui dell'Italia. Sopra tutto gravi erano i risentimenti della R. C. A., rimasta « indebitata di otto milioni d'oro, calcolandosi che circa quaranta milioni fossero « passati per le mani *Barberine*, durante il loro governo; perlocchè veniva il papa « (successore di Urbano VIII) istigato a dimandarne conto ». (MURATORI A., *Annali d'Italia.* Anno 1645). E lo stesso Muratori (anno 1644) aveva già scritto: « Quanto « a Roma, non si può dire, in che discredito restassero i nepoti del papa e quanta « odiosità del pubblico si concitassero contro per quella briga da lor voluta (la « guerra contro il duca di Parma) che costò tanti danni ai sudditi della chiesa, « accrebbe a dismisura i dazi e le gabelle nello Stato ecclesiastico, parte de'quali « dura tuttavia, portò delle piaghe alla Camera Apostolica, che incancherite son « poi andate crescendo, *il tutto* per soddisfare ai capricci di chi si abusava del- « l'autorità concessagli dal quasi decrepito zio ».

Digitized by Google

renze), una cascina appartata, che fu la delizia di Pio IV (Medici di Milano). Taceremo del palazzo d'estate e della villa di Castel Gandolfo. La famiglia del pontefice costava in tutto 160 mila scudi all'anno, ma per famiglia pontificia s'intendevano i cortigiani al servizio immediato del palazzo apostolico. I cantori del papa, per esempio, non appartenevano all'organico della famiglia pontificia ed erano pagati a parte 7 mila scudi all'anno. Il palazzo ed i giardini erano guardati da soldati svizzeri, capitanati allora da Iodaco Ignazio Phiffer, il quale per tenente aveva Francesco Lodovico Phiffer e dal quale dev'essere disceso quel capitano Carlo, marito della Phiffer famosissima. I soldati, svizzeri di nome e di nascita, vestivano bizzarramente, secondo un figurino a svariati colori, prevalente il nero e il giallo, di Michelangelo Buonarroti, ma in luogo d'un elmo di cuoio portavano ancora il berrettone di velluto con piume di struzzo, e montavano la guardia con alabarde e con moschetti. Nell'anticamera del papa vigilavano le lancie spezzate, o cavalieri di guardia, ora guardie nobili, che parevano altrettanti generali di Federico II, con le tuniche rosse ed i pantaloni bianchi entro lucidi stivaloni alla scudiera, allora comandate in capo dal conte Sforza-Tarugi. Intorno al papa si davano la muta camerieri segreti di spada e cappa e camerieri d'onore, gente allegra, che serviva ricoperta il corpo d'abiti scuri e di decorazioni brillanti, come i cortigiani di Carlo V. Al palazzo del papa era unito, mediante una comunicazione, il forte di Roma, castel Sant'Angelo, sulla cui vetta, nelle

Digitized by Google

grandi festività, s'accendevano fuochi pirotecnici a disegni immaginosi non mai più superati; ed il castellano (allora Fr. Miniato Ricci) coi bombardieri del forte godevano speciali privilegi e facevano parte della reggia, avendo in custodia i triregni, il tesoro, l'archivio e le armi della Chiesa. L'arsenale pontificio si componeva in tutto di circa 2560 moschetti vecchi arrugginiti e così fatti, che nessuna milizia vera se ne sarebbe potuto servire con utilità. Finalmente, vestiti di seta paonazza, o d'altro colore, erano specialmente addetti alla persona del papa 44 camerieri segreti e 72 prelati domestici, senza contare il solito servidorame e la solita milizia degli altri principi, cerimonieri, coppieri, scalchi, staffieri, scudieri, cavalieri, dragoni, gendarmi, birri, insomma un'immensa e indescrivibile famiglia.

La Corte e il Governo di Roma dirigevano gli affari dell'interno e la corrispondenza coll'estero a mezzo del cardinale segretario di Stato, suprema carica in tutta la Chiesa cristiana, dopo quella di sommo pontefice. Il segretario di Stato (allora cardinale Opizzo Pallavicini), per le faccende esclusivamente religiose, aveva un ufficio quasi di grande spedizioniere e serviva più che altro d'intermediario burocratico fra le congregazioni di Roma ed i vescovati dell'orbe. Egli però, per le faccende miste, per le contenziose e per le politiche, interamente ed esclusivamente assorbiva tutte quelle funzioni, che sono oggi proprie del primo ministro della reggia, del ministro degli affari esteri, del ministro dell'interno e del presidente del Con-

Digitized by Google

siglio di Stato, con un pochino d'ingerenza anche nell'amministrazione della giustizia, delle armi, del commercio e della marineria. Infatti il cardinal Pallavicini era prefetto della sacra Consulta ed apparteneva alle congregazioni del Sant' Uffizio, della visita apostolica, delle immunità e delle acque. L'influenza sua prevaleva in ogni faccenda e più d'una volta, prima e dopo del 1778, i cardinali segretari di Stato furono amministrativamente i veri papi di fatto, mentre il papa eletto non conservava dell'alta dignità che il nome, i comodi e le maniere. Il Corpo diplomatico accreditato presso la S. Sede, i nunzi pontifici all'estero ed i legati *a latere* trattavano direttamente ed esclusivamente con il cardinale segretario di Stato.

Il Corpo diplomatico residente a Roma nel 1778 si componeva d'ambasciatori effettivi, ambasciatori onorari, ministri plenipotenziari, incaricati d'affari con residenza fissa, incaricati provvisori, incaricati ufficiosi, consoli, agenti nazionali, rappresentanti ecclesiastici, impiegati esteri senza veste politica e mandatari privati di sovrani e capi di Stato, ai quali piaceva, per interessi individuali, di far studiare un'amministrazione, concludere un affare, spiare un individuo. Tutti gli Stati cattolici avevano a Roma un rappresentante ch'era ambasciatore o ministro plenipotenziario. La Francia, la Spagna e qualche altra nazione ci teneva tanto il ministro plenipotenziario quanto il console, con attribuzioni politiche per il primo ed amministrative per il secondo. L'Inghilterra ed in genere tutti gli Stati acattolici non avevano a Roma che

Digitized by Google

incaricati ufficiosi o consoli. Quel barone Stock, il quale possedeva a Firenze una collezione importantissima di piante geografiche e di disegni architettonici, era stato bandito da Roma come spia dell'Inghilterra. Una città (Bologna) senza potestà propria e soggetta al Governo del papa, si consolava della perduta indipendenza, incidendo sugli scudi la parola LIBERTÀ e stipendiando a Roma un ambasciatore onorario. I paesi lontani (Olanda, Svezia, Norvegia, Russia, Turchia, Stati d'America, ecc.) si facevano rappresentare quali da un agente solo per tutta Italia, che a piacer suo dimorava a Napoli, a Roma, a Firenze, o in altra città, quali dal ministro o dal console d'un'amica nazione, quali *pro forma* da un patrizio o da un banchiere di Roma; altri finalmente non avevano rappresentante di sorta. Il decano del Corpo diplomatico nel 1778 era il ministro plenipotenziario della maestà dell'Imperatore (allora cardinale Alessandro Albani, vecchio di anni 86, morto nell'anno dopo e surrogato dall'Herzan d'Harras che nel tempo stesso fu nominato ministro dall'imperatore e cardinale dal papa); il più fastoso dei rappresentanti esteri era il ministro plenipotenziario di S. M. Cristianissima (cardinale De Bernis); il più influente l'ambasciatore di S.M. Cattolica (duca Grimaldi); il più tedioso il ministro plenipotenziario di S. M. Fedelissima (allora signor Almada, il quale abitava incontro a S. Lorenzo in Panisperna, surrogato nel febbraio dell'anno dopo da Enrico De Menezes); il più gaio l'ambasciatore della Serenissima Repubblica (allora Andrea Renier, a cui serviva da segretario Francesco

Digitized by Google

Alberti, surrogato nel 1779 da Girolamo Giuliani, il quale prese per segretario Angelo Maria Zuccato); il più torbido il ministro plenipotenziario di S. M. il Re delle Due Sicilie (principe di Cimitile); il più tranquillo il ministro plenipotenziario del Re di Sardegna (conte Granero); il più laborioso l'agente di S. A. R. il gran Duca di Toscana (avvocato Fei), degno collega dell'agente imperiale (signor Brunati). I segretari capi d'ambasciata si chiamavano indifferentemente *segretari regi*, cosicchè nel diario del *Chracas* è detto segretario regio tanto il segretario capo dell'ambasciata di Francia (allora Nicola Deshises) quanto il segretario capo dell'ambasciata di Venezia. Gli incaricati d'affari, come quello dell'elettore di Sassonia (conte Carlo Lagnaschi, sacerdote) e gli incaricati officiosi, come quello del vescovo principe di Virtzburg (abate Francesco Fracassini), appartenevano alle ultime sfere del Corpo diplomatico [1].

I nunzi pontifici, oltre a rappresentare il papa alle corti degli altri monarchi, nel che fungevano principalmente da negoziatori politici, rivestivano, per le diocesi comprese nel Governo al quale erano inviati, la qualità di gerenti della S. Sede con diritti d'inquisire e di giudicare, nel che facevano allora quasi

---

[1] Ci sarebbe immensamente piaciuto di dare al completo la lista dei rappresentanti esteri a Roma nel 1778, ma non ne trovammo la maniera. Per noi, a questo scopo non v'erano che tre fonti: il *Diario*, le note degli intervenuti ai pranzi diplomatici, le relazioni dei ricevimenti al Vaticano. Ora, nelle relazioni dei ricevimenti, nelle note dei pranzi e nel *Diario*, quando i rappresentanti esteri non sono in blocco mentovati con una di queste frasi: *nobiltà laica, autorità laiche, cavalieri laici*; rarissimamente si trovano indicati con le loro qualifiche ed i loro nomi e cognomi.

Digitized by Google

da proconsoli ecclesiastici. Come inviati del papa, la posizione dei nunzi in terra straniera implicava onori e guarentigie grandi, ma subordinate alla corte ed alle leggi dello Stato, che li accoglieva; come gerenti della Chiesa cattolica, limitatamente agli affari del clero, la posizione loro nella terra stessa era del tutto libera e sovrana, senz'altra dipendenza che quella del Vaticano. Giuseppe II, geloso della potenza dei nunzi negli Stati suoi, soppresse la loro giurisdizione ecclesiastica e mantenne loro soltanto la qualità d'inviati. Ciò fu nel 1785 e rispettivamente all'Austria, ma nel 1778 e per Vienna, Parigi, Madrid, Lisbona, Bruxelles, Colonia, Lucerna, Torino, Venezia, Firenze e Napoli, i nunzi apostolici godevano ancora le smisurate prerogative. Dodici in tutto erano le nunziature, cioè le undici residenti nelle città sopra nominate e più quella di Polonia. Le spese delle nunziature gravavano il bilancio del tesoro pontificio, ed i nunzi, ordinariamente arcivescovi *in partibus*, percepivano un soldo, il quale variava dai 150 ai 500 scudi al mese [1]. Il nunzio di Parigi (allora Giuseppe Doria, d'anni 27, da Genova) aveva un assegnamento di mensili Sc. 482; quello di Vienna (Giuseppe Garampi, d'anni 52, da Rimini) Sc. 321; quelli di Bruxelles (Ignazio Busca, d'anni 47, da Milano), di Colonia (Carlo Bellisomi, di anni 42, da Pavia), di Lucerna (G. B. Caprara, d'anni 45, da Bologna) e di Polonia (Giovan Andrea Archetti,

---

[1] ARCHIVIO *del già Ministero delle finanze pontificie in S. Michele a Ripa* (ROMA). Vol. delle giustificazioni del conto corrente della Depositeria generale da gennaio a tutto dicembre 1778.

Digitized by Google

d'anni 47, da Brescia) Sc. 230 per cadauno; quello di Venezia (Vincenzo Ranuzzi, d'anni 52, da Bologna) Sc. 150.

I presidenti di legazione ed i legati *a latere* nelle provincie dell'interno rappresentavano il sovrano ed il Governo, come gli attuali prefetti, ma con attribuzioni assai più larghe, perchè queste erano politiche e giudiziarie. Politicamente, nelle rispettive provincie, il legato *a latere* agiva quasi come un principe assoluto e giudiziariamente funzionava come capo di tutta la magistratura. I legati *a latere* s'ingerivano eziandio delle amministrazioni locali. Molti de' permessi, pei quali in oggi i comuni ed altri enti morali dipendono dalle regie prefetture, si dovevano allora postulare in legazione; ed il legato, nelle pubbliche e private controversie, assumeva cumulativamente la parte di giudice ordinario per tutti i tribunali speciali, che esistevano a Roma e che non vigevano in provincia, come i tribunali del buon governo, dell'annona, dell'agricoltura, della consulta e via discorrendo. Quattro erano le legazioni: quella di Bologna per tutto l'antico Stato felsineo, quella di Ferrara per la parte dello Stato estense annessa alla S. Sede, quella di Romagna per le attuali provincie di Ravenna e di Forlì e quella d'Urbino per gli attuali circondari d'Urbino, Pesaro e loro dipendenze. Il legato *a latere* era sempre un cardinale e durava in carica tre anni. Per le vacanze della rinnovazione triennale e per la morte, od assenza, del cardinale legato, presiedeva in provincia e corrispondeva con il cardinale segretario di Stato un

Digitized by Google

vice-legato, il quale era scelto sempre a Roma dal ceto dei prelati. Le città delle Marche, Umbria, Marittima e Campagna si tenevano in comunicazione con Roma per mezzo de' rispettivi governatori, presidi e prefetti, i quali naturalmente erano scelti più o meno dall'alto, secondo l'importanza della loro prefettura, presidato o governatorato. Dopo il cardinale legato di Bologna (allora Ignazio Boncompagni), quelli di Ferrara (Scipione Borghese), di Romagna (Vitaliano Borromeo), di Urbino (Marcantonio Marcolini) e dopo il vice-legato d'Avignone (monsignor Giacomo Filomarino), succedevano in ordine gerarchico, tra il personale delle provincie, il governatore di Ancona (Angelo Altieri), di Frosinone (Giovan Battista Baldassini), di Narni (Paride Giustiniani) e di Benevento (Stefano Riva).

Al cardinale segretario di Stato seguiva per importanza d'ufficio il cardinale camerlengo, specie di ministro delle finanze, ma con più larghe appartenenze, detto *camerlengo* da *camera* (Reverenda Camera Apostolica), la quale altro non era che l'erario dello Stato e del sovrano. Il camerlengo della S. Sede provvedeva col denaro del tesoro tutte le cose ordinate per conto del papa e del Governo. Come i nunzi pontifici, oltre la missione diplomatica, avevano una giurisdizione ecclesiastica, e come i legati *a latere*, oltre la prefettura politica, avevano veste di civili magistrati, il cardinal camerlengo, oltre le prerogative di ministro generale, aveva il diritto di giudicare in materia di gabelle, privative e contenzioso economico.

Digitized by Google

Anzi il camerlengo, nella Sede vacante, assumeva la rappresentanza di tutto il Sacro Collegio e ne esercitava il potere esecutivo, sicchè l'autorità di lui superava, a Sede vacante, la stessa autorità del cardinale segretario di Stato. Infatti il camerlengo poteva, durante il Conclave, battere moneta, ed egli, seguìta la elezione del nuovo pontefice, era quello che gli presentava le chiavi simboliche e gli poneva in dito l'anello piscatorio. Il governatore di Roma era per diritto vice-camerlengo ed a lui spettava di presiedere i funerali del camerlengo della S. Sede, soliti a farsi più sontuosi che per qualunque altro cardinale. Il vice-camerlengo però non surrogava il cardinale camerlengo in caso di morte, o d'assenza, ma ne ricopriva l'ufficio *pro tempore* il cardinale segretario di Stato. Il cardinale camerlengo del 1778 (allora Carlo Rezzonico), più che di persona, per mezzo d'un uditore generale e dei chierici della R. C. A., sopraintendeva a tutti gli affari concernenti il governo temporale della Chiesa ed il tesoro pontificio.

L'uditore generale del camerlengo (allora Gregorio Salviati) era sempre un cardinale e tali erano gli altri grandi funzionari, i quali dipendevano dal camerlengato. Questi funzionari, appellati modestamente chierici di Camera, si potevano considerare amministrativamente come altrettanti capi di divisione e giudiziariamente come altrettanti presidenti di sezione. Però non tutti avevano la stessa importanza, poichè per taluni l'ufficio tenuto dal camerlengo era un posto cardinalizio; era per taluni l'ultimo gradino

Digitized by Google

per giungere al cardinalato, e per altri era il primo della carriera prelatizia. Quindi, più propriamente, i veri grandi funzionari della R. C. A. erano l'uditore generale, il tesoriere generale, il commissario generale delle armi e un altro, o due. A dodici in tutti sommavano i chierici del camerlengo:

1. L'UDITOR GENERALE, che trattava gli affari casuali e riservati, e raccoglieva al Vaticano i reverendissimi chierici in piena Camera per giudicare dei ricorsi contro le decisioni degli speciali tribunali del camerlengato;

2. IL TESORIERE GENERALE (allora Guglielmo Pallotta), che teneva la cassa del camerlengo, spediva i mandati di pagamento e procedeva in tutte le vertenze risguardanti la R. C. A. ed i suoi tributari, appaltatori e concessionari;

3. IL PREFETTO DELL'ANNONA (mons. Carlo Livizzani), che provvedeva e giudicava in materia economica e contenziosa relativamente alle vettovaglie frumentarie;

4. IL PRESIDENTE DELLE STRADE (canonico Paolo Massei), con giurisdizione economica e contenziosa in materie concernenti il regolamento delle strade di Roma e suo distretto;

5. IL PRESIDENTE DELLA GRASCIA (mons. Giovanni De Gregorio), con giurisdizione economica e contenziosa in materie concernenti il vitto animale;

6. IL PRESIDENTE DELLE ACQUE (mons. Francesco Mantica), il quale giudicava ordinariamente in sola via economica, ma talvolta eziandio contenziosa, circa ogni

Digitized by Google

materia riferibile ai fiumi, ai laghi ed agli acquedotti pubblici;

7. Il prefetto degli archivi (mons. Raniero Finocchietti), che vigilava alla custodia delle carte pubbliche e giudicava civilmente e criminalmente sulle mancanze dei notari;

8. Il presidente della zecca (mons. Giuseppe Albani), che vigilava il battere delle monete e giudicava nelle questioni degli argentieri, orefici e lavoratori in metallo prezioso;

9. Il presidente delle ripe (mons. Tiberio Ruffo), con giurisdizione civile, commerciale e criminale per le contestazioni ed i reati riflettenti la mercatura esercitata sulle ripe, la proprietà delle ripe, i pascoli per le ripe e le robe caricate e scaricate nelle ripe;

10. Il presidente delle carceri (mons. Pietro Millo), che giudicava della validità degli arresti e vigilava l'andamento delle prigioni;

11. Il commissario generale delle armi (monsignor Ferdinando Spinelli), il quale aveva la giurisdizione economica sopra tutti i militari di guarnigione e di presidio, tanto a Roma, che nello Stato pontificio, e sedeva come giudice criminale pei soldati di fanteria e cavalleria. I bilanci uniti del commissario delle armi e del commissario del mare presentavano in fin d'anno un consuntivo a carico dello Stato di Sc. 431,935. Non più di 6 mila erano i soldati della S. Sede e mille circa ne stavano accasermati a Roma: gente valorosa, della quale, nel 1790, si disse che fuggì

Digitized by Google

tutta da Castel S. Angelo perchè il vento imperversava nell'ora in cui Cagliostro aveva profetato di dover essere liberato dal Diavolo.

12. Il commissario generale del mare (monsignor Alessandro Mariscotti), il quale aveva la stessa giurisdizione sui militari delle fortezze marittime e sedeva come giudice criminale per i soldati d'artiglieria. Il Moroni poi, riepilogando le prerogative estesissime del cardinale camerlengo, aggiunge ch'erano rami del suo ufficio e dall'autorità sua regolati anche i titoli di nobiltà, i censi, le gabelle, gli spogli delle chiese vacanti, le decime inflitte agli ecclesiastici, i corrieri, le poste, i consolati, i collegi d'arte, la polizia medica e gli statuti municipali [1]. Ora vede ognuno chè, riservata al cardinale segretario di Stato tutta la parte politica dei supremi affari della Chiesa, tutta la parte amministrativa nel maneggio del suo governo riserbavasi al cardinale camerlengo. Di qui, nel 1778, l'importanza altissima, ora nulla, del costui grado.

Una delle rendite principali di tutto lo Stato ecclesiastico era l'imposta sul sale e sui generi alimentari. La R. C. A. pensava ad elevare le tasse fondiarie; ma v'erano a que' tempi ostacoli d'una straordinaria difficoltà. Il bilancio della Camera compilato nel 1766, quando il papa Braschi teneva la direzione generale del tesoro, si chiuse con un'entrata complessiva di

(1) Moroni G., *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica* — alla parola *Camerlengo* — Venezia, tipogr. Emiliana, 1839. Sotto Clemente X il camerlengo voleva anco restringere i privilegi degli ambasciatori.

Digitized by Google

2,121,489 scudi romani, la quale entrata fu gradualmente aumentata per diversi anni. Il debito dello Stato nel 1766 era di Sc. 61,000,000, i quali furono gradualmente diminuiti per qualche anno; ma dopo il 1777, incominciate le bonifiche pontine, rapidamente il debito rimontò, sicchè nel 1789 era di 87,000,000. Indi il primo e più grande aggravio della R. C. A. era il frutto sulle somme a debito [1].

Terzo fra i cardinali, che a Roma imponevansi per dignità, era il cardinale vicario, il quale più tardi fu anche detto vicario generale di S. S. Stando alla parola, non terzo, ma primo per autorità dovrebb'essere stato il cardinal vicario, poichè vicario di S. S. significa molto più che segretario di Stato e camerlengo della Chiesa. Invece il titolo pomposo, questa volta, come spesso, non era proporzionato all'ufficio. Il cardinale vicario aveva attribuzioni limitate per giurisdizione, territorio e competenza: per giurisdizione, perchè s'ingeriva esclusivamente del culto e dei costumi; per territorio, perchè l'autorità sua non s'estendeva che a Roma e per 10 miglia dalle mura di Roma; per competenza, perchè il suo tribunale giudicava professatamente le sole cause riguardanti i sacerdoti, o miste di sacerdoti e laici, quantunque trattasse, in via quasi conciliatoria, anche le vertenze dei soli laici, purchè però le cause di questi ultimi non eccedes-

[1] Mi son tenuto, per queste ultime notizie, a quanto scrive il GORANI al tom. II, pag. 421 e seg. delle sue *Mémoires secrets et critiques des Cours, des Gouvernemens et des mœurs des principaux état de l'Italie* — Paris, Buisson, 1793; lusingandomi che esso non avrà mentito anche le cifre e le date.

Digitized by Google

sero il valore di Sc. 25. Ma il cardinale vicario, pur avendo in questo senso un ufficio molto limitato, esercitava ristrettivamente alla città ed al popolo di Roma un'autorità più diretta, più complessa e più estesa. Il cardinal vicario rappresentava in Roma ciò che in altre proporzioni era il parroco nella borgata: cioè il padre e correttore universale. Gli ebrei tollerati, gli eterodossi di passaggio, i cattolici di dubbia fede, tutti quelli che delinquevano in chiesa, bestemmiavano i santi, non s'accostavano all'eucaristia, non osservavano le feste, si bisticciavano coi preti, insidiavano le suore, commettevano adulterî e abbandonavano le zitelle carnalmente conosciute, dovevano, presto o tardi, passare sotto il vicariato. Non eravi famiglia in tutta Roma, a cui non potesse avvenire di dover una qualche volta esperimentare il giudizio del vice-gerente, o dei luogotenenti del cardinale vicario. Anzi ad ogni famiglia occorreva di presentarsi agli uffici del cardinale vicario almeno almeno una volta, quando si celebravano gli sponsali, poichè per le nascite e per i matrimoni i parrochi della città compivano il mero atto materiale della registrazione, ed il resto, specialmente la parte contenziosa e le dispense, apparteneva ai segretari vicariali ed ai deputati de' matrimoni. La strada, allora ed anche adesso chiamata *via degli uffici dell'E.mo Vicario*, era così detta, perchè in essa, ad agevolare le pratiche dei cittadini, stavano collocate in fila, una appresso l'altra, le segreterie, i notari e le cancellerie del vicariato.

Ma, per non inoltrarci di soverchio, nella spiega-

Digitized by Google

zione dell'organismo burocratico di quel tempo, diremo di fretta che a sussidio e complemento dei principali uffici d'ordine generale a tutta la cristianità, o d'ordine speciale al governo politico, amministrativo e giudiziario dello Stato pontificio e della sua capitale, si trovavano a Roma nel 1778:

1. Un CARDINALE PRO-DATARIO (allora Andrea Negroni) all'uffizio del quale era commesso il disbrigo di tutte le petizioni inviate a Sua Santità, specialmente quelle riferibili alla collazione dei benefizi sacri, alle prebende ecclesiastiche ed al juspadronato laicale. Il papa aveva diritto di far rivivere anche le cause passate in giudicato e già prescritte, commettendone l'esame a nuovi magistrati. *Dai decreti e provvedimenti del Datario, siccome egli rappresenta immediatamente la persona del papa, così non si dà appellazione, nè ricorso ad altro tribunale* [1].

2. La SEGNATURA DI GRAZIA E GIUSTIZIA, a cui spettava di dire l'ultima parola nelle cause capitali, con voto però soltanto consultivo, immedesimandosi coll'autorità sovrana il diritto di perdonare, o di mandare al supplizio i condannati. Per queste, come per tutte le cause portate innanzi al sommo pontefice, il responso emanava a mezzo d'un *cardinale pro-uditore del papa* (allora Bernardino Giraud).

3. Il TRIBUNALE DELL'INQUISIZIONE, composto di dodici cardinali che si adunavano al convento dei domenicani alla Minerva. Giudicava in materia civile,

---

[1] PRATICA *della Curia Romana* — Roma, Zempel, 1781; pag. 225.

Digitized by Google

contenziosa e criminale, riferibilmente alla conservazione della fede ed ai reati commessi in odio del cattolicismo. A proposito dell'Inquisizione e delle infinite orribilissime istorie, che ne fecero gli scrittori del ciarlatanismo liberale, giova insistere perchè qui si distingua tra paese e paese e tra le diverse epoche. Nel 1778 si godeva in Roma assai più larghezza che nel 1740; eppure nel 1740, il De Brosses, volterriano per la vita, scriveva a confusione degli scrittori prenominati: *la liberté de penser en matière de religion et quelquefois même de parler, est au moins aussi grande à Rome, qu'en aucune ville que je connoisse. Il ne faut pas croire que le saint-office soit aussi diable qu'il est noir; je n'ai ouï parler d'aucune aventure de gens mis à l'inquisition, ou par elle traités avec rigueur* (1). È chiaro.

4. Il TRIBUNALE DELLA SACRA ROTA composto di dodici prelati di diverse provincie, tre di Roma, uno di Bologna, uno di Ferrara, uno alternativamente, o di Perugia (Toscana pontificia), o di Firenze (Toscana granducale), uno del Veneto, uno di Lombardia, uno d'Ungheria, uno di Francia e due di Spagna. I prelati si chiamavano *uditori di Rota* ed erano eletti dai rispettivi sovrani. La Rota romana corrispondeva presso a poco alle attuali Corti di cassazione, discutendo tutti i ricorsi (criminali, civili ed ecclesiastici) dello Stato e rispetto agli ecclesiastici, sì quelli dai giudici di Roma,

---

(1) DE BROSSES CH., *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740* (Lettera XLII) — Paris, Perrin, 1885. I cardinali adunavansi alla Minerva, ma il palazzo del S. Uffizio stava ne' pressi del Vaticano.

Digitized by Google

che dai tribunali pontifici di qualsivoglia Stato italiano ed estero [1]. I suoi membri, molti de' quali assai rinomati, conseguivano d'ordinario, specialmente gli stranieri, il cardinalato e cardinali doventarono il Riminaldi, il Litta, l'Herzan d'Harras, l'Azedo y Torres ed il Flangini, allora prelati uditori della sacra Rota.

5. Il TRIBUNALE DELLA CONSULTA per i reati meramente laici o di misto fôro, commessi però dai laici. Funzionava ordinariamente per Roma e suo distretto, ma giudicava in appello per tutti i luoghi dello Stato pontificio ed erano di sua particolare competenza le contravvenzioni sanitarie, i conflitti di giurisdizione e le colpe ascrivibili ai governatori ed ai bargelli.

6. Il TRIBUNALE DEL BUON GOVERNO con diritti di giurisdizione civile, contenziosa e criminale per gli interessi riguardanti i comuni, i feudi ed il catasto. Per questo e per tutti i tribunali di Roma che si componevano di parecchi giudici, restava escluso l'appello quando appariva che la sentenza era stata emanata *a pieni voti.*

7. Il TRIBUNALE SPECIALE D'AGRICOLTURA per le cause dell'Agro romano e suo distretto, ma riflettenti soltanto l'agricoltura. I giudici erano quattro cavalieri romani col titolo di *consoli dell'arte agraria* e pote-

---

(1) « Le tribunal de la Rote est comme le parlement; on y juge au souverain « les causes qui s'élèvent pour intérêts temporels, entre les ecclésiastiques de tous « les pays papistes autres que la France. Cependant il y a un auditeur de Rote « françois, parce qu'il peut y avoir un procès dans lequel un national françois se- « roit demandeur contre un étranger justiciable de la Rote. C'est la règle com- « mune.... Leur forme de juger est bien différente de la nôtre ». (DE BROSSES CH., *Lettres d'Italie*, lettera XLII — Paris, Perrin, 1885.

Digitized by Google

vano tener udienza a casa loro, quantunque avessero la cancelleria vicino alla chiesa della Rotonda e il tribunale in Campidoglio. Due giusperiti assistevano alle udienze, uno quale assessore e l'altro come fiscale. Decidevano in via sempre e subito esecutiva, nè mai le cause riservate ai consoli potevano uscire dal tribunale d'agricoltura, salvo che il papa stesso non le richiamasse a sè.

8. Un GOVERNATORE DI ROMA (allora monsignor Giovanni Cornaro) il quale presiedeva al buon ordine della città con poteri discrezionali, come ora si direbbe, da questore, da comandante di presidio e da prefetto. Incarnava egli eziandio l'autorità di giudice con attributi misti, e da lui dipendevano molti processi che svolgonsi ai tempi nostri davanti alle Corti d'assise, ai tribunali civili e correzionali ed ai pretori. Le udienze del governatore alternavansi ebdomadariamente. Nella *settimana di relazione* giudicava i furti, le grassazioni e via discorrendo; nella *settimana di sangue* le ferite, gli omicidi e gli altri casi di morte. *Le tribunal de Montecitorio est comme le bailliage de Rome;* così De Brosses nella lettera testè citata.

9. Un SENATORE DI ROMA, il quale avrebbe dovuto godere l'attuale precisa autorità del sindaco di Roma, e viceversa politicamente la dignità senatoria e quella sindacale si sarebbero bensì potute equilibrare, ma i sindaci amministrativamente hanno prerogative che i senatori non avevano, ed i senatori giudizialmente avevano attribuzioni che i sindaci non hanno. Il senatore di Roma (allora don Abbondio Rezzonico) giudicava in

Digitized by Google

prima istanza sopra talune cause de' laici nati ed abitanti in Roma, e per ciò v'erano in Campidoglio gli avvocati collaterali, il fiscale, il capitano delle appellazioni, lo *scriba Senatus* e l'avvocato dell'inclito popolo romano.

10. Il GIUDICE DELL'INCLITO POPOLO ROMANO (allora monsignor Pietro Negroni) decideva in appello sulle cause giudicate dal senatore di Roma e dal giudice dei mercenari.

11. Il GIUDICE DEI MERCENARI, conciliatore per le controversie tra i lavoratori suburbani della campagna di Roma, se le somme non eccedevano il valore di Sc. 5 [1].

Questa lega d'ordini ecclesiastici, politici, finanziari e giudiziari, i quali funzionavano simultaneamente l'uno all'altro necessari, l'uno con l'altro combaciati, l'uno dall'altro assorbiti, questo sistema di presidenze, commissariati, prefetture e magistrature miste e roteanti fra loro, eppure tra loro diverse per indole e per importanza, cosicchè sortivano pari voto nei giudizi il tesoriere generale della Chiesa ed il prefetto degli archivi urbani, il commissario delle armi pontificie ed il presidente delle prigioni di Roma; questa macchina di

(1) A questi non riducevansi tutti i tribunali di Roma nel 1778, chè, tra gli altri, abbiamo taciuto, come poco rilevanti, il tribunale della fabbrica di S. Pietro, il tribunale del maggiordomo dei sacri Palazzi, il tribunale del cardinale Decano. Una giurisdizione contenziosa, più o meno larga, esercitavano anche le 10 congregazioni del Concilio, dei Vescovi e Regolari, dell'Immunità, Lauretana, d'Avignone, dei Riti, di Propaganda, delle Indulgenze, delle Visite e dell'Indice e le 2 segreterie dei Brevi e dei Memorali. Il conoscere delle attribuzioni, dei limiti e dei rapporti speciali di ciascuno de' tribunali, congregazioni e segreterie sunnominate era difficile per gli avvocati stessi, pei cancellieri e pei magistrati.

Digitized by Google

governo antica, salda, pesante, alla quale s'erano incastrati sempre nuovi congegni per adattarla a scopi ed a bisogni d'ogni specie, ma non s'era mai studiato di semplificarla e di sveltirla, di maniera che la competenza a provvedere sminuzzavasi, per fatti della stessa responsabilità, negli uffici di cento superiori; questo amalgama, insomma, costituiva un insieme di regole pubbliche evidentemente vizioso dal lato della omogeneità e dell'unità amministrativa. Parliamo dell'organismo delle costituzioni romane in rapporto ai sudditi pontifici e non del loro valore intrinseco in rapporto alla scienza legislativa. Non è qui luogo a confrontarne il valore, arduo assunto, che trarrebbe d'altronde a non lieta conclusione, potendosi addimostrare che in ogni tempo hanno governato i ministri e non le leggi, e possono i democratici tiranneggiare con statuti liberali, come più d'un despota ha liberaleggiato con tirannica autorità. Circa l'organismo, esso era veramente complicato, ma vigeva così da gran tempo e le popolazioni eranci nate per entro e completamente assuefatte. La faccenda frattanto camminava.

Camminavano le cose con tutte le imperfezioni e le zotichezze, che a quell'epoca rinfaccia la nostra, la quale a sua volta sarà tacciata dall'avvenire. Lo Stato papale non aveva abolita la pena di morte, e l'abate Monti, giunto a Roma il 26 maggio, trovò, passando per piazza del Popolo, i segni della forca ivi alzata il 23. A piazza del Popolo, per recente consuetudine, s'impiccavano tutti i morituri, che non fossero stati

Digitized by Google

condannati dal S. Uffizio, i cui processati, in caso, giustiziavansi a piazza di Campo de' Fiori [1].

La procedura criminale era velocissima. Giuseppe Paladinelli q. Ottavio di Monte S. Giovanni, il quale nel dì 13 marzo 1774 aveva ucciso con premeditazione Pietro Silvestri, detto Nardone, di Bauco, e Gioacchino Del Carretto q. Agostino di Roma, il quale nel dì 30 maggio 1777 aveva commesso un *furto magno* a danno ed in casa del duca Sisto Sforza di Roma, caddero col tempo in mano del governatore, ed il 23 maggio 1778 vennero, nel giorno stesso, condannati ed impiccati. Il giovedì 6 maggio 1779 l'abate Domenico Pediconi venne assalito nella propria casa dal proprio servo con arma da taglio, ed il servo, per poterlo derubare, gli irrogò cinque ferite; e sopraggiunte la figlia e la cameriera, furono anch'esse ferite, l'una gravemente e l'altra leggermente. Il giorno dopo, 7, l'assassino stava alle carceri nuove *per ricevere in appresso il meritato castigo*. Otto giorni dopo, sabato 15, a piazza del Popolo, alla presenza di numerosissima gente, il servo iniquo subì la pena della forca. Così il *Chracas*, num. 456 e 458 delli 15 e 22 maggio 1779. Le brevi loro sentenze, con formola uguale per tutti, concludevano così: *li condanniamo alla pena dell'ultimo supplizio, vale a dire alla forca, per il che saranno condotti e si dovranno condurre*

---

[1] « Anticamente la giustizia si faceva tanto in castel S. Angelo, che sul Campi-« doglio, nella rupe Tarpea, o monte Caprino, ma sotto il pontificato d'Innocenzo VIII, « come riporta il Venuti, *Descrizione di Roma*, pag. 35, cominciò a farsi, nel 1488, « sulla piazza del ponte di S. Angelo ». (Moroni G., *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, vol. VII — Venezia, tipog. Emiliana, 1841).

Digitized by Google

al solito luogo della giustizia, cioè a piazza del Popolo, ed ivi, erette in vista le forche e passato loro un laccio al collo, s' impiccheranno e si dovranno impiccare dal boia a ciò deputato, di guisa che muoiano del tutto e l'anima loro si separi dal corpo, acciocchè n'abbiano la pena proporzionata ai commessi delitti e servano agli altri d'esempio [1]. Le terribili sentenze si stampavano ed affiggevano al pubblico. Si diceva *dal boia a ciò deputato,* perchè desso non era solo, ma n'esisteva più d'uno ed eravi, per esempio, il boia del S. Uffizio, il boia del governatore ed anche il *boia del Campidoglio,* il quale per conseguenza, essendovi stato d'ufficio uno scrittore dell'inclito popolo romano, un avvocato dell'inclito popolo romano e un giudice dell'inclito popolo romano, si sarà chiamato il *boia dell' inclito popolo romano.*

Come le sentenze dei condannati a morte, si davano a stampa e si pubblicavano anche i nomi dei condannati alle galere. Non pare che durante l'anno 1778 s'eseguissero altre sentenze capitali, poichè risùlta dai libri del governatore di Roma che le condanne all'ultimo supplizio dal 1° gennaio al 31 dicembre dell'anno suddetto furono in tutto 8, ma le 6, che tennero dietro a quelle di G. Paladinelli e di G. Del Carretto, si pronunciarono in contumacia. I ricercati, per

[1] Archivio *di Stato a Roma*, liber sententiarum ab anno 1764 ad annum 1780. La sentenza emanavasi in latino: « Mandamus in poenam ultimi supplici, scilicet « furcarum, propterea quod dictus N. N. ducatur et duci debeat ad solitum iustitiae « locum, nempe in plateam populi, ibique altis furcis erectis ac laqueo eius collo « apposit. per ministrum iustitiae ad id deputatum suspendatur, et suspendi debeat, « ita ut omnino moriatur et anima ab eius corpore separetur, ut eidem sit condigna « poena patrati sceleris et in aliorum transeat exemplum ».

Digitized by Google

subire la pena di morte e provvisoriamente confiscati ne' beni, erano Zeloni Francesco q. Nicola, di Roma, condannato il 30 maggio 1778 per ferite mortali irrogate all'impazzata a varie persone dentro e fuori di un'osteria a piazza Santacroce in seguito a controversia di giuoco, la sera del 14 aprile 1776; Bulli Gaetano q....., di Roma, condannato il 13 giugno per furto d'oggetti sacri di valore fidati alla sua custodia, perpetrato il 16 giugno 1764 in danno del Vicariato; Intrighi Lorenzo q...., detto Ganganello, di Roma, condannato il 20 giugno per omicidio consumato con premeditazione la notte del 2 febbraio 1777 in persona di Pasquale Minaglia a piazza del Popolo; Maciocchi Alessandro q....., di Roma, condannato lo stesso giorno per omicidio consumato il 2 febbraio 1777 in persona di Bartolomeo Bizzetti vicino ad un'osteria di Trastevere, in seguito a controversia di giuoco; Cruciani Camillo q...., detto il Mago, vetturino, e Giaconi Giuseppe q. Vincenzo, inserviente del caffè presso il palazzo di Firenze, ambi di Roma, condannati lo stesso giorno per omicidio consumato in solido a scopo di vendetta il 4 marzo 1778 in persona di Giuseppe Rossi, portiere del ministro di Toscana; Compagnucci Sebastiano q....., di Cingoli, condannato il 31 ottobre per avere il 2 agosto 1778 soffocato entro un cesso una bambina a lui nata lo stesso giorno in Trastevere da Anna Pomponi, con la quale amoreggiava, avendola sedotta e deflorata con promessa di matrimonio [1].

---

[1] Liber sententiarum *ab anno 1764 ad annum 1780* nell'Archivio suddetto.

Digitized by Google

Da tali sentenze non senza scopo citate con esattezza di nomi, date e delitto, si desumono vari importanti ragguagli. Incominciasi dal sapere che le condanne, durante il 1778, per Roma e suo distretto, furono in tutto 8, numero non grande riferibilmente all'epoca, al luogo ed all'animato. È ben vero che pure il tribunale del S. Uffizio ed il senatore di Roma potevano infliggere la pena del capo, ma le loro sentenze di morte erano rarissime e non possono servire di norma agli statisti. Poi si trova che tra i condannati 7 erano romani e 2 forestieri, segno che il delitto non veniva importato; 7 latitaronsi e 2 caddero in potere della giustizia, segno che il trafugamento non presentava difficoltà; 7 delinquirono contro le persone, 2 contro la proprietà, e tra i 7 incriminati per ferite ed omicidi, 5 agirono con premeditazione e 2 per rissa, segno che la grassazione ed il furto non trascinavano a delitti di sangue, e che al sangue ricorrevasi tanto per ira che per odio. Infine quel rubamento d'un impiegato infedele del Vicariato, il cui processo durò 14 anni, quel tafferuglio micidiale a piazza Santa Croce dopo usciti dall'osteria, quell'assassinio di un inserviente del ministro di Toscana che perpetrato il 4 marzo è già scoperto, discusso e punito il 20 giugno, quell'infanticidio sì barbaramente commesso, dànno a dividere molto chiaro che il peculato misterioso per tutti, per chi lo perpetra, chi lo subisce e chi lo deve punire, che lo sfoggio di rigidezza e d'alacrità nei processi che toccano gli ambasciatori esteri e che i misfatti, a cui spinge l'avidità, la vendetta, il giuoco,

Digitized by Google

il vino e l'amore sono risultato costante ed invariabile d'ogni tempo e società, sotto qualunque governo e legislazione. Ciò è così vero che coi vecchi processi del 1778 si sarebbe potuto fare con frasi moderne una cronaca giudiziaria da non disgradarne i delinquenti, le polizie e le magistrature del 1878. Ma una cosa non era ancora passata nell'ordine d'idee e nelle abitudini dei Romani, il suicidio; e quando l'abate Monti per averne un giudizio di buon augurio lesse l'*Aristodemo* a G. V. Goethe, questi quasi ne presagì male, perchè spesso udiva a Roma che uno aveva assassinato un altro, ma non gli era avvenuto mai di udire che qualcuno si fosse tolta spontaneamente la vita.

Giova il sapere con quali mezzi il governatore di Roma provvedeva all'ordine e sicurezza della città. Dal conto corrente della Depositeria generale dell'anno 1778 [1] appare che il governatore di Roma percepiva di suo stipendio Sc. 93.29 al mese e che lo stesso governatore disponeva d'altri mensili Sc. 68.35 per sua ordinaria provvisione (forse spese secrete). Abitava di casa e d'ufficio al palazzo Madama, dov'era un ufficio ed una caserma dell'alta polizia. Tre bargelli, ossia capitani de' birri, si dividevano tutto il servizio di Roma e suo distretto e cioè un bargello per la città (allora Francesco Perugia) e due bargelli per la campagna (Giovanni Palmieri e Luca Zerga). I bargelli per la *provisione loro e dei loro satelliti* riscuotevano

[1] Archivio *di S. Michele a Roma.*

Digitized by Google

mensilmente, quello di Roma Sc. 598.50 e quelli del distretto Sc. 257 cadauno. Il personale di polizia dal 1773 in poi non era stato aumentato che di cinque birri, pagati ciascuno a Sc. 4.50 al mese *), tanto che, fatte le debite proporzioni e prelevato quel di più che naturalmente avranno conseguito i capi e sottocapi dei satelliti, si può dedurre molto approssimativamente

---

*) Mandato di pagamento a favore del bargello Francesco Perugia, levato dall'Archivio di S. Michele a Ripa di Roma.

Carolus Cardinalis Rezzonicus
S. R. E. Camerarius.

Dnis. Provisbus. Sac. Montis Pietatis pecuniarum R. C. Aplicae. Depositariis Gnlis. De Mtos. Auctes. ten. pntium. committimus et mandamus, ut de scutis sexcentibus et b. 50 mtae. quae perantea solvebantur antecessoribus infri. Bariselli, nunc solvatis et numeretis Capit. Francesco Perugia Almae Urbis Barisello scuta quingenta nonaginta octo sine retentione, nempe scuta quingenta septuaginta quinque et b. 50 pro sua, suorumque satellitum ordinaria provisione et scuta viginti duo et b. 50 pro augmento aliorum quinque satellitum tribunali gubernatoris urbis facto de mense febbris. 1773, prout etc... et sunt pro pnti. mense. Reliqua vero, ecc.

C. Card. Camerarius
G. Card. Pallotta Pro-thes.

N. B. Il Perugia era probabilmente il capo effettivo, se non nominale, di tutta la polizia di Roma, poichè nell'archivio del già pontificio Ministero delle finanze, *al vol. delle giustificazioni del conto corrente, anno 1778*, da dove fu tratto questo mandato a favore del *barisello dell'alma città*, si scopre che il Perugia stesso percepiva a rimborso di spese da conteggiarsi sc. 48.04 al mese per gli sbirri pensionati, sc. 83.33 per trasporto dei condannati a Civitacastellana ed a Civitavecchia ed altre somme per altri bisogni, come le pigioni delle caserme, il vitto degli arrestati provvisori, e via discorrendo.

Digitized by Google

che il servizio di città fosse fatto con 110 birri e che quello di campagna si compisse con altri 90 o 100 uomini. Il governatore di Roma aveva inoltre una pattuglia di 15 o 20 propri alabardieri, ma questi erano meglio una guardia d'onore, che un corpo di pubblico servizio. Anche il senatore, il vicariato ed il camerlengato avevano per ciascuno un singolo bargello, retribuito con 8 o 10 scudi al mese, ed obbligato a dar mano, occorrendo, ai bargelli del governatore, come la davano eziandio gli ufficiali ed i soldati della truppa, ma da ultimo il vero servizio di polizia s'addossava tutto al governatore, il quale ordinariamente lo compiva con due centinaia di birri e con un migliaio e mezzo di scudi al mese.

Il servizio, del tutto insufficente, per quanto illuminato ed attivo, era pur sempre miracoloso rispetto al personale ed ai fondi messi a disposizione del governatore. Anche per la polizia romana del 1878 sarebbero stati sufficienti i risultati della poca sbirraglia d'un secolo prima, la quale doveva all'inamovibilità la sua tremenda organizzazione. A Roma, nel 1778, si trovavano sbirri nati, stabiliti ed invecchiati a Roma e non radamente l'avo, il padre ed il figlio erano sbirri, come per l'appunto avveniva nella famiglia dei Perugia, in cui si trovavano Giuseppe *seniore* sbirro pensionato, Francesco bargello del governatore e Giuseppe *juniore* bargello del vicariato. Così, col sangue, si trasmettevano di generazione in generazione le leggende, i secreti, il fiuto, l'istruzione e lo zelo da satelliti, onde lo sbirro papale valeva 10 altri poliziotti e rimase tene-

Digitized by Google

brosamente famoso. Il movimento delle prigioni di via Giulia, chiamate in quello, come nel tempo nostro, *carceri nuove*, porge un'idea del servizio, che facevasi a Roma nel 1778 per conto della polizia e della magistratura. Nel mese di maggio dell'anno predetto i condannati di secreta furono quotidianamente in media 70; i galeotti di passaggio 10; i detenuti per titoli diversi, comprese le donne, 20; le donne gravide o lattanti 5. Questo ne risulta aritmeticamente dai registri, ove s'apprende che nel suddetto maggio, fra pranzi e cene (allora nelle carceri nuove si forniva anche la cena) si distribuirono 4124 razioni per l'importo complessivo di Sc. 247.54 ai condannati di segreta, 538 razioni per Sc. 40.35 ai galeotti di passaggio, 1322 razioni per Sc. 80.27 ai detenuti per titoli diversi e 249 razioni per Sc. 7.47 alle donne gravide o lattanti (1). Da simili dati infine s'arguisce che per ogni detenuto di via Giulia si spendeva mensilmente dalli Sc. 3.75 alli Sc. 4.50, locchè torna come dire che sotto Pio VI, quando le derrate abbondavano, impiegavasi nel mantenimento dei carcerati poco meno del doppio che non si spendesse a Roma, cent'anni dopo, quando la farina costava tre volte più. Tuttavia l'andazzo è di chiamare barbaro il secolo di Pio ed umano quello succeduto.

Ancora brevi linee sopra il senatore di Roma e poi, dallo stato politico ed amministrativo dell'alma

---

(1) Archivio *di S. Michele a Roma*, nel libro delle giustificazioni, movimento delle carceri nuove, 3° trimestre dell'anno 1778. Ivi s'apprende eziandio che il personale di custodia alle carceri nuove era così composto: 1 capitano a mensili Sc. 13; 5 guardiani a Sc. 7 per ciascheduno; 1 computista a Sc. 5; 1 cancelliere a Sc. 5; 1 guardiana a Sc. 4.

Digitized by Google

città, passeremo a riguardarla dal punto di vista educativo e letterario. Il senatore di Roma, *pro sua, suorumque officialium provisione*, percepiva mese per mese 180 scudi, tenue stipendio in proporzione dell'incarico di rappresentare l'inclito popolo *). Però non esisteva a Roma quello che propriamente in altri luoghi, anche dello Stato ecclesiastico, si appellava *Municipio*. L'inclito popolo non era più nulla, volendo e credendo essere tutto. Di sostanze proprie, di pubblica amministrazione, di potenza civile e di ogni grande privilegio, per cui fu gloria il poter esclamare: *son cittadino romano;* restava appena appena ai quiriti un'immagine vaporosa. Papa e Governo davano tutto ciò che il popolo godeva: leggi, regolamenti, senatore, conser-

---

*) Mandato di pagamento a favore dell'Ecc.mo Senatore di Roma, levato dall'Archivio di S. Michele a Ripa della suddetta città.

Marchio Vincentius Origo, Carolus Sorbolonghi et Marchio Joannes Paulus Muti Almae Urbis Conservatores.

Dnis. Provisoribus Sac. Montis Pietatis Depriis. R. C. A. mandamus quats. datis et solvatis cum retentione.

Illmo. et Excmo. Principi D. Abundio Rezzonico Almae Urbis Senatori, et pro eo Dno. Joanni Triveri eius Prori. scuta centum octuaginta mtae., pro Excae. Suae, suorumque officialium provisione praesentis mensis novembris 1778.

Dat. ex Nro. Capitolio hac die, ecc.

V. C. Card. Rezzonico Camerarius.

V. G. Card. Pallotta Pro-thes.

N. B. Si trova nell'Archivio *del già Ministero delle finanze pontificie, al Vol. delle Giustificazioni del Conto corrente della Depositeria generale, da ottobre a tutto decembre 1778, dal num. 1734 al num. 2337.*

Digitized by Google

vatori, caporioni, giudici, vettovaglie, stipendi, sussidi, scuole, accademie, feste, divertimenti, abbellimenti e persino le statue dissotterrate e gli oggetti antichi, i quali appartenevano al popolo romano prima ancora che i papi esistessero. Usurpazione dei pontefici o dedizione dei cittadini, municipalmente, nè in libertà, nè in schiavitù di comuni, fu mai veduto uno spogliamento più completo (e meno conosciuto) delle popolari prerogative. Assai volte il senatore nemmanco era nativo di Roma o del Lazio. Il Rezzonico, senatore nel 1778, non era tampoco suddito pontificio, bensì veneto, e tempo addietro i papi avevano regalato a Roma un senatore, che non era nemmeno italiano. Restava con tutto ciò la grassa boria, onde i nepoti, non diciamo de' Bruti e de' Pompei, ma de' Rienzi e dei Colonna, traducevano il *civis romanus sum* col *son romano di Roma.* E la romanità consisteva nel farsi dare e stipendiare un senatore qualunque, dare e mantenere i capi de' rioni, dare ed abbellire un bugiardo Campidoglio. Però, grazie a Dio, restavano pure, patrimonio non vano, la tradizione istorica, la tenace illusione e l'indimestichezza plebea. Dopo tutto la maggioranza dei Romani, più che doma, era abbindolata e bisognava trattarla carezzevolmente, perchè non di rado il Governo, con poche migliaia di militi per lo Stato e 200 sbirri alla capitale, trovossi imbarazzato a contenere quella porzione dei 163 mila abitanti di Roma, nei quali prevalevano il fascino delle memorie e l'eccitazione del sangue. Quiesceva il vespaio, ma conveniva non stuzzicarlo. Ecco perchè gli statisti ecclesiastici, avocando al Governo

Digitized by Google

ogni autorità e proprietà del municipio, largheggiarono sempre in lusinghe, diedero ai Romani di Roma un giudice a parte e circondarono il senatore di vistosissime pompe. Il senatore di prima nomina prendeva possesso dell'ufficio, facendo la cavalcata, come i cardinali; prestava giuramento nelle mani del papa e dalle mani di lui riceveva uno scettro d'avorio, in segno della giurisdizione e della rappresentanza conferitagli. Abitava esso al Campidoglio in appartamento sfarzoso, dove riceveva di frequente la nobiltà, il Corpo diplomatico, gli eminentissimi del Sacro Collegio ed i sovrani di passaggio per Roma. Nelle solenni funzioni civili e religiose gli spettava un posto immediatamente dopo i principi regnanti e vestiva sottana di raso cremisi, paludamento di broccato d'oro, collane e decorazioni di pietre preziose. Una banda numerosa di gentiluomini, lancie spezzate, sergenti, paggi, alabardieri e fedeloni [1] gli facevano ala, salutandolo e servendolo, ogni qualvolta si mostrava al pubblico nella qualità di S. E. il senatore di Roma.

Quivi, nel 1778, la guarnigione militare, come più sopra accennossi, dava un contingente di circa mille uomini; ma, per giungere a questo conto, bisognava annoverare tutti gli uomini d'arme che dimoravano a Roma, fanteria e cavalleria, pontifici e corsi, guardie svizzere del papa ed alabardieri del governatore. Nell'Archivio di Stato a Roma il comm. De Paoli raccolse

---

[1] « Domestici del Senatore, così detti perchè fedeli vassalli del Comune, signore « dei feudi di Vitorchiano ed altri luoghi del Viterbese ». (Silvagni D., *Corte e Società romana*, vol. I — Firenze, tipog. della *Gazzetta d'Italia*, 1881).

Digitized by Google

de' preziosi materiali per la storia della milizia pontificia, e la collezione del De Paoli non lascia grandi cose a desiderare. Intanto però, con la collezione suddetta da una parte e le cronache del tempo dall'altra, si può ricostituire uno stato delle milizie di Roma nel 1778, che s'approssima di molto all'esatta verità. Gli uomini d'arme d'allora si potevano dividere in tre categorie: guardie d'onore, soldatesca vera e birri. Sappiamo che i birri potevano essere 210 computati insieme quelli di campagna e quelli di città. Quanto alle guardie d'onore, non arrivavano a venti le lancie spezzate (guardie nobili), non a 60 le guardie svizzere, non a 40 gli alabardieri, fatta una somma sola degli alabardieri del governatore e dei sergenti del senatore. La milizia propriamente detta si divideva in cavalleria e fanteria e cioè due compagnie di cavalleggieri e tre battaglioni di fantaccini. Sembra che fossevi una terza compagnia di soldati a cavallo, detta la *compagnia delle corazze*, ma per molti indizi è forza persuadersi che la compagnia delle corazze non foss'altro che una delle due suddette compagnie de' cavalleggieri. E queste due compagnie contavano insieme 85 uomini *). Così pure

*) **Guardia del Corpo di N. S. detta de' Cavalleggieri divisa in due compagnie sotto la giurisdizione di monsig. Maggiordomo, la quale si paga con ordini di monsig. Tesoriere generale in virtù di due Rolli separati ed il ristretto de' medesimi viene sottoscritto da ambedue li capitani - resoconto riferibile all'anno 1778 e levato all'Archivio di Stato a Roma, collezione « Milizia ».**

	Ogni mese	Ogni anno
N.° 2 Capitani a Sc. 88 il mese per ciascuno	Sc. 170	Sc. 2040
» 2 Cornette a Sc. 32 come sopra . . .	» 64	» 768

Digitized by Google

tra i pedoni, mentre non v'è dubbio che v'era un battaglione di côrsi, o di soldati in luogo de' côrsi, e vi erano due battaglioni di papalini, sembrerebbe che fossevi stato ancora un battaglione detto de' *soldati rossi pontifici*, ma è più ragionevole il credere che il battaglione de' soldati rossi pontifici non foss'altro che uno dei due battaglioni del reggimento de' papalini. Il vestiario, la paga e la disciplina variava da un paese all'altro e qualche volta dall'una all'altra compagnia. In talune città s'assoldavano milizie comunali, ch'erano piuttosto guardie civiche poco istruite e poco subordinate. I corpi dipendenti dal commissario generale delle armi percepivano sempre un maggiore stipendio. I soldati *rossi* parevano altrettanti arlecchini per i colori vivi e differenti, rosso, verde, giallo, ecc., delle loro monture e mostreggiature. Il battaglione dei côrsi era formato di 4 compagnie di circa 65 uomini per

---

		Ogni mese	Ogni anno
N.	1 Aiutante	Sc. 20	Sc. 240
»	2 Furieri a Sc. 12 come sopra	» 24	» 288
»	68 Soldati a Sc. 10 come sopra	» 680	» 8160
»	2 Fazionieri col solo vestiario.		
»	6 Trombi a Sc. 7 per ciascuno. . . .	» 42	» 504
»	1 Medico	» 4	» 48
»	1 Manescalco	» 4	» 48

N. B. Eravi di più un assegno fisso per il vestiario ed una mancia, per Natale, corrispondente quasi per tutti all'ammontare di una mesata, sicchè per dicembre i cavalleggieri graduati e soldati semplici percepivano doppio stipendio. Nel resoconto mancano le firme dei due capitani, i quali probabilmente avrannole apposte soltanto nella copia rimasta a monsignor Tesoriere.

Digitized by Google

compagnia *). Otto erano le compagnie del reggimento delle guardie di S. S. variabilmente chiamate, secondo noi, ora papalini, ora pontifici, ora soldati rossi pontifici, i quali ammontavano complessivamente a 550 uomini. Il maggiordomo dei sacri palazzi (allora arcivescovo Ottavio Manciforte) comandava in capo le

*) Ordine di pagamento a favore del signor Domenico Amici, levato dall'Archivio di Stato a Roma, collezione « Milizia ».

Si compiacerà il signor Gio. Andrea Ticciati compta. della Depositeria Genle. della R. C. ogni mese, sei giorni prima della Banca, di far somministrare Sc. 800 in mano del sig. Domenico Amici nuovo aiutante del Battaglione de Soldati in luogo de' Corsi acquartierati in Roma, ad effetto di ripartirli senza di lei cura alli quattro Sargenti delle rispettive Compagnie di detto Battaglione, perchè... e così continuare fino a nuovo ordine. Dalla Computisteria Genle. della Rev. Cam. questo dì 17 marzo 1777.

N.B. A schiarimento d'altre denominazioni di soldati esistenti a Roma nel 1778, le quali potrebbero indurre a pensare che sia sfuggito alle nostre indagini qualche ulteriore corpo militare, amiamo di prevenire il lettore che dietro a quest'ordine di pagamento fu trovato il contingente e la classificazione delle quattro compagnie del battaglione dei Corsi, il tutto nei termini seguenti :

Battaglione de' soldati in luogo de' Corsi.

Granatieri	circa	90
Colonnella	»	66
Prima compagnia.	»	55
Seconda compagnia	»	58

Parimente, leggendo le cronache del tempo, si desume con tutta sicurezza che il battaglione de' soldati rossi pontifici aveva un concerto musicale, una compagnia di granatieri, una compagnia di fucilieri ed una compagnia d'artiglieri. Quest'ultimi erano forse quelli i quali custodivano castel Sant'Angelo.

Digitized by Google

lancie spezzate, le guardie svizzere e le corazze. I soldati côrsi dipendevano dal segretario di Consulta (monsignor Muzio Gallo). Quanto ai papalini, quelli di guarnigione a Roma erano direttamente comandati dal commissario generale delle armi, e gli altri di guarnigione in provincia dal tesoriere generale. Così, per riepilogare, la forza militare di Roma nel 1778 si ripartiva in circa 18 lancie spezzate, 55 guardie svizzere, 35 alabardieri, 85 cavalleggieri, o corazze, o dragoni, 269 côrsi, 550 papalini. In tutto 1012 uomini; coi 210 birri, 1222. Resterebbe ora a dire qualche cosa della flotta pontificia, ma dessa non ha rapporti speciali con la città di Roma e d'altronde non si componeva che di 3 misere galere *).

A Roma, proseguendo, erano particolarmente importanti le scuole e mediocremente anche le accademie. Parigi, d'onde gli enciclopedisti s'industriavano con

---

*) Nota delle armi che hanno preso le tre Galere nella presente navigazione dell'anno 1778, levata dall'Archivio di Stato a Roma, collezione « Milizia ».

Galera Capitana. Archibugi 40; Carabine 46; Pistole 100; Sciabole 60; Brandistocchi 100; Spingardi con guarda fucili di vacchetta 8; Padrone di vacchetta 80; Pistoni guarniti d'otone 4; Casse per trasporto delle suddette armi 3.

Galera Padrona. Archibugi 40; Carabine 40; Pistole 70; Sciabole 60; Brandistocchi 100; Spingardi con guarda fucili di vacchetta 8; Padrone di vacchetta 80; Casse per trasporto delle suddette armi 3.

Galera S. Pietro. Archibugi 40; Carabine 40; Pistole 70; Spingardi con guarda fucile di vacchetta 8; Brandistocchi 100; Boccaccie 4; Pistoni guarniti d'ottone 4; Sciabole 90; Padrone di vacchetta 80; Casse per trasporto di dette armi 3.

Digitized by Google

mezzi potenti a cattolicizzare i nuovi principî, non possedeva neppure di che costituire un paragone cogli istituti educativi di Roma, vuoi per il numero e vuoi anche per il valore. Forse confrontando la Sapienza (Università degli studî) di Roma con la Sorbona (Accademia universitaria) di Parigi, la Sapienza romana doveva cedere alla Sorbona parigina; ma s'ha da riflettere che a Parigi la Sorbona era il mezzo principale e cumulativo dell'educazione di quel centro, mentre a Roma la Sapienza era un corpo scientifico, non davvero secondario, eppure certamente non unico e non corollario degli altri. La Sapienza di Roma contava nel 1778 un rettore (allora Francesco Paolo Antamori), sette professori di teologia (tra' quali Lorenzo Fusconi), sette di scienze giuridiche (tra' quali Filippo Maria Renazzi), dieci di medicina, uno di fisica, due di filosofia, due di matematica, cinque di lettere e lingue (tra' quali, per il greco, Giovan Cristofano Amaduzzi). In tutto i professori docenti erano 34 e v'erano eziandio dodici professori consulenti, vecchie celebrità in riposo. Non è stato possibile verificare se l'abate Monti, giunto a Roma, s'inscrivesse tra gli alunni della Sapienza, come pare verisimile, poichè da Ferrara era partito senz'aver conseguito alcun grado accademico.

L'Università di Roma aveva carattere di istituto provinciale, o tutto al più d'istituto nazionale, sebbene gli studi fatti e le lauree accordate a Bologna ed a Ferrara equivalessero onninamente agli studi compiuti ed alle lauree conseguite a Roma. Però nell'eterna città fiorivano moltissimi istituti di carattere interna-

Digitized by Google

zionale ed uno ve n'era d'importanza mondiale; e quegli istituti, ora poco osservati, perchè taciti ed operosi in mezzo al baccano del secolo rivoluzionario, alimentavano la forza e mantenevano la supremazia della civiltà cattolica. La politica della Chiesa romana, accettata, subita, o combattuta, era la politica assorbente dei Gabinetti di Parma, Toscana, Napoli, Portogallo, Spagna, Francia, Ungheria, e l'opera dei missionari cattolici era l'espugnazione della barbarie in Prussia, in Russia, nelle Indie, in Cina, nel Giappone, nel Brasile, nel Chilì, nel Marocco, nell'Abissinia e dove con più gloria e con minori pericoli, non per zelo cristiano, ma per imporvi tributi e catene, recaronsi più tardi inglesi, tedeschi ed italiani. Gli altri principali istituti, che si trovavano a Roma nel 1778, erano questi:

1. Collegio urbano di Propaganda Fide, o seminario apostolico di tutte le nazioni, fondato per gli studi ecclesiastici e per gli esercizi letterario-poliglotti. Di preferenza s'accoglievano a *Propaganda* i giovani delle più lontane ed inospitali regioni, essendo scopo dell'istituto educarli in Roma alla teologia cattolica per poi restituirli ai loro paesi. Talvolta i missionari dell'Africa e dell'Asia avevano comperato fanciulli per mandarli a *Propaganda*. Dirigeva il Collegio un prefetto agli studi (allora Luigi Stampa ex-abate generale dei monaci olivetani), e valenti professori, senza distinzione di patria e di condizione sociale, v'insegnavano la teologia scolastica, la dogmatica, la morale, la filosofia, la rettorica e poi le lingue ebraica, greca, latina,

Digitized by Google

siriaca, cophta, caldea, araba, turca, armena, persiana, cinese, kurda, illirica, bulgara, scozzese, irlandese, olandese, con le altre lingue più comuni, il francese, lo spagnuolo, l'italiano, il tedesco, l'inglese, non trascurando eziandio qualche dialetto. Annessi al Collegio eranvi una chiesa, un museo, una biblioteca ed una tipografia. Quest'ultima, che fondeva e stampava in caratteri di tutte le lingue insegnate a *Propaganda*, è stato per tre secoli il più grande stabilimento del suo genere. I tedeschi, recandosi a Roma, non tralasciavano di esaminare il forte organamento di *Propaganda*, al quale non seppero mai contrapporre un eguale istituto, benchè fossero (e pur troppo ce lo rinfacciavano) assai più dotti di noi nel trovare e disciplinare gli studi (1). Napoleone I voleva trapiantarla a Parigi, visto che a lui stesso non riuscì di vincerla.

2. UNIVERSITÀ GREGORIANA (da Gregorio XIII), chiamata più comunemente *Collegio Romano*, i cui studi, gabinetti e congregazioni, fino al 1773, furono governati con suprema autorità dai padri gesuiti. Nel 1778, dopo l'abolizione dell'ordine, il Collegio romano era tenuto da preti secolari, quasi tutti gesuiti sop-

(1) « Dopo si lessero alcune poesie latine, intorno allo stesso argomento; per « ultimo ben trenta seminaristi recitarono l'uno dopo l'altro brevi poesie, ognuno « nell' idioma del loro paese natio, del Malabar, dell'Epiro, della Turchia, della Per- « sia, della Cocincina, della Palestina, dell'Arabia, dell'Assiria, delle contrade cofte, « saracene, dell'Armenia, dell' Ibernia, del Madagascar, dell' Irlanda, della Baja, « dell'Egitto, dell'Isauria, dell'Etiopia, e di parecchie altre regioni ancora, che ora « più non ricordo. Quelle poesie mi parvero dettate in generale in ritmo nazionale « per essere declamate secondo l'uso delle singole nazioni, e si udirono ritmi e « tuoni propriamente barbari. Il greco risuonò armonioso, quasi una stella, la quale « splenda in limpido cielo ». (GOETHE G. V., *Viaggio d' Italia*, versione del Cossilla — Milano, Manini, 1875).

Digitized by Google

pressi, ma non più dipendenti, nè i precettori, nè gli studi, dal proposto generale della Compagnia. Vi si insegnava e, crediamo, vi si faceva di tutto, o meglio vi s'era fatto di tutto, poichè nell'anno, di cui parliamo, il Collegio tirava innanzi con programmi identici a quelli de' gesuiti, ma senza l'interesse, la scienza e la disciplina di quei padri. Le scuole erano pubbliche e cominciavano dalle classi elementari fino alle cattedre teologiche e professionali. Musei, biblioteche, sale di canto, gabinetti di storia, di fisica e d'astronomia, nulla mancava. Appartenevano al Collegio romano una delle chiese più belle di Roma e la più ricca farmacia della città. Dipendeva da quel Collegio la nobile congregazione delle dame.

3. Collegio di S. Tommaso d'Aquino, diretto dai frati domenicani e posto nel convento della Minerva, il quale Collegio, in omaggio alla memoria dell'istitutore, aveva a prefetto un padre spagnuolo e posti gratuiti per giovani bisognosi della Spagna. La dommatica, la filosofia, la fisica, la logica e la polemica erano spiegate secondo la dottrina di S. Tommaso.

4. Collegio Clementino (da Clemente VIII), affidato ai padri somaschi per l'educazione dei figli di famiglie nobili d'Italia. Era questo il migliore dei collegi-convitti di Roma, celebre per aver noverato fra gli alunni suoi le più cospicue persone delle italiane città, quantunque ne contasse pure di Germania, Francia, Spagna ed altre terre. Papa Lambertini v'era entrato convittore nel 1689; il principe di Bamberga nel 1695; il grande elettore di Magonza nel 1706. Il

Digitized by Google

padre Ottavio Paltrinieri raccolse le biografie di oltre 600 alunni del Collegio Clementino addivenuti celebri nelle scienze e pei gradi conseguiti di papa, sovrani, dogi, cardinali, ministri di Stato, generali d'esercito, ammiragli, ambasciatori e benefattori della società. Godeva il privilegio questo istituto di poter deputare uno dei propri convittori a pronunciare un discorso nella cappella pontificia la festa della SS. Trinità. Pio VI ne favoriva l'incremento. Il Collegio conteneva una biblioteca, un teatro (1), una vezzosa rotonda per musica ed una grande sala per le tornate dell'Accademia degli *stravaganti*, istituita dentro al Collegio stesso.

5. Collegio Nazareno dei padri scolopi, il quale gareggiava con il Collegio Clementino per la scelta impartita educazione e lo vinceva per la fortuna letteraria, poichè Verri, Algarotti e Paradisi erano stati suoi alunni ed una colonia arcadica, quella degli *incolti*, prosperava entro il Collegio. Vi si studiavano inoltre le lingue oltramontane, la declamazione, il ballo (2), il suono e la scherma.

6. Collegio dei nobili, diretto dai gesuiti fino al 1773 e nel 1778 da preti secolari, essendo per i

(1) « Il seguente giovedì sera, nel nobile Collegio Clementino, da quei signori « Cavalieri Convittori si diede principio alla recita delle due tragedie, l'una intito- « lata *Ines de Castro* di Udard de la Motte, e l'altra *Gli Sciti* tradotta dal fran- « cese, con 5 intermezzi di ballo ben figurati, di ottima invenzione ». (Chracas, ossia *Diario ordinario di Roma*, num. 428, in data 6 febbraro 1779).

(2) « E nel nobile Collegio Nazzareno da quei signori Cavalieri Convittori si « recitarono le due tragedie *L'Alzira*, e *L'orfano della Cina*, con 5 vaghi intermezzi « di ballo ». (Chracas, ossia *Diario ordinario di Roma*, num. 428, in data 6 febbraro 1779).

Digitized by Google

convittori stabilito che dovessero essere cavalieri, o gentiluomini, ch'entrassero fra i nove e i dieci anni e vi rimanessero sino a diciassette, o a diciotto, e che s'istruissero in ogni ornamento proprio dell'aristocratica ed agiata loro condizione.

7. Collegio Capranica, di patronato delle famiglie Capranica e Colonna, dove non s'entrava che in età di diciassette, o diciotto anni, per continuare gli studi superiori. I convittori di questo Collegio, l'anno 1527, eransi barricati e battuti contro il Contestabile di Bourbon, ed il 14 vendemmiale a. VII (5 ottobre 1798) furono sfrattati e posti all'incanto pubblico la loro libreria e i loro mobili ([1]).

8. Collegio Sistino (da Sisto IV), amministrato dai minori conventuali, che operavano rispetto alla dottrina di S. Bonaventura ed ai giovani bisognosi delle Marche ciò che i domenicani facevano circa la dottrina di S. Tommaso ed i giovani bisognosi della Spagna.

9. Collegio Pamphily (da G. B. Pamphily), che riceveva gratuitamente, per 7 anni, i ragazzi poveri, che s'obbligavano a farsi ordinare sacerdoti, costretti però ad indennizzare il Collegio per gli alimenti, se rispondevano a contraria vocazione.

10. Collegio Ghislieri (da G. Ghislieri), pei nobili dello Stato pontificio caduti in bassa fortuna, dodici mantenuti *gratis* e gli altri a pagamento di piccola mensualità.

([1]) Notificazione *della municipalità del secondo circondario*, presidente Lupi, segretario Martelli (*Collezione di carte pubbliche tendenti a consolidare la Repubblica* — Roma, Salvioni, 1798).

Digitized by Google

11. Collegio Ungarico, la cui fondazione risaliva a S. Ignazio di Loyola, e che venne amministrato dai gesuiti fino all'epoca dell'abolizione della famosa Compagnia. Pio VI, soppresso l'ordine di quei frati, ridusse una parte del magnifico palazzo del Collegio Ungarico a stanza del cardinale prefetto della Congregazione del Buon Governo e sua giudicatura. Lo scopo dell'istruzione impartita in questo Collegio si riduceva ad allevare giovani tedeschi da consacrare all'amministrazione delle chiese di Germania, ove il cattolicismo era stato battuto da Lutero e da Calvino. Gli alunni vestivano di rosso, colore che doveva ricordare ad essi di tenersi pronti anche a spargere il sangue per la dottrina cattolica. Giuravano, entrando nel Collegio, di ritornare in patria e di darsi alla predicazione, appena terminati gli studi. Infatti questo istituto annovera tra gli alunni suoi cinque martiri, ossia cinque missionari, i quali subirono la morte per zelo di religione, e nell'anno 1778 trentasei vescovi della Germania e dell'Ungheria erano allievi del vecchio Collegio di S. Ignazio. Quivi ricevè l'educazione papa Ludovisi, bolognese, il quale prese nome di Gregorio XV in segno di gratitudine a Gregorio XIII, Boncompagni, altro papa bolognese, che fu particolare protettore del Ludovisi e del Collegio Ungarico. Dopo la soppressione dei padri fondatori, ne presero le redini i preti secolari di Germania residenti a Roma e nel salone di quel Collegio si davano le migliori *soirées* musicali [1].

---

[1] « La sera del suddetto venerdì, nel salone del nobile Collegio Germanico-« Ungarico, coll'intervento numerosissimo di Prelati, e Nobiltà sì romana che fore-

Digitized by Google

12. Collegio Inglese, ch'era stato eziandio tenuto dai padri gesuiti fino al 1773 con gli stessi religiosi scopi del Collegio Ungarico, ma riferibilmente però all'Inghilterra ed alla riforma d'Enrico VIII.

13. Collegio Irlandese, con gli stessi educatori ed i medesimi scopi riferibilmente all'Irlanda ed alla riforma d'Elisabetta.

14. Collegio Scozzese, cogli stessi educatori ed i medesimi scopi riferibilmente alla Scozia.

15. Collegio Greco, in tutto come sopra, riferibilmente alla Grecia antica e moderna.

16. Collegio de' Maroniti, come su, riferibilmente alla Turchia. A questi sedici non limitavansi tutti gli istituti educativi di vario carattere, i quali esistevano a Roma nel 1778. Molti ancora ve n'erano e forse con altri sedici non si sarebbe completato il numero. Nemmeno è ben sicuro che i sedici, a cui si accennò, fossero indiscutibilmente principali, poichè nelle stampe e scritture di quell'età si trovano soventissimo ricordati con preferimento un seminario romano da non confondere con il Collegio romano, un seminario di S. Pietro, un Collegio di convertendi, molti educandati femminili ed una Accademia ecclesiastica. Ai lettori poi non sarà sfuggita l'osservazione che i gesuiti, al 1773, quando le potenze cattoliche otten-

---

« stiera, e di civili persone, si cantò il componimento sagro a 6 voci intitolato « *Giuseppe Riconosciuto*, poesia del celebre sig. ab. Pietro Metastasio, poeta Ce- « sareo, e musica del virtuoso maestro di cappella sig. Pasquale Anfossi. L'armo- « niosa musica accompagnata da quantità di ottimi strumenti si da corde, che da « fiato, meritò l'applauso generale del suddetto numerosissimo uditorio ». (Chracas, ossia *Diario ordinario di Roma*, num. 432, in data 20 febbraro 1779).

Digitized by Google

nero che essi fossero tolti di mezzo, dirigevano a Roma l'Università Gregoriana ed i Collegi dei nobili, ungarico, inglese, irlandese, scozzese, greco e de' maroniti, otto istituti per lo meno. Quanta gioventù d'ogni nascita e nazione potevano i gesuiti educare ai loro scopi!

Accademie letterarie, artistiche e scientifiche abbondavano egualmente dentro Roma, se non che queste avevano una importanza molto mediocre [1]. Primeggiava l'Arcadia, alla quale il Monti era stato ascritto fino dal 1775 e le andavano appresso le Accademie degli Aborigeni, dei Quirini e dei Forti, dalle quali il poeta venne lietamente accolto nel primo anno della sua dimora in Roma [2]. L'indole di siffatte Accademie sarà spiegata abbastanza dai frequenti resoconti, che dare dovremo delle loro sedute. Giunto a Roma il 26 maggio, Vincenzo Monti declamava una visione in terza rima all'Accademia di Arcadia li 11 giugno. Recitava un capitolo il 20 agosto all'Accademia degli Aborigeni e un altro capitolo il 23 agosto in Arcadia. All'Accademia del disegno il 25 maggio dell'anno dopo leggeva *Il trionfo di Cesare*. Il 28 maggio del 1780 all'Accademia dei Quirini gli endecasillabi sopra un fanciullo vestito alla *matelote* [3]. È poi da notare che nel 1778 si chiamavano

---

[1] « Io non so se sia bene, o male, che le accademie di poesia vengano meno: so bene che il veronese Cignaroli pittor sommo mi fece osservare che dopo le istituzioni delle accademie di pittura sono finiti i pittori. È una ventura strana che le arti liberali, e le ottime discipline illanguidiscano, quando sono meglio provvedute di presidi per prosperare, e che appunto manchi il fine tosto che abbondano i mezzi ». (ROBERTI, Opere, vol. XI — Napoli, tip. della Minerva, 1826).

[2] Abbiamo anzi veduto, a proposito del sonetto per la promozione a cardinale di mons. Guido Calcagnini, che l'abate Monti era stato annoverato fra gli accademici Forti di Roma sino dall'anno 1776.

[3] I verbali delle adunanze di codeste Accademie, alle quali intervenne l'abate

Digitized by Google

a Roma accademie estere certi luoghi d'educazione artistica e letteraria, i quali adesso verrebbero piuttosto denominati *convitti*. Erano tali, per esempio, gli istituti, che si conoscevano allora per Accademie di Francia, de' Teutonici, di S. Giacomo degli Spagnuoli e di S. Giovanni de' Fiorentini.

L'Accademia del disegno, o di S. Luca, esisteva da gran tempo nella città di Roma, e Clemente XI, nel 1702, fece eseguire in Campidoglio la prima premiazione di quegli alunni. Benedetto XIV, con la bolla *Inter curas*, convertì l'Accademia del disegno in Accademia, o scuola di pittura e scultura, denominandola *scuola del nudo* e ponendola sotto la protezione del cardinale camerlengo. Ogni anno, a solennizzare il profitto che si ricavava dalla scuola di pittura e scultura, si teneva al Campidoglio una riunione festosa, alla quale interveniva il fiore della corte e della cittadinanza romana; si suonava, si cantava, si declamavano prose e versi e distribuivansi rinfreschi. Nel giorno e nella festa, in cui l'abate Monti recitò *Il trionfo di Cesare*, presiedeva l'Accademia Andrea Bergondi, si fecero prove studiate e prove improvvisate, saggi di pittura, scultura ed architettura, e si trovavano presenti dodici cardinali: Gio. Batt. Rezzonico, Guidi, Cornaro, Alessandro Albani, Casali, De Simone, Antonelli, Archinto, Borghi, Boschi, Visconti e Calini. Il Campidoglio era il tempio delle grandi funzioni civili. Dopo la coronazione eseguita per Francesco Petrarca (1342)

Monti, sono quasi tutti riprodotti nel *Chracas* e da noi diffusamente citati in altra parte del libro.

Digitized by Google

e decretata, ma non compiuta per Torquato Tasso (1595), nessun poeta era salito al Campidoglio per ricevere una dimostrazione d'onore come quella che riscossero il Perfetti nel 1725 e la Morelli-Fernandez nel 1776. Il Perfetti e la Morelli-Fernandez erano rispettivamente un poeta ed una poetessa, i quali, in que' tempi, sembrarono degni di essere gloriosamente coronati. Gli atti della coronazione in Campidoglio di Maria Maddalena Fernandez, nata a Pistoia il 1728 dai coniugi Morelli, furono stampati a Parma nel 1779 (1). Essa, avanti di ricevere l'alloro, aveva dovuto subire tre pubblici esperimenti (l'ultimo de' quali ebbe luogo il 19 agosto 1776) e cantare improvvisamente in poesia sopra sedici diversi argomenti, fisica, metafisica, filosofia, storia, legislazione, religione, mitologia, belle arti, letteratura, ecc., propostile ad arbitrio degli invitati alle tre prove, professori, poeti, prelati e gentildonne. Dicono i resoconti che *improvvisò Corilla sugli accen-*

(1) « Disposte in tal guisa le cose, fu destinata la sera di sabato, 31 agosto, per la solenne coronazione. Il giorno innanzi si tenne dai Conservatori un'altra congregazione ove intervenne anche il custode generale di Arcadia.

« Fu stabilito in essa di distribuire i biglietti a seconda della capacità del luogo. Furono destinati i cavalieri al ricevimento delle dame, all'assistenza del Senato, alla guardia dei rastrelli, e ad ogni altro officio che era necessario al buon ordine della funzione; e questi furono i signori marchese Ferdinando Raggi, Giuseppe Boccapadule, marchese Angelo Francesco Massimi, marchese Alessandro Olgiati, conte Sforza Mariscotti, marchese Clemente Del Drago Biscia, marchese Silvio Alli Maccarani, marchese Antigono Frangipani, conte Alessandro Cardelli, conte Muzio Dandini, tutti nobili Coscritti romani detti del numero dei sessanta.

« Furono altresì destinate dal Senato tre dame nobili romane per l'accompagnamento di Corilla al Campidoglio e furono le signore: contessa Cardelli, contessa Dandini, marchesa Ginnasi. Si portarono queste in carozza di gala all'abitazione della poetessa presso il principe Gonzaga e in loro compagnia giunsero al Campidoglio alle ore 23 d'Italia (6 pom.) del giorno 31 agosto ». (Silvagni D., *La Corte e la Società romana*, vol. I — Firenze, tip. della *Gazz. d'Italia*, 1881).

Digitized by Google

nati argomenti con speciale rapidità, dottrina ed entusiasmo (1). Le feste ed il cerimoniale della seguita doppia incoronazione (all'Arcadia e al Campidoglio) ebbero un'eco nelle storie vere e nei fantastici racconti dell'anno 1776. Nella *Corinna* della Staël-Holstein si comincia col descrivere una festa d'incoronazione al Campidoglio, che certamente non è l'incoronazione della Morelli-Fernandez, ma si vede chiaro che la romanziera francese riandava ed appetiva i trionfi dell'improvvisatrice toscana. I colleghi d'Arcadia ed i conservatori di Roma, auspice il principe Gonzaga (2), rila-

---

(1) Atti *della solenne coronazione fatta in Campidoglio della insigne poetessa Donna Maria Maddalena Morelli Fernandez pistoiese tra gli arcadi Corilla Olimpica* — Parma, stamperia Reale, 1779. L'edizione è preceduta da un ritratto di Corilla disegnato da Evangelista Ferrari ed inciso da Domenico Cagnoni. Esiste eziandio una raccolta dei versi recitati, per lo stesso scopo, in Arcadia, ma di questa raccolta abbiamo perduto l'esemplare e la nota bibliografica. Casanova, nelle sue memorie (vol. IV, cap. XVII) scrive: *Corilla était* straba, *comme les anciens pegnirent Venus* ed aggiunge che, per quanto belle del resto, non gli sembrano perfette le donne losche.

(2) « Conosciuta Corilla, è mestieri conoscere adesso il suo singolare mecenate, ammiratore ed amante. Era il Gonzaga giovane di 25 anni e più giovane di lei quando la conobbe. Spirito ardente, mobile, infiammato per la poesia, s'invaghì facilmente di costei che chiamò la decima Musa. Luigi Gonzaga era nato in Venezia nel 1745, pronipote di Ferdinando marchese di Castiglione; povero e patrizio, fu educato in collegio a spese della Repubblica. Venduto ogni suo diritto sopra il marchesato di Castiglione per diecimila fiorini annui all'imperatrice Maria Teresa, si dette interamente alla poesia ed alla politica. E seguendo le idee di Gian Giacomo Rousseau insospettì gl'inquisitori veneti che lo allontanarono dal territorio della Repubblica, ed egli si stabilì a Roma ove appunto vide Corilla e se ne invaghì perdutamente. Ed in Roma pubblicò un suo primo lavoro col titolo: *Il letterato buon cittadino*, saggio delle sue opinioni politiche, e quando al Parlamento di Parigi fu domandata la ripristinazione dei diritti civili dei protestanti, fra le molte opere pubblicate vi furono le *lettere del Gonzaga* che aveva abbracciato francamente i principi della democrazia francese. Scrisse molte altre cose fra le quali *dell'influenza dello spirito guerresco dei romani sulla decadenza delle belle arti in Italia e in Grecia, e le riflessioni sull'antica democrazia in Italia* ». (Silvagni D., *La Corte e la Società romana*, vol. I — Firenze, tip. della *Gazzetta d'Italia*, 1881).

Digitized by Google

sciarono alla Morelli ampli diplomi in pergamena. Intanto ad una gazzetta di Brescia si scriveva: *Corilla applaudita ed ammirata da tutti è stata incoronata. In tale incontro, i sonetti, le canzoni ed i versi sciolti piovvero d'ogni parte a dirotto* [1]. Però la cosa non piacque a Pasquino [2] ed esso protestò con tali sar-

---

[1] Da un manoscritto esistente nella comunale biblioteca di Brescia e colà dimandato: BARTOLINI, *Gazzetta di Brescia*.

[2] Se a Roma piovvero a dirotto le poesie gratulatorie durante la coronazione della Morelli-Fernandez, le satire in versi ripresero dopo, come una grandine furiosa. La funzione s'era fatta ad ora tarda ed un distico latino cantava così:

> Dant sertum patres obscura in nocte Corillae;
> Quid mirum? tenebris non tegit omne nefas.

Un altro distico diceva:

> Sacra Vaticani pandunt oracula castam
> Corillam. Haud ergo est crimen adulterium?

Nè mancarono i distici italiani, uno dei quali è questo:

> Per coronare una puttana oscena
> Sol ci voleva un papa di Cesena.

Una collezione delle Satire fatte contro codesta donna esiste in carta e calligrafia dell'epoca nella biblioteca comunale di Fermo, e secondo il manoscritto fermano gli epigrammi in tutto sarebbero stati 11, i distici 10, le quartine 8, gli epitaffi 6, tra i quali questi due:

CONTRO L'ABATE SPARZIANI.

> Qui giace estinto il traditor Rovizio
> F. curto e smunto e di color cachetico,
> Spia più fedel non ebbe il Sant'uffizio,
> Benchè fosse peggior d'ogni altro eretico.
> Esente non andò d'ogni altro vizio.
> Il condusse lussuria a morir etico.
> Or condannato ad un perpetuo fuoco
> Occupa dopo Giuda il primo loco.

SULLA TOMBA DI CORILLA.

> Fermati, o passeggier; questo fatale
> Freddo sasso contien l'ossa slocate
> Di Corilla. D'Arcadia ella fu tale
> Che in Campidoglio ebbe le temple ornate.
> Fu bella un giorno e fu del Cardinale,
> Del monsignore ed anche dell'abate,
> Ed or racchiusa sta dentro quest'arca,
> Come in Arquà la gatta del Petrarca.

Digitized by Google

casmi, che l'abate Pizzi solea dire la corona d'alloro essersi cangiata in corona di spine [1].

Fu fatto inoltre un atto di dramma burlesco, nel quale interloquivano Corilla, Pizzi, il principe Gonzaga, Pasquino e Pulcinella. Poi si composero vari canti sul metro del *Dies irae, dies illa.* Infine uscirono 30 e più sonetti contro il senatore di Roma, i conservatori, il cardinale Pallavicini, il Gonzaga suddetto, il conte Scotti, la contessa Cardelli che accompagnò Corilla al Campidoglio, il Pizzi custode d'Arcadia, il Saliceti protomedico del papa e tutti coloro che promossero, aiutarono ed eseguirono la coronazione. Scegliamo dall'accolta dei 30 sonetti questi due, come quelli che vieppiù contribuiscono a far conoscere la società letteraria di Roma nel 1778.

I.

Golt, che è guasto infino alle calcagna,
Petrosellin, che ha in seno il verderame,
Pace ed *Ercol*, che muoion dalla fame,
Nardecchia poco avvezzo alla castagna;

Sparziani, ch'ha di vizi ogni magagna,
Drusser, autor di satire e di trame,
Corona affisso al cedolone infame,
Tarducci vil, che ha faccia di lasagna;

Cancellieri, che ha il cul fracido e rotto,
Mattioli ciarlatan, che getta ampolle,
Martelli viso da pievano Arlotto;

Monaldi ceffo temerario e folle,
Ceccarin, che è di carne un gran fagotto
Danno di nullitade a brevi e a bolle.

Oh teste di cipolle!
Senza proteste e senza appellazione
Deciderà la lite un buon bastone.

II.

L'igneo *Berardi* crolla il capo e freme;
Gridando va *Petrosellin* loquace;
Ride in volto *Sparziani* e in petto geme;
Pensoso *Golt* profondamente tace.

Parla l'ardente inglese e nulla teme;
Nardecchia oppresso da gran doglia giace;
Van sussurando in bassa voce insieme
Tarducci, *Mattiol*, *Casali* e *Pace*.

Del trionfo primier la rimembranza
Accresce in lor delle sconfitte il torto;
Abbandonata è la notturna stanza.

Pizzi, non più qual pria tra pene assorto,
Esclama pien di gioia e di speranza:
Grazie, o Dei protettori, eccomi in porto.

[1] « Finalmente il marchese Raggi cogli altri cavalieri deputati a far corteggio a Corilla, la ricondussero a casa insieme alle tre nobili dame Cardelli, Dan-

Digitized by Google

Convegno d'istruzione e al tempo medesimo di svago erano allora, come lo furono sempre, i teatri, ai quali accorrevano i romani in grande folla, sì perchè gli spettacoli non spesseggiavano e sì perchè i teatri non esistevano in ragguardevole numero, come adesso. Tutti i teatri aprivansi in carnevale e taluno agiva soltanto nei mesi d'inverno. Gl'impresari, in principio di ogni stagione, dovevano riportare la licenza d'aprire al pubblico il rispettivo teatro e, ottenuta l'approvazione, andavano soggetti ad una multa di scudi 50 per ogni contravvenzione al programma ed all'orario stabilito. Nei due principali teatri, quelli dell'opera musicata, eravi sempre di che bere ed anche di che cenare, e frotte di giovani eleganti vi gozzovigliavano a tarda notte, mentre, in prima sera, godevano lo spettacolo in due o tre palchi aperti e posti fra loro in comunicazione, detti poi comunemente *la barcaccia*. D'ordinario le barcaccie erano due, entrambe nella prima fila dei palchetti, una, a destra, sotto il palco di monsignor governatore, *pei nobili*, e l'altra a sinistra, di faccia al governatore, *pei borghesi. Ed essendosi da Sua Signoria Ill.ma* (il Governatore di Roma) *rico-*

---

dini e Ginnasi, facendole salire nelle stesse magnifiche carrozze dorate del Senatore; ma, giunta Corilla sulla piazza Aracoeli, dove molta gente era affollata per vederla passare, invece degli applausi, che l'avevano accolta al suo arrivo, ricevette una salva di fischi che la turbarono assai.

« Questi fischiatori pare che fossero raccolti dagli avversari degli Arcadi i quali o non stimavano Corilla come una grande poetessa, o non la credevano degna del lauro di Petrarca. Il fatto è che dopo i fischi cominciarono le satire e le pasquinate contro Corilla, il Gonzaga, l'Arcadia, il Senato, il Granduca e persino contro lo stesso papa, e tali e tante furono le noie ed i frizzi, che Corilla lasciò tosto Roma per non apparirvi che dieci anni dopo ». (Silvagni D., *La Corte e la Società romana*, vol. I — Firenze, tip. della *Gazz. d' Italia*, 1881).

Digitized by Google

nosciuta sommamente nociva al pubblico, diceva un editto, *l'abusiva vendita, che facevasi tanto dei biglietti, che delle chiavi de' palchi per mezzo di terze persone volgarmente chiamate* BAGARINI, *dai quali non solo facevansi mercimoni improprii con aggravio, ed angaria di chi voleva godere del teatro, ma inoltre si alteravano bene spesso i biglietti, si falsificavano le chiavi, si supplantavano i compratori, e si commettevano molte altre enormità con positivo dolo e con aperta lesione della buona fede pubblica; perciò abolendo intieramente quest'abuso Sua Signoria Illustrissima espressamente proibisce la vendita di biglietti, e di chiavi a qualunque persona, ed in qualunque altro luogo fuori del botteghino del teatro sotto pena in caso di contravvenzione di* TRE TRATTI DI CORDA *da darsi in pubblico a chi ardirà di farne la vendita, oltre la perdita delli biglietti, o chiavi, che si ritroveranno presso del contravventore, avvertendosi che per la verificazione si starà al detto anche d'un solo testimonio di fatto proprio o di vista, e che si procederà ancora per inquisitionem* [1]. Si prescriveva inoltre dal suddetto editto di non strepitare applaudendo, o disapprovando gli istrioni; di non chiedere e concedere la replica di qualsiasi parte senza ordine del governatore; di non altercare, pena i tratti di corda; di non brandire le armi, pena dieci anni di galera; di non adoperarle, pena la forca.

Tale draconiano editto emanavasi in vista delle

[1] EDITTO *sopra l'abuso de' teatri*, 26 decembre 1778 — Roma, stamp. della R. C. A., 1778; fol. vol. esistente nella collez. di L. Vicchi a Fusignano.

Digitized by Google

sfrenatezze che non di rado avvenivano entro i teatri. Non eravi in Roma opera musicata che una volta l'anno, in carnevale. In ogni opera entravano due o tre voci di *soprano*, un *contralto* ed un *tenore*. Il *basso* non era in uso che per l'opera buffa. I contralti in Roma erano pregiati e ricercàti assai, poichè generalmente essi arrivavano al *si-mi*, nota che difficilmente si raggiunge. Si distingueva tra *voce di testa* e *voce di petto* e questa preferivasi a quella, perchè la voce di petto risuonava con maggiore franchezza, naturalezza e pienezza. A teatro non cantavano le donne, ma uomini castrati in donneschi paludamenti, e nel 1778 volava ancora la fama del *Mariannini*, che aveva cantato da donna all'Argentina, avendo sei piedi d'altezza, del *Porporino*, sopranominato così perchè allievo del Porpora, bello come una donna delle più belle, e dell'*Appianino*, ch'era stato un meraviglioso contralto. Ciò che narra il Casanova intorno al castrato, che *était le favori complaisant, le mignon du cardinal Borghese*, potrebbe essere anche vero, ma fedelissima senza dubbio è la sua descrizione del contegno che taluni cantanti della suddetta specie assumevano al teatro. Bella voce, bei visi, lezi femminini, l'illusione sulla scena era completa [1]. Mancando altri motivi di sciś-

[1] « Serré dans un corset bien fait, il avait une taille de nymphe, et, chose presque incroyable, sa gorge ne le cédait en forme ni en beauté à aucune gorge de femme; c'était surtout par là que ce monstre faisait ravage. Bien qu'on sût la nature negative de ce malheureux, si la curiosité vous faisait porter les yeux sur la poitrine, un charme inexprimable agissait sur vous, et on devenait amoreux fou avant de s'apercevoir qu'on fût sensible. Pour résister ou pour ne rien sentir, il aurait fallu être froid et positif comme un allemand. Quand il se promenait sur la scène en attendant la ritournelle de l'air qu'il chantait, sa marche avait tout à la

Digitized by Google

sure cittadine, i partiti si facevano e s'accapigliavano intorno ai maestri ed attori di musica. Argentina ed Alibert erano i due teatri nei quali reciprocamente gli avversari si cercavano, fischiavano, battevano, ferivano e con modi cotali parteggiavano, or per l'uno, or per l'altro maestro ed or per questa, or per quella virtuosa. Nel 1778 i professori ed i cantanti di musica si dicevano *virtuosi*. Una volta ad Alibert fu introdotto un cane, e mentre il tenore stava per cantare una romanza, si pestò con violenza la zampa del povero animale, che subito e replicatamente guaì. Ciò bastò perchè ne seguisse un rumore del diavolo, e poichè le sere successive, al momento di cominciare la romanza, qualcuno contraffaceva sempre il guaito e provocava matte risate, l'opera cadde e gli argentinesi vinsero. I maestri di musica componevano ancora sullo stile di Arcangelo Corelli, *un des plus habiles violons qu'il y ait eu en Italie* (1), morto a Roma il 1707, dopo essere stato gran tempo in Germania; ed in Italia, anche in quel tempo, eravi un partito, che preferiva la musica tedesca alla musica italiana, ed anche allora gli incompresi parlavano della musica dell'avvenire. Le sproporzioni di compenso fra autori ed attori di musica, di cui ci maravigliamo adesso,

---

fois quelque chose de majesteux et de voluptueux; et lorsqu'il distribuait aux loges la faveur de ses regards, le tournoiement tendre et modeste de ses yeux noirs portait le ravissement au cœur. Il était évident qu'il voulait nourrir l'amour de ceux qui l'aimaient homme et qui, probablement, ne l'auraient pas aimé s'il eût été femme ». (Casanova G., *Mémoires écrits par lui-même*, vol. V, cap. 1 — Bruxelles, Rozez, 1863).

(1) Arcangelo Corelli era nativo di Fusignano e prozio del marchese Corelli, amico dell'ab. Monti.

Digitized by Google

verificavansi pure nel 1778. Ogni anno si pretendeva un libretto, o musica nuova, quale ordinariamente si pagava all'autore 50 zecchini, mentre il soprano ed il tenore ne riscuotevano, per una stagione, 500. E tale indegna sproporzione ci fa rammentare l'altra, ancora esistente pur essa, fra gl'impiegati e gl'inservienti delle case principesche. La paga mensile in casa dei Boncompagni, dei Doria e dei Massimo era comunemente di sc. 8 all'aio dei figli, sc. 9 al primo cameriere del principe, sc. 12 al gentiluomo di palazzo ed al segretario generale, sc. 14 al maestro di stalla, sc. 15 al capo-cuoco.

Le dame, sia alla prosa, che alla musica, tenevano in testa i cappelli, i quali parevano ombrellini, tanto usavano larghi. Tutte le dame del gran mondo, i serventi, gli zerbinotti, il fiore della burocrazia, dell'esercito, degli artisti e dei letterati si piccavano di *andare alla prima* (prima recita), così della prosa (ossia della commedia non in versi) come della tragedia (produzione teatrale in poesia) e del dramma, chiamandosi *dramma* l'opera in musica. Una *lettera di notizie agli amici*, satira del 1770, descrive gli scandali dati al teatro dai prelati e consiglia di vietare ai più giovani di essi d'intervenirvi, perchè pubblicamente smodavano tanto in lusso di cene con gli amici e di moine con le femmine, che i borghesi ne restavano al postutto mortificati. Frattanto, nel 1778, i teatri di Roma erano i seguenti, apertisi il 2 gennaio 1779 con le produzioni che mentoveremo:

1. Teatro Argentina (destinato all'opera grande,

Digitized by Google

che si chiamava allora *dramma serio)* in cui si rappresentò *Adriano in Siria*, versi di Pietro Metastasio, musica di Giuseppe Sarti, di Faenza, con ballo.

2. Teatro Alibert (detto anche *delle Dame)*, il quale era il più vasto di Roma (destinato all'opera buffa, che si chiamava allora *dramma giocoso)* in cui si rappresentò l'*Innocente perseguitata*, versi di... (?) musica di Francesco Bianchi di Cremona.

3. Teatro Tordinona (destinato alla prosa con intermezzi in musica) in cui si rappresentò il *Re dei Geni*, ossia la schiava fedele, prosa di Francesco Cerloni; e le *Virtuose bizzarre*, farsa in musica a cinque voci di... (?)

4. Teatro Capranica (destinato anch'esso alla prosa con intermezzo in musica) in cui si rappresentò l'*Avventuriere onorato*, prosa di Carlo Gozzi; e la *Finta folletta*, farsa in musica a cinque voci di... (?)

5. Teatro Valle (destinato alle produzioni in prosa ed in versi improvvisati) nel quale si faceva di tutto, tragedie, commedie, farse, drammi seri e drammi giocosi, ma sempre a braccio, lasciando talora la scelta dell'argomento e del genere alla platea [1].

I teatri suddetti stavano tutti al luogo ove adesso ritrovansi, eccettuato l'Alibert, il quale è scomparso. Il Tordinona, ora teatro Apollo, rifabbricato ed abbellito più d'una volta dopo il 1778 è divenuto il primo, essendo allora il terzo teatro di Roma. Nessuno dei teatri vive ancora allo stato di decorazione interna in

---

[1] Chracas, ossia *Diario ordinario di Roma*, n. 418, 2 gennaio 1779.

Digitized by Google

cui si trovava cent'anni fa, ma cento anni fa, comunque poco adorni, i teatri di Roma erano più belli che quelli di Parigi. Le pubbliche feste da ballo, detti *festini*, si davano solo in carnevale e sempre ai teatri. Le mamme della Roma d'allora, come quelle de' piccoli paesi di adesso, accompagnavano al festino le figliuole, che trovavano subito, in ispecie se belle, lo zerbinotto, o l'ufficialetto, o l'amante, o il patito, o il vecchio vagheggino impenitente, i quali ponevano a sedere la conduttrice servita al caffè di bibite e di paste, spingendosi poi sfrenatamente con le ragazze in fregola nei vortici e nei misteri della danza. Nei collegi e nelle case patrizie esistevano altre accademie ed altri teatri, e si vedrà, nel seguito, che Alfieri e Monti, i due primi tragediatori dell'Italia, avanti d'esporsi al pubblico, provarono l'*Antigone* e l'*Aristodemo* nei domestici teatri di Roma.

Nei teatri e nelle chiese di questa città non cantavano mai e nemmeno recitavano le donne, ma, come abbiamo detto, per le voci muliebri servivano gli uomini appositamente evirati. Le voci di soprano guadagnavano, su tutte le altre, perchè più d'una chiesa teneva ad avere i cantori proprî, e quando ben si rovistasse fra le stampe volanti del 1778 si troverebbero i cartelli, con i quali si bandivano pubblicamente fra gli uomini i concorsi a cantanti-soprani de' teatri e delle chiese, non solamente di Roma e Stato pontificio, ma pure dell'estero. Nel 1780, o nel 1779, s'affissero in Roma i manifesti di concorso banditi dalla Cattedrale di Strasburgo e dalla Corte di

Digitized by Google

Russia, e v'è stato chi asserì l'evirazione de' fanciulli, a scopo di ricavarne de' valenti musici, essere stata dal Governo papale pubblicamente approvata [1]. Finora non consterebbe altro che il Governo la tollerava, incaricando la polizia di vigilare a che l'operazione ai fanciulli non fosse fatta prima del loro settimo compiuto anno d'età. L'operatore inoltre non poteva procedere alla castrazione senza che gli apparisse per documento che i fanciulli, quantunque edotti del caso, avevano domandato essi stessi d'essere operati. *Il faut che l'enfant la demande lui-même* [2].

Dopo gli accademici v'erano i cantastorie, e dopo i teatri v'erano i caffè. Il cantastorie in Roma era un uomo, che frequentava i borghi di campagna e i bassi ridotti della città, recitando favole, canzoni e poemi, seri e berneschi, d'autore illustre e di poeta ignoto. Egli recitava cadenzatamente e qualche volta addirittura cantava, accompagnandosi od inframmezzandosi con qualche istromento a corda, come la chitarra ed il mandolino. A Roma il cantastorie frequentava i rioni di Trastevere e delli Monti e segnatamente la piazza Barberini, luogo prescelto anco dai saltatori e giuocatori di bussolotti, richiamando intorno a sè lavoranti di campagna, carrettieri, donne e ragazzi, che si scambiavano frattanto motti arguti

(1) Il Silvagni, nella *Corte e Società romana dei secoli XVIII e XIX*, asserisce che un barbiere in *via del governo vecchio*, allora *via papale* e via primaria della città, godeva il privilegio di evirare i bambini e teneva scritto sulla sua bottega: QUI SE CASTRANO LI CANTORI DELLA CAPPELLA PAPALE. È tale questa un'affermazione, che per lo meno aveva d'uopo le si citasse accanto un testimonio oculare, o l'autorità d'uno storico attendibile.

(2) De Brosses Ch., *Lettres d'Italie* (Lettera L) — Paris, Perrin, 1885.

Digitized by Google

e bicchieri di vino, se stavano all'osteria. Qualunque compositore di farse o di commedie, in prosa od in versi, volgarmente si chiamava *il poeta*, ed era il poeta per il popolo minuto anche il cantastorie. Roma, a questo riguardo, vanta un dialetto e tutta una letteratura di canzoni, madrigali, ritornelli ed altre poesie, che sono esempio specialissimo di popolare versificazione. L'ab. Monti non tardò molto a cimentarsi con esito felice, come si proverà, nei ritornelli; ma il lacchezzo dei montigiani e dei trasteverini erano le ottave dell'*Olando furioso* e del *Meo Patacca*, gradasso romanesco, al quale si fecero fare e si fecero dire le più stravaganti cose del mondo. La poesia cantata serviva d'allettamento ad ogni ceto di persone, e le femmine, le quali volevano attrarre gente in casa loro e divertirsi, davano accademie in musica, se gentildonne, ed esponevano favolosi racconti al suono delle chitarre e dei cembali, se popolane. Anche tra le donne qualcuna se ne dava, che verseggiava all' improvviso, prendendo ad argomento i fatti di casa Colonna, ed il Pinelli, nei costumi romani, ce ne disegna una che improvvisa in rima all'osteria del Carciofo, vicino alle terme Diocleziane, il giorno della festa del Divin Amore (1). Il Silvagni riproduce la cantilena d'una mamma che addormenta i bimbi augurando loro le fortune e la possanza di casa Colonna (2).

(1) *Costumi diversi inventati ed incisi da* BARTOLOMEO PINELLI — Roma, L. Fabri, 1822.

(2) SILVAGNI D., *La Corte e la Società romana nei secoli XVIII e XIX*; vol. I — Firenze, tip. della *Gazz. d'Italia*. 1881.

Digitized by Google

Il cantastorie non aveva nulla di comune con l'abate Sperandio, uomo di singolare ebetazione, il quale nel 1778 era il passatempo della società romana, inebriato nel credersi e nel sentirsi acclamare grandissimo poeta. L' infelice aveva tuttavia una fortuna: era adulato per trastullo e mantenuto sul serio, mentre più d' un arcade (con quella dose d' ingegno, di studio e di serietà, che formano il discreto poeta) invidiava le mense, gli abiti e gli zecchini per l'editore, di cui l'abate e poeta per burla veniva frequentemente regalato. Pellegrino Sperandio Diaconi, piccolo, goffo, con la parte inferiore del viso, che pareva una transazione fra l'uomo e la scimmia, vestiva da abate con mantelletta e parrucca e si chiamava da se medesimo *poeta originale ed universale*. G. G. De Rossi gli fece il ritratto, che fu tirato a centinaia di copie, e M. Berardi vi stampò sotto:

> **Quello che cinge il crine al gran poeta**
> **Si fa noto che è alloro e non è bieta.**

Lo stesso De Rossi ne tessè l'elogio, presente l'autore, in apposita adunanza d'Arcadia, tenuta in tempo di carnevale, e Sperandio, fra gli arcadi, portava il nome di *Cleoronte Diracchiano*. Le sue lodi furono cantate in greco, latino, italiano e francese, e ne' dialetti romano, napoletano, bolognese e veneziano. Il diploma d'arcade, l'attestato di nascita, l'approvazione per la stampa, gli annunci tipografici, tutto gli era stato redatto con evidente canzonatura [1]. S' inven-

---

[1] L'ab. A. Galfo, nel suo *Saggio poetico* (Roma, 1789), al vol. I, pagg. 175-76, ha due sonetti, l'uno *al sig. abate Pellegrino Sperandio se dicente universale*

Digitized by Google

tarono persino un missionario Sansonetti, il quale pubblicava che gli schiavi italiani del bey di Tunisi cantavano i versi di Sperandio; un marchese De la Bouscaglie, che stampava essere stato rimproverato in Slesia, perchè non aveva cercato in Italia di conoscere il poeta Sperandio, ed un ambasciatore De Lombardis, che assicurava d'aver udito a Parigi Voltaire ed altri grandi letterati augurarsi la dottrina e la vena poetica dell'autore del MARE GRANDE, *poema-vita di* PELLEGRINO SPERANDIO, *Nato in Roma e di Tiburtina Concittadinanza, della ch.m. di Monsig. P. Pezzangheri Gran Cavalier Piacentino di Figliuolanza Spirituale, come da lui Cresimato, e con somma onorificenza tenuto, essendo Vescovo di detta antichissima Città* (1). *Prima Vita quale sia stata da un Autore da se medesimo in versi esposta. Con i Commenti, e prefazione del medesimo Autore dichiarato per sentenza de' chiarissimi Uomini Originale, ed Universale, sotto i fausti auspici di Cavalieri, Dame e Principi e la più scelta nobiltà Romana. Arcade Pastore,* ecc. ecc. Il frontispizio segue ancora e basta la prosa del frontispizio per figurarsi ciò che può essere il poema (2). Al canto XII, nel quale promette l'autore d'introdurre *appoco ap-*

---

poeta, e l'altro *su la voce ad arte sparsa, che il re d'Inghilterra avesse mandato un diploma, in cui dichiarava suo poeta il sig. abate Sperandio.*

(1) Il MARE GRANDE fu stampato la prima volta nel 1779 e ne costituiva il frontespizio la lunga intitolazione, che è qui riportata.

(2) La *Collezione completa delle opere di Pellegrino Sperandio Diaconi* fu stampata a Roma, in tre volumi, nel 1821, da Lino Contedini. La detta collezione è già divenuta rara.

Digitized by Google

poco cose più prospere, e di sua onorificenza maggiori delle già enarrate, essendo quelle pria sinistre, sebbene colla difesa anco frapposte, dopo le sventure sue e dopo tanti perigli, finge trovarsi nell'America Meridionale, dov'è continua primavera, e l'Italia dove lui non ha propizia corrispondente fortuna la lascia a suoi simili, che stiano in naufragio.... se n'esce improvvisamente in questi versi:

Senza poi ragion veduta – Se io dicessi mal del Tasso
La mia voce ha esser creduta? – Senz'addur motivi? un asso;
Così lui can di pelliccia – Che il mio onor fende e stropiccia.

Fui difeso dagli *occulti* – Dal consesso chiaro a tutti
D'Aborigeni i più culti, – Il lor prence i miei produtti
Non escluse infra li scarti – Amator di scienze ed arti.

Auximenos cavaliere, – Pasqualon, Monti e Serassi,
Martinel, Bona alle Sfere, – Con corazza ergono chiassi,
Concependo illustre idea – D'inalzarsi a Cassiopea.

Tutta poi letteratura – Presso a questi, il mio gran Mare
Lieta abbraccia, e per figura – Dice a ognun non sine quare,
Tale autor soddisfa appieno – Perchè crea ed inventa almeno...

Il poeta, alla parola *chiassi* della terza strofa, richiama i lettori a prendere cognizione di questa nota: *Suggetti son questi rispettabili, difensori mordicus dell'autore del presente poema, Auxímenos, cavaliere spagnolo, dottissimo rispettator di virtù, affabile Martinelli, giovane di bellissima indole e pur virtuoso. Corazza bolognese, capo falange per difesa del suddetto autore. Cavalier Bona e Baccanelli da Bergamo, che è brillantino, su poc'anzi descritto, due guardie, ponno dirsi questi, d'asta nuda in mano. Due poi sono i Monti fautori del*

Digitized by Google

poeta, uno è quello segretario dell'eccellentissimo duca di Ceri, l'altro quel di Ferrara. Il Monti di Ferrara senz'alcun dubbio era il nostro poeta, giunto a Roma da brevissimo tempo.

Nè l'abate Sperandio, nè i cantastorie, i quali assumevano talora uno stile pungente, erano mai gli autori ed i complici delle satire, che apparivano per Roma, attaccate nottetempo ai muri delle case e particolarmente sulla base della statua di Pasquino, per cui le satire suddette sortirono comunemente il nome di *pasquinate* (1). La pasquinata era il prodotto quasi sempre d'una persona vivace, più o meno colta, che viveva tra la buona borghesia. Nel pubblico letterato di Roma esisteva da gran pezza la tendenza all'epigramma sarcastico ed alla satira virulenta. Furono famosi in Italia i libelli soliti a spargersi per Roma

(1) « All'angolo del palazzo Braschi già indicato vedesi il gruppo frammentato di Menelao che sostiene il corpo di Patroclo, difeso dai greci, e tolto di mezzo dalla mischia coi troiani in cui combattendo con Ettore rimase ucciso. Fra le diverse repliche di questo gruppo romano, due sono a Firenze, ed una bella testa di simile soggetto è al museo Vaticano, nota col nome di busto di Aiace. Questo gruppo frammentato che qui vedete era nell'angolo del palazzo Orsini, corrispondente all'attuale del palazzo Braschi. Nel luogo indicato del primo dei palazzi suddetti era un ciabattino, chiamato Pasquino, famoso per li suoi motti, e per le sue argute e pungenti facezie; la cui bottega era il ricapito di molta gente oziosa, che divertivansi burlando coloro che passavano là vicino. Dopo la morte di mastro Pasquino, nello scavarsi nella strada innanzi alla porta della sua bottega, si trovò il gruppo di cui parliamo, frammentato sì, ma non già rovinato come oggi si vede.

Questa statua fu dirizzata e piantata nel luogo dove trovossi, nell'angolo vicino alla bottega del defunto Pasquino, e di comun consenso gl'imposero il suo nome. Da quel tempo in poi tutte le satire e tutti i motti vennero ascritti a quella statua, messi in bocca sua, o attaccati presso di lui, come se venissero dal *Pasquino redivivus*. Pasquino stesso alle volte suole rivolgersi a Marforio, altra statua satirica, che è quella dell'*Oceano giacente*, che vedemmo nel cortile del museo Capitolino ». (Pellegrini A., *Principali monumenti di Roma antica e moderna;* Roma, Pallotta, 1867).

Digitized by Google

in tempo di conclave e i dialoghi fra Pasquino e Marforio. Al 1788, in occasione d'un fiero assalto dato all'abate Monti, dovremo intrattenerci a lungo sopra il carattere e la diffusione della satira romana, poichè, tra il 1785 ed 1805, gli arcadi tiberini si sbizzarrirono di nuovo in quelle satire virulenti, che formarono lo scandalo di Roma prima del 1775. Nel decennio tra il 1775 ed il 1785 la satira di Roma rimise un poco del suo calore, e ve n'era ben d'onde.

Durante il conclave in cui fu eletto papa il cardinal Braschi, era uscita un'audace satira intitolata per l'appunto: IL CONCLAVE, *dramma per musica da recitarsi nel teatro delle dame nel carnevale del 1775* [1]. Il dramma si fingeva essere del Metastasio, la musica di Niccolò Piccini, le scene di certo avvocato Beretti ed il ballo di certo abate Paris conclavista del cardinal Braschi. Interloquivano 17 cardinali e ballavano da donne monsignor Valeriani e gli abati conclavisti Pieri, Marini ed Onorati. Il tema era questo: canzonare i due partiti che si disputavano la scelta del papa, l'uno capitanato dal cardinale De

---

[1] Il *Dramma del Conclave* circolò per Roma a stampa e manoscritto, ma sono più rari gli esemplari a stampa, che non quelli manoscritti. Nella collezione di L. Vicchi a Fusignano evvene copia in carta e calligrafia dell'ultimo quarto del secolo XVIII, e v'esiste eziandio manoscritta la copia della supplica al papa dell'ab. Sertor, ritenuto in carcere quale autore del dramma satirico. Gli esemplari della supplica non sono comuni. Sotto la repubblica del 98 comparve a stampa *Il Conclave di Clemente XIV accaduto nel mese di settembre dell'anno 1774. Dramma per musica da recitarsi nel carnevale dell'anno 1775. In Roma nella stamperia del citt. Poggioli con approvaz. degli ex-eminentissimi*, opuscolo di pag. 64, il quale, insieme colla prima edizione romana dell'*Aristodemo* di V. Monti, fu venduto all'asta pubblica, il 6 dicembre 1884, a Roma, nella bottega dello Sciomer, per lire 2 60.

Digitized by Google

Bernis, francese, che presentava candidato il cardinal Negroni, e l'altro condotto dagli eminentissimi Albani Gian Francesco e suo zio Alessandro (n. Urbino 1692, m. Roma 1779; grande principe, amatore delle arti, a cui però s'attribuivano i blasfemici intercalari: *per Dio sagrato, per Cristo, per la Madonna)* i quali portavano a candidato il cardinale Serbelloni. I due partiti si eliminano a vicenda fra mille agguati, che l'uno all'altro si tendono e fra mille vituperi, che si scagliano. I cardinali alla fine si stancano di rimaner chiusi in conclave e deliberano, un po' per amore e un po' per forza, di discutere un candidato comune ad ambi i partiti. Delci, no; Corsini, no; si stabilisce al postutto di far papa il cardinale Fantuzzi, e quello è nominato.

Evidentemente l'autore della satira disegnava in cuor suo di vilipendere direttamente qualche cardinale, ed i cardinali Delci e De Zelada sono i canzonati e maltrattati più degli altri, quegli come bramoso del soglio pontificio e questi come intento ad ingraziarsi i candidati probabili. Giocose oltre ogni dire sono alcune situazioni, come la baruffa a calamarate fra i partiti opposti, la scena del ballo e delle refezioni, lo sviluppo degli intrighi. I versi, come prosodia, non mancano di qualche merito. Sono graziosissimi il duetto (1) fra i cardinali Gian Francesco Al-

(1) *Atto III — Scena III.* — Gianfrancesco Albani e Gioacchino De Bernis.

Albani. A Fantuzzi?
Stolto sarei, gli contrastando il regno.
L'amo, lo stimo e d'esser papa è degno.

Bernis. Allor finir vedremo
Le discordie e i tumulti.

Digitized by Google

bani e De Bernis e la serenata del Giraud, che s'accompagna col mandolino [1].

Della paternità della satira furono incolpati, come compilatore l'abate Gaetano Sertor, e come ispiratore il principe Sigismondo Chigi. Quanto a questi non pare logico il sospetto. Il Chigi era maresciallo del

---

ALBANI. Ecco ritorna l'amistà, la pace!
Tutti concordi al popol riunito
Or direm che il conclave è già finito.
Dopo l'orrida prigione
Onde è oppresso il nostro core,
Ecco alfin la libertà.
BERNIS. D'esser lieti abbiam ragione,
Che alla fine il nostro amore
A riviver tornerà.
ALBANI. Della mia vezzosa Altieri
Parmi già d'udir la voce.
BERNIS. Sento i vezzi lusinghieri
Della bella Santacroce.
ALBANI. Dalla gioia,
BERNIS. Dal contento,
ALBANI. Manco, oh Dio!
BERNIS. Morir mi sento!
(A DUE) Chi m'aiuta per pietà.
Alme belle innamorate,
Dite voi, che lo provate,
Se maggior piacer si dà.

[1] *Atto III — Scena II.* — Andrea CORSINI e Bernardino GIRAUD in *gabriolè*, che canta un'aria francese accompagnandosi col mandolino.

CORSINI *(fra sè)*. Purtroppo è ver; nell'elezion del papa,
L'utile, il giusto, il vero ognun di noi
Pospone sempre agli interessi suoi....
(al cameriere) Olà! La cioccolata
Con due biscotti e venga ben frollata.
GIRAUD *(che si crede solo)*. Toujours croit ton rigueur,
O beauté sans pareille!
Et je touche ton oreille
Sans que touche ton cœur!
Daigne moi secourir
O Phillis; je trapasse
Et serait plus de grasse *(grâce)*
Avoir moi fait mourir.
(vedendo Corsini) Ah! Corsini m'ascolta! *(a Corsini)* Io non credea
Che tu fossi presente.
CORSINI. Anzi! Ci ho gusto e bevo. Ottimamente
Tu, amico, imiti il grande Orfeo. Vieni....

Digitized by Google

conclave e s'egli ci avesse pensato, avrebbe ispirato una satira che s'accostasse un poco più alla verità. Invece, nella satira del conclave, non evvi di vero altro che la divisione dei partiti, divisione conosciutissima fuori e dentro al Vaticano. Tutti gli altri episodi, le candidature e le coalizioni sono sbagliate di pianta, mentre in satira da persona consapevole dovrebb'esserci in fondo la verità, per quanto si vogliano snaturare gli scopi in odio delle persone satirizzate. Circa poi l'abate Sertor, egli in una supplica diretta a Pio VI confessò d'avervi avuta parte, ma non d'esserne stato il solo e principale autore:

> D'altro più illustre e più sublime ingegno
> Frutto iniquo è quel dramma e se il veleno
> Che in quel si cela, uscì mai dal cuor mio,
> Mi punisca dal ciel vindice Iddio.
>
> Mia mano è ria, ma non il cuor; vergai
> Com'altri anch'io le ingiuriose carte,
> Ma i maligni pensieri io non creai.
> Son opra altrui, nè li vestii con arte.
> Ciò che scrissi non seppi e se peccai
> Ebbi nell'empietà la minor parte.

Abbiamo adunque un reo confesso e de' complici ignoti. Intorno ai complici un po' di luce è fatta dal giornalista bresciano, il quale scriveva li 22 novembre 1774: *giorni sono è uscita una satira intitolata: la commedia de' cardinali. Essa è scritta nello stile del Metastasio e vi si vede per entro della scelleratezza e della malvagità. Diciassette cardinali vi stanno compresi. L'autore prometteva di dare anche la burletta al camerlengo, ma a quest'ora forse egli*

Digitized by Google

è nelle carceri.... Il novellista Neri, che somministrava le nuove a tutti i gazzettieri, s'è dovuto porre in salvo. Alcuni forestieri hanno speso fino a 20 zecchini per averla. S'è bandita una taglia di 500 scudi a chi scoprisse il reo.... [1]. Comunque, l'abate Sertor fu carcerato e dicono eziandio condannato a morte. Certo per Roma si seppe ch'egli era stato consegnato, dopo la sentenza, ai padri francescani di Cori, locchè significava alla reclusione perpetua. La pena del carcere, dopo qualche tempo, fu commutata nell'esilio, e in ogni modo era stato ed era sempre un buon avvertimento ai compositori di satire. Siccome d'ordinario i calunniatori hanno molta lingua e poco ardire, bastò l'esempio del Sertor perchè la satira politica a Roma rimettesse per dieci anni del suo calore.

Il più celebre dei caffè di Roma nel 1778 era il caffè dell'Arco, ove capitavano i giuocatori ed i sensali del patriziato, mischiandosi ai barattieri della borghesia. Questo caffè si diceva dell'Arco, perchè stava sul Corso, presso il palazzo Sciarra, sotto l'*arco dei Carbognani*, o meglio *di Carbognano*, feudo e nome della famiglia alla quale appartiene il palazzo e l'arco annesso. Era poi il caffè dei nobili situato lì presso, a piazza Sciarra, nell'angolo d'un casamento vecchio, il quale occupava l'area dell'attuale palazzo della Cassa di risparmio, e là si davano convegno i patrizi ed i semi-patrizi che non giuocavano e che si mostravano al pubblico con dignità. Questo dei nobili era stato

[1] Bartolini, *Gazzetta di Brescia* — Manoscritto esistente nella biblioteca di quella città.

Digitized by Google

aperto nel primo quarto del secolo, e nel secondo aveva preso nome di *caffè del Veneziano*, perchè ci era venuto a servire un abile e spiritoso giovane di Venezia. Altri caffè stavano in altre località, ma in nessuno era fatta una vita di lunghe ore. Più che al caffè si giuocava in casa; più che al caffè si parlava de' fatti altrui nelle anticamere; più che al caffè si leggevano i giornali e si discutevano le notizie politiche negli uffici delle poste e nei gabinetti degl'impiegati. In nessun tempo si fece a Roma la vera vita del caffè. Il popolo minuto è dedito esclusivamente al vino, anzi va pazzo di quella bevanda, per cui non cura e non curava nel 1778 il caffè, nè il cioccolatte, nè i liquori. In quasi nessuno dei caffè di Roma si ritrovavano le gazzette per il pubblico, ma ce le portavano gli avventori, i quali, essendo ordinariamente i più maldicenti del rione e del convegno, vi prendevano l'abbonamento appunto per poter comparire nei circoli e nei caffè con le notizie più fresche, onde erano assai cercati e corteggiati. Il conte Feliciano, l'abate Giustino, don Marzio e messer Peppe erano spiati da lontano, ed essi con aria giuliva, in ore determinate, comparivano in mezzo agli amici del caffè, estraevano la gazzetta, la leggevano, la commentavano, quasi la rifacevano di nuovo e poi la rintascavano, lasciando esca alle chiacchiere per tutta una settimana. Eglino quindi uscivano, poichè dovevano portare il verbo ad un altro crocchio d'amici. Il più degli abbonati erano persone di non molti affari, ed il giorno in cui uscivano a Roma, o vi giungevano

Digitized by Google

dal di fuori le gazzette, era un giorno completamente perduto nel passare d'uno in altro ritrovo.

Per la fortuna delle loro famiglie le gazzette a Roma non uscivano e non arrivavano tutti i giorni, nè da tutte le città dell'Europa. Già, eccettuate Firenze, Venezia ed altre poche città di consimile o di maggiore importanza, non è ben sicuro se in città italiane di meno rilievo, come Ravenna, Pistoia ed altre di quella maniera, si stampassero pubblicazioni periodiche, fossero eziandio bimensili. È quasi certo che no. A Pisa divulgavasi (1778) un *Giornale dei letterati di Pisa*, il quale non era un giornale, ma una collana di volumi bibliografici in-8°, di 300 pagine per ciascuno, de' quali se ne stampava uno ogni tre mesi [1]. Nell'anno di cui parliamo, e fino dal 1761, il Bonetti imprimeva a Siena gli *Atti dell'Accademia delle scienze di Siena, detta dei Fisiocratici*, ma la pubblicazione, quantunque periodica, non si poteva prendere davvero per un diario [2]. Neppure si poteva prendere per tale il *Nuovo giornale de' letterati*

---

[1] Trattava con preferenza di critica letteraria, erudizione antica, storia civile, storia naturale e rami affini, annoverando fra i cooperatori Anguillesi, Barzellotti, Bertoloni di Sarzana, Boni, Bramieri e Gervasi di Piacenza, Carmignani, Carradori, Castellacci, Ciampi, Cigni, De-Cureil, De-Rossi di Roma, Del-Signore, Fabroni direttore, Ferroni, Francesconi e Rubbi di Venezia, Gallini di Padova, Gallizioli, Gatteschi, Gerbi, Lampredi, Lanzi, Mascagni, Moion di Genova, Morelli, Porretti di Modena, Rosini, Rossetti di Trieste, Sarti, Foggi, Bianucci, Targioni di Firenze, ecc. ecc. Giova poscia osservare che questo giornale di Pisa ebbe due periodi ed una interruzione di cinque anni. Il primo de' periodi va dal 1771 al 1796, editori in principio il Pizzorno ed in fine il Landi. Il secondo periodo incomincia al 1802, seguendo il giornale a stamparsi, in officina propria, per lungo tempo. Senza tale osservazione riescirebbe difficile a spiegarsi l'agglomeramento dei nomi di tanti cooperatori così diversi per età e per indole.

[2] Essa durò fino all'anno 1781 e la stampò sempre il Bonetti.

Digitized by Google

d'Italia, edito a Modena ogni quadrimestre in fascicoli di 250 pagine per numero (1). Una volta aveva preso voga la *Gazzetta di Foligno*, ma codesta, che almeno rassomigliava ad un giornale, nel 1778 non si stampava più (2).

Ma sia come si vuole, chè non cale di verificare in quante città d'Italia si stampassero allora giornali, il non dubbio e l'indiscutibile si è che in nessun luogo si pubblicava nel 1778 una gazzetta quotidiana e che da nessun luogo, salvo dai castelli del Lazio, arrivava a Roma quotidianamente un corriere. Le grandi città, dai capoluoghi di provincia in su, tenevano comunicazioni con Roma, come abbiamo veduto, quali con corrieri mensili, quali con bimensili, varie con settimanali e varie ancora con bisettimanali; ma per avere un servizio postale ordinario di due volte ogni sette giorni, conveniva essere città legata a Roma da gravi affari di governo o di commercio. Dall'estero non giungevano gazzette che ai principi in viaggio, ai cardinali stranieri ed a qualche biblioteca. Perchè farli venire, se a Roma, nel 1778, non si comprendeva, eziandio nella buona società, che un po' di francese, e questo pure malamente anzi che no? Non si sarebbe trovato, di mezzo al pubblico dei caffè di Roma, chi sapesse interpretare una scrittura in tedesco

(1) Il *Nuovo giornale dei letterati* s'incominciò a stampare nel 1773, a Modena, in-8, coi tipi della Società tipografica.

(2) Dal 1774 al 1782 stampossi a Vicenza ed a Venezia, coi tipi del Mosca, in-8 picc., il *Giornale Enciclopedico*, quale usciva a due fogli per settimana impaginati in guisa da comporne un volume per ogni mese ed era veramente enciclopedico, dando prose e poesie, racconti contemporanei, notizie, lettere, bibliografie, romanzi, ecc. ecc., il tutto con giudiziosa moderazione.

Digitized by Google

od in inglese, e così nelle case e biblioteche della città trovavansi ancora, se pure, periodici di Parigi, ma non d'altre capitali dell'Europa. Ed anche i periodici, i quali arrivavano dalla Francia, erano assai dubbiamente giornali, preso il vocabolo *giornale* nel senso proprio di gazzetta. Allora giungevano da Parigi:

1. COLLECTION ACADÉMIQUE *composée des plus célèbres Académies et Sociétés littéraires de l'Europe concernant la physique* (si badi bene) *et l'histoire naturelle*, che poteva tutto al più considerarsi quale una rivista scientifica;

2. JOURNAL DES SCAVANS, che poteva, a sua volta, considerarsi quale una bibliografia della letteratura francese, il quale si stampava una volta al mese in fascicoli di 200 pagine in-16°;

3. JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, *ou bibliothèque raisonnée des sciences ecclésiastiques par l'abb. Dinovart*, che già si scopre all'intestazione quale una rivista di cose religiose e che finì per l'appunto nel 1778 i suoi diciotto anni di vita;

4. JOURNAL DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS, il quale era gazzetta anche meno delle altre mentovate pubblicazioni e si stampò a Parigi dal 1769 al 1780.

5. MERCURE DE FRANCE *dedié au roi*, il quale avea cominciato a pubblicarsi dall'editore Lacombe nel 1769, cambiossi in *Mercure National* il 31 dicembre 1789 e s'estinse nel 1791, avendo a collaboratori veri uomini politici e tra questi l'Hugou de Bassville, che fu poi trucidato a Roma, dando luogo alla *Bassvilliana*, poema di Vincenzo Monti, come vedremo.

Digitized by Google

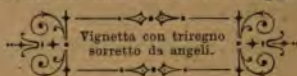
La maggior parte dei giornali d'allora, come s'è visto, aveva basi artistico-letterarie, con formato d'opuscolo in-8°, di 16 o di 8 pagine. Non eranvi gazzette ufficiali nello stretto significato dell'espressione moderna, ma nessuna d'esse, manco per sogno, pensava ad assumere un contegno che non fosse quello, come oggi si direbbe, d'un giornale prettamente ufficioso. Non ci avvenimmo in alcun esemplare di giornale in-folio, nè ci occorse di vederne molti in-4°, e nel 1778 più la gazzetta si stampava in piccolo formato e più gradiva. Il *Chracas* di Roma era probabilmente la più piccola delle gazzette d'allora ed anche perciò una delle più ricercate; il contrario di adesso, che l'importanza d'un giornale si comincia a misurare dalla grandezza del suo formato. Il *Chracas*, l'*Antologia romana* e le *Effemeridi letterarie di Roma* erano i tre giornali degni di rilievo, se non unici, che vedessero luce, nel 1778, nella setticolle città. Le *Effemeridi* si stampavano all'insegna d'Omero, tipografia posta in via del Corso, ed uscivano una volta alla settimana, in-4° piccolo di 8 pagine alla volta, contenente bibliografie ed articoli di critica intorno alle pubblicazioni contemporanee di letteratura italiana. L'*Antologia* stampavasi da Giovanni Zempel a S. Lucia della Tinta una volta alla settimana, in-4° piccolo di 8 pagine alla volta, e conteneva articoli e polemiche sull'astronomia, fisica, botanica, geologia, storia, biografia, belle arti, bibliografia, ecc., compilati a Roma o provenienti da altre città, escluse le notizie politiche e di cronaca cittadina. Il *Chracas* era stampato

Digitized by Google

dall'editore Chracas a S. Marco, presso il Corso, e questo era un vero, deciso giornale di notizie romane ed estere, da potersi paragonare, nella parte narrativa, ai diari moderni *); chè anzi non s' intestava *Chracas*,

---

*) **DIARIO ORDINARIO.**

Num. 356. In data delli 30 Maggio 1778.

In Roma MDCCLXXVIII
Nella Stamperia Cracas presso S. Marco al Corso
Con licenza de' superiori e privilegio.

ROMA, 30 Maggio.

Proseguendosi nella Chiesa di Otricoli d'ordine della Santità di N. Sig. la Cava d'antichità, è stato ultimamente trovato nella medesima un rarissimo busto di Plautilla, ed una testa assai pregievole di Antonino, oltre varj altri Monumenti di antichità, che il tutto verrà trasportato nel Museo Clementino al Vaticano.

Giovedì dopo pranzo della scorsa settimana, la Santità di N. Sig. si portò a visitare il SSmo. Sagramento esposto per l'Orazione continua delle 40 ore nella Chiesa di S. Caterina di Siena a Strada Giulia, stata ricevuta, e servita da Monsig. Paracciani Primicerio di quella Ven. Arch. della Nazione Senese, con gli Ufficiali maggiori della medesima; E la seguente Domenica portossi a simil visita nella Chiesa di S. Carlo al Corso, della Nazione Milanese.

Sabato mattina 23 dello spirante Mese, arrivò in questa Metropoli per affari della sua Diocesi, e per la visita ai Sagri Limini de' SS. Apostoli, Monsig. Barsanti Vesc. di Fossombrone, alloggiando nella Casa di S. Lorenzo in Lucina de' PP. Ch. Regolari Minori.

In detta mattina su la Piazza del Popolo, seguì la Giustizia di Forca, nelle Persone di Gioacchino del C. (Carretto) e Giuseppe P. (Paladinelli), ambedue rei confessi, il primo di furto magno, ed il secondo di omicidio ed altri delitti.

A tenore del solito Invito, lunedì mattina 25 maggio, si adunarono nel Palazzo della Serma. Repubblica di Venezia, li Gentiluo-

Digitized by Google

come i bibliomani concordemente lo chiamano, ma *Diario ordinario di Roma*, o *Diario estero*, secondo i casi.

Nelle *Effemeridi letterarie di Roma*, al 1778, si ragiona delle opere di Albergati Francesco, Bertola

mini degl' Emi. Sigg. Cardinali, Ambasciatori, Ministri Regi, Principi, Prelati, ed altra nobiltà, andati con le carozze de' respettivi loro padroni per il Corteggio, quali tutti furono fatti servire da Sua Ecc. il Sig. Andrea Renier Ambasciatore della sudetta Serma. Repubblica presso il Sommo Pontefice, di un abbondante rinfresco; Indi Sua Ecc. ascese nella muta nobile, e seco lui presero luogo li Monsignori Camuzio Arciv. di Tarso, Kloz de Rosenburg Protonotario Apostolico partecipante, Flangini Uditore della Sagra Rota, Carrara Segretario del Concilio, e Luigi Ruffo Reggente di Cancelleria, e preceduto dal sudetto Corteggio, e seguito da altre due mute, oltre di quella di vanguardia, e da otto carrozze a coda con Paggi a piedi, e numerosa servitù in livrea di gala si portò al Palazzo Pontificio Vaticano all' Udienza di Congedo di S. Santità, che lo accolse con atti parziali di paterno amore; ed in tale occasione N. Signore degnossi di ammettere al bacio del piede l' Illmo. Sig. Francesco Alberti Segretario Regio della sopradetta Serma. Repubblica di Venezia, al quale regalò una preziosa corona legata in oro, con Medaglia simile, arricchita di molte Indulgenze, e parimenti al bacio del piede ammise la Famiglia nobile del Sig. Ambasciatore.

Tornato al Palazzo di sua residenza a S. Marco, il Sig. Ambasciatore, da Monsig. Avogadro, Segretario d'Ambasciata di Sua Santità, ricevè a nome della medesima Santità Sua un Quadro tessuto in arazzo rappresentante S. Marco Evangelista, con vaga cornice, e cristallo avanti. Il Corpo di S. Innocenzo Martire, e due bacili di Agnus, che il tutto ricevè Sua Eccellenza con somma venerazione, e gradimento; avendo regalato il detto Prelato di una mostra d'oro, ed alli Portatori fecegli dare le solite generose mancie.

Lunedì dopo pranzo della presente settimana Sua Santità, se-

Digitized by Google

Aurelio, Bettinelli, Bondi Clemente, Frugoni, Fantuzzi Giovanni, Jacquier Francesco, Napoli-Signorelli, Pessuti Gioacchino, Roberti Giambattista, Tiraboschi ed altri letterati allora di gran nome. Nel triennio 1778-80 dell'*Antologia Romana* scrissero Amaduzzi Gian Cri-

---

condo il suo solito, calò a fare orazione con esemplarissima divozione nella Basilica di S. Pietro; Indi si trasferì a visitare il SSmo. Sagramento custodito nella Chiesa della SSma. Concezione in Campo Marzo di proprietà delle Monache Benedettine, ed in appresso si portò all'ingresso del Monastero, e da un coretto nobilmente apparato, a bella posta, eretto nel portone di detto ingresso, ebbe il piacere di osservare la gran Colonna, più volte descritta ne' nostri Diarii, estratta felicemente da' fondamenti della Fabbrica appartenente alle sudette RR. Monache; avendo osservato ancora la facilità con cui dalla Macchina che era stata estratta fu trasportata in terra; ed in tale occasione fece dare una generosa mancia, da distribuirsi a tutti gli Operai.

Il dopo pranzo l'Emo. Sig. Cardinale Valenti Gonzaga, si portò in abito alla Chiesa di S. Agnese fuori le mura, de' Canonici Regolari del SSmo. Salvatore, ed ivi con le consuete formalità prese possesso del suo Titolo Cardinalizio; nella quale occasione detto Emo. Porporato fece un ben proprio affettuoso Discorso, che recò somma consolazione alli sopradetti Signori Canonici; avendo inoltre fatta distribuire generosa limosina a Povari. Indi si trasferì alle stanze del Rmo. P. Abate Generale, che fece apprestare un lauto e grandioso rinfresco.

Martedì festa del glorioso S. Filippo Neri Apostolo di Roma, nella Chiesa di S. Maria in Vallicella, detta la Chiesa nuova de' PP. della Congregazione dell'Oratorio, si tenne la consueta Cappella Papale. La Santità di N. Signore vi si portò ad assistere in pubblica forma avendo seco in carrozza gli Emi. Sigg. Cardinali Pallavicini Segretario di Stato, e Gerdil, e servito da molta Prelatura, e Nobiltà a cavallo, oltre delle solite Guardie di Cavalleggieri, Corazze,

Digitized by Google

stofano, Boni Onofrio, Bertola suddetto, Fontana Gregorio, Giovenazzi Vito, Mattei Saverio, Pindemonte Ippolito, Vernazza Giuseppe, Visconti Gianbattista, Volta Alessandro, Zacchiroli Matteo ed altri che corrispondevano da Napoli, Foligno, Firenze, Bologna e

---

e Svizzeri; Giunto il S. Padre alla detta Chiesa, portossi al luogo preparato, ove era il letto de' paramenti, ed ivi stato vestito degli abiti Sagri, sedutosi in Sedia gestatoria, con mitra, precedendolo collegialmente i Sigg. Cardinali, e servendolo tutti quelli, che in somiglianti funzioni hanno luogo, si trasferì alla Cappella di S. Carlo Borromeo, ove era esposto il SSmo. Sagramento, ed ivi disceso dalla Sedia gestatoria, adorollo; indi si condusse all'Altare Maggiore, assistendo in soglio alla solenne Messa, che cantò l' Emo. Sig. Cardinale Antonelli dell' Ordine de' Preti, coll' intervento di altri 19 Emi. Sigg. Cardinali, della numerosa Prelatura, di Capi delle Religioni etc. Sua Santità ebbe al soglio la solita assistenza dell' Emo. Boschi da Prete assistente, e degli Emi. Negroni, e Giov. Battista Rezzonico da Diaconi; ed inoltre delli nobili Laici, *(patriziato e corpo diplomatico)* ciascheduno alli respettivi loro luoghi.

Terminata la solenne Messa, ricondottasi la Santità Sua in sedia gestatoria al letto de' paramenti, dimessi i sagri abiti, e ripresi gli usuali, si trasferì nella Cappella interiore di S. Filippo ad ascoltare un'altra Messa celebrata da Monsignore Morelli, uno de' suoi Cappellani segreti, e questa terminata, postosi in carrozza con li disopradetti due Emi., e con il disopraccennato accompagnamento, si restituì al Palazzo Pontificio Vaticano.

Per la detta Festa v' intonò i primi solenni Vespri il Rmo. Sig. D. Lorenzo Mattei Canonico della Patriarcale Basilica di S. Giov. in Laterano. Il dopo pranzo vi Ponteficò il solenne Vespro Monsignor Contesini Arciv. di Atene, al quale assistè in Presbiterio l' Emo. Sig. Card. Marefoschi; avendovi prima recitato un dotto Panegirico il R. Sig. Abate Giuseppe Teoli Romano, Lettore pubblico di Lingua Ebraica nell'Archiginnasio della Sapienza, Scrittore nella Biblioteca Vaticana.

Digitized by Google

Milano. Il Casanova, riferendosi al 1772, dice che *un petit abbé piémontais, nommé Cerutti, travaillait aux Ephémérides romaines, dont Bianconi était le rédacteur principal* [1]. Nel 1778 la città di Foligno era un centro letterario-tipografico abbastanza rimarche-

---

Detta Festa di S. Filippo fu solennizzata ancora nella Chiesa di S. Girolamo della Carità, con nobile apparato, e Messa Pontificata da Mons. Lascaris Patriarca di Gerusalemme, accompagnata da scelta Musica, alla quale assisterono nelle banche gl' Illmi. Sigg. Prelati, e Cavalieri Deputati di quella Ven. Arch. della Carità; e dopo il solenne Vespro in Musica, vi pronunciò un erudito Panegirico il P. Gioacchino Vasetta Ch. Reg. della Madre di Dio in Campitelli.

Partita fino dalli 8 del cadente Maggio la Ven. Arch. della Madonna SSma. del Soccorso, e S. Giuliano delle Missioni, per la Visita del Santuario di Loreto, conforme si scrisse nel nostro Diario in data delli 16 detto, Martedì dopo pranzo, li Confratelli della medesima restati in Roma, si portarono con solenne Processione a riceverli fuori Porta del Popolo, ove seguiti li soliti complimenti, entrarono in Città allo sparo di Mortaletti, con bellissima ordinanza: poichè detta Processione, oltre delle solite sagre Insegne di Stendardo (nuovamente dipinto, nello spazio di 14 giorni dal virtuoso Sig. Francesco Pascucci romano), Tronco, e Crocifisso era decorata da un gran numero di torcie, da molti lampadari in asta da quantità di fanali, e da due numerosi concerti di strumenti musicali, e di Confratelli, che cantavano alternativamente il *Te Deum*. Arrivati in tal modo alla loro Chiesa in Banchi (in mezzo a numeroso Popolo per osservarne la vaga comparsa, sempre scortati dalla Soldatesca), ove era esposto il SSmo. Sagramento e cantatosi il *Tantum ergo*, con le solite Orazioni, riceverono la benedizione col medesimo, allo sparo di altri numerosi mortaletti.

È così attiva la carità del Sommo Pontefice Pio VI, che non

---

[1] Casanova G., *Mémoires écrits par lui-même.* Vol. VI, Cap. XV — Bruxelles, Rozez, 1863.

Digitized by Google

vole. Vincenzo Monti non trascurò, stando a Roma, l'amicizia dei giornalisti: e col favore dell'*Antologia* sostenne la prima delle sue contese letterarie non trattata, nè citata finora da verun biografo; più d'una volta il *Chracas* l'appoggiò. Il *Chracas*, uscendo ogni sette giorni, a

---

cessa di assiduamente operare a sollievo degli amatissimi sudditi e tra le molte provide disposizioni già prese a vantaggio delli medesimi, ora in considerazione della quasi desolata Terra di Montalto nel suo Stato di Castro ha voluto con Moto proprio segnato li 8 aprile prossimo decorso sollevare quella Comunità coll'abolizione de Pesi e Gabelle, e coll'Incamerazione de di Lei Proventi, affinchè in tal guisa, rimesse le angustie, e sgravata de' Pesi, ella divenga più popolata, abbondi di vettovaglie, e vi fiorisca l'Agricoltura, decidendo eziandio la Santità Sua alcune controversie intorno le macchie adiacenti, e rimettendo all'Emo. Sig. Card. Pallotta suo Tesoriere Generale, e suoi successori pro tempore privatamente l'Azienda Economica di essa Comunità, con disposizioni dirette alla tranquillità di quei cittadini, e a rendere il Paese più culto, e felice, e le Campagne più ubertose, e più utili, qualmente in detto Moto proprio munito di tutte le più strette Clausole derogatorie chiaramente rilevasi.

Per ottenere dal misericordiosissimo Iddio la benedizione sopra le Campagne, ed una abbondante raccolta di frumento, ed altri minuti, Lunedì mattina tutto il Clero Secolare, e Regolare adunossi nella Chiesa di S. Adriano in Campo Vaccino, dove secondo il consueto Rito diedero principio alle Processioni delle Rogazioni, che si fanno tre giorni precedenti alla festività dell'Ascensione del Signore, e questa prima, che si portò alla Basilica di S. Maria Maggiore, la seguitò in fine vestito pontificalmente Monsig. Orazio Mattei Arciv. di Colosso, che supplì le veci di Monsig. Marcucci Vescovo di Mont'Alto Vicegerente di Roma. Martedì dalla Chiesa di S. Maria Nova alla Sagrosanta Basilica di S. Giov. in Laterano vi andò in fine Monsig. Volpi Arch. di Neocesarea; e Mercoldì terzo giorno, che dalla Basilica de' SS. Lorenzo e Damaso doveva portarsi alla Pa-

Digitized by Google

24 pagine in-32° piccolo, chiamavasi interpolatamente *Diario ordinario* e *Diario estero*. Quando intitolavasi *Diario ordinario* faceva esclusivamente la cronaca di Roma, e se talvolta gli restava soverchio spazio in bianco, lo riempiva con qualche informazione d'una

---

triarcale Basilica di S. Pietro in Vaticano, a causa della pioggia non fu eseguita, ma si cantarono in detta Chiesa le litanie de' Santi, con le solite sagre preci, ed orazioni recitate da Monsig. Evodio Assemanni Archiv. di Apamea. Ciò terminato li RR. Curati, sì Secolari, che Regolari, ed altri a chi spetta coll'intervento del sopradetto Monsignore Vicegerente si adunarono nella Sagrestia Vaticana, e vennero all'elezione del nuovo Camerlengo del Clero Romano da durare per un anno, succeduta in persona del R. Sig. D'Andrea Coli, romano, Abate, e Rettore della Chiesa Parrocchiale di S. Maria di Grotta Pinta.

Per la sopradetta Festività dell'Ascensione del Signore, il dopo pranzo, nella Cappella Sistina del Palazzo Apostolico Vaticano, vi furono i primi solenni Vespri intonati dalla Santità di N. Signore, coll'intervento del Sagro Collegio, della numerosa Prelatura, de' Capi delle Religioni, e di ogn'altro solito intervenire alle Cappelle Papali.

Giovedì poi per l'istessa Festività, la Santità di N. Signore dopo avere celebrata la S. Messa nella Cappella privata del suo Palazzo Pontificio Vaticano si portò al letto de' paramenti, dove fù vestito di abiti Sagri, con triregno, trasferendosi quindi alla Cappella Sistina dove assistè alla solenne Messa, che cantò l'Emo. Sig. Cardinale Carlo Rezzonico Vesc. di Porto, e S. Rufina coll'intervento di altri 22 Emi. Sigg. Cardinali, de' quali assisterono Sua Bne. al Soglio gli Emi. Boschi, Negroni, e Giov. Battista Rezzonico, il primo in qualità di prete, e gli altri due, da Diaconi; ed ai respettivi luoghi il Sig. Contestabile Colonna Principe del Soglio, i Signori Conservatori e Priore de Caporioni, il Sig. Ambasciatore di Bologna, ed il Maestro del Sagro Ospizio. A detta Cappella Papale v'intervenne altresì la numerosa Prelatura, i Capi delle Religioni; ed ogni

Digitized by Google

città del distretto di Roma. Allorchè poi s'intitolava *Diario estero*, il *Chracas* pubblicava le corrispondenze, vere o finte, delle città non appartenenti alla Comarca, purchè da Roma si trovassero a lunga distanza, come Ancona, Bologna e Ferrara per lo Stato

---

altro che vi ha luogo; avendovi pronunciata una dotta ed elegante Orazione latina il Sig. Marchese Adeodato Bisleti Arcidiacono della Catedrale di Veroli Convittore nell'Accademia de Nobili Ecclesiastici.

Terminata la solenne Messa, Sua Santità ascese la Sedia gestatoria, con triregno e flabelli preceduta Collegialmente da sopradetti Emi. Porporati, e servita respettivamente dalla Prelatura, e da tutto l'altro numeroso ceto, incamminatasi verso la Loggia che riguarda la gran piazza della Basilica Vaticana, ed adempito alla recita delle Sagre Preci, diede il SSmo. Padre la Solenne Pontificia benedizione al numerosissimo popolo di ogni condizione ivi adunato, che al comparire del suo beneficentissimo Principe si commosse, alzando voci di giubilo, con augurargli lunga serie di anni, per beneficio di tutto il Mondo Cattolico; pubblicando di poi i due Cardinali Diaconi assistenti l'Indulgenza plenaria da N. Signore concessa agli Astanti.

Venerdì mattina 29 Maggio nel palazzo Apostolico Vaticano, alla presenza di Sua Santità si tenne l'Esame de' Vescovi e vennero esaminati in Teologia Dogmatica il Rmo. P. D. Gio. Battista Ercole Caracciolo Ch. Reg. Teatino, per la Chiesa Arcivesc. di Bari: In Sagri Canoni il R. Sig. D. Lorenzo Potenza, per la Chiesa Vescovile di Ariano; ed in Teologia Morale il R. P. Fra Nicola Molinari da Lagonegro Min. Cappuccino, per le Chiese Vescovili unite di Ravello, e Scala.

Si ha rincontro da Camerino, che il Reale Infante D. Ferdinando di Spagna essendosi diretto alla volta di detta Città, per intervenire alle Feste con particolare magnificenza colà celebrate tanto di S. Venanzio martire Cittadino, e principale protettore, quanto della traslazione del Corpo del B. Giovanni da Parma VII. Generale de Min. Osservanti; fu da quel Pubblico fatto incontrare ai confini

Digitized by Google

pontificio; Napoli, Firenze e Genova per gli altri Stati italiani; Vienna, Parigi e Madrid per l'estero propriamente detto. Così, pubblicandosi ogni sette giorni, alla distanza di 24 ore, prima il *Diario estero* per le corrispondenze dal di fuori, e poi il *Diario ordinario* per la

---

di quel Ducato da quattro Deputati dei primari Cavalieri, cioè li Sigg. March. Savini, Capitan Precetti Cameriere segreto di Nostro Signore, Cavalier Prior March. Zucconi, e Luigi Foschi. Quindi circa un miglio distante dalla Porta fu incontrato eziandio da Monsignor Illmo. e Rmo. Governatore in muta, e verso sera entrando in città fu salutato, fra li evviva di numeroso Popolo, con replicate salve dai ripari.

Sua Alt. Reale onorò la Casa del Sig. Morelli dove con la sua Corte nobile, ed altri di suo servizio andò a smontare, e fu ricevuta alla porta dal Sig. Telesforo, e Signora Teresa sua consorte, i quali avevano con loro il Sig. Co. Bernabei di Ancona, e li Sigg. Marchesi Bandini Ciambelano delle MM. II. SS. RR. Apostoliche; e Co. Pericoli Capitano de' Granatieri nel Reggimento de' Corsi entrambi Camerinesi. L'atrio, la scala e l'appartamento erano grandiosamente illuminati a giorno, e il tutto era preparato colla maggiore pulizia, e splendidezza. Quivi il Reale Principe si degnò ricevere la visita in abito degl'Illmi. e Rmi. Prelati, Vescovo e Governatore, e della Pubblica Rappresentanza, col corpo della Nobiltà in gala, essendosi in tale occasione distribuito un lauto ed esquisito rinfresco.

La mattina seguente 18 in cui ricorreva la festa del detto Glorioso M. S. Venanzio si portò S. A. R. al Tempio a detto Santo dedicato, ed ivi assistè alla solenne Messa cantata con scelta musica, e Monsignor Vescovo nell'Omelia colla nota sua eloquenza parlò della decorazione, che aggiunse alla solennità un sì fausto avvenimento. Terminata la musica scese S. A. alla Chiesa sotterranea dove si venera il corpo, ed altri insigni reliquie del Santo Martire, avendo poscia voluto esservare anche l'atrio dove, secondo la pia

Digitized by Google

cronaca romana, avveniva al postutto che Roma ogni sette giorni leggeva la cronaca della città, ed ogni sette le notizie straniere. Infatti al 1° maggio 1770 usciva il *Diario estero* n. 347 e al 2 maggio il *Diario ordinario* n. 348; poi di nuovo agli 8 maggio il *Dia-*

---

tradizione, soleva il Santo Giovinetto fare orazione, ed in fine si trasferì a visitare eziandio la Chiesa Cattedrale restituendosi di poi al suo Appartamento in Casa de' sudetti Sig. Morelli ai quali S. A. R. ha usato atti di degnazione, di affabilità e di clemenza i più segnalati.

Nel dopo pranzo essendosi S. A. portata a venerare la Miracolosa Immagine di S. Maria in Via alla sua Chiesa volle quindi girare a piedi per le principali Contrade della Città, sebbene li Sigg. Pubblici Deputati sudetti la servissero continuamente con due mute di seguito. La sera andò al Teatro annesso al Palazzo Priorale, passando per la Strada tutta Illuminata a gran fiaccole. Fu ricevuta e complimentata dagl'Illmi. Sigg. Pubblici Residenti e dai Sigg. Deputati del Teatro Cardona, e Giov. Battista Orselli, dai quali tutti accompagnata e servita fino al Palco nobilmente apparato intese l'Oratorio degnandosi di lodare, e far plauso tanto al componimento musicale, quanto al concerto di violino, produzioni dei celebri fratelli Borghi Camerinesi, e dalli stessi Professori eseguiti. Si apprestò in tale occasione un grandioso generale rinfresco presentato a Sua A. R. dal Capo del Magistrato, a cui dette particolari contrasegni di benignità, e gradimento.

La mattina poi dei 19 si portò alla Chiesa de PP. Min. Osservanti, ed ivi assistè alla traslazione dall'antica alla nuova urna del Corpo del B. Giovanni da Parma settimo Generale sudetto e si degnò di permettere che il Suo Real nome e quello de' Cavalieri di suo seguito s'inserissero nell'istrumento rogato per l'autenticità dell'atto. Anzi avendo mostrato desiderio di avere qualche insigne reliquia del Sacro Corpo, Monsig. Vescovo si fece un pregio di presentarle una Costa, e un dito di Piede del medesimo.

Digitized by Google

rio estero n. 349 e ai 9 maggio il *Diario ordinario* n. 350; poi, proseguendo, ai 15 maggio il *Diario estero* n. 351 e ai 16 il *Diario ordinario* n. 352, e così per tutto l'anno.

L'indole del *Chracas* era eminentemente officiosa. Nel numero 356, in data dei 30 maggio 1778, primo ad uscire dopo il viaggio dell'abate Monti a Roma, il *Chracas* racconta degli scavi fatti, delle gite del papa, degli arrivi de' vescovi, della giustizia di piazza del Popolo, delle partenze degli ambasciatori, dei possessi de' cardinali, delle feste de' santi, dei pellegrinaggi devoti, novene, benedizioni e simili. Per sette giorni il *Chracas*, e si può dire il giornalismo di Roma, di riferibile alla città non fornì di più. Scorsi quei sette giorni, il *Chracas* tornava da capo col *Diario ordinario* e porgeva le notizie della capitale. Il numero 358 del 6 giugno è molto importante, perchè riferisce,

---

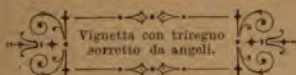
La mattina istessa accompagnato dai sudetti Prelati, e da tutta la Nobiltà si portò a piedi fino alla Porta della Città, dove montato in Carrozza partì servito fino a Valcimara dai Sigg. Cav. Zucconi, e Capitan Precetti, e fino a Macerata dai Sigg. March. Savini, e Luigi Foschi, avendo respettivamente ammessi sì gli uni che gli altri nel licenziarli al bacio della mano, e con espressioni piene di clemenza, assicurati del suo gradimento, imponendo loro di accertarne ogni altro, e di ringraziare i signori Pubblici Rappresentanti. L'incomparabile e esemplarissima Pietà, e la Clemenza, ed affabilità di questo Augusto Principe, sono restate altamente impresse nell'animo di ciascheduno. Il Sig. Telesforo Morelli sudetto lo ha servito fino in Ancona, ed ha ricevuto in regalo dal medesimo una nobile e preziosa Tabacchiera d'oro di finissimo lavoro, ed alla sua famiglia sono stati dati quaranta Zecchini di Mancia.

Digitized by Google

oltre le consuete notizie, il vasto movimento avvenuto in quell'anno a Roma nell'alto personale ecclesiastico e politico. Nominò il papa, nel concistoro del primo di giugno, 10 cardinali, in massima parte stranieri, e 16 vescovi; sostituì il cardinale Caraffa al cardinale Borghese nella delegazione di Ferrara, ed il cardinale Valenti al cardinale Borromeo in quella di Romagna; provvide a varie altre cariche ragguardevoli, come a quelle, per dir solo di talune, di *governatore di Roma*, conferita a monsignor Spinelli (essendo addivenuto cardinale monsignor Cornaro); di *commissario generale delle armi*, conferita a monsignor Mattei (essendo addivenuto governatore di Roma monsignor Spinelli); di *commendatore di S. Spirito, segretario della Consulta* ed *incaricato presso la Corte di Torino*, rispettivamente conferite ai monsignori Caffarelli, Gallo e Codronchi *).

---

*) **DIARIO ORDINARIO.**

Num. 358. In data delli 6 Giugno 1778.

In Roma MDCCLXXVIII
Nella Stamperia Cracas presso S. Marco al Corso
Con licenza de' Superiori e Privilegio.

ROMA, 6 Giugno.

Verso la fine dello scorso mese gli Emi. Sigg. Cardinali della Congreg. de' Sacri riti si adunarono nel palazzo Apostolico Vaticano, dove decisero favorevolmente la causa *Hispalen* del Ven. Servo di Dio Michele Magnara Cavalier Professo dell'Ordine Militare di Calatrava, sopra il dubbio della fama di Santità, Virtù e Miracoli in genere. La causa *Hispalen* del Ven. Servo di Dio Gio. Peccador dell'Ordine de' PP. Fate bene fratelli, sopra la validità del processo

Nell'intermezzo era uscito il *Diario estero* n. 357, in data 5 giugno 1778, il quale aveva riportato una breve corrispondenza da Napoli con gli arrivi e le

---

Apostolico di un nuovo Miracolo di fresco accaduto; e finalmente la causa parimenti *Hispalen* del Ven. Servo di Dio Fr. Sebastiano di Gesù, e Sillero Laico Professo de' Min. Osservanti, sopra la revisione dei Scritti. Delle prime due ne è Ponente l'Emo. Sig. Card. Corsini Vesc. di Sabina, e della terza S. A. R. Ema. Sig. Card. Duca di York Vesc. di Frascati.

È stato umiliato alla Santità di N. Signore un Gruppo in marmo antichissimo, rappresentante una Najade rapita da un Tritone, con due Genj sulla coda assai tortuosa, ritrovato in uno Scavo di puzzolana, dentro una Vigna fuori di porta S. Giovanni. Detto Gruppo, assai ben conservato, è stato osservato con piacere dagl'intendenti delle Antichità, e quanto prima verrà trasportato al Museo Clementino al Vaticano, che diviene l'ammirazione de Forastieri.

Monsig. Barsanti Vesc. di Fossombrone, essendosi portato in questa Metropoli, per la visita *ad limina Apostolorum*, su la sera delli 25 scaduto si portò a rassegnarsi alla Santità di N. Sig. che lo accolse con l'innata Sua clemenza, e degnossi ancora di lodare la pietà, e zelo del medesimo, specialmente nell'aver quasi ridotto al termine la Fabbrica della Sua Chiesa Cattedrale, della quale detto Prelato glie ne presentò il disegno; e ritiratosi dall'Udienza Pontificia, continua a ricevere molte visite nella Casa di S. Lorenzo in Lucina de PP. Ch. Reg. Minori ove viene alloggiato.

Essendo esposto il SSmo. Sagramento per l'Orazione continua delle 40 ore con molta magnificenza di lumi nella Chiesa di S. Silvestro in Capite, di Monache dell' Ordine di S. Chiara, dette Urbaniste, la Santità di N. Sig. Domenica dopo pranzo vi si portò alla visita, dove, secondo il suo solito, molto si trattenne, con esemplarissima divozione, a farvi orazione.

Nel Concistoro Segreto di Lunedì primo Giugno, tenutosi nel palazzo Apostolico Vaticano, la Santità di Nostro Signore, con una elegante allocuzione creò e dichiarò Cardinali Preti della S. R. Chiesa

Digitized by Google

partenze d'illustri viaggiatori; poche linee da Firenze con un cenno sul principe di Saxe-Gotha; un'informazione semi-industriale da Livorno; una buona let-

---

Monsignore Francesco Saverio Delgado Patriarca delle Indie Occidentali, ed Arcivescovo di Siviglia.

Monsignor Domenico de la Rochefouchauld Arciv. di Rohan.

Monsignor Gio. Errico a Frankenberg Arcives. di Malines.

Monsignor Giuseppe Batthian Arcivescovo di Strigonia.

Monsignor Tommaso Maria Ghilini Arcivescovo di Rodi nelle parti degl' Infedeli, e Segretario della Sagra Consulta.

Monsignor Carlo Giuseppe Filippo de Martiniana Vescovo di S. Giovanni de Maurienne.

Monsignor Lodovico Renato Edoardo de Rohan Vesc. di Canope nelle parti degli Infedeli, e Coadiutore dell'Emo. Sig. Cardinal de Rohan Vescovo di Argentina.

Monsignor Ferdinando de Souza, e Silva Principale della Chiesa Patriarcale di Lisbona.

Dell' Ordine de' Diaconi *(furono creati cardinali):*

Monsignor Giovanni Cornaro Governatore di Roma.

Monsignor Romualdo Guidi Commendatore di S. Spirito in Sassia.

Quindi la medesima Santità Sua propose:

La Metropolitana Chiesa di Bari, per il Rmo. P. Gio. Battista Ettore Caracciolo, Sacerdote Patrizio Napoletano, Chierico Regolare Teatino e Proposito della Casa di S. Maria degl'Angeli de' Teatini di Napoli.

La Chiesa Vescovile di Cava in Provincia di Salerno, Regno di Napoli, per Monsig. Michele Tafuri Vesc. di Ravello e Scala.

La Chiesa Vesc. di Parenzo nell'Istria, per Monsig. Francesco Polesini Vesc. di Pola.

Le Chiese Vescovili di Ravello, e Scala unite, nel Principato Ultra, Regno di Napoli, per il Rmo. P. Fr. Nicola Molinari da Lagonero, Sacerdote della Diocesi di Policastro, Min. Cappuccino.

La Chiesa Vesc. di Ariano nel Principato Ultra, Regno di Napoli, per il R. Sig. D. Lorenzo Potenza, Sac. della Diocesi di Marsiconovo, destinato Vicario Generale dell'Emo. Branciforte Vescovo di Girgenti.

Digitized by Google

tera da Bologna; notizie compendiate da Genova e da Venezia; lunghi ragguagli politici e commerciali da Parigi, Madrid, Londra e Vienna. Poichè da Madrid

---

La Chiesa Vesc. di Viviers nella Linguadoca, per il R. Sig. Don Carlo de la Font de Savine, Sacerdote della Dioc. di Embrun, Vicario Generale di Mende.

La Chiesa Vescov. di Cidonia nell'Isola di Creta, parti degli Infedeli, per il R. P. D. Francesco Filippo Taboureau Sacerdote della Diocesi di Parigi, Monaco Cluniacense.

La Chiesa Vesc. di Samaria nella Palestina, parti degl'Infedeli, col Suffraganeato di Magonza, per il R. Sig. D. Agostino Francesco di Strauss, Sacerdote della Città di Magonza, Decano della Collegiata di San Stefano.

La Chiesa Vescovile di Gerico nella Palestina, parti degl'Infedeli, col Suffraganeato di Fulda, per il R. Sig. D. Lothario de Breidbach a Burresheim, Sacerdote della Città di Magonza, Monaco del Monastero Fuldense.

La Chiesa Vesc. di Ebron nella Palestina, parti degl'Infedeli, col Suffraganeato di Caminieck, per il R. Sig. Giuseppe Simon Sacerdote di detta Diocesi di Cambray, Monaco dello stesso Monastero.

La Metropolitana Chiesa di Oristano in Sardegna, per Monsignor Giacomo Francesco Tommaso Astefano Vescovo di Nizza.

La Chiesa Metropolitana di Cagliari in Sardegna, per il R. P. M. Vittore Melano da Portola Sacerdote della Diocesi di Mondovì dell'Ord. de Predicatori.

La Chiesa Metropolitana di Guatimala delle Indie Occidentali, per il R. Sig. D. Gaetano Franaos de Monroy, Sacerdote della Diocesi di Leon, Canonico della Cattedrale di Placencia.

La Chiesa Vesc. de Truxillo nelle Indie Occidentali per il R. Signor D. Baldassarre Giacomo Martinez Campanon Sacerdote della Dioc. di Chalahorra, Cantore nella Chiesa Metropolitana di Lima.

L'Emo. de Bernis propose:

La Chiesa Vescovile di Le Mans in Francia per Monsig. Gaspardo de Jouffroy Gouffons, già Vesc. di Gap.

Digitized by Google

e da Lisbona le notizie erano scarse, il *Chracas* sopperiva dando a bocconi il trattato d'alleanza e di commercio fra le due nazioni cristiane, sopracchiamate

---

L'Emo. Pallavicini propose:

La Chiesa Vesc. di Noli nel Genovesato per il R. Sig. M. Benedetto Solari Sacerdote della Città di Genova, dell'Ordine de Predicatori.

Dipoi la medesima Santità Sua dichiarò, e deputò Legati a Latere per un triennio:

Di Ferrara l'Emo. Sig. Cardinal Francesco Carafa.

Di Romagna l'Em. Sig. Cardinale Luigi Valenti-Gonzaga.

Indi fu fatta l'Istanza per il Pallio della Metropolitana Chiesa di Bari per Monsig. Gio. Battista Ettore Caracciolo Arcivescovo eletto, presente.

E di nuovo per il Pallio della Metropolitana Chiesa di Oristano per Monsignor Giacomo Francesco Astefano Arcivescovo traslato, assente.

Indi per il Pallio della Metropolitana Chiesa di Cagliari per Monsig. Vittore Melano di Portola Arcivescovo eletto, assente.

E finalmente per il Pallio della Chiesa Metropolitana di Guatimala nelle Indie per Monsig. Gaetano Franaos de Monroy Arcivescovo eletto, assente.

Il dopo pranzo del medesimo Lunedì i tre nuovi Emi. Sigg. Cardinali presenti in Roma, Ghilini, Cornaro e Guidi, si portarono ciascuno separatamente dalle respettive loro abitazioni, all'appartamento dell'Emo. Sig. Card. Pallavicini Segretario di Stato al palazzo Pontificio Vaticano, e dal medesimo porporato furono introdotti dalla Santità di N. Sig. a ricevere colle solite formalità la berretta cardinalizia.

In quel medesimo giorno quasi tutta questa Nobiltà in gala, per la suddetta seguìta promozione, si portò a passare i complimenti di congratulazione con i tre novelli Porporati qui presenti, e colle Parentele respettive, anche degli altri assenti, quale complimento è durato anche nei giorni seguenti; e per due sere continue si fecero

Digitized by Google

l'una *la cattolica* (Spagna) e l'altra *la fedelissima* (Portogallo); nè debbesi lasciare senza speciale rimarco, a proposito del trattato suddetto, la citazione

---

per la città pubbliche illuminazioni di torce, fiaccole, lanternoni ed abruciamento di botti ai palazzi degl'Emi. Sigg. Cardinali, Ambasciatori, Ministri Regi, Principi, Prelati, ed altra Nobiltà; essendosi contradistinte le Facciate delle Chiese Regie di S. Maria dell'Anima della Nazione Teutonica; di S. Luigi de Francesi, di S. Giacomo de Spagnoli, di S. Antonio de Portoghesi, e di altre Chiese Nazionali; inoltre li due Collegi Nobili Germanico-Ungarico e Clementino, per essere stato alunno nel primo l'Emo. Sig. Card. Gio. Eurico a Frankenberg Arcivescovo di Malines in Fiandra; e nel secondo, convittore l'Emo. Sig. Cardinale Tommaso Maria Ghilini Arcivescovo di Rodi in part. Segretario della Sagra Consulta.

Di più grandiosa è stata l'illuminazione fattasi nella facciata della Chiesa ed Archiospedale di S. Spirito in Sassia per l'Emo. Signor Card. Guidi stato vigilantissimo Commendatore in detto luogo Pio, oltre di esservi state erette due Orchestre di strumenti musicali, che in dette sere fecero vaghe ed armoniose sinfonie; e per detto Emo. venne illuminata ancora la facciata dell'Oratorio della Ven. Arch. di S. Andrea delle Fratte, della quale Sua Emza. è stato zelantissimo Primicerio.

L'Emo. Sig. Card. Bandi Vescovo d'Imola, in contrasegno del giubilo provato per l'esaltazione alla Sagra Porpora del novello Emo. Sig. Cardinal Guidi, le ha, come suo Concittadino, fatto presentare in di Lui nome per mezzo dell'Ab. Lorenzo Eugenj suo Agente, un bellissimo e nobile Rocchetto di punto di Venezia di straordinaria altezza, ed una Panattiera di argento dorata, e smaltata, con sua posata compagna.

Stabilitosi dalla Santità di N. Sig. di tenere Giovedì mattina 4 giugno il Concistoro pubblico, per dare il Cappello Cardinalizio alli tre nuovi Emi. Porporati presenti in Roma, Ghilini, Cornaro, Guidi, ed essendosi portati al palazzo Apostolico Vaticano 25 Emi. Porporati, essendovi anche concorsa molta Nobiltà sì Romana, che Forestiera,

Digitized by Google

fatta dell'ultima più prossima convenzione stabilita fra i due regni finitimi, la quale era nientemeno che del 1668. Una convenzione che aveva durato 110 anni!

---

trasferitisi li tre nuovi Emi. dalle respettive loro abitazioni, serviti dalle loro Corti nobili, e servitù in livrea di gala; e premesse prima dalli tre novelli Porporati nella grande Pontificia Cappella le formalità accostumate del Giuramento per l'osservanza delle Bolle Apostoliche, ed adempitosi ad ogni altra cerimonia solita praticarsi in somiglianti congiunture, diede loro il SSmo. Padre, colle formole consuete, il Cappello Cardinalizio.

Conforme poi sogliono praticare li nuovi Emi. Porporati di portarsi lo stesso giorno che prendono il Cappello Cardinalizio, il dopo pranzo, alla visita della Basilica di S. Pietro in Vaticano, ed indi a quella dell'Emo. Decano del S. Collegio per dar così principio alle loro pubbliche visite dell'istesso S. Collegio; circa le ore 21 si portarono unitamente alla visita della detta Basilica con decoroso Treno di Carrozze, e servitù propria, e con numeroso corteggio di altre Carrozze mandate con i respettivi Gentiluomini da tutti gli altri Signori Cardinali, Ambasciatori, Ministri Regi, Principi ed altra Nobiltà primaria; avendo lasciato nel partir dalla Basilica copiosa elemosina a poveri; e finalmente condottisi a far visita all'Em. Sig. Cardinale Gio. Francesco Albani Decano del Sagro Collegio, furono ricevuti da Sua Emza. con molta gentilezza a sè connaturale, che in tale occasione fece distribuire un copioso rinfresco di più sorti di gelati.

Con i soliti biglietti di questa Segreteria di Stato, dalla Santità di Nostro Signore si sono conferite le seguenti cariche:

Monsig. Spinelli, Governatore di Roma.
Monsig. De Gregori, Uditore della Camera.
Monsig. Mattei, Commissario generale delle Armi.
Monsig. Livizzani, Presidente della Legazione di Urbino.
Monsig. Caffarelli, Commendatore di S. Spirito.
Monsig. De Pretis, Presidente delle strade.
Monsig. Airoldi, Segretario dei Sagri Riti.
Monsig. Albani, Prefetto dell'Annona.

Digitized by Google

Eravi adunque allora maggiore abilità nel compilarle, o più coscienza nell'eseguirle, o plutarchiana arte di leggiferar poco per aver saldo governo, chè i nazio-

Monsig. Antonio Maria Doria, Presidente della Grascia.

Monsig. Gallo, Segretario di Consulta.

Monsig. Carafa Vescovo di Mileto, Segretario dei Vescovi e Regolari.

Chierici di Camera i Monsig. Mastrozzi, Vai e Silva.

Monsig. Della Posta, Segretario del Buon Governo.

I Monsignori De Vecchi e Magnani Ponenti del Buon Governo.

Monsig. Sersale, votante di Segnatura di giustizia.

Monsig. Vinci, Presidente di Camera.

Monsig. Carandini, Luogotenente dell'Emo. Vicario.

Monsig. Luigi Ruffo, Assessore del Governo.

Monsig. Albizi, Economo della R. Fabbrica.

Monsig. Paracciani, Giudice della R. Fabbrica.

Monsig. Castracani, Vice Legato di Ferrara.

Sig. Abb. Luigi Luzi, Sotto Datario.

Governatori.

Fermo: Monsig. Arrigoni.

Spoleto: Monsig. Serra.

Camerino: Monsig. Celano.

Sabina: Monsig. Orsini.

Prefetto di Norcia: Monsig. Campanari.

Incaricato della S. Sede presso la Corte di Torino: Conte Codronchi.

Uditore della Nunziatura di Napoli: il Sig. Ab. Saverio Servanzi.

Inoltre dalla Santità Sua sono stati scelti a portar le Berrette Cardinalizie:

Agli Emi. De Frankenberg e Battyan in Germania, Monsig. Lorenzo Ruspoli.

All'Emo. Delgado in Spagna, il Sig. Abb. Fabri-Ganganelli.

Agli Emi. Rochefoucauld e De Rohan in Francia, Sua Ecc. il Sig. D. Romualdo Onesti.

Digitized by Google

nali ed internazionali regolamenti moderni sono appena stipulati che già vengono aboliti, ed è miracolo se durano 110 giorni!... *).

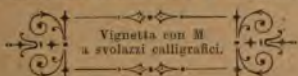
All'Emo. De Souza e Silva in Portogallo, Monsig. Francesco Serlupi.

All'Emo. De Martiniana in Torino, il Sig. Marchese Cavalchini.

Li RR. PP. Ch. Reg. Minori, dopo aver celebrato nella loro Chiesa in S. Lorenzo in Lucina, con divoto Triduo con Esposizione del SSmo. Sagramento e gran concorso di popolo precedente la festa del B. Caracciolo loro Fondatore, Giovedì 4 Giugno ne solennizzarono la festa corrente con ricco apparato, Messa e Vesperi accompagnati da scelta e numerosa musica diretta dal virtuoso Maestro di Cappella Sig. Pietro Crispi e con grandiosa illuminazione di cera, particolarmente all'Altare del Beato. La mattina vi si portarono e celebrar la S. Messa diversi Prelati, li Capi delle Religioni, ed altri ragguardevoli Ecclesiastici, ed alla visita vi furono alcuni Emi. Porporati. Il concorso sì nella vigilia, come nel giorno della festa fu grande e continuo di ogni ceto di persone per venerare il Beato, e acquistarsi altresì la Indulgenza plenaria.

La Santità di N. Signore ha dichiarato *vivae vocis oraculo* Vescovo Assistente al Soglio Pontificio Mons. Fr. Giacomo Maria de Tarsia dell'Ord. dei Minimi di S. Francesco di Paola, Vescovo di Martureno in Calabria.

*) DIARIO ESTERO.

Num. 357. In data delli 5 Giugno 1778.

In Roma MDCCLXXVIII
Nella stamperia Cracas presso S. Marco al Corso
Con licenza de' Superiori e Privilegio.

NAPOLI, 19 Maggio.

Giunsero ieri dalla Sicilia due de' Reali Sciabecchi, venuti per prendere, e trasportare a Palermo il Reggimento di Cavalleria Real Sicilia, e poi ricondur quà il Reggimento della Regina.

Digitized by Google

I fatti enunciati dal *Chracas*, come s'apprende alla lettura de' tre numeri veduti, riguardano un periodo di 15 giorni per Roma (cronaca cittadina) e di 20 in

---

È partito alla volta di Firenze Milord Tilney, che da molti anni passò l'inverno, e successivamente in quella Capitale l'Estate.

Trovasi qui da qualche giorno la Marchesa di Ligneville che dimora presso la Duchessa di Mugnano sua cognata, e sabato scorso fù presentata in Portici alla Maestà della nostra Regina, dalla quale ricevè la più distinta accoglienza.

Domani parte per Coppenhagen il Con. D. Ferdinando Lucchesi, che và a risedere in qualità di Ministro Plenipotenziario di questa Corte presso quella di Danimarca. Sta pure in procinto di partire per Madrid il Principe della Riccia, che va a coprire il posto di Capitano della Compagnia Italiana delle Reali Guardie del Corpo di Sua Maestà Cattolica.

FIRENZE, 25 Maggio.

Sabato mattina partì alla volta di Venezia il Principe Augusto di Saxe-Gotha, che viaggia sotto nome di Conte di Rhode. Nella sera antecedente egli aveva onorato la conversazione della Corilla, dove si compiacque di far sentire un famoso e singolare professore di Violoncello per nome Slick Tedesco, stipendiato al di lui servizio.

LIVORNO, 23 Maggio.

I riscontri recenti che abbiamo della nave Austriaca, Giuseppe e Teresa, partita da questo porto nel Settembre del 1776 per la Costa di Coromandel, confermano quanto da noi fu detto, cioè che non era vero, che si fosse perduto, secondo la voce divulgatasi, nè l'equipaggio, nè il ricco carico della medesima. Anzi questi nostri negozianti Ottofranch e Compagni hanno ricevute lettere dal Capitano della medesima Nave, il quale dà parte di essere felicemente arrivato nei luoghi di sua commissione, senza veruno incaglio.

Scrivono da Tanger che ai 29 Marzo giunse in quel porto la Fregata Francese la Graziosa, sulla quale era imbarcato l'Ambasciatore, che il Rè di Marocco aveva fatto passare in Francia, e fu

Digitized by Google

25 giorni per l'estero (politica e fatti vari); nè il *Chracas*, per quel periodo, poteva dare di più. Frattanto però quante nuove furono trasandate, anche di quelle

salutata da 21 colpo di cannone, che essa restituì volta per volta. Nel giorno appresso furono sbarcati i donativi mandati in dono dal Rè di Francia a quella Corte, consistenti in lavori di Gioie, in servizi di oro, e di Argento per il thé, e caffè, in Pendule, Orologi, Sciabole, Porcellane di Sevre, in Stoffe ricche, Panni, ed altri generi.

BOLOGNA, 26 Maggio.

Sull'ora, e mezza della sera dei 19 Stante fece qui ritorno da Roma il nostro Emo. Sig. Cardinale Arcivescovo, il quale ne' susseguenti giorni ha ricevuto le visite da tutti gli Ordini della Città, tanto Secolari che Ecclesiastici.

Concorrendo in questa nostra Città copiosa Foresteria, e particolarmente di cospicua Nobiltà, che portasi a godere del più volte nominato magnifico spettacolo dell'Alceste, che si rappresenta in questo nuovo pubblico Teatro, si sono avute ancora in questi passati giorni le loro Altezze Reali, l'Arciduca Ferdinando di Austria Capitano Generale della Lombardia Austriaca, l'Arciduchessa Maria Beatrice d'Este Sua Sposa, qui pervenute nel dopo pranzo di Giovedì ultimo scorso, e Sua Altezza Reale Maria Amalia Arciduchessa d'Austria Sposa del Reale Infante D. Ferdinando, giunta Domenica di buon mattino, guardando detti rispettabilissimi Personaggi uno strettissimo incognito, avendo tutti preso alloggio alla nobile Locanda del Sig. Carlo Borsini detta del Pellegrino. Nel tempo di loro dimora hanno goduto non solamente lo spettacolo dell'opera sudetta, ma altresì de' Veglioni con maschera avuti in detto Teatro; sono stati ad osservare il pregevole nostro istituto delle Scienze, siccome pure il sontuoso Tempio della Beatissima Vergine di S. Luca distante dalla Città tre miglia, e tutto altro più rimarchevole di osservazione. Hanno ricevuto Trattamenti da questo nostro Emo. sig. Cardinale Legato; una nobilissima conversazione dalla Casa Senatoria Caprara, la quale particolarmente si è dato l'onore di servire continuamente i Reali Arciduchi; e la Reale Infanta è stata servita

Digitized by Google

che in Europa destarono meraviglia universale, o che riferivansi all'interno di Roma! Il *Chracas* presso a poco s'impinguava col mezzo adoperato anch'oggi dai

---

dal Sig. Senatore Ghisglieri, il quale ebbe altresì l'onore jeri sera di dare a tutte le sovraccennate Altezze Reali un Accademia di canto, e suoni, ed una lautissima cena; dopo di che essa Reale Infanta fece tosto partenza di ritorno a Parma.

VENEZIA, 23 Maggio.

Scrivono da Costantinopoli, che non solo il nuovo Kan Selim Guerray, ma tutti i Turchi erano stati discacciati dalla Crimea, ma la Porta pensava a rimetterlo con tutte le sue forze. Sahim dunque sostenuto dalla Russia, non solo possiede la Crimea, ma pretende anche gran parte della Bessarabia, ed i Moscoviti mostravano di voler bloccare Oczacow; quindi si radunavano sempre più truppe nell'Impero Ottomano, giacchè più non sperasi la pace.

GENOVA, 23 Maggio.

Si è saputo, che le tre nostre galere partite nella scorsa settimana da questo porto, erano approdate al Golfo della Spezia, da dove poi si rimissero alla vela per fare il loro corso contro i legni Turchi nell'Isole circonvicine, e garantire la nostra navigazione, unitamente al Pinco armato in guerra.

Mercoldì mattina fu pubblicata una nuova legge colla quale il Sermo. Governo proibisce non solo in questa Capitale ma in tutto il Dominio i Giuochi del Biribis, Bassetta, Faraone, ed altri di azzardo, dai quali ne risultavano de' gravissimi danni alle famiglie, scapito al commercio, e detrimento alla Repubblica, sotto pena ai contravventori di qualunque grado, e condizione di scudi 200 d'argento, o di 6 mesi di carcere.

PARIGI, 11 Maggio.

Nel dì 6 il Re fece la rivista delle Guardie Francesi e Svizzere nella pianura de' Sabbioni.

La gravidanza della Regina ha privato il pubblico della fortuna di vederla. Il tempo era bello, e l'affluenza degli spettatori straordinaria.

Digitized by Google

giornali, colle forbici, e perciò non poteva offrire più frequenti e più fresche notizie, perchè rari erano i corsi di posta, nè gli era dato di racimolare molti

Il Duca di Chartres prese congedo nel dì 3 dalle LL. MM. e famiglia Reale per incamminarsi a Brest a prendere il Comando della sua Divisione della Flotta che è pronta a fare vela in numero di 29 Vascelli di Linea. Il momento della sua partenza e tutti i suoi movimenti dovevano regolarsi su di quelli dell'Ammiraglio Keppel; onde siccome questi è già partito da Spithead alla testa di 15 Vascelli, non si dubita che verrà immediatamente seguitato dalla nostra Flotta suddetta per osservare la sua direzione.

Frattanto non era permesso nè ai Forestieri nè a Nazionali di visitare il Porto di Brest per impedire che la troppa affluenza de curiosi non servisse d'imbarazzo ai lavori della Marineria, e contribuisse a far incarare eccessivamente le vettovaglie.

Il Comandante della Marina di Rochefort ha ricevuto ordine di cambiare il destino delle Fregate la Giunone, la Coraggiosa e il Rosignolo. Invece di portarsi alle Colonie, esse debbono rimanere sulla Costa per proteggere l'ingresso ne' Porti di Francia, e l'uscita de' Vascelli Mercantili Francesi, e di quelli delli Stati-Uniti e impedire occorrendo colla forza, che non siano presi o visitati da Vascelli Britannici, o altrimenti condurre nel porto più vicino gli Armatori di quest'ultima Nazione che incontreranno, e consegnargli all'Ammiragliato per essere ritenuti fintantoche S. M. non abbia manifestato sopra di ciò le sue intenzioni. A questo effetto i Capitani hanno da scortare fino a 40 leghe per mare i Vascelli Francesi e quelli degli Stati-Uniti; e rispetto a quei di S. M. Britannica, vien raccomandato di trattarli con tutta la discrizione e prudenza possibile, con far si per altro che sia rispettata la bandiera di Francia.

MADRID, 6 Maggio.

La Fregata Francese la Chimera distaccata dalla Squadra partita da Tolone sotto gli ordini del Conte di Estaing aveva avuto l'incarico di portare un dispaccio al Comandante della Flotta Spa-

Digitized by Google

fatti dai periodici italiani ed esteri, perchè n'arrivavano ebdomadariamente a Roma pochissimi, una ventina a dir molto. Non mancavano i comunicati del

gnuola in Cadice, come fece con tutta speditezza, e dopo di avere eseguita la sua commissione si rimise in alto mare per riunirsi alla sua squadra.

SEGUE IL TRATTATO DI AMISTÀ, GARANZIA, E COMMERCIO TRA IL RÈ CATTOLICO, E LA REGINA FEDELISSIMA.

In conseguenza di sì grandi utili, e lodevoli mire e per giungere alla loro esecuzione, l'Altissimo, Potentissimo ed Eccellentissimo Carlo III Re di Spagna e delle Indie, e l'Altissima, Eccellentissima e Potentissima Principessa Maria Regina di Portogallo, e dell'Algarvie, ec. essendo convenuti di nominare respettivamente dei Plenipotenziari, Sua Maestà Cattolica il Re di Spagna ha nominato dal canto suo l'Emo. Sig. Don Giuseppe Monino Conte di Florida Bianca ec. e Sua Maestà la Regina Fedelissima di Portogallo ha nominato per suo Plenipotenziario l'Eccmo. Sig. D. Franc. Innocenzo de Souza Coutinho, Commendatore dell'Ordine di Cristo ecc. i quali Ministri Plenipotenziari informati dell'intenzione de' loro rispettivi Sovrani, dopo di essersi comunicate scambievolmente le loro Plenipotenze, ed averle trovate in buona e debita forma hanno firmato e concluso a nome de due Sovrani gli Articoli seguenti.

I. In conformità di quanto fu convenuto e stipulato tra le due Corone nel Trattato dei 13 Febbraio 1668, il quale confermasi col presente e specialmente il contenuto de' suoi Articoli 3, 7, 10, 11, analizzandoli e ratificandoli secondo lo spirito di altri antichi Trattati, a cui si riportano i detti quattro Articoli, che si osservavano sotto il Regno del Re D. Sebastiano, e quello de' Trattati conclusi fra la Spagna e l'Inghilterra ai 15 di Novembre 1630 e ai 23 di Maggio 1667 che riguardavano anche il Portogallo, i due Sovrani contraenti tanto per loro che per i loro Eredi, e Successori dichiarano, che la pace e amistà che hanno fra di essi rinnovellato e dovrà aver effetto fra i loro sudditi respettivi in tutta l'estensione de' loro vasti Dominj ne' due Emisferi, dovrà essere conforme e sul medesimo piede

Digitized by Google

Governo, e tale fu certamente la notizia che riguardava il vescovo di Mallo ed i soppressi gesuiti, stampata il settembre 1779 (1), ma il laconismo abitudi-

dell'alleanza e buona unione che regnava fra le due Corone ne' tempi de'Re Carlo I e Filippo II di Spagna e D. Emanuelle, e D. Sebastiano Re di Portogallo; e che le LL. MM. Cattolica e Fedelissima e tutti i loro sudditi respettivi dovranno prestarsi reciprocamente gli ajuti, e buoni servigi soliti praticarsi tra buoni e veri amici e alleati con procurarsi gli uni e gli altri vicendevolmente tutto il bene e vantaggio possibile e con opporsi del pari al male e ai pregiudizi respettivi.

II. In sequela dell'Articolo precedente e di quegli stipulati in tutti gli antichi Trattati ai quali uno si rapporta (eccettuati quegli a cui è stato posteriormente derogato) le LL. MM. Cattolica, e Fedelissima promettono di non mai entrare in guerra, trattato, nè alleanza l'un contro l'altro in veruna parte de' loro Stati ne' due Mondi e di non dare direttamente soccorsi nè sussidj di qualunque specie, asilo ne' loro Porti, nè passaggio pei loro Dominj, e d'impedire che i loro respettivi sudditi diano quanto sopra ai nemici d'una delle due Corone, ma che al contrario s'avviseranno reciprocamente, e di buona fede di ciò che potranno scoprire, sapere, o sospettare che si trami contro uno de' due, e loro Dominj e Possessioni, tanto ne' loro Regni che fuori; ne' quali casi dovranno soccorrersi scambievolmente e procurare di comun consenso d'impedire i mali e danni macchinati contro l'una delle due Potenze; e a questo effetto gli Alti Contraenti daranno gli ordini e istruzioni necessarie ai loro

(1) « Leggendosi in varie gazzette, che il vescovo di Mallo abbia fatto aprire nell'Alba Russia un noviziato di soppressi gesuiti, come se glie ne fosse stata concessa dalla S. Sede la legittima facoltà; a disinganno del pubblico asseriamo, e con sicuro fondamento, che quanto in dette gazzette si legge intorno a tale offerta concessione, ed alla correlativa figurata intenzione del Regnante Sommo Pontefice, è tutto suppositizio non solo, ma che allo stesso vescovo ne costava plenariamente la insussistenza, anzi la contrarietà ». (*Diario ordinario di Roma* — CHRACAS, N. 490, in data 11 settembre 1779).

Digitized by Google

nario di siffatte inserzioni contribuiva poco alla riempitura e varietà del giornale. Piuttosto allora, come adesso, aggiungeva non poco alle pubbliche gazzette

---

Ministri nelle Corti Straniere come ancora ai Vicerè e Governatori delle loro Provincie tanto in Europa che all'Indie.

(Sarà Continuato).

LONDRA, 1 Maggio.

Jer l'altro nella Camera de' Pari si lesse per le prima volta il progetto, tendente a levare una somma di danaro per via d'imprestito o di biglietti dello Schacchiere. In esso giorno i Comuni risolvettero intorno al sussidio che si accordassero 402622 lire sterline pel mantenimento della milizia dalli 24 Marzo fino a' 24 Dicembre dell'anno corrente; 47559 per le uniformi della soldatesca, e 55699 per la spesa di tre nuovi reggimenti che debbonsi levare in Iscozia dalli 25 aprile a tutto li 24 Dicembre suddetto.

Jeri furono trasmesse alla Camera alcune memorie contro i progetti, che hanno per iscopo d'incoraggiare il Commercio d'Irlanda, riguardo le quali venne prescritto, che se ne facesse la lettura li 6 dell'Andante.

I nostri militari apparecchi si prosieguono sempre colla stessa attività, affinchè se mai fossimo costretti a sostenere una guerra con Potenze straniere, possiamo essere ciò non ostante in grado di agire con vigore tanto in mare che in Terra, e ridur le nostre Colonie all'ubbidienza ed alla sommissione.

Sonosi in questi giorni imbarcati per la Nuova Scozia alcuni corpi, che sono stati recentemente levati, e diverse reclute pe' reggimenti, che trovansi in America, per dove partiranno altre truppe di rinforzo, e molti vascelli da guerra.

Scrivono dall'America, che nel passato febbraio 8000 uomini delle quattro Provincie della Nuova Inghilterra, 1000 distaccati dall'armata del Generale Washington, e 1000 della Provincia della Nuova-Yorck avevano ricevuto ordine di marciare senza indugio verso il Canadà sotto la direzione del Generale Arnold. Dicesi che il Marchese de la Fayette comanderà in secondo luogo questa spedizione.

Digitized by Google

il pubblico richiamo fatto nell' interesse degli scrittori, dei cerretani e degli industriali di diverso conio. Ecco, per mo' d'esempio, due richiami, i quali sono ab-

la quale pretendesi che sia intrapresa ad istanza della Nobiltà, e de' Paesani, che dimorano a Monte Reale, a Tre Fiumi, a S. Giovanni ecc. Il Generale Carleton ha sotto i suoi ordini da circa 4000 uomini di truppe regolate, oltre una numerosa milizia; ma pare che questa ultima, in caso di rivoluzione, potesse essere piuttosto nocevole, che vantaggiosa agl'interessi del Governo.

Recano certi particolari avvisi della Carolina Meridionale che vi era stata spedita una nuova forma di giuramento di fedeltà da prestarsi al Governo Repubblicano da quella Colonia. Avendo per tanto il Sig. Gio. Rutledge che ne era Presidente, rifiutato di prestarlo, diede la sua dimissione, e lo stesso fece eziandio il Sig. Arturo Midleton, che fu promosso di poi alla detta Carica; ma il Sig. Rawline Lowdens che venne ad ambedue surrogato, ne approvò la forma, e prestò il giuramento fra le acclamazioni di una gran moltitudine di persone. Aggiungesi che il motivo del rifiuto de' due primi è stato che il nuovo giuramento ampliando le prerogative del Popolo, rende la forma di Governo più democratica di quello che fosse per lo innanzi, in cui era stata eguagliata per quanto potevasi, alla Costituzione d'Inghilterra.

Altra di LONDRA, 28 Maggio.

I membri Cattolici delle due Camere del Parlamento han presentata al Re una lettera con cui l'assicurano dell'affezione loro verso la sua persona, dell'inviolabile loro impegno per la causa, e pel buon essere della madre patria e dell'avversione loro verso tutti quelli, che formano cattivi disegni contro la dignità della Corona non meno che contro gl'interessi, e la tranquillità de' suoi sudditi.

Anche i Cattolici d'Irlanda dimostrano una generale emulazione, ed un ardente desiderio di secondare le mire del Governo, e di sostenere nella presente crisi gli sforzi del Re. Credesi, che sien per essere in quest'occasione accettate le loro offerte, e che la premura, che essi hanno di rendere servigi essenziali, possa meritar

Digitized by Google

bastanza curiosi. Nel diario di luglio si raccomanda *la tintura antiscorbutica di Monsù Duty, che si vende in via Frattina, vicino al quartiere dei sol-*

---

loro la rivocazione di molte leggi pregiudizievoli al loro commercio.

Li 2 dell'andante le Loro Maestà partirono da S. James per Portsmouth, affine di vedervi la gran Flotta.

Si è avuta notizia, che dopo di avere lo scritto armatore Americano il Cacciatore incrociato per qualche tempo nel canale d'Irlanda, ed inquietate le coste di questo Regno, e di quello di Scozia, si è impadronito di una sialuppa del Re di 14 cannoni, dietro un combattimento di un'ora e mezzo, in cui morirono il Capitano, ed il Tenente dello stesso legno, e vi ebbero altri 22 uomini tra morti e feriti. Sentesi però in questo punto, che l'Armatore medesimo sia stato preso nel suo ritorno da una Fregata di Sua Maestà che similmente incrociava in quelle parti.

VIENNA, 14 Maggio.

Si sono continuate in questi giorni per le due Armate le spedizioni di munizioni da bocca, e da guerra, reclute ed utensili da cucina si per l'Uffizialità, che per le Truppe, e in questa mattina sono anche partiti molti altri cavalli di rimonta scortati dai Dragoni per servizio della Cavalleria.

Il Quartiere generale dell'Imperatore è sempre a Brandais in Boemia, cioè lontano una mezza giornata da Praga. La Maestà Sua va sempre visitando i diversi posti coi Marescialli Lascy, Laudon e Principe Carlo di Lichtenstein; ed ultimamente è stato ad osservare i confini tra la Boemia e la Sassonia.

L'Augusta nostra Sovrana ha fatto di fresco pubblicare un perdono generale per tutti quei Disertori delle Sue Armate, che dal principio del corrente mese fino a tutto il venturo Agosto ritorneranno ai respettivi loro Reggimenti.

Oltre gli scritti 16 carri di danaro spediti da questa Cancelleria di Guerra, per gli eserciti della Boemia, e della Moravia se ne sono mandati altri 12 con lo stesso carico.

Digitized by Google

dati, incontro al calderaro. Raro specifico solo al mondo! (1) Non guari dopo era medesimamente raccomandato *Battista Ricci di Genova, che fabbrica a Roma la pasta di Genova a strada della Croce,* e se n' indicavano i prezzi correnti, stabiliti per le paste fine, bianche e gialle (fettuccie, fettuccine, fidelini, maccheroncini, maccheroni, pastarelle, semolencino e semolella) a baj. 35 la decina; per la minestra un po' più ordinaria a baj. 2 $^1/_2$ la libbra, e a baj. 2 la minestra di terza qualità. (2)

Le stanze di geniale intrattenimento, le società d'arti e mestieri ed i circoli politici costituivano l'anno 1778, come un secolo dopo, un numero straordinario di piccoli e svariati consorzi, che si distinguevano in mezzo del grande e comune consorzio di tutta la città, come le brattee d'uno stesso cono, e funzionavano pe-

---

È stato distribuito a ogni stazione un certo numero di Corrieri, e così siamo in grado di poter essere ogni 6 ore ragguagliati dello stato di Sua Maestà l' Imperatore.

Berlino, 4 Maggio.

Il Conte di Cobenzel Ministro delle LL. MM. II. RR. e l'inviato di Sassonia hanno avuto in questi giorni varie conferenze col Conte di Finckenstein Ministro di Gabinetto del nostro Sovrano e se ne inferisce che per parte del primo siano state fatte nuove proposizioni di accomodamento. Contuttociò i Reggimenti che sono in movimento in tutti gli Stati Prussiani per formare le due grandi armate, continuano la loro marcia. Quello di Wosfersdoff comandato

---

(1) Chracas, ossia *diario ordinario di Roma* — In uno dei numeri di luglio del 1778.

(2) Chracas *suddetto*. In uno dei numeri verso la fine dell'anno 1778, o sul principio dell'anno 1779.

Digitized by Google

culiarmente, come i visceri d'un solo corpo. *Le molte piccole compagnie, o circoli di Roma, s'agitano in questa metropoli, come altrettante piccole città*; così scriveva il Goethe pochi anni dopo nei suoi ricordi d'Italia. Non escludiamo i circoli politici, perchè, in fatti, esistevano anche allora. Eravi qualche differenza nella nomenclatura dei consorzi e nei gusti delle persone, le quali ne facevano parte, ma nella sostanza e negli scopi, no. Le due età, la nostra e quella d'allora, ebbero comuni i nomi di circolo, accademia e collegio e, tra il più e il meno, con statuti non molto variati.

---

dal Tenente generale di tal nome passò di qui ai 22 d'Aprile con una gran quantità di bagagli; e gli altri Reggimenti Prussiani distribuiti nella Westfalia lo seguiteranno successivamente per avere la maggior parte già attraversato il Vescovado d'Hildesheim.

Il Principe Enrico fa continuamente esercitare le Truppe nel tempo che si spediscono al loro destino i di lui equipaggi.

BRANDEMBURGO, 11 Maggio.

Gli abitanti di questi distretti a cui era stato ingiunto di somministrare colla più pronta sollecitudine i Foraggi, hanno ottenuto una dilazione di 4 settimane, se ne fa quindi un favorevole augurio per la continuazione della pace. Anzi si sente che il Sovrano scrisse di propria mano una lettera al Feld Maresciallo Laudon per domandargli se doveva considerare come una Dichiarazione di guerra una piccola invasione fatta nella Slesia di alcune truppe leggiere dell'armata Imperiale; e che il Baron di Laudon non solamente ha disapprovato la licenza di quei soldati sbandati, ma gli ha altresì fatti punire severamente.

Le due colonne di Truppe comandate dal Principe di Prussia e dal Principe Federico di Brunswick, hanno raggiunto l'armata di Slesia; e quelle che vengono dalla Pollonia, sono arrivate a Francfort sull'Oder.

Digitized by Google

v'erano il 1778, come vi sono stati il 1878, i circoli de' letterati, le accademie degli artisti ed i collegi dei professionisti. Non si conoscevano allora le denominazioni *club*, società operaia e mutuo soccorso, come ora sono cadute in disuso quelle di università, congregazione e confraternita. Nemmeno costumava allora di battezzare le confraternite, le congregazioni, le università, i collegi e le accademie con nomi contemporanei d'uomini famosi o di partiti civili, chè avrebbe fatto ridere nel 1778 un istituto, che si fosse chiamato, a mo' d'esempio, *Confraternita dei progressisti*, ovvero *Congregazione Voltaire*, per indicare il Club dei progressisti ed il convegno di persone, le quali ispiravansi alle idee del filosofo di Ferney. Oggi, viceversa, muoverebbe al riso la denominazione di club S. Anna e di società operaia S. Eligio, ma, lo si ripete, il gran libro della vita pubblica, se cangiò di frontispizio, non ha cangiato di sostanza. Indi, con scopi di vicendevole ricreazione, istruzione ed assistenza, vigevano a Roma, il 1778, per dire soltanto di taluni, i seguenti sodalizi:

1. *Università* dei LIBRAI (statuto del 1671), patrono S. Tommaso d'Aquino, convegno alla chiesa di Santa Barbara in via de' Giubbonari.

2. *Università* degli ALBERGATORI e LOCANDIERI (statuto del 1628).

3. *Università* dei MAGAZZINIERI, ossia mercanti di vino (statuto del 1736).

4. *Università* dei SELLARI (statuto del 1584, patrono S. Eligio) alla quale ascrivevansi gli artefici di

Digitized by Google

ogni lavoro da rimessa e da scuderia, tanto in cuoio, che in legno, ferro, ecc.

5. *Università* dei RIGATTIERI (statuto del 1735 riformato nel 1762).

6. *Università* dei MURATORI, STUCCATORI e IMBIANCATORI (statuto del 1749), patrono S. Gregorio e convegno alla chiesa di questo santo da loro fabbricata nel secolo XVI).

7. *Università* dei SAPONARI e OGLIERARI (statuto del 1742).

8. *Università* dell'ARTEBIANCA, ORZAROLI e NEVAROLI (statuto del 1749, riformato nel 1781; patroni Ss. Sebastiano e Valentino).

9. *Università* dei PESCATORI (statuto del 1665, patrono S. Andrea, convegno alla chiesa della Consolazione presso l'antica basilica Giulia).

10. *Università* dei FRIGGITORI (statuto del 1728, patrono S. Lorenzo *in piscibus* e convegno alla chiesa di S. Lorenzo presso il Vaticano).

11. *Università* dei FIORARI e GIARDINIERI (statuto del 1693).

12. *Università* dei BARBIERI e PERRUCCHIERI (statuti del 1712, 1753 e 1781, patroni Ss. Cosma e Damiano, convegno alla chiesa dei detti santi, la quale sta nei pressi di S. Carlo a Catinari, là dove sono anche le chiesuole di S. Elena dei *credenzieri* e S. Anna dei *falegnami).*

13. *Arte* dei FERRARI (statuto del 1688, riformato nel 1720, patrono S. Eligio, convegno alla chiesa di questo santo, presso via Giulia).

Digitized by Google

14. *Arte* della LANA (statuto del 1759).

15. *Arte* dei MERCIAIUOLI (statuto del 1596).

16. *Collegio* degli SPEZIALI (statuto del 1429, patrono S. Lorenzo *in Miranda*, la cui chiesa, fabbricata sui ruderi del tempio d'Antonino Pio, era di loro proprietà).

17. *Collegio* dei NOTARI (statuto del 1586).

18. *Collegio* dei MEDICI (statuto del 1641, riformato nel 1676).

19. *Collegio* dei DROGHIERI (statuto del 1760).

20. *Collegio* degli OREFICI ed ARGENTIERI (statuto del 1737, patrono S. Eligio).

21. *Collegio* dei SOLLECITATORI DELLE LETTERE APOSTOLICHE (statuto del 1750, riformato nel 1792).

22. *Confraternita* de' capi-mastri e garzoni CALZOLARI (statuto provvisorio approvato nel 1780).

23. *Archiconfraternita* della PIETÀ PEI CARCERATI (statuto del 1775).

24. *Congregazione* dei MUSICI (statuto del 1716, patrona S. Cecilia).

25. *Congregazione* dei BOMBARDIERI (statuti del 1670, patrona S. Barbara).

26. *Congregazione* del SOCCORSO PEI POVERI (statuto del 1603, convegno alla chiesa parrocchiale di S. Lorenzo e Damaso).

27. *Congregazione* degli AIUTANTI DI CAMERA DEGLI EM.[mi] CARDINALI (statuto del 1742).

28. *Congregazione* dei MATERASSAI (statuto del 1651).

Digitized by Google

29. *Compagnia* dei PARAFRENIERI DEGLI EM.[mi] CARDINALI (statuto del 1636, patrona S. Anna).

30. *Compagnia* dei garzoni SARTI e GIUBBONARI (statuto del 1697).

31. *Consolato* dei FIORENTINI (statuto concordato sotto Leone X, patrono S. Giovanni e convegno alla chiesa di S. Giovan de' Fiorentini).

32. *Consolato* della nobile ARTE DELLA SETA (statuto del 1754).

33. *Società* degli SCRIVANI (statuto del 1662).

Ad approfondire le ricerche delle aggregazioni di forestieri, come il consolato dei fiorentini, se ne troverebbero altre molte, come quello dei *bresciani*, patrona S. Anna; quello dei *napoletani*, patrono il Santo Spirito; quello dei *senesi*, patrona S. Caterina; dei *bolognesi*, patroni Ss. Giovanni e Petronio; dei *lucchesi*, patrono S. Bonaventura, ecc.; e lunga strada avrebbe da percorrere chi volesse annoverare tutte le confraternite e le archiconfraternite esistenti a Roma nel 1778, sia per il suffragio dei morti, che per l'interesse dei vivi, scalpellini, falegnami, calzettari, norcini, pasticcieri, cuochi, ecc., ecc. [1] Le archiconfraternite

---

(1) - Roma era città cosmopolita, e gran numero di persone venivano a cercarvi fortuna, e vi avevano fondato sodalizi e società. Le professioni che richieggono industria, capitale, lavoro assiduo, erano in generale (e lo sono ancora) esercitate da non romani. Per esempio, gli osti erano genovesi od abruzzesi (di Amatrice), e perciò noti sotto il nome di *matriciani;* di Norcia e Cascia i pizzicagnoli; friulani i fornai; svizzeri i droghieri e pasticcieri; del cantone dei Grigioni - e perciò chiamati *grici* - gli artebianca (rivenditori di paste e generi diversi); abruzzesi i vetturini, genovesi i carbonai, marchigiani i muratori, i sarti, i cappellai. Alcuni mestieri, come quelli del fabbro ferraio, del legnaiolo, tornitore, ebanista, erano esercitati da romani, ma questi non erano più plebei; si elevavano già al di sopra del plebeo, o quanto meno non erano nè trasteverini, nè regò-

Digitized by Google

e le confraternite sono adesso quasi unicamente corpi religiosi, ma, nel 1778, la religione, o meglio la chiesa, erano solo una cosa con la politica, senza che le confraternite lo capissero, o se ne dessero per intese. Quelle masse d'uomini d'ogni età, che si raccoglievano in ore d'ozio a ricrearsi coi frati ne' giardini de' conventi, che si coprivano di vesti insolite per andare in processione, che gareggiavano in solennizzare la festa del rispettivo santo patrono, orgogliosi d'umiliarsi ai cardinali protettori, e che finalmente organizzavano e trasmettevano, di generazione in generazione, una specie, diremmo quasi, d'ebetismo ascetico, obbedivano tutte ad un principio politico, giacchè di quel loro contegno avvantaggiavasi a preferenza il governo della città. Monsignor governatore di Roma e l'em.mo cardinale segretario di Stato avrebbero avuto ben altro da fare, se i cinquantamila confratelli dei vari istituti, in luogo di bazzicare per le chiese e d'andare in processione, si fossero intrattenuti, poniamo il caso, a discutere d'economia pubblica nei caffè e ad esercitarsi nelle armi sui piazzali. Il popolo d'allora, come quello delle posteriori età, si credeva spontaneamente inclinato ai passatempi del giorno, libero negli usi cittadineschi e grande nello esercizio di certe pratiche sociali, mentre i passatempi

---

lanti ». (Silvagni D., *La Corte e la Società romana*, vol. I — Firenze, tip. della *Gazz. d'Italia*, 1881).

« Les traiteurs, les cabaretiers et autres détailleurs de comestibles préparés, sont presque tous étrangers, de même que les appréteurs de marrons; la plupart de ces détailleurs sont milanois. Le fabricans de chocolat, les limonadiers sont originaires de la Lombardie autrichienne et des lacs Majeurs et de Come ». (Gorani I., *Mémoires* — Paris, Buisson, 1793).

Digitized by Google

erano ammanniti, gli usi insinuati e le pratiche indeclinabili. Il popolo non pensa che, beandosi di processioni sacre o di profani pellegrinaggi, ascrivendosi alle confraternite od ai *clubs*, atteggiandosi a baciapile o ad iconoclasta, esso risponde sempre, più che alla propria coscienza ed agli scopi umanitari, all'ambizione dei filosofisti ed alla politica dei governanti.

Quanti artefici non hanno vergognato e schivato eziandio di prestare l'opera loro alle persone ed ai sodalizi, contro ai quali divampa l'odio delle generazioni recenti! Ministri e demagoghi non si dolsero di quell'odio, forse forse l'accarezzarono, perchè l'odio con i suoi commovimenti distoglieva il popolo da nuove preoccupazioni e consolidava il loro Governo. Ciò è politica, brutta, senz'essere nuova; orrenda, tanto più che gli uni contro gli altri l'adoperarono tutti i partiti, dei quali è rimasta memoria, papali, regi e repubblicani. Allora, nel 1778, nessun sellaro poteva *ardire di vilipendere l'arte propria con andare a lavorare in ghetto in servizio degli ebrei, nè fuori del ghetto in qualunque sia luogo, o rimessa, per li medesimi.* [1]. Lo statuto dell'Università dei sellari infliggeva ai soci contravventori una pena di 25 scudi. Però gli statuti romani delle arti e mestieri non scarseggiavano d'ottime disposizioni; anzi generalmente vi predominava il sentimento del mutuo soccorso e della carità fraterna, senza plateale millanteria. Tutte le Università, Arti, Collegi o Confraternite avevano

[1] Statuto *dei sellari*, compilato sotto i consoli Giacomo Amilcari e Carlo Valentini, manoscritto dell'epoca, esistente nell'Archivio di Stato a Roma.

Digitized by Google

un prelato protettore, specie di presidente onorario, ed un console eletto dai soci, il quale era il presidente effettivo. Tutti i soci pagavano un tributo d'ingresso ed una tassa mensile; ammalandosi e morendo soci poveri, la Società provvedeva al medico, alle medicine ed alla sepoltura. Tra gli statuti suddetti merita poi d'essere particolarmente considerato quello dell'Università dei barbieri, i quali ogni anno davano 25 scudi di dote a due fanciulle quindicenni figliuole di barbieri; non potevano tenere simultaneamente due botteghe, ed aprendone una nuova si doveva restare a certa determinata distanza dalle vecchie; non lavoravano la domenica e tutte le feste comandate; non divenivano maestri barbieri o principali, come adesso li chiamiamo, se non dopo esame e conseguimento d'un diploma d'idoneità, perchè il barbiere in quel tempo era eziandio callista, flebotomo e dottore per le malattie cutanee; alla morte del principale, se non gli succedeva legittimamente in erede un maestro barbiere patentato, la famiglia del defunto assoldava un altro principale, che assumeva l'esercizio della bottega per un tempo assegnato dal console dell'Università, e dentro a quel tempo la vedova, od i pupilli, avevano da presentare un erede patentato, oppure cedere l'esercizio [1].

Ogni padrone di bottega, barbiere, sellaro, libraio, oste, rigattiere, stuccatore, droghiere, fornaro, fioraro,

---

[1] Tali disposizioni si leggono a stampa nello statuto compilato sotto il console Nicola Bernabei, essendo cardinale protettore (o presidente onorario) dei barbieri di Roma l'Emo. Girolamo Spinola.

Digitized by Google

fabbro, farmacista, orefice, calzolaro, sarto, pizzicarolo, pollarolo, caprettaro, carbonaro e qualsivoglia altra persona, che riteneva o faceva roba da vendere tanto nelle botteghe, quanto nelle stanze, ed anche dentro alle case, era tenuto al pagamento d'un giulio (L. 0.54) ogni tre mesi, ossia di quattro giuli (L. 2.15) ogni anno, unica tassa gravante allora sopra l'industria. E i quattro annui giuli, destinati allo spurgo e pulizia della città, si richiedevano similmente ai fruttaroli, ciambellari, acquavitari, melangolari, cicoriari, friggitori, stagnari, levantini e a quanti altri si ponevano a vender roba nelle strade sopra banchi e banchetti provvisori. Eccettuavansi però da tale pagamento *le povere persone, che con uno o due canestri, con robe di poco valore, si fermeranno per transito nelle dette strade* (1). Tuttavolta le industrie e le manifatture di Roma si sviluppavano con malagevolezza, quantunque il movimento economico dello Stato pontificio non fosse inferiore al movimento commerciale degli altri Stati d'Italia. Le mode giungevano da Parigi. Battista Ricci vi portò da Genova la fabbrica delle paste. Solo al 21 gennaio 1779, Pier Giovanni Wendler, olandese, ebbe facoltà d'impiantare il torchio *per la riduzione della foglia di tabacco in bastoni ad uso di Olanda, Parigi e Strasburgo* (2). In Roma, d'indigeno e di notevole, oltre il culto della

---

(1) Editto *sopra il pagamento della Tassa annua delli quattro Giuli delle Botteghe*. Porta la data del 10 gennaio 1778 ed è stampato a Roma, tipog. della R. C. A., 1778.

(2) Chirografo *di licenza* trascritto nell'indice dei chirografi dell'anno 1779, come si può vedere all'Archivio di Stato a Roma.

Digitized by Google

pittura, scultura, incisione ed antiquaria, ambizione dei cittadini e richiamo dei forestieri, non eranvi che due vere industrie, quella della seta e l'allevamento dei cavalli, l'una e l'altra presso che morte. Un editto del 27 maggio 1778, *sopra li rimasugli ed i letti de' vermi da seta*, ci apprende che in vaste proporzioni i romani dell'interno e del suburbio della città si consacravano alla bachicoltura e che in varie parti di Roma s'attendeva o all'espurgo dei bozzoli, o alla tiratura del filo, od alla tessitura dei drappi [1]. Ora non vi sono che poche fabbriche di ciarpe; e quanto alle razze equine, il facile requisire dei Governi ed il gusto prevalso dei cavalli normanni, inglesi e russi, che furono ritenuti o più resistenti, o più corridori, o più formosi, malauguratamente indusse gli allevatori ad abbandonare i tipi arabi e spagnuoli, i quali avevano dato nell'agro romano degli splendidi risultati. Le razze dei principi Chigi, Colonna, Borghese, Doria, per cavalli da parigliare, avevano allora una fama europea; rimasero quindi al di sotto delle razze mantenute dai mercanti di campagna, ed anche queste, perdendo l'originalità del vecchio cavallo romano, anzichè rinnovellare il tipo, s'imbastardirono per male sortiti incrociamenti.

La campagna romana, coi larghi e pittoreschi orizzonti, adescava gli artisti, i viaggiatori e gli agricoltori, ma l'aria infetta mieteva le vite fra quei mietitori delle biade, i quali, nell'estate, non potevano

[1] L'Editto è stampato a Roma, dalla tipog. della R. C. A., in fol., vol. pic., ed una copia esiste anche nella collezione di L. Vicchi a Fusignano.

Digitized by Google

fuggire il suolo insalubre. Pensò Pio VI al bonificamento delle paludi Pontine e già nell'anno 1778, terzo del suo pontificato, incoraggiava alla grande opera, *essendosi con l'esperienza riconosciuta eseguibile in ogni tempo e stagione la non interrotta continuazione dei lavori della bonificazione delle paludi Pontine, senza che pregiudizio ne resulti alla salute degli operai; e volendosi per il più felice avanzamento de' lavori medesimi unire quel maggior numero di lavoratori, che sia possibile.... si fa noto,* così leggevasi in un pubblico manifesto, *che chiunque in qualsivoglia tempo vorrà portarsi al travaglio di dette paludi, sempre troverà il lavoro da eseguirsi a cottimo a ragione di un tanto la canna cuba* (metri cubi 11,152534) *più o meno secondo la qualità del terreno, e la distanza del trasporto.... e quei che vorranno accudire a detto travaglio, quantunque non abbiano caporale, tuttavia potranno unirsi in compagnia di altri e dividere l'utile intiero della fatica. Dalla R. C. A. saranno loro somministrate e carriole, e barelle per usarne e darne conto. A discreti prezzi saranno vendibili e pale, e vanghe.... Avranno il ricovero* (gli operai) *in capanne sicure. Sarà ad essi somministrato il pane in taglia di buona qualità e di giusto peso. Resterà in loro libertà di provvedersi ad arbitrio, ovunque piaccia, di vino e di grasce; ed all'incontro sarà permesso a chiunque il portare nei lavori vino e grasce d'ogni sorta, per venderle liberamente, quando sieno riconosciute di buona qualità, senza*

Digitized by Google

esser soggetti a fissazione di prezzo, nè a gravame di alcuna contribuzione. I pagamenti si faranno in buona moneta di settimana in settimana alla pubblica banca.... [1]. Il prosciugamento delle paludi Pontine tornava in questa guisa a commovere l'ingegno e l'attività dei romani, e proprio nel 1778 fervevano più che mai le diatribe fra scienziati, proprietari e mercatanti, circa i principali problemi del disseccamento, i quali erano tre: primo, se convenisse tentar l'opera; secondo, se il lavoro s'avesse a compire dal Governo o da società private; terzo, se fosse vero che nessun detrimento sovrastava, durante i lavori, alla salute degli abitanti circonvicini e degli operai. Pio VI, come vedremo, non paventò le garrule discrepanze, nè la malaria, nè la maluria, e volle che l'opera s'incominciasse a conto dello Stato.

Il denaro, per quanto le finanze pontificie avessero patito una crise, di cui non erano ancora completamente risanate, non difettava in modo assoluto, ma non rigurgitavano le casse e forse gli economisti eransi pronunciati per l'impiego in altri espedienti. Anzichè mancare, la moneta dello Stato romano, in ispecie quella d'argento e di rame, sollevava malumori frequenti per i gravi abusi introdotti nel peso, scambio e ragguaglio dei metalli. Il cardinale camerlengo, nel 1777 e nel 1778 e 1779, a tutelare il commercio e a reprimere qualunque alterazione del de-

---

[1] Foglio volante, edito nella stamperia della R. C. A. l'anno 1778, senza data, senza firma e portante in cima, a caratteri grossi, questa semplice parola: NOTIFICAZIONE.

Digitized by Google

naro in corso, emanò diversi editti sopra il ritiro delle monete eccessivamente calanti e sopra la tariffa delle nuove monete milanesi, francesi, spagnuole e portoghesi, avendo in mira di richiamare a Roma e nelle provincie l'uniformità di valore per le monete sonanti. La forca e la galera perpetua erano comminate ai fabbricatori e spacciatori di moneta falsa; carcere, sequestri e multe attendevano coloro che prestavano adito ai proibiti commerci delle monete nazionali, o straniere, fuori di tariffa, o calanti di peso; le zecche pontificie, le casse provinciali e taluni argentieri di Roma, Ancona, Bologna e Ferrara dovevano ricevere le monete, alle quali s'interdiva il corso pubblico, pagandole ragguagliatamente al peso specifico ed allo intrinseco valore, considerato il metallo a pasta. *Inoltre*, così dice un editto del 9 luglio 1778, *siccome l'esperienza ha dato a conoscere, che, quando le monete d'oro sono eccessivamente calanti, non ostante il bonifico della mancanza, cagionano nel commercio del disordine e delle contese fra particolari, così vogliamo che a tutte le doppie di qualunque specie e principato, calanti oltre li sei grani, ed a tutti li zecchini ed ungari, calanti oltre li quattro grani, sia interdetto onninamente il corso* [1]. Con tutto ciò l'eccessiva quantità e varietà degli in-

---

[1] Editto *sopra il corso delle monete d'oro e d'argento, e sopra il ritiro delle eccessivamente calanti* — Roma, 9 luglio 1778; al quale poi tenne dietro Notificazione *sopra la tariffa delle nuove monete d'oro e d'argento di Milano e della nuova doppia di Portogallo* — Roma, 7 ottobre 1779; entrambe stampate a Roma, dalla R. C. A., in-fol. volante grande facilmente reperibili negli uffici e negli archivi di finanza.

Digitized by Google

tieri e degli spezzati, e quella confusione di doppie vecchie e nuove, zecchini, ungheri, ducati, scudi, oncie d'oro, franceschini, luigi, talleri, lire e via via discorrendo, producevano per tutto lo Stato danni sensibilissimi al piccolo commercio ed alle classi lavoratrici. Facendo il calcolo, si trova che a Roma, nel 1778, avevano legale corso le monete di 12 Stati, e cioè: Napoli, Toscana, Venezia, Genova, Milano, Sardegna, Ungheria, Germania, Olanda, Francia, Spagna e Portogallo. Si trova eziandio che tra le monete in corso ve n'erano delle antichissime, come gli scudi di Milano e i soldi bolognesi, e delle recentissime, come le lisbonine battute nel 1777 coi ritratti uniti del re e della regina. Trovasi infine che tra la moneta *nera*, *bianca* e *gialla* (rame, argento ed oro), tra l'antica e la recente, tra la papale e la forestiera, tra i pezzi interi e gli spezzati delle doppie, degli zecchini, degli scudi, dei ducati, dei luigi e di altre monete, erano in corso più di 90 fatta di denaro, diverse per effigie, per nome, per fattura, per peso e per valore.

Fortunatamente nel marzo dell'anno di cui parliamo, la Corte delle monete in Francia prese una deliberazione che servì d'esempio al mercato monetario degli altri Stati. Quella Corte proibì di far entrare in Francia e di ricevere o dare in pagamento, sotto pena di multa e di confiscazione, qualunque specie di moneta estera di rame, di bilione e di altro impasto, che non fosse d'argento e d'oro, e qualunque specie di moneta vecchia, la cui impronta non fosse perfetta. Sulla via tracciata dalla Corte francese cam-

Digitized by Google

minò ben presto il Camerlengato romano, rispettivamente all'introduzione e spendizione della moneta estera nello Stato ecclesiastico; ma frattanto non cessarono per allora gli inevitabili disturbi della libera circolazione delle monete, pure limitandola soltanto ai pezzi d'argento e d'oro. Non tenuto conto del mezzo grosso, del grosso, del giulio, del gigliato, del paolo, del papetto, dei vari duplicati, dei decimi, degli ottavi, dei quinti, dei quarti e delle metà dei grandi pezzi, come, per esempio, le doppie di Genova e di Lisbona, quali metà, quarti, quinti, ecc., frequentemente erano coniati con stampi e nomi singolarissimi, i lettori possono desumere il disordine e gli abusi della minuta circolazione, vista soltanto la quantità e varietà delle principali monete ammesse ai cambi pubblici di Roma e tariffate per editto. Noi quindi ne porgiamo uno specchio, aggiungendovi il ragguaglio della vecchia moneta non pontificia con lo scudo romano d'allora e la lira italiana d'adesso. Eccolo:

		Rom. Sc.	It. L.
Doppia di Portogallo, o *Lisbonina*,	in oro	7.80	41.49
Doppia di Genova, o *Lire 50*	id.	7.68	40.85
Doppia di Savoia, o *Lire 24*	id.	5.18	27.65
Luigi di Francia	id.	4.39	23.35
Doppia di Spagna, o *Cordonada*	id.	3.60	19.15
Doppia di Milano	id.	3.40	18.09
Doppia di Roma	id.	3.—	15.96
Doppia d'Ungheria, o *Sovrana*	id.	3.—	15.96
Oncia di Napoli [1]	id.	2.96	15.72

[1] « Lorsque j'allai prendre les derniers ordres du cardinal Acquaviva, il me

Digitized by Google

		Rom. Sc.	It. L.
Zecchino di Milano	in oro	2.07	11.01
Zecchino di Venezia	id.	2.07	11.01
Zecchino di Toscana	id.	2.07	11.01
Zecchino di Roma	id.	2.05	10.90
Unghero di Vienna, o *Kreminitz*	id.	2.05	10.90
Unghero di Germania	id.	2.03	10.80
Unghero d'Olanda	id.	2.03	10.80
Scudo di Roma	id.	1.69	8.99
Scudo di Savoia	in argento	1.28	6.81
Scudo di Francia	id.	1.08	5.74
Scudo di Toscana, o *Franceschino*	id.	1.—	5.32
Scudo del papa	id.	1.—	5.32
Pezza di Spagna	id.	0.97	5.16
Pezzetta di Spagna	in oro	0.96	5.11
Scudo imperiale	in argento	0.95	5.05
Tallero di Toscana	id.	0.95	5.05
Tallero di Germania, o *Bavara*	id.	0.95	5.05
Scudo di Milano	id.	0.83	4.41
Ducato di Venezia	id.	0.75	3.99
Testone pontificio	id.	0.30	1.69
Lira tornese	id.	0.19	0.99

Pio VI garantiva agli operai delle paludi Pontine, oltre i pagamenti in buona moneta di settimana in settimana, le somministrazioni del pane di buona qua-

---

remit une burse contenant cent onces ou quadruples d'or équivalaient à sept cents sequins ». (Casanova G., *Mémoires écrits par lui-même*, vol. I, cap. XI — Bruxelles, Rozez, 1881). Quadruplicando il ducato di Venezia s'aveva una doppia di Roma, ossia moneta da Sc. 3, detta anche oncia romana; pure le once di Napoli nominalmente valevano Sc. 3, ma nel mercato dello Stato pontificio calavano alcun quattrini.

Digitized by Google

lità e di giusto peso, e il libero mercato del vino e delle grascie. Abbiamo in addietro già parlato alcun poco dell'annona, della grascia, del commercio delle ripe e delle rivendite di carne e vino. Diciamo adesso, per aggiungere altri non inutili schiarimenti, che il mercato delle vettovaglie era vigilato in parte dai chierici di Camera e in parte dai conservatori di Campidoglio, i quali, ogni anno, pubblicavano bandi e notificazioni da servire per regola generale. Così, riguardo al 1778, ci capitarono sotto mano il *bando de' pizzicaroli* del 14 aprile, firmato dai conservatori D. Bussi, B. Orsini ed A. Massimi; il *bando dei macellari* del 16 giugno, firmato dagli stessi conservatori; la *notificazione sopra la vendita de' gallinacci* del 2 ottobre, e la *notificazione sopra il prezzo dell'olio e sapone* del 5 dicembre, firmate entrambe queste ultime da A. Doria, presidente delle dogane e grascia [1]. Tra le disposizioni ed i capitoli concernenti questa materia, non sono senza interesse e senza originalità le seguenti: 1° nessun pizzicarolo poteva comprare ova, salumi, legumi e qualsivoglia sorta di vitto umano nella vigilia e nel giorno del pubblico mercato; 2° nessun pizzicarolo poteva comperare le stesse robe lungo le vie suburbane, mentre le conducevano a Roma, se non alla distanza di 40 miglia dalla città; 3° nessun rivendarolo avventizio, anche di quelli che andavano per le bettole, poteva pretendere delle stesse robe un prezzo maggiore del prezzo fissato nelle ta-

[1] I Bandi sopra citati ritrovansi anche nella collezione di L. Vicchi a Fusignano, ma non è difficile ritrovarli in altri posti.

Digitized by Google

riffe dei bottegari; 4° qualunque compratore, pesata la merce in bottega, poteva pretendere che fosse ripesata, per la verifica, alla bilancia delli grascieri di Campidoglio; 5° nessun macellaro poteva tenere sul banco e vendere la testa, gli stinchi ed i piedi degli animali, salvo le guancie senza denti e senza goccia; 6° nessun macellaro di Roma, salvo quello di ponte Quattro Capi, poteva tenere in stalla montoni, capre, vacche rosse ed altre bestie infette, e quelle uccidere e venderne la carne, sotto pena di Sc. 200 di multa, tre tratte di corda e la frusta pubblica; 7° nessun macellaro poteva dare pecora per agnello, seccaticcia per vitella, capra, ciavarro, castrato e qualunque altra carne per diversa carne, che fosse domandata, sotto pena di Sc. 25 di multa, tre tratti di corda ed i lavori forzati estensibili fino a 5 anni; 8° nessun oste, trattore, albergatore, locandiere e nessuna famiglia, che tenesse persone a camera mobigliata, o a dozzina, poteva provvedersi di carne a ponte Quattro Capi, sotto pena di Sc. 50 per ogni contravvenzione, ovvero la frusta a piacimento; 9° nessuno poteva aprire una beccheria nuova entro Roma, se non cominciava a macellare in giorno di sabato santo, e coloro che non aspettavano quel giorno per darsi al mestiere del beccaio, incorrevano nella pena dell'esilio e confisca dei beni a favore dell'ospedale della S. Trinità; 10° s'intendevano riconfermate tutte le disposizioni emanate a beneficio dei cittadini contro i rivenditori di seconda mano, volgarmente chiamati *bagarini.*

Digitized by Google

Egli appare da questo, che draconianamente si vigilava allora contro l'incetta e la cattiva qualità dei commestibili, del che davvero non erano gli operai che s'avevano a lagnare. Variava poi il prezzo delle derrate, secondo il luogo della provenienza, le gabelle e le spese d'importazione. Gli ebrei, a proposito dei macelli, godevano in Roma un doppio privilegio: erano facoltizzati a vendere le teste e gli stinchi degli animali, cosa vietata ai macellari cristiani, e potevano vendere in Ghetto le carni coll'aumento nel prezzo di due ed anche tre quattrini per ogni libbra sopra la tariffa generale. La tariffa d'ordinario non comprendeva che le derrate romanesche, ossia quelle prodotte nel distretto di Roma e nei paesi limitrofi, purchè non fossero distanti dalla capitale oltre un determinato numero di miglia. Il burro e la porcina di Lombardia ed in generale tutte le robe ripali, quelle cioè che giungevano e che si mercatavano ai porti del Tevere, si lasciavano senza tariffa. Gli economisti vollero abolita, almeno in teorica, l'ingerenza governativa nel fissare il prezzo alle vettovaglie, e ciò sarà forse bene, forse male. Il fatto, che non ha d'uopo d'essere dimostrato e che a tutti risulta chiarissimo, si è che la libera incetta, il libero transito e la libera tariffa dei commestibili non giova a quelli, i quali campano del loro sudore e in ogni Stato hanno costituito sempre i quattro quinti della popolazione. Nel 1778, frattanto, il 75 per 100 delle famiglie agricole d'Italia, ed il 90 per 100 degli artieri, sedeva ogni giorno al desco ricolmo di farinate, salumi, cacio e

Digitized by Google

pomi, ed imbandito almeno una volta per settimana di brodo, carne di manzo e vino ([1]). Circa agli artigiani ed ai contadini di Roma, abbiamo fortunatamente rinvenuto ciò che occorre a stabilire con esattezza quale esser poteva la lista quotidiana della loro cucina, che, volere o non volere, è il termometro della ricchezza e della felicità domestica. Lasciato dunque a parte che, sopra 163,100 abitanti, in media 1100 mendici erano ricoverati gratuitamente negli ospedali, e non computate, in caso d'infortunio, o di giubilo straordinario, le pubbliche sovvenzioni, le quali erano più frequenti e meno ufficiali di quello che non sieno state in altre epoche, è provato che gli operai della campagna romana, dai 15 ai 65 anni, uomini e donne, potevano guadagnare dai 9 ai 20 baiocchi (da L. 0.48 a 1.06) al giorno ([2]), mentre gli operai di città, garzoni di sellari, fabbri, muratori, vetturini, barbieri, locandieri, merciaiuoli, osti, beccai e simili mestieri, buscavano dai 7 ai 25 baiocchi (da L. 0.37 a 1.33). Quel povero giovane di barbiere, che il Casanova pen-

([1]) Le proporzioni del 90 e del 75 per cento sono semplicemente presuntive, ma conghietturate dopo lunghe indagini e dopo aver consultato i più illustri viventi coltivatori delle discipline economiche.

([2]) Sono debitore di queste notizie al marchese M. Rappini, il quale possiede nell'agro Pontino larghissimi tenimenti. Da sua cortese lettera del 28 agosto 1884 mi risulta più dettagliatamente che le femminelle ed i ragazzi al disotto degli anni quindici ricevevano, secondo il loro lavoro, baiocchi 5, 7 e 10 al giorno; le donne e gli uomini di matura complessione baiocchi 12, 15, 18 e 20 al giorno, secondo il lavoro assunto; il *bifolco*, il *vaccaro*, il *massaio*, il *capoccio* ed il *ministro di campagna* esigevano un soldo mensile, oltre la mancia per ogni puledro o giovenco domato e per ogni capo di bestiame venduto, oltre il diritto della ricotta ed oltre la *Tinella*. Era la Tinella una corrisponsione fissa in grano, olio e legumi, che si passava agli uomini tenuti in servizio a soldo mensile, quale soldo variava da Sc. 6 ad 8 per il ministro, da Sc. 2 a 3 per il capoccio e per il bifolco, da Sc. 3 a 4 per il massaio e per il vaccaro.

Digitized by Google

sava ad ammogliare a modo suo, *gagnait à peine un paolo par jour* [1]. Ciò saputo, questo era il prezzo tariffato dei viveri di prima necessità.

Commestibili ogni libbre 3, pari a chilogrammi 1.08:

Minestra ordinaria	Bai.	6.—	pari a L.	0.32
Pane comune [2]	»	5.—	»	0.26
Vitella mongana [3]	»	30.—	»	1.69
Vitella campareccia	»	13.4	»	0.74
Vaccina seccaticcia	»	10.4	»	0.58
Castrato.	»	11.2	»	0.61
Carne di bufala	»	7.1	»	0.39
Carne di pecora.	»	6.—	»	0.32
Capretto	»	8.4	»	0.47
Agnello	»	7.3	»	0.43
Guancia di porco	»	16.1	»	0.87
Prosciutto romanesco . . .	»	19.4	»	1.05
Salame	»	28.1	»	1.50
Sommata	»	27.3	»	1.47

(1) Casanova G., *Mémoires écrits par lui-même*, vol. VI, cap. XV — Bruxelles, Rozez, 1863.

(2) Il Gorani nel suo secondo viaggio, lo trovò pure a più buon mercato: *le pain blanc se vend à Rome dans tous les temps à raison d'un* balocco *ou d'un sol pour huit onces. Ainsi l'on fait un tort considerable à l'agriculture pour nourrir une multitude de fainéans dont cette ville abonde* (Gorani, *Mémoires* — Paris, Buisson, 1793). Aveva costui la consegna di dir vituperio d'ogni governo che non fraternizzava con la Francia e questo spiega la virulenza adoperata in luogo delle ragioni. Infatti, come provare che il caro dei viveri è preferibile al buon mercato!

(3) « Voi altri gentiluomini in Roma glorificate la vitella mongana o di Sorrento; ma cotesti sono bocconi da cardinale, nè, come osservai, ai cardinali stessi frequentissimi. Noi qui (ad Angarano) mangiamo vitella mongana ogni giorno. Forza è dire, che sieno i nostri vitelli squisitissimi, perchè sono ricercatissimi. Chi mai di voi spedirebbe in dono un pezzo di carne a un alto signore? Eppure un mezzo nostro vitello si può di qua con onore e gradimento mandarlo al doge ». (Roberti, *Opere*, vol. XI — Napoli, tip. della Minerva, 1826).

Digitized by Google

Soppressato	Bai.	16.1	pari a L.	0.87
Lardo.	»	19.4	»	1.05
Strutto	»	19.4	»	1.05
Assogna vecchia.	»	19.4	»	1.05
Gallinaccio.	»	15.—	»	0.80
Burro di vacca	»	45.—	»	2.39
Provature marzoline	»	24.—	»	1.28
Provature fresche	»	18.—	»	0.96
Cacio pecorino vecchio . . .	»	15.3	»	0.84
Cacio pecorino nuovo	»	12.—	»	0.64
Formaggio di vacca	»	21.—	»	1.12
Ricotta salata.	»	6.3	»	0.36
Ricotta fresca.	»	6.—	»	0.32
Olio sopraffino	»	28.2	»	1.53
Olio ordinario.	»	16.4	»	0.90
Sale [1]	»	6.—	»	0.32

Liquidi per ogni boccale, pari a litri 1.4:

Vino dei castelli [2] . . .	Bai.	5.—	pari a L.	0.26
Aceto, id.	»	5.3	»	0.30

Gli operai della campagna e della città di Roma non potevano essere, nè erano malcontenti, nel 1778, del prezzo delle giornate e dei commestibili. Lavoravano, se non altro, senz'indignazione verso il Governo e senz'astio verso i proprietari. Venti anni dopo, nel 1798, Fabbrizio Zanotti, ministro per l'interno della

(1) Il sale, che a Roma allora non costava che centesimi 32 al chilogramma, valeva enormemente rispetto alla Toscana, ove il sale comune era prezzato a centesimi 15 il chilogramma. Veggansi: 1° *Memoria del cardinale pro-tesoriere presentata a Pio VI per l'udienza del 1790*; 2° *Notificazione 13 aprile 1778 del tribunale delle regalie e reali possessioni di Toscana.*

(2) Il vino pagava, alle porte di Roma, un dazio complessivo di centesimi 26 ogni 36 litri.

Digitized by Google

Repubblica Romana, si doleva che gli operai di campagna esagerassero il prezzo delle loro opere e che alla semplicità, all'innocenza, alla rassegnazione si sostituisse la malizia, la rapacità e l'egoismo [1]. Non era egoismo. Gli era che non si potea campare più, conservando per l'una parte i soliti compensi giornalieri ed aumentando per l'altra la tariffa delle derrate, per la quale salirono, per ogni chilogramma: il pane da cent. 26 a lire 1.75, la vitella da cent. 74 a lire 1.28, la vaccina da 0.58 a 1.12, il castrato da 0.61 a 0.96, l'agnello da 0.43 a 0.64, il prosciutto da 1.05 a 1.91, il lardo da 1.05 a 2.23, il cacio da 0.64 a 1.12, il sale da 0.32 a 0.33, e così in proporzione gli altri commestibili [2]. I bifolchi finirono coll'abbandonare il lavoro e coll'emigrare. Gli operai di città, riscaldati dalle promesse repubblicane e adescati o intimiditi dagli agitatori da piazza, piegarono più lungo tempo al caro dei viveri e poi tumultuarono anch'essi, contro

---

[1] « I vizi che regnavano una volta nelle grandi città, si veggono ora dilatati nelle campagne. Alla semplicità, all'innocenza, alla quiete, alla rassegnazione si sostituisce la malizia, la rapacità, l'egoismo, ed uno spirito funesto di tumultuazione e di rivolta.

« Nel momento in cui le autorità superiori hanno tutti consacrati i loro studi alla moltiplicazione ed incremento de' lavori rurali, ed a prosperare i popoli con la fertilità, che aspetta dalla campagna, la classe de' bifolchi, e de' lavoratori si rivolta, e cospira contro l'ordine pubblico, esagerando il valore delle sue opere, e ricusando, contro i precetti delle leggi veglianti, quella moneta, che gode la fede pubblica, e che è firmata con la divisa repubblicana ». (Collezione *di leggi, carte pubbliche, ecc., ecc., tendenti e consolidare la Repubblica romana* — Roma, Salvioni, 1798, vol. III).

[2] Collezione *di carte pubbliche, proclami, editti, ecc., ecc., tendenti a consolidare la rigenerata Repubblica romana* — Roma, Salvioni, 1798. — Vedi a pag. 273 del vol. I e a pagg. 35 a 57 del vol. IV. Però la differenza enorme fra i due prezzi del pane debbesi d'alcun poco diminuire, perchè quello del 1798 è il prezzo del pane riserbato ai cittadini, che non appartenevano alla classe degli indigenti. Senza dubbio la tariffa per costoro non sarà stata così elevata.

Digitized by Google

le autorità costituite, cosa da anni e anni non avvenuta in Roma. La plebe, per convinzione religiosa e per legami inveterati, era assolutamente papalina; tale per interesse e per politica era la borghesia, che tutta vivea d'impieghi pubblici e di clientela delle grandi famiglie patrizie e cardinalizie, le quali erano a loro volta più o meno ligie alla Corte, ma in fondo sempre papaline. Malagevolmente si potrebbero contare e classificare i molti impiegati delle civili ed ecclesiastiche amministrazioni d'allora, uomini adagiati in tutto e più di tutto nel lavorare, sicchè facevano vacanza ogni domenica, ogni festa comandata, la settimana santa, gli ultimi cinque giorni di carnevale, ogni giovedì d'ottobre, ogni pomeriggio dei venerdì di marzo, e poi per le cavalcate dei cardinali e degli ambasciatori, le volte in cui S. S. recavasi fuori di Roma, o vi tornava, e quando per caso faceva la neve.

Questa gente spesse fiate godeva, oltre delle vacanze frequentissime, di raddoppiamenti nel soldo quotidiano, di lucri fissi, per certe straordinarie evenienze, di propine inerenti a particolari e consaputi maneggi, di regali vistosi e di non sprezzabili mancie. All'ordine ed ai beneficî di codesta gente partecipavano, su per giù, quante persone arrivavano a collocarsi in rapporto d'affari e di dipendenza, anche senza stipendio, con le corporazioni religiose e laiche, cioè, gli aspiranti agli impieghi, gl'impiegati in riposo e i pensionati. Singolarissima, a proposito degli impiegati, era poi la categoria dei *vacabilisti*, sorta di pubblici funzionari così detti da *vacabili*, essendo il vacabile un

Digitized by Google

uffizio vitalizio vendibile dalla Corte e Curia di Roma al maggior offerente. Questi impieghi, morendo il titolare, ossia venendo a vacare l'uffizio, ricadevano in proprietà della Corte e della Curia, le quali poi li rivendevano. Ogni vacabile implicava un esercizio ed un emolumento. L'emolumento d'ordinario era aleatorio, secondo la natura e la quantità degli affari. L'esercizio, a sua volta, richiedeva una persona abile ed operosa. Ora egli è facile arguire che cosa avvenisse nella vendita dei vacabili: individui che non potevano, non sapevano, o non volevano occuparsi in un uffizio, ma potevano, sapevano e volevano assicurarsene i proventi, lo compravano e lo affidavano ad un altro. Essi percepivano le entrate e questi disbrigava gli affari. Pareva insomma un appalto, dove l'aggiudicatario s'intesta, figura e busca, facendo a suo conto lavorare persone incognite all'aggiudicante. Così nel 1778 anche le donne si presentavano a questa specie d'asta, e si trova che Anna Valenti Tancredi comprava per Sc. 500 mezza porzione del registro di supplenza, ossia pagava Sc. 500 per assicurarsi naturale vita durante la metà dei proventi del registro di supplenza, e Geltrude Ruggia spendeva Sc. 1600 per una porzione di scritturato apostolico. Naturalmente essa non andava a scrivere, ma ci mandava; e quando il vacabilista era al tempo stesso l'intestato e l'impiegato, ossia il proprietario e l'esercente, i guadagni erano maggiori. Però non tutti potevano disimpegnare il vacabile comprato, e per coprire l'impiego personalmente conveniva presentare garanzia di moralità, idoneità,

Digitized by Google

sana costituzione ed essere prelato, avvocato, soldato, scrittore, ecc., secondo l'uffizio al quale si concorreva.

In tutti i rami della civile ed ecclesiastica azienda c'erano dei vacabili, e chiunque, dal cardinale arciprete di S. Pietro in Vaticano alla femminuccia vedova d'un droghiere alle Botteghe oscure, poteva adire alla venale assegnazione dei vacabili in Segreteria di Stato, in Tesoreria, in Prefettura dei brevi, Abbreviatura del parco, Registrazione delle suppliche, Penitenzieria, Cancelleria apostolica, Notariati camerali, Scuderia palatina, Custodia delle porte, Collettoria, Tribunali, Università, ecc. V'erano dei vacabili il cui reddito presupponibile si valutava a Sc. 10 mila annui e ve n'erano di quelli che non potevano fruttare ogni anno Sc. 25. Qualche vacabile aveva un reddito fisso ed era anche permesso all'intestato di rendere l'impiego vitalizio sulla vita dell'impiegato da lui scelto o d'una persona qualunque, un figlio, un nepote, un bastardo, un amico, perchè più d'una volta l'esistenza d'un figlio illegittimo o d'un drudo venne assicurata coll'acquistargli un vacabile. Compito nostro non è quello di discutere e dilungarci molto sul tema dei *vacabilisti*, ma, per tornare all'argomento, vogliamo osservare che i vacabilisti costituivano un altro ceto di persone che s'ingrassavano con pochi pensieri.

L'esenzione delle tasse era una delle comuni prerogative dei grandi ufficiali dello Stato e fruivano di siffatto privilegio anche i grandi proletari. A Roma, come a Sparta, l'avere molta prole costituiva un titolo di civile benemerenza e per legge, non per grazia,

Digitized by Google

il pubblico erario sovveniva i genitori, che mostravano dodici figliuoli viventi. La sovvenzione governativa comunemente si chiamava *il piatto dei dodici figli*, ma il piatto si divideva in quattordici parti, una per ognuno dei coniugi ed una per ognuno dei figliuoli, e tanto quelli come questi percepivano la propria parte loro naturale vita durante. Nel 1778 solevasi accordare il piatto anche ai genitori d'undici figli, ed alle volte il papa concedè che si procedesse alla *verifica del ventre*, ossia che fosse dai medici constatato se la madre la quale aveva partorito dieci figliuoli tuttora viventi, portasse il ventre pregno dell'undecimo. In caso affermativo l'esenzione delle tasse incominciava dalla data della verifica. Dal 1770 al 1782 conseguirono a Roma il piatto dei dodici figli Domenico Brunetti, Bartolomeo Stefanoni, Serafino Coppello, Aniceto Discenet, Paolo Petagna, Benedetto Bielli, Giuseppe Gentili, Giuseppe Maldura, Clemente Filippini, Alessandro Sancorini e Francesco Massaruti [1].

Ciò nonostante la sicurezza e la moralità pubblica di Roma non erano meno esposte alle violenze dei malfattori d'ogni classe. Più d'una volta il bargello ed i suoi birri furono affrontati dai carrettieri, dai selciaroli, dai macellari, dai facchini di Ripetta e dai bagarini, fuori di porta e nel cuore della città, per le vie pubbliche e nelle case private, se pure i birri arrischiavano d'andarci. La disperazione poi dei birri erano i numerosissimi borsaiuoli che rubavano i fazzoletti,

[1] Vedi l'Indice *dei chirografi*, vol. II, dall'anno 1770 all'anno 1782, nell'Archivio di Stato a Roma.

Digitized by Google

gli orologi e le borse nelle chiese, nei caffè e nelle anticamere dei signori, quando questi offrivano pubblici pranzi e feste. I plebei per istinto d'animo fiero ed i patrizi per sicurezza d'impunità reagivano frequentemente contro *li perfidi*, come dal volgo soprachiamavansi i birri, allora in specie che trattavasi di agevolare la fuga, o di prestare soccorso alle persone imputate di delitti eroici, l'ammazzamento per gelosia, la vendetta d'un insulto, la rissa per partito e simili. Erano frequenti fra i gentiluomi i duelli alla spada per dispute di donne, di giuoco e d'etichetta; frequentissimi gli attacchi al coltello fra popolani, poichè quelli di Borgo non soffrivano quelli della Regola, ed i trasteverini covavano odio per i monticiani. E quando il reciproco disprezzo non invogliava alle lotte sanguinose, la sassaiolata, la morra, la passatella, una sola parola sinistramente compresa poteva accendere all'improvviso orridi e pazzi accoltellamenti, dei quali si ebbero esempi le sere del 30 maggio 1778 e 2 febbraio 1777, memorabili a Roma per le carneficine dello Zeloni entro l'osteria di piazza Santacroce e del Bizzetti vicino ad altra osteria di Trastevere [1]. Nel mentre

---

[1] « Come i cavalieri dicevano: *mano alla spada;* i plebei romani gridavano all'avversario: *mano al coltello;* nè era raro vedere il provocatore attendere che il provocato si munisse di coltello, ove non l'avesse pronto. Allora si faceva circolo intorno a loro, ed un cupo silenzio li circondava. I due combattenti si adocchiavano, si piegavano, e si riparavano il petto e la faccia con la giacchetta tenuta avvolta al braccio sinistro, si spiavano a vicenda, e d'un tratto spiccando un salto si slanciavano sull'avversario e lo ferivano. Se il ferito cadeva, cessava la lotta; se il ferito reagiva, seguitava la pugna fino a che uno dei due non era più in stato di reggersi. Talvolta intervenivano le donne o a difendere il ragazzo (damo) o il marito, ovvero a separare i contendenti. Il ferito era trasportato all'ospedale della Consolazione; il feritore fuggiva. Se le ferite non producevano morte, il ferito dava

Digitized by Google

che tali cose avvenivano sotto gli occhi del cardinale segretario di Stato, e quasi dentro al Vaticano, in vari luoghi della Chiesa e specialmente nelle due provincie di Marittima e di Campagna gente di brutto affare commetteva rapine, grassazioni e ricatti, pei quali non era permesso ai viandanti il percorrere strade remote, senza rischio d'essere derubati, o di perdere la vita. Il cardinale Pallavicini inculcava alle autorità, a proposito dei malviventi dell'Agro romano e delle restanti provincie, di porsi d'accordo, convocare le milizie, assoldare nuovi sbirri, perseguitare in ogni guisa energica i malandrini, anche sparando contro loro ed uccidendoli [1].

Ciò potea trovarsi opportuno per gli autori di ricatti campestri, di grassazioni e di rapine, reati propri dei villaggi poco popolati e delle terre fuori di mano, ma pei reati e per l'ordine interno di Roma conveniva adottare misure informate ad una prudente e decorosa transazione. La storia ha provato che certi delitti ripetonsi in onta d'ogni rigore, il quale, se può trattenere chi medita avanti d'agire, non vale ad arrestare coloro che agiscono avanti di meditare. Come può la ragione far argine al reato quando ira subitanea divampa così violentemente, che tutta ammorba

---

il consenso (quietanza, perdono) e non se ne parlava più; ma se c'era il morto, era a temersi o la vendetta dei parenti o la pena del tribunale. In questo caso il feritore si gettava bandito, e se non poteva rifugiarsi in luoghi d'asilo (ve ne erano anche in campagna) finiva sovente a fare il brigante ». (Silvagni D., *La Corte e la Società romana*, vol. I — Firenze, tipografia della *Gazzetta d'Italia*, 1881).

[1] Editto *contro i malviventi e facinorosi* — Roma, 7 agosto 1779. Roma, stamp. della R. C. A., 1779, in fol. vol., esistente nella collezione di L. Vicchi a Fusignano.

Digitized by Google

e disordina l'economia dei sensi? Quale editto può far rinfoderare la spada a chi non codardo ha ricevuto una sfida? Pur sapendo il rigore dei codici, quante persone oserebbero darsi a garanzia contro le proprie, o le altrui tentazioni d'amore? Costantino, Costanzo, Onorio, Leone, Giustiniano e più di cento legislatori avanti la loro nascita, più di cento criminalisti dopo la loro morte hanno invano cercato d'ammansire e d'indirizzare gli affetti, ma per taluni riguardi il cuore dell'uomo è rimasto bizzarramente fanciullo ed ha resistito sempre a qualunque lezione. Anche sotto Pio VI, nel 1778, vigevano leggi severe per proteggere il buon costume, temperare l'orgoglio e reprimere gli sdegni, ma si ponevano ad effetto con cautela e parsimonia, avvegnachè lo scandalo ed il perseguimento di certe colpe, oltre a riescire non di rado inani, troppo spesso risolvonsi in contagio, anzichè in remora. Vigevano a Roma leggi medievali e bandi semi-barbari; ogni editto moderno richiamava e confermava gli antichi editti, quelli pure del 500 e del 400, se occorreva; si bruciava a Campo di Fiori, s'impiccava a piazza del Popolo, v'era la tortura, il carcere e l'esiglio, si dava il cavalletto, la corda e la frusta, ma, dopo tutto, ben pochi si tenevano dal giuocare, amoreggiare, duellare e fare felicemente il comodo loro [1]. Quello che allora fosse a Venezia, Mi-

[1] « Les Romains son comme les employés à la ferme du tabac, auxquels il est permis d'en prendre gratis tant qu'ils veulent. On vit avec la plus grande liberté, à cela près que les *ordini santissimi* sont autant à craindre que l'étaient à Paris les fameuses lettres de cachet avant la révolution qui les a détruites ». (CASANOVA, *Mémoires écrits par lui-même*, vol. I, cap. IX — Bruxelles, Rozez, 1881).

Digitized by Google

lano e Napoli non vogliamo indagare [1]; ciò che avvenisse nella stessa Roma e prima e dopo del periodo nostro non ci riguarda; bensì dobbiamo rilevare che per quanti vanno a leggere negli archivi e nelle carte del tempo i fatti veri accaduti in Roma nel 1778 appaiono assolutamente diversi dalle cose narrate poscia in tante storie da chiasso e da baiocchi.

Circa il buon costume, l'ultimo dei bandi pubblicati a Roma era quello del 1754. Durava esso ancora nel 1778, dopo ventiquattro anni, ma l'Alfieri, purchè dicesse a Roma un'insolenza di più, quando ne fu partito per fuggire le noie del suo regio amore clandestinamente conosciuto da tutti, esclamava con l'usata rettorica:

> . . . . . leggi, che ingiuste
> ogni lustro cangiar vede, ma in peggio.

O giuste, o ingiuste, le leggi a Roma avevano invece l'opposto difetto, quello di non essere cangiate opportunamente di sostanza, nè di forma, adoperando i papi con le vecchie leggi, come gli archeologi coi ruderi antichi. Tutto al più potevano far conto di scordarle, o ci fabbricavano intorno qualche aggiunta, ma decisamente cangiarle, abrogandole d'ufficio, era un caso straordinario, tale da succedere, se pure, una volta al secolo. L'agire differentemente sarebbe anche stato illogico per l'astuta cancelleria romana. Il papa

---

[1] Non pare però che Napoli differisse gran chè da Roma. « Osservate solo quanto è bello Napoli, gli uomini da tanti secoli vi conducono vita lieta, e senza pensieri; e tuttochè di quando in quando vi s'impicchi qualcuno, le cose vi procedono sempre allo stesso modo ». Così il Goethe G. V., *Viaggio d'Italia*, versione del Cossilla — Milano, Manini, 1875.

Digitized by Google

d'un secolo prima non era infallibile quanto il papa d'un secolo dopo? Dunque, tornando a noi, nel 1778, circa il buon costume, durava a Roma il bando del 1754, appendice del bando del 1747, quali Benedetto XIV fece ristampare piuttostochè rifoggiare da altri decrepiti bandi [1]. Taluni articoli, oltre a riferire esattamente il senso dei vecchi, erano ripubblicati con la frase e con la stessa ortografia d'un tempo, a cui non aveva appartenuto alcun avolo, che allora vivesse. Per detti bandi non si poteva ballare e far bagordo in casa delle meretrici, nè portarvi *spada, storta, sciabla od altra arma più lunga di tre palmi*, e le meretrici non dovevano *portare guardinfante sotto il sacco, o mantò*. Era ad esse vietato di scarrozzarsi in città e fuori di città per il circuito di due miglia, sì di giorno che di notte, sotto pena della frusta per le donne, di tre tratti di corda per gli uomini, del sequestro del cocchio e dei cavalli per il vetturino e della perdita delle gioie, vesti e denaro per tutti. Alle medesime era proibito d'andare all'albergo, alle osterie, a teatro, a villa Borghese e lungo il Tevere. I barcaroli, che le accoglievano in barca, perdevano la barca e s'attiravano adosso tre tratti di corda. Era sacrilegio (e figuratevi il resto) l'accompagnarle in chiesa.

Insomma, per Roma, la meretrice a parola di bando era peggio del demonio, e sì che Gesù aveva dimo-

[1] Bando generale *di Roma, e suo distretto e borgo* — Roma, stamp. della R. C. A., 1747, opuscolo in 4° gr.; e poi: Bandi generali *da osservarsi di commissione di N. S. Benedetto papa XIV* — Roma, stamp. della R. C. A., 1754, opuscolo come sopra.

Digitized by Google

strato di molta deferenza per Maria di Magdala, la quale, secondo l'evangelio di S. Luca, era stata posseduta da sette diavoli. Le meretrici, come gli ebrei, non potevano essere seppellite nel comune cimitero, o nelle arche delle chiese (1). È d'uopo tuttavia convenire che i preti, a' fatti, fossero per fortuna anche peggiori de' farisei, poichè, dopo tanto predicare dai pergami e tanto rigorismo nei bandi, la tradizione storica ha riconosciuto in Roma, città santa, il mercato favorito delle donne, che amano molto. Il più bello è poi che non solo si volevano in tal modo perseguitate le prostitute già palesi, ma tutte le donne, le quali passassero per prostitute, *anche* (si badi a questo) *per semplice diffamazione, quantunque non si provasse a loro carico la vera scienza del meretricio.* Chiunque di leggieri s'avvede che a codesta stregua, se i bandi avessero davvero avuto rigorosa e piena esecuzione, ogni giorno per ogni via di Roma sarebbe stato uno spettacolo di femmine frustate e Pasquino avrebbe potuto, una per domenica, far spogliare e frustare, con la semplice diffamazione, tutte le matrone di Roma. Nè i 5 bargelli, nè i 200 birri, nè tutti gli alabardieri del governatore, col battaglione dei soldati còrsi di S. Salvatore in Lauro e le corazze a cavallo e il reggimento delle guardie di S. S. avrebbero bastato all'ufficio

---

(1) « A destra, uscendo, v'è il giardino dei Borghesi, non ancora unito alla villa Pinciana, nè adornato del grandioso ingresso attuale e del grande viale. Tra il giardino, la villa ed il muro torto, vi è il cimitero delle meretrici, le quali non potevano essere tumulate in chiesa od in luogo sacro. Più tardi nel 1825, vi furono sotterrati Targhini e Montanari, giustiziati come carbonari ». (Silvagni D., *La Corte e la Società romana*, vol. I — Firenze, tip. della *Gazz. d'Italia*, 1881).

Digitized by Google

di pubblici frustatori. Non già diciamo che le 73,316 femmine, le quali abitavano la città santa, fossero tutte santissime donne, e molto meno che quelle 73,316 donne meritassero tutte il nome e l'obbrobrio delle pubbliche e private meretrici; Dio ne guardi! ma constatiamo semplicemente, per amore di studio e di verità, che, fatta da prima opera sleale, si diverrebbe in seguito ridicoli, leggendo gli editti a casaccio, o dando per accaduti gli avvenimenti contemplati solo negli editti.

Dove il bando semibarbaro vigente a Roma nel 1778 non restava del tutto lettera morta gli era nel reprimere il contatto dell'uomo con la donna, allorachè il primo aveva proceduto o procedeva con la seconda, usando l'artifizio e la violenza. Nel medio evo il culto perdonabilmente esagerato del bel sesso aveva suggerito orribili disposizioni circa gli uomini, che rapivano, stupravano e malmenavano in altra guisa le donne libere, o maritate. Perfino le povere inservienti, le quali non gridavano l'allarme, vedendo un cavaliere entrare furtivo nell'alcova della castellana, sia per rapirla al suo signore, o per restarvi in adulterio, dovevano morire crudelmente con la lingua strappata e con le fauci otturate da piombo liquefatto. Quando si riformò la prima volta l'orribile supplizio, le nutrici e le ancelle silenti ebbero commutata la fine di Marco Crasso in quella di Maria Stuart. S'accontentavano di tagliare loro la testa. Poi ne' criteri legislativi sulla responsabilità delle donne di servizio circa gli amori, che funestavano la casa del padrone, si fecero man mano grandi progressi e nel 1778 in niun caso avrebbero

Digitized by Google

elleno subito un trattamento micidiale. Già bastava il tormento che le disgraziate avessero da servire, vedere e tacere. Riguardo per altro alle brutalità degli uomini, i bandi generali di Benedetto XIV, papa assai dotto, comminavàno seccamente l'*esiglio* a chi violava il domicilio delle meretrici, *sette anni di ergastolo* a chi penetrava per forza in casa delle donne oneste, *dieci anni di galera* a chi forzava ad atti impudichi una prostituta, la *galera perpetua* ed *anche la morte* a chi baciava una ragazza per impedirne, o per contrarne il matrimonio [1], la *morte* a chi violentava nella persona una donna onesta, la *morte* a chi lasciviva con fanciulli minori d'otto anni [2], la *morte* a chi giungeva ad ottenere un aborto. *Multe*, *corda*, *esiglio*, *galera*, *confisca* e *morte* ai rissanti, giuocatori, duellanti, ricettatori di persone cercate dalla giustizia. La

---

[1] « Che nessuna persona ardisca far violenza a donne, o tentare di entrare in casa loro, o dove stanno, per forza, o per le fenestre, ed altri luoghi, contro la loro volontà, sotto pena (se la donna sarà onesta) della galera per sette anni....; e se con detta violenza verrà all'atto di conoscerla carnalmente, ancorchè l'atto non sia perfezionato, si estenderà la pena a quella della vita; ma se la donna sarà disonesta, per il solo attentato violento, come sopra, sarà punito coll'esilio da Roma, e suo distretto, da estendersi fino alla galera ad arbitrio di Sua Signoria Illustrissima (il governatore di Roma) e conoscendola carnalmente per forza, come sopra, sarà punito colla pena della galera per dieci anni.

« Dichiarando, che nelle medesime pene incorreranno quelli, che bacieranno, o tenteranno baciare alcuna donna onesta, ancorchè non giunga effettivamente al bacio, ma solamente all'abbracciamento, o altro atto prossimo al bacio, e quando ciò siegua a fine d'impedire, o contraere matrimonio, sarà punito colla pena della galera perpetua, e confiscazione dei beni, da estendersi ancora alla pena della vita secondo la qualità delle persone ». (Bando *generale di Roma e suo distretto* — Roma, tipografia della R. C. A., 1747).

[2] « Dichiarando S. E. espressamente, che nelle cognizioni carnali; benchè non consumate, nelli fanciulli minori dell'ottavo anno si presumerà sempre la violenza per procedere alla pena della vita ». (Bandi *generali da osservarsi di commissione di N. S. Benedetto papa XIV* — Roma, stamperia della R. C. A., 1754).

Digitized by Google

inquisizione coi celebri martori ai profanatori delle chiese e dei monasteri.

Non c'è che ripetere. Così disponevano i bandi e parlavano chiaro. Per altro, come se quegli articoli d'antiquato stile riguardassero una popolazione irreperibile, si giuocava all'osteria, si giuocava al caffè e più di tutto si giuocava nelle case private, soprattutto nei palazzi. Ogni dama alla moda teneva un salotto a posta per il giuoco, e le minenti facevano anch'esse gustare il giuoco, dopo il suono del cembalo e della chitarra, ai frequentatori delle loro catapecchie. All'osteria si giuocava a bazzica, a primiera, alla buglia, al biribissi, alla morra, alla passatella; nei caffè si giuocava quasi solo al tarocco e si diceva: ho lasciato il signor conte che taroccava al caffè, ma qualche volta il verbo *taroccare* usavasi ad esprimere un modo qualunque di passare il tempo in trastulli ed allegrie; nelle case dei patrizi si giuocava di preferenza al faraone, al macao ed al picchetto; presso le popolane giuocavasi al ventuno, ai dadi, all'oca. Aggiungeremo, poichè siamo sul parlare di giuochi, essere stati i romani anche allora fanatici del giuoco del lotto introdotto a Roma e negli Stati papali da Clemente XII. Si estraeva sulla loggia del palazzo di Montecitorio, ma non tutte le settimane, come in epoca più recente, bensì due volte al mese, e fruttava per un milione e duecento mila scudi all'anno [1]. Il 6 agosto 1778 uscirono i numeri

61. 86. 12. 35. 46;

---

[1] « Cependant l'espoir du gros gain y attire, comme aux nôtres, quantité de gens de toutes les provinces. Le fonds du jeu romain monte, à ce que l'on dit, à

Digitized by Google

nè bastando ai romani il non ebdomadario giuoco del lotto [1] erano in grande voga le lotterie di commestibili fra i popolani e di gioielli fra i borghesi, nè le dame nè le semi-dame sdegnavano di porre qualche abito poco usato alla *riffa*, cinque paoli a numero, p. es., abito che anche allora non radamente *si squagliava* senza che fosse cavata la riffa e senza che fosse restituita la *voce*, o prezzo del numero. Un lunario intitolato *Casamia* serviva ai cabalisti per prendere e dare i numeri infallibili e si rischiava e scommetteva con tanta passione, che gli autori di commedie e di satire di quel tempo inveiscono tutti furibondamente contro il vizio del giuoco, rovina di moltissime famiglie. I lunari di Bologna godevano allora, non pei cabalisti, ma per gli scienziati, una grande celebrità [2].

---

plus de cent mille écus par mois. La-dessus il y a gros gain certain pour le pape, gain qui est porté dans ses coffres en argent comptant. S'il étoit mis dans les banques publiques, il pourroit y remédier au défaut d'argent effectif », (De Brosses Ch., *Lettres d'Italie* — Paris, Perrin, 1885; lettera XXXVIII).

[1] A proposito di questo giuoco, ei pare che avvenisse un anno una curiosa truffa, poichè tra le satire del tempo esiste un sonetto caudato *per la vincita fatta al lotto con l'artificio nell'estrazione di Napoli*, il quale sonetto in parte è così concepito:

> Sbuffa, come un cignale, Torrigiani;
> Mugge, come una vacca, la Bernini;
> Strepita, quale ossesso, il Soderini;
> Ruspol bestemmia ed alza al ciel le mani.
>
> E Bonaccorsi re de' marchegiani,
> Uno anch'esso de' perfidi assassini,
> Stride e schiamazza col villano Ottini,
> Dando il titol di ladri alli romani.
>
> Ringraziatene il ciel, chè l'artifizio
> Non ebbe a pieno il suo bramato effetto
> Per mandar tutti quanti in precipizio....

[2] « Un argomento in mille che l'ingegno degli Europei è di una miglior tempra dell'ingegno degli Asiatici si è ancor questo: che i lunari in Pechino si fanno

Digitized by Google

Il commediografo Gian Gherardo De Rossi s'era poi segnatamente prefisso, a proposito *dei baci e degli atti più prossimi al bacio* e delle altre lascivie con estremo rigore minacciate dai bandi pubblici, di ricondurre la popolazione di Roma a più severo contegno, adoperando lo scherzo e l'ironia delle scene, visto che non facevano effetto gli editti ed i bargelli del governatore. Nel 1778 era possibile a Roma, come se fosse niente, o cosa assai da poco, il fare all'amore, stando in seminario, se erano ragazzi, e stando al ritiro, se erano fanciulle. Dalle finestre, ai parlatorî, con lettere e biglietti recapitati dai servi di casa o dai portieri de' luoghi d'educazione, i giovani innamorati corrispondevano tra loro e davano luogo ai più curiosi incidenti. Avveniva non di rado che un seminarista fuggiva e che sposava una donna avanti che i suoi parenti lo rintracciassero. Le fanciulle escite dal ritiro infastidivano i genitori, perchè volevano sposare subito un uomo, col quale avevano di là dentro lungamente amoreggiato e rientravano al ritiro per far meglio il comodo loro, se alle nozze s'opponevano i genitori. Nelle cronache di Roma si leggeva che alle volte, dopo grave sventura, tutte le donne d'una famiglia eransi ritirate quali in un monastero e quali in un altro, rimanendoci a lungo, qualcheduna per sempre, e ricevendo le visite dei patrizi, dei cardinali e d'altra gente di cotale fatta, perchè poi, vaglia il vero, questi capricci non erano consentiti che alle dame ricche di nome e

---

colla effemeride della Specola di Bologna ». (ALGAROTTI F., *Pensieri diversi* — Cremona, ediz. delle opere di F. Algarotti, vol. VIII, presso L. Manini, 1782).

Digitized by Google

di censo. Il cardinale vicario permetteva loro di rompere la clausura, e non di rado lo stesso prelato acconsentiva che la clausura fosse rotta a beneficio anche de' lontani parenti e dei proposti fidanzati. I padri di famiglia potevano con tutta facilità far rinchiudere al ritiro quella qualunque delle donne di casa, figlia, o sorella, o cognata-vedova, o moglie, la quale fosse per destare imminente scandalo con stravaganze amorose. Nel ritiro si fermavano sei mesi, un anno, diciotto mesi, intanto che esse davano prova di una salutare resipiscenza. Alle volte entravano per tre giorni, una settimana, quindici giorni al più, per dar tempo ai genitori di ritrovare una casa in campagna, o di combinare un viaggio di mezza annata, perchè s'erano accorti che la ragazza uscita a S. Pietro dall'educandato aveva a S. Michele ingrossato il seno e perduta la mestruazione. La ragazza, novanta volte su cento, entrava soddisfatta nel ritiro ed alle compagne, alle monache, a tutte le femmine che s'incontrava, con cert'aria di provetta mondanità diceva per prima cosa: io ci rimango soltanto tre giorni, perchè sono gravida.

Questo nei monasteri e nei ritiri. Nelle case dei patrizi e dei borghesi avveniva qualche cosa di peggio. Usavano ancora i *cavalieri serventi*, persone che facevano *ex professo* una corte obbligatoria alle altrui donne. Il matrimonio degli italiani, secondo il tragediografo d'Asti, era il divorzio in carne ed ossa, e veramente egli male non s'apponeva, chè dove le case regolavansi ancora col vecchio cicisbeismo, non eravi

Digitized by Google

più matrimonio, nè famiglia, nè onore [1]. Il cavalier servente per essere un modello doveva adempiere il proprio ufficio senza intermissione, confessarlo pubblicamente e pavoneggiarsene. Indi, pregato da altra dama a volerla servire, egli annuiva per far dispetto alla sua bella, se tra loro esisteva qualche dissapore, ma se stavano, come si dice, in tenerezze, egli rispondeva senz'altro: domando scusa, gentile signora, ma sono fedele alla contessa. Tale dichiarazione poteva farsi benissimo, presente il marito, ed anzi v'erano mariti, i quali si ponevano d'accordo con i cavalieri serventi per vivere senza disturbi. Era stabilito per esempio, talvolta pure in iscritto, la seguente convenzione: 1° Il marito non accompagnerà mai fuori di casa, al passeggio, al teatro ed alle visite, la propria moglie; 2° Il cavalier servente da solo accompagnerà sempre la dama alle visite, al teatro ed al passeggio; 3° Il cavalier servente pranzerà due volte alla settimana in casa della dama. Il marito, inoltre, per essere un uomo alla moda, non si doveva mai trovare in casa nelle ore di ricevimento, o per lo meno doveva starsene ritirato in remota stanzuccia, durante le visite fatte di giorno alla moglie e durate l'intrattenimento che essa dava

---

[1] ALFIERI V., *Il Divorzio*, commedia, nel vol. VII delle opere postume — Brescia, Bettoni, 1809. L'Alfieri conclude non essere meraviglia

Che in Italia il divorzio non s'adoperi
Se il matrimonio italico è un divorzio,

dopo aver tratteggiato la corruzione morale esistente in una casa, ove di prammatica le donne dovevano avere sopradote dai mariti; forte spillatico; grande servizio; quartiere, letto, medico, maestri, confessore e cameriere a parte; palco a tutti i teatri; invitati in famiglia a loro piacere; mensa di loro gusto e a parte, se così loro andava; figli al collegio; pagati i debiti; villeggiatura, bagni ed almeno un viaggetto all'anno; libertà nella scelta e nel numero dei cavalieri serventi, ecc.

Digitized by Google

di sera nelle camere apposite. Di moda essendo l'assenza dei mariti, di moda la dimestichezza dei serventi, n'avveniva per conseguenza che alle femmine più spregiudicate l'ozioso cicisbeo stava intorno, consenziente la famiglia, durante la conversazione, il giuoco, la messa, la mensa, il passeggio, la toletta, gli svenimenti, le malattie, la sera quando si coricavano e la mattina quando avevano da levarsi. I cavalieri serventi, essendo stati di moda e per ciò di necessità per tutte le donne, a cui la famiglia, o l'ambizione imponevano di tenersi in mostra, non erano valutati e scelti sempre con le stesse norme. La sposa modesta, che temeva la calunnia, preferiva all'ufficio di cicisbeo un cavaliere di tarda età; l'allegra sposa, che sfidava la calunnia, non respingeva l'offerta d'un zerbinotto appariscente.

Secondo gli umori del marito e le tendenze della moglie, assumevano l'ufficio di cavaliere servente qui un abate d'Arcadia, là un uditore di Rota, costì un ufficiale delle corazze, colà un prelato di nunziatura e compiacevansi di porgere il braccio alle belle signore in qualità di serventi i personaggi più cospicui della società romana, cortigiani, principi, il senatore, il governatore e gli stessi cardinali. In conseguenza il da fare di tali cavalieri sapeva un poco del servizio de' gentiluomini di corte, con questo però: che tra i nostri cavalieri e le dame di quel tempo non si stabiliva l'ufficio di cavalier servente senza personale reciproca simpatia; che l'ufficio in genere si tramutava in tirocinio amoroso, più o meno lungo, per lo

Digitized by Google

scambio avvenire di frutti proibiti, più o meno maturi; e che non rade volte l'ufficio stesso era notoriamente un salvacondotto per gli amanti e per i drudi. Infatti il De Rossi, nelle sue commedie, raffigura spesso il cavalier servente in un ufficiale della milizia, in una lancia spezzata, o in un nobile cadetto, il quale era stato fidanzato della dama, quand'essa era nubile, senza averne conseguita la mano. Maritatasi poscia costei con uomo, che possedeva la nobiltà mancante all'ufficiale, o le protezioni perdute della lancia spezzata, o le ricchezze non proprie dei cadetti, la madre, la sorella, le amiche, a compensarla del sacrifizio fatto ai genitori, interponevansi per darle a cavalier servente il fidanzato del primo amore. Di già nel 1778 la parabola del cicisbeismo aveva incominciato a discendere, ma solo vent'anni prima, non tanto a Roma, quanto a Venezia, Milano e Genova, era stato in uso di salvare alla sposa, nel contratto di nozze, la scelta del cavalier servente, e si racconta di più che talora il servente si sceglieva di comune accordo prima delle nozze ed interveniva all'atto di matrimonio per fare constatare della propria qualifica [1].

Era appunto per quelle interposizioni insistenti

---

[1] Il Neri nei *Cicisbei a Genova* (Neri A., *Costumanze e sollazzi* — Genova, tip. dei Sordo-muti, 1883) lo dà per sicuro, ma più sulla parola di viaggiatori stranieri, che sopra documenti autentici. Eppure un capitolo di rogito dotale, in cui si fosse *hinc inde* nominato ed accettato il cicisbeo, avrebbe deciso di questa asserzione, la quale è vecchia e dubbia nello stesso tempo. Noi crediamo al Gabba (*Della condizione giuridica delle donne*), al Richard (*Description historique et critique de l'Italie*, 1776), al Goudar (*L'espion chinois*, 1769), all'Anonimo della *Lettre à un françois, ou répons aux lettres de M. Dupaty sur Gênes* (1789) ed alla Gonzague (*Lettres sur l'Italie, la France, l'Allemagne*, ecc., 1796), ma limitatamente alla *clausola del* POTER AVERE *un cavalier servente*.

Digitized by Google

di femmine serpentine che l'ingannato marito, o piegava nell'ignominia, o si ribellava con violenza. Nel primo caso era stipulata una convenzione del genere di quella superiormente accennata. Nel secondo caso correva la sfida ed il duello. E li duelli, checchè si prescrivesse e si racconti in contrario, avvenivano frequentissimi, nè si passava la frontiera per andarsi a battere, o si cercava il folto d' una foresta per nascondere il fatto, o si limitavano gli assalti per non farsi che scalfitture; ma gli oltraggi gratuiti, o meritati, si lavavano col sangue, e subito, e senza preoccupazione di luogo, di colpe e di pene. Sono i vigliacchi, unicamente i vigliacchi, i quali, dopo aver corso in menzogne ed insolenze, si palpano con la sinistra la guancia schiaffeggiata e si querelano con la destra ad un giudice compro. Scipione Santacroce, nel 1703, aveva freddato in duello Angelo Gavotti e s'erano battuti a Campo Vaccino [1]. I duellanti non eransi nemmeno data premura d'uscire fuori della città. Benedetto XIV con le maggiori scomuniche ed il cardinale Gerdil con opere filosofiche si dichiararono contro il duello. Nel 1778 i gentiluomini, non che a Campo Vaccino, si battevano anche in luoghi più centrali, e taluni, poco prima, o poco dopo, si recarono certamente a definire le loro pendenze a pochi passi della stessa grande Curia Innocenziana, dove teneva tribunale il governatore di Roma, perchè si vede in una incisione del 1786 che lì, fra Montecitorio e fontana di Trevi, nel piazzale de' Cro-

---

[1] Cancellieri F., *Storia dei solenni possessi de' sommi pontefici*. — Roma, Lazzarini, 1802.

Digitized by Google

ciferi, due cavalieri, in presenza d'altre persone, hanno incrociate le spade [1].

Intorno agli uomini d'arme, alle nozze ed alla nobiltà sono ancora da aggiungere alcune cose. Il Roberti ci fa sapere che l'Italia nel 1778, come nel 1878, propendeva per l'organizzazione militare di Germania e che il soldato prussiano era tenuto in conto di vero tipo delle milizie europee [2]. Gli ufficiali delle truppe pontificie avevano d'uopo del permesso, avanti di contrarre matrimonio. Il colonnello riceveva le domande e porgeva sulle medesime un parere scritto, udito il Consiglio di disciplina, e poi si rimetteva la cosa al papa, il quale non metteva quasi mai difficoltà. Peraltro gli ufficiali nobili dovevano ammogliarsi con donne del patriziato e gli ufficiali appartenenti alla borghesia non potevano imparentarsi con famiglie poco ragguardevoli per asse e per rango. I matrimoni dei militari ed in genere tutti i matrimoni stabiliti fra persone che stavano a molta distanza fra loro si contraevano *per procura*, ed avveniva spesso che un ufficiale di guarnigione a Ferrara sposava una donzella di

---

(1) La vecchia incisione, in pessimo stato, è senza margini, senza titolo e senza nome d'autore, incollata sopra una carta greve, che porta la data manoscritta del 1786. Sembra che abbia fatto parte d'una collezione di stampe e disegni architettonici. Ora esiste nella raccolta di L. Vicchi a Fusignano. A proposito poi dei suddetti conflitti per causa di nozze male sortite è da notarsi che la moda genovese dei processi e degli scioglimenti di matrimonio *pour fait d'impuissance* aveva una volta sedotto anche a Roma la gente di buona condizione, ma nel 1778, dopo taluni esempi salutari dati dalle sacre congregazioni, un uso cosiffatto era molto diminuito, se non cessato del tutto.

(2) « Le tre cose, che io credo le più singolari nel mondo e le più perfette, sono la disciplina prussiana, il violino di Tartini, e la testa di quest'uomo (del procuratore veneto Emo) ». ALGAROTTI F., *Lettere inedite* — Cremona, ediz. delle opere di F. Algarotti, vol. X, presso L. Manini. 1784.

Digitized by Google

Roma, o che un principe di Roma s'ammogliava con una donzella di Bologna. Celebrate così le nozze per procura, i parenti conducevano la moglie al marito, se questo per ragioni superiori non poteva allontanarsi dall'attuale sua residenza, oppure il marito partiva per andare a prendere la sposa, quando egli non incontrava sostanziali impedimenti. Più spesso i coniugi, quando erano liberi, ognuno di se medesimo, assicuravano per procura il matrimonio e poi partivano contemporaneamente dalle loro case, uno andando incontro all'altro [1]. Si davano esempi eziandio di matrimonii stabiliti per procura, o senza procura, fra giovani liberi e fanciulle tuttora chiuse ne' monasteri [2]. Nei parentadi fra nobili donne e uomini della borghesia ponevasi d'ordinario la condizione che il fidanzato acquistasse un titolo di nobiltà, nè il ricco borghese avea da penar molto a ritrovare un marchesato disponibile. Con cinquecento ducati si comprava un diploma di conte; con poco più si divenia marchese.

---

(1) « Il medesimo martedì (16 giugno) dopo pranzo Sua Ecc. il sig. D. Emilio Principe Altieri, unitamente con il sig. D. Paluzzo suo secondo Genito, e la signorina Donna Laura sua figliuola, futura sposa del sig. March. Bevilacqua di Ferrara, s'istradò per Ancona, ove prenderà l'alloggio presso mons. Angelo suo fratello governatore di quella città, attendendovi il sig. marchese sposo. E per quanto dicesi, Domenica festa del glorioso S. Luigi Gonzaga si sposeranno nel santuario di Loreto; ed in appresso partiranno per Venezia, di dove dopo qualche tempo di dimora si trasferiranno a Ferrara ». (*Diario ordinario di Roma*, Chracas, num. 362, in data 20 giugno 1778).

(2) « Trovasi stabilito il trattato di matrimonio tra il sig. Uderigo Primogenito del sig. Marchese Gaspare Orsini de' cavalieri Sannesi, capitano di questa compagnia delle corazze, e la Dama signora Maria Girolama, figlia maggiore del sig. Conte Antonio di Carpegna, da effettuarsi nel futuro mese di ottobre. La suddetta futura sposa si trova di presente in educazione nel ven. monastero de Sette Dolori esistente in Trastevere alla piazza detta delle Fornaci ». (*Diario ordinario di Roma*, Chracas, num. 350, in data 9 maggio 1778).

Digitized by Google

Con la nobiltà, si vendeano pure gli stemmi, le carrozze e le livree. Sembra incredibile, ma le carrozze e le livree anche s'affittavano provvisoriamente, ed i ricchi forestieri disposti a passare l'inverno a Roma trovavano, al loro giungere, uno stuolo di duchi e marchesi, di contesse e baronesse, di quelli caduti in bassa fortuna, i quali per mezzo degli antiquari, s'incaricavano di tutto e ci guadagnavano intanto da campicchiare nell'interno della famiglia, conservando all'esterno il fasto principesco. Davano essi ai forestieri la carrozza, le livree, l'appartamento; affibbiavano loro i rimasugli di casa (statue, quadri, stoffe, ecc.) per oggetti classici e preziosi; li presentavano in società come pari di Francia, o lords d'Inghilterra, o pascià dell'Egitto. Non sono vent'anni che si vedevano ancora appartamenti restati con il mobiglio e l'ordine in cui furono montati nel secolo scorso ed anche allora usavano le vendite e le aste pubbliche del mobiglio usato, delle collezioni scientifiche, degli oggetti d'arte, delle biblioteche, armerie, medaglieri e via discorrendo. In società le dame o giuocavano, o lavoravano i nodetti, perchè, facendo i nodi, potevano occuparsi, guardare e conversare. I rinfreschi si componevano di bibite al cioccolatte, caffè di Portoricco, rosolio del *perfetto amore*, pastarelle di Cagliari, tortoni di Benevento, confetti di Bergamo e gelati di Venezia, cose che più non usano, o che sono adesso posposte ai dolci d'altro gusto e d'altra provenienza (1).

---

(1) « Era massima ritenuta buona, di mangiar parco, di mangiare poca carne e di dare pochissimo da mangiare ai ragazzi, ai quali di preferenza si davano

Uomini e donne annasavano tabacco, ed una scatola da tabacco d'avorio, d'argento, o d'oro grafita, o brillantata, formava il dono abituale per il compleanno e per la festa onomastica del figlio al padre, del fidanzato alla sposa promessa, della nuora alla suocera e viceversa. I grandi signori non prendevano che tabacco di Spagna, ch'era il più sopraffino. Giovani e vecchi cicisbeavano senza interruzione, ed il *Werther* di Goëthe, appena apparve nel 1775, ebbe a Roma un successo colossale ed una voga irresistibile, come oggidì scriverebbero i critici da gazzetta con frase altrettanto bugiarda quanto frequente. Alla fine il parlare, come al solito d'ogni conversazione in cui prevale il sesso femminino, cadeva sulle ultime mode, le quali aspettavansi allora da Lione e da Parigi.

La grande novità dell'estate 1778 era un figurino d'abiti sì muliebri, che maschili, i quali si chiamavano *abiti alla matrimonio concluso*. Questo figurino, per le donne, era molto semplice ed era, al contrario, un po' complicato per gli uomini. Alle dame prescriveva il *Rodingotto (sic)* di *amuerre color petto di canario (sic)* o d'altra più ricca stoffa col bavero molto alto di tinta diversa dal resto dell'abbigliamento. Prescriveva agli uomini il soprabito di seta, o di raso,

uova e latticini. Queste regole osservate rigorosamente soffrivano un'eccezione nei casi straordinari, nelle vignate, nelle ottobrate, nei giovedì di carnevale, nelle feste solenni, e nei pasti (banchetti) di nozze. Ogni festa, ogni ricorrenza poi aveva il suo piatto ed i suoi dolciumi speciali. Per la Pasqua si mangiava l'agnello, il salame, le uova, la torta. Pel Natale il torrone, l'anguilla ed il *pangiallo*. Pei Morti le *ossa di morti* e le fave dolci sopravissute anche queste ai banchetti funerari. Per la Quaresima i *maritozzi* (pasta condita con zibibo). Per S. Giuseppe le frittelle (pasta fritta). Per l'Ascensione la giuncata ». (Silvagni D., *La Corte e la Società romana*, vol. I — Firenze, tip. della *Gazz. d' Italia*, 1881).

Digitized by Google

a fioroni vellutati, i calzoni stretti e corti, le calze di colore, frappe alla camicia, fibbie d'oro alle scarpe, ai calzoni, al cappello. Cappelli a grandi falde o cuffia per le signore; pei cavalieri il cappello a due punte per città ed il cappello tondo per campagna. Per gli uni come per le altre, la pettinatura apparentemente negletta ed il *tupè alla vergette* [1]. L'usanza di portar l'orologio era da qualche tempo generalizzata e gli orologi più fini e più speciosi appartengono a quell'epoca [2]. In quel tempo si faceva dagli uomini e dalle donne un consumo grandissimo, per l'abbigliamento personale, di galloni d'oro, bottoni ingemmati, fiori, pizzi, penne e piume. Ogni gentiluomo cingeva sempre la spada, che i borghesi non portavano che ne' giorni di comparsa, la domenica ed alle visite. Ogni dama recava seco, per casa e fuori di casa, la *bottiglietta del Sampariglie*, cui le cercava indosso il cavalier servente, o la persona più prossima, per fargliela odorare nei momenti di deliquio, chè il sapere opportunamente ed abilmente svenire formava parte

(1) Ossia spartito, ricciato e rannodato in altrettante buccole, come ben disse lo stesso nostro poeta:

> Lungo, folto, nereggiante — Flocca il crine, che la moda,
> Secondando il bel sembiante, — In più buccole rannoda.

(MONTI V., *Saggio di poesie* — Livorno, torchi dell'Enciclopedia, 1779).

(2) « Il dottissimo mio amico, Giacomo Giona Bioernstaehl, professore di filosofia in Upsala, scrisse ad un suo corrispondente, che in Ginevra nel 1773 il signor Morand gli mostrò un orologio di ripetizione in un anello d'oro, dove lo stesso orologio non era più grande di una pietra mezzana di un anello; e che vidde de' pomi d'oro di bastone e delle tabacchiere con orologi, che suonavano delle ariette. Soggiunge che lavorava intorno ad un orologio con una campana in un anello. Questi orologi in anelli costavano 18 in 20 luigi d'oro, secondo il valore delle pietre, essendo tutti contornati di diamanti ». (CANCELLIERI F., *Le due nuove campane di Campidoglio.* — Roma, Fulgoni, 1806).

Digitized by Google

della loro educazione e della loro civetteria. Del resto le signore conducevano vita piuttosto casalinga, ed il giorno per l'uomo elegante si divideva così, preso il marzo per mese di confronto:

Ore 16 (ossia ore 10 del mattino). - Levata e caffè in camera.

Ore 17. - Rivista alla scuderia e cioccolatte.

Ore 18 (ossia nell'ora del meriggio). - Congresso col sartore, parrucchiere e sensali diversi.

Ore 19 (ossia ora 1 del pomeriggio). - Cavalcata, o passeggiata a piedi in toletta da mattino.

Ore 20 $^1/_2$. - Visite di dovere.

Ore 22. - Pranzo in famiglia.

Ore 23. - Scarrozzata in toletta da gala.

Ore 1 (cioè un'ora dopo l'Avemaria, ossia ore 7 pomeridiane). - Conversazione di prima sera.

Ore 3. - Teatri, ballo e giuoco.

Ore 5 $^1/_2$. - Visite clandestine.

Ore 7 (ora 1 del mattino). - Cena e letto [1].

Le ore si numeravano allora secondo l'orologio italiano, col quale incominciavasi a contare dalla prima ora dopo il tramonto del sole [2], e F. Cancellieri volle

---

[1] De Rossi G. G., *Commedie* — Bassano, 1791, con licenza data al Remondini di Venezia.

[2] « Qui per contro, quando scende la notte è finito il giorno, il quale consta del mattino, e della sera; suonano le ventiquattro, si comincia una nuova numerazione delle ore; suonano le campane, si recita il rosario, la fantesca entra nella stanza colla lampada accesa, e vi augura la *felicissima notte!* Questo momento cangia in ogni stagione dell'anno, e l'uomo che qui vive, non può cadere in errore al riguardo, imperocchè ogni soddisfazione della sua esistenza non è regolata già dalle ore, ma bensì dalla luce del giorno. Se si volesse costringere questo popolo a contare le ore alla nostra foggia lo si caccierebbe nella confusione, imperocchè il suo metodo è pienamente consentaneo alla sua natura ». (Goethe G. V., *Viaggio in Italia*, versione del Cossilla — Milano, Manini, 1875).

Digitized by Google

provare che la numerazione all'italiana s'avea da preferire a quella dei cinesi, i quali ponevano il principio della giornata a un minuto dopo la mezzanotte [1]. Le ventiquattr'ore nel frasario e nel computo dei romani, spiravano al primo squillo dell'*Ave Maria*, e nell'istante stesso ricominciavasi a contare dall' uno [2]; ma qui dianzi si parlava di mode e avanti di cangiare argomento è prezzo dell'opera il mentovare che in quel tempo venne posta in satira una gentildonna, la quale, avendo viaggiato in Inghilterra, volle introdurre a Roma l' usanza di mandare i fanciulli con i polpacci delle gambe scoperti. Vincenzo Monti componeva degli endecasillabi sopra l'uso novissimo di vestire i fanciulli alla marinaia. Allora pure, tra suocere e nuore era continuo il battibuglio per allevare in fasce o senza

---

(1) « La natura medesima si è dichiarata in favore del *sistema italiano*, che mette il fine di un giorno, e 'l principio d'un altro, al tramontare del sole, per esser questo un punto sensibilissimo a tutto il *genere umano*, punto di divisione fra la luce e le tenebre, che chiama gli uomini dalla fatica al riposo; che intima a' bruti il ritiro ne' loro covili; che impone a tutta la terra un profondo silenzio; che finalmente porta seco un cangiamento universale di cose, su la superfice dell'emisfero; tanto che il sole medesimo, nell'atto di nascondersi par che dica che in quel punto finisce un giorno, e ne comincia un altro.

« Inoltre l'*orologio italiano* è necessario per tutti i viandanti, che vogliano viaggiare, finchè ci si vede, ed arrivare alle città, prima che se ne chiudano le porte. Molto più ai religiosi, che si devono trovare in convento prima di notte. Molto più a tutti quelli artigiani, che non possono lavorare a lume di luna, nè a lume di candela. Molto più ai soldati, che prima di notte si devono trovare al quartiere. Molto più agli uomini di campagna.

« Ma che può dirsi di più? Le stesse spedizioni militari devono regolarsi col-l'*orologio italiano*; e quel generale che pensa di dar battaglia, bisogna prima che sappia, quanto gli resta di giorno, per poterla ultimare ». (CANCELLIERI F., *Le due nuove campane di Campidoglio* — Roma, Fulgoni, 1806).

(2) « I viaggiatori hanno osservato, che non v'è città in Europa, che abbia un numero si grande di orologi pubblici, come Roma, ove se ne contano almeno 60. Questa moltiplicità di orologi forma un gran comodo per gli abitanti, che possono sapere di giorno e di notte tutte le ore ». (CANCELLIERI F., *Le due nuove campane di Campidoglio* — Roma, Fulgoni, 1806).

Digitized by Google

fasce i neonati, per nutrirli a latte, o a pappe e per tuffarli nell'acqua fredda, o calda, secondo i due diversi metodi fisiocratici.

Tralasceremo però di descrivere la maniera di vestire dei popolani, dei bifolchi e degli abitanti dei castelli romani, chè ci parrebbe proprio, occupandoci di costoro, portar ceramiche a Faenza e *pizzutello* a Tivoli. Vi sono carrettieri e contadini, i quali vestono ancora lo stesso costume pittoresco del secolo trascorso; le minenti di Trastevere, le monticiane di Roma, le villane di Tivoli, Albano e Nettuno si vedono disegnate ed esposte in mille vetrine da Roma a Venezia e da Venezia a Torino [1]. Meglio sarebbe il fare un accolta di gerghi, frasi ed altre maniere d'esprimersi, ora dimenticate, o condannate, le quali aggiungerebbero pregio e rarezza al presente quadro della società romana del 1778, se però non fosse già tempo d'asciuttare la penna. Non ci passeremo tuttavolta in completo silenzio. Vedemmo l'*antiquario* guidare i forestieri per Roma, il *bagarino* incettarne le derrate, il *poeta* comporre le farse, la *barcaccia* gran palco

---

[1] I costumi della provincia di Roma furono anche esposti, grandi al naturale, dalla Camera di commercio di Roma alla mostra nazionale di Milano il 1881, come appare dal seguente brano di cronaca del giornale l'*Opinione*, anno XXXIV, num. 149. « È noto che nella Mostra di Milano vi è una vetrina, nella quale sono esposti i costumi delle varie regioni d'Italia e che la parte di essa, destinata a quelli del Lazio, è ancora vuota. Noi sappiamo che essa sarà presto riempita e che la provincia nostra sarà rappresentata da dieci costumi: un *minente* ed una *minente*; trasteverini puro sangue; un ciociaro ed una ciociara; un buttero; un pecoraro; quattro donne di Sonnino, Tivoli, Nettuno, Albano.

« Il *minente* sta suonando il mandolino; il buttero s'appoggia al pungolo; a proposito del buttero ci permettiamo osservare che esso avrebbe meglio espresso il carattere severo ed originale di codesti campagnuoli nostri se lo si fosse figurato addirittura a cavallo ».

Digitized by Google

al teatro, i *virtuosi* a suonare e le *virtuose* a cantare, i politicanti cercare le *nuove di gabinetto*, i birri soprachiamati *perfidi* e le carceri nuove soprachiamate *villa Pamphyli*. Si teneva allora agli intercalari francesi e la parola *maîtresse* indicava la ganza fissa, detta modernamente la *mantenuta*. Quindi era facile svegliarsi un mattino e ricevere l'annunzio che il duca Sforza aveva rubata la *maîtresse* al duca Ceri. *Considerez maintenant tout à votre aise le portrait de la maîtresse de Raphaël;* così diceva un francese della Fornarina di Raffaello, e a quel francese la Fornarina, *quoique regulièrement belle*, sembrava *une dame maroquine* (1). Andando a spasso ed imbattendosi in una grossa e compìta borghese intenta a maritare le figlie, si rischiava di ricevere a bruciapelo uno di siffatti colpi: *monsieur le comte* ci farà quest'oggi una visita? questa sera verrà da noi, *monsieur le marquis?* (2) Le *visite di dovere* erano quelle di complimento, le *visite di formalità* quelle di dovere; le *visite di calore* quelle fatte immediatamente dopo un'avventura straordinaria, come nozze, parti, partenze, arrivi, promozioni, malattie e simili. *Presentarsi in figura di mediatore, d'ambasciatore* e via discorrendo voleva indicare che si compiva l'ufficio

---

(1) De Brosses Ch., *Lettres d'Italie*, lettera XXXIX — Paris, Perrin, 1885.

(2) Abbiamo a stampa una lettera dello stesso ab. V. Monti dell'anno 1779, la quale comincia: *È poi vero, monsieur, che il mio consiglio a Fille v'è piaciuto?...* E nella suddetta lettera indirizzata a Giovanni Ferri, o Ferry di Fano (bel francese in vero e bel bisogno d'intramezzare il discorso con motti stranieri), come in altre lettere di quel tempo, il poeta quasi anch'esso pavoneggiasi di saper incastrare due parole di francese in mezzo al suo non purgatissimo italiano. (Monti V., *Saggio di poesie* — Livorno, tip. dell'Enciclopedia, 1779).

Digitized by Google

d'ambasciatore, o di mediatore e via discorrendo. *Correre fido* equivaleva a fare garanzia. Per dire: un buono di S. Spirito per 20 ducati, una cedola per 40 scudi, un'obbligazione per 80 zecchini, si diceva una obbligazione, una cedola, un buono *cantante in 80 zecchini*, che *cantava in 40 scudi*, che *aveva il canto di 20 ducati*. La parola per significare il *non plus ultra* di un oggetto piaciuto era *adorabile*, come lo fu posteriormente *splendido*, e nella stessa guisa che noi avemmo una splendida giornata, uno splendido abito, uno splendido salotto, uno splendido cane, una critica splendida, uno splendido imbroglione, ecc., ecc., i romani del 1778 ebbero un *adorabile* parlatore, un'*adorabile* canzone, un'*adorabile* gattina, un'*adorabile* cuffia, un *adorabile* appartamento, un gioiello, un ventaglio, una tabacchiera, una portantina, una passeggiata *adorabili*. All'odierna parola *elegante* (*chic* in francese) precorse l'uso, con l'identico senso, della parola *nobile*, ed allora un carrozzino elegante si diceva *carrozzino nobile*, un parrucchiere elegante si chiamava *parrucchiere nobile*, e *nobile componimento* s'appellava un componimento elegante. Le *freddure* erano le *inezie* [1], poichè le poche lire che poteva scommettere l'ufficiale, i bassi merletti che espo-

---

[1] L'Alfieri, nella precitata commedia, fa dire ad Agostino Cherdalosi, a proposito del broncio tra i fidanzati:

..... Ma non è poi questo fatto
Tal, che non possa apprezzarsi. Ehi, ehi!
Io subito l'aggiusto. Il prete, subito!
Subito venga diviato. Adesso
Io lo mando a parlare al sur Settimio;
La cosa, insomma, è una freddura.....

Digitized by Google

neva il mercante ed i frivoli discorsi che faceva un cavalier servente erano *freddure*. Era una *baronata* qualunque azionaccia prepotente.

Un uomo, sfogandosi in parole, avrà, p. e., esclamato: fino ad ora mi son creduto d'essere sposo e m'accorgo di non essere che marito. Sposo e marito, infatti, non erano allora, nel comune linguaggio, sinonimi. *Sposo* era il coniuge riamato, accarezzato, rispettato; *marito* era lo stesso coniuge negletto, scansato, minchionato. Nelle interiezioni di meraviglia, di compiacenza, di rabbia, eccetera, s'adoperava comunissima una parola, che il presidente De Brosses non dubitò di segnalare al signor De Neuilly. *Ces bons romains*, egli dice, *ouvrent des jeux largs comme des salières; je les entendois dire entre eux:* « Cazzo! » *la première pairie du royaume! succèder à un prence du sang!* (1) E quella parola si diceva fosse uno degli intercalari d'Aless. Albani, cardinale; anzi che lo stesso cardinale Lambertini la proferisse nell'atto che gli era notificata la sua elezione a papa: « Cazzo! questo non me l'aspettava! » C'è pure di più. Si diceva che la principessa Borghese, sorella del connestabile Colonna, avesse l'abitudine di pronunciare la detta parola ogni qualvolta era sorpresa di perdere a faraone. Quanto alle signore s'ammetteva che dovessero possedere due cuori, uno da moglie e l'altro da donna; e il cuore di donna poteva dividersi in varie parti, quanti erano i *patiti*, o i *serventi* (2). In etichetta la sposa chia-

(1) De Brosses Ch., *Lettres d'Italie*, lettera XLVIII — Paris, Perrin, 1885.

(2) Vegansi i commediografi romani De Rossi e Giraud. Nella *Dama prudente*

Digitized by Google

mava lo sposo *signor marito;* lo sposo chiamava la sposa *signora marchesa, signora contessa, signora.* I vecchi patrizi davano ancora del *messere* al ministro generale di campagna, al mastro architetto ed ai capi di bottega. I servitori davano dell'*eccellenza* ai padroni, se competeva loro tale titolo ed anche, spesse fiate, quando non competeva, ma se l'*eccellenza* non era proprio possibile, allora davano al padrone del *lustrissimo.* Un romano, entrando a conversazione, avrebbe così salutato la padrona di casa: *faccio rivenenza alla signora marchesa;* e salutando le persone ritrovate intorno alla padrona: *servo della signora duchessa, servo della signora contessa, servo di madama, padrone signor marchese, schiavo di lor signori, amici vi son servo.* Tra i figliuoli d'una famiglia patrizia, educati all'antica, vogliamo intendere alla 600, locchè non si trovava difficilmente, i dialoghi avvenivano in questa guisa:

— Arturo, signor padre v'ha chiamato.

— Guido, signor padre vuole che si vada a spasso con signora madre.

— Voglio molto bene a signora madre, ma questa sera non posso farle compagnia.

— E voi disubbidirete a signor padre?

Il *voi* era proprio anche dei parenti più prossimi e degli amanti [1]. Non usavasi il *tu* che pei servi e tra i bambini.

---

del Goldoni, tra il più e il meno, si ripetono le stesse cose circa la società veneta. Le stesse cose ripetonsi nel *Parini* di C. Cantù riferibilmente a Milano e nelle *Costumanze* di A. Negri quanto a Genova.

[1] « La moglie trattava rispettosamente il marito, chiamandolo: *signor Pic-*

Digitized by Google

Or rimarrebbe soltanto a dare qualche notizia sopra i divertimenti di strada e le funzioni di chiese, due temi singolarissimi riferibilmente a Roma, eppure tanto conosciuti, che non evvi cittadino italiano, anche di mediocre coltura, il quale non ne sappia abbastanza. Poi non evvi dizionario enciclopedico, diario storico, descrizione di costumi e raccolta di romanzi, ove largamente non si possano mietere notizie intorno alla:

1. Fiera notturna di S. Eustachio, o baccanali della Befana (notte del 5 al 6 gennaio) a cui l'intera città prendeva parte, chè in quella notte il popolo minuto s'imbriacava per tre giorni, e le persone degli altri ceti usavano andare a zonzo, in frotte, facendo allegrie e comperando regali da scambiarsi a vicenda. Il convegno comune era la piazza di S. Eustachio.

2. Ultima settimana di carnevale con le solite maschere, il giro dei carri, il tiro di coriandoli e fiori, la mossa dei dragoni [1], la tradizionale corsa dei barberi

---

tro, o *signor Paolo*; i figli s'indirizzavano ai genitori dicendo loro: *signor padre*, *signora madre*. Il padre dava il *voi* alla moglie, il *voi* ai figli; pronome usato anche colla servitù, e che indicava poca confidenza e superiorità assoluta. I figli, presentandosi ai genitori, baciavano loro le mani e facevano una profonda riverenza. Non parlavano se non interrogati e sedevano stando ritti sulla persona e mai accavallando una gamba sull'altra.

« Nato un bambino si portava tosto al sacro fonte, e si fasciava strettamente con le braccia nei lini, sicchè l'infante pareva piuttosto un pupattolo che una creatura vivente. Per tenerlo quieto, e non aver l'incomodo di portarlo sulle braccia s'infilzava in una specie di cassettone conico che aveva nome e forma di bigoncio da frutta ». (Silvagni D., *La Corte e la Società romana*, vol. I — Firenze, tip. della *Gazzetta d'Italia*, 1881).

[1] Escivano ogni anno: I. Editto *sopra li palchi e palchetti al Corso ed al Popolo*; II. Editto *sopra il modo e regolamento dell'assegna de' Barberi, cavalle e cavalli in Campidoglio, e delli casotti delle mosse del corso nella piazza del Popolo*, quali abbiamo noi veduti, senza trovarvi alcunchè di particolare.

Digitized by Google

in ogni giorno, i festini al teatro delle dame ed i moccoletti alla sera del martedì grasso [1].

3. ULTIMI CINQUE GIORNI DI QUARESIMA con la celebre musica del *Miserere* a S. Pietro, i sepolcri nelle altre chiese, le sacre funzioni celebrate dal papa [2], l'illuminazione della cupola al sabato santo, la benedizione pontificale ed i fuochi d'artificio alla domenica di resurrezione, spettacoli che raggiunsero in quel tempo la massima loro importanza.

4. PROCESSIONE DEL « CORPUS DOMINI » (secondo giovedì di giugno) che si faceva intorno alla piazza di S. Pietro con l'intervento di tutti gli ordini militari, civili ed ecclesiastici, che procedevano secondo prescritte regole di precedenza, e nessuno, dal santo padre al registratore delle lettere apostoliche, poteva farsi

---

(1) « C'est à la fin du jour ordinairement que les courses finissent. Alors commence un autre genre d'amusement beaucoup moins pittoresque, mais aussi très-bruyant. Les fenêtres sont illuminées. Les gardes abbandonnent leur poste, pour se mêler eux-mêmes à la joie générale. Chacun prend alors un petit flambeau appelé *moccolo*, et l'on cherche mutuellement à se l'éteindre, en répétant le mot *ammazzare* (tuer) avec une vivacité rèdoutable. *Che la bella principessa sia ammazzata! Che il signor abate sia ammazzato!* crie-t-on d'un bout de la rue à l'autre. La foule rassurée, parce qu'à cette heure on interdit les chevaux et les voitures, se précipite de tous les côtés; enfin il n'y a plus d'autres plaisirs que le tumulte et l'étourdissement. Cependant la nuit s'avance; le bruit cesse par degrés, le plus profond silence lui succède, et il ne reste plus de cette soirée que l'idée d'un songe confus.... » (DE STAËL-HOLSTEIN, *Corinne ou l'Italie* — Paris, Garnier, 1874).

(2) « Naturalmente si celebravano in famiglia i *tridui* o le *novene* che non potevansi ascoltare in chiesa; era rigorosamente osservato il digiuno nella quaresima, il magro nel venerdì e sabato, nelle vigilie dei santi e nei quattro tempi prescritti dalla Chiesa. Per mangiare di grasso la famiglia, o la persona sofferente dovea munirsi di un certificato medico comprovante il cattivo stato di salute; tale certificato doveva essere vistato dal parroco; dopo ciò si consegnava una licenza (a pagamento) di cibarsi di grasso. Tutta la famiglia era raccolta al pranzo od alla cena. Il pranzo si faceva a mezzogiorno, la cena ad una o due ore di notte ». (SILVAGNI D., *La Corte e la Società romana*, vol. I — Firenze, tip. della *Gazz. d'Italia*, 1881).

Digitized by Google

rappresentare da altri, ma ci doveva intervenire personalmente, salvo malattia (1).

5. Gozzoviglia delle streghe, o festa notturna di S. Giovanni (notte del 23 al 24 giugno) in cui gli artieri, i garzoni e tutti gli esercenti delle piccole industrie si recavano alla piazza del Laterano per darvi il *bis* della notte di S. Eustachio, cenando molti con le lumache in umido e inebriandosi tutti di vino, seduti ed affratellati a cielo scoperto.

6. Cavalcata di S. Pietro (29 giugno), festa in cui l'ambasciatore del re di Napoli si recava in forma solenne al Vaticano per presentare al papa la *chinea*, tributo di sudditanza della dinastia di Sicilia; cavalcata fissa d'ogni anno, mentre v'erano eziandio le cavalcate straordinarie de' cardinali, ambasciatori, senatori e del possesso dei papi, la quale ultima superava tutte le altre per fastosissimo e numerosissimo corteo.

7. Allagamento di piazza Navona, che nel 1778 ebbe luogo per la prima volta il 2 agosto, come appare dal *Chracas*, il quale riporta nel num. 382: *Domenica dopo pranzo, secondo il solito delle domeniche di agosto, si allagò il gran Foro Agonale, al quale vi concorsero in gran numero le carrozze al passeggio e numerosi spettatori per godervi il fresco, attesa la stagione caldissima che tuttora continua.*

8. Ottobrate, ossia gite e feste d'ottobre, solite a farsi nei giovedì e domenica d'ogni settimana, da

(1) Un Editto del 5 giugno 1778, firmato da Luigi Rufo reggente della cancelleria apostolica, prescriveva l'ordine da tenersi in quell'anno alla processione del *Corpus Domini*.

Digitized by Google

Roma ai castelli, o da Roma alle borgate del suburbio, con carrozze a due e a quattro cavalli, tutti di fiori inghirlandati gli uomini, le donne, i bimbi, il cocchiere ed i cavalli, suonando le tamburelle nell'andare, ballando e bevendo ove sostavano e ritornando inebriati e schiamazzanti più che mai.

Al *Chracas*, al Cancellieri, al Moroni ed al Silvagni rimandiamo i lettori che fossero vaghi di più diffuse descrizioni intorno agli accennati spettacoli, nè noi ricopieremo a scrocco per impinguare il nostro volume. Dal *Chracas* prenderemo la parte migliore della descrizione del primo carnevale (1779), che vide a Roma l'abate Monti, avvisando che varî editti annualmente si pubblicavano al sopraggiungere del carnevale, come l'editto che prefiggeva le norme per la costruzione dei palchi lungo la via Corso e l'altro che riferivasi all'assegna de' barberi, alla mossa ed alla corsa. Una commissione apposita, nella mattina del sabato, primo degli ultimi otto giorni di baldoria popolare, si recava a distribuire, casa per casa, le volute licenze per la costruzione e l'affitto dei palchi, nel quale incontro si verificava scrupolosamente la loro solidità. Con la descrizione del *Chracas*, la quale ha, se non altro, il pregio di riferirsi al periodo che imprendemmo a trattare, si chiude il nostro quadro di Roma nel 1778. Il *Chracas* così racconta: « Sabato dopo pranzo 6 febbraro (1779) con le dovute licenze si principiò il carnevale, ed attesa la bellissima giornata, benchè alquanto fredda, si videro molte maschere di diversi caratteri, e la lunga strada del Corso ripiena di cocchi e car-

Digitized by Google

rozze tirate da cavalli ornati con molta bizzarria, ed i balconi, fenestre e palchetti adobbati con diverse nobili tapezzerie, e ripieni di spettatori. Attesa poi la lodevolissima riforma, e le nuove disposizioni date da monsignor Ferdinando Spinelli.... circa l'ore 21 videsi comparire a cavallo nobilmente ornato, nella strada del Corso, l'ill.^{mo} signor Sebastiano Reali maggiore del reggimento dei soldati rossi pontifici, con spada nuda alla mano, seguìto in bella ordinanza dai granatieri e soldati fucilieri del medesimo, con banda di strumenti da fiato, e tamburri battenti, il quale incominciando dalla piazza del Popolo fece distribuire di mano in mano la sua truppa per tutta la lunga strada del Corso; e ciò per impedire ogni disordine e confusione nel numeroso popolo che vi era spettatore.

« In appresso comparve sopra un bizzarro cavallo l'ill.^{mo} signor Orazio Grassi tenente della compagnia delle corazze, vestito con il solito uniforme e spada nuda alla mano, preceduto da due corazze a cavallo, e da due volanti vestiti di scarlatto rosso guarnito d'oro, e seguìto da altre otto corazze parimente a cavallo, destinato questo signore per invigilare al buon ordine ed alla disposizione delle numerose carozze ripiene di nobiltà, e per dare a suo tempo l'ordine della mossa della carriera de' cavalli, essendosi proibito ai cocchieri di non voltare se non in vicinanza della piazza di Venezia, e nell' imboccatura della piazza del Popolo.

« Comparvero indi, giusta il consueto, servito dal suo nobile e ricco treno delle tre carrozze a coda il sopradetto monsignor Governatore, che servito dalla

Digitized by Google

sua corte e servitù in vaghe livree, oltre delle solite guardie di alabardieri, si portò al palazzo della Ser.^{ma} Repubblica di Venezia, per assistere, dal solito luogo, alla carriera delle cavalle, che dovevasi fare in detto giorno.

« Diede compimento a sì brillante giornata la comparsa che fece l'altro ricco treno di S. E. il signor Principe D. Abondio Rezzonico Senatore di Roma, unito all'altro degli ecc.^{mi} signori Conservatori dell'inclito Popolo Romano, che in ruboni di tela d'oro, con il Priore de' Caporioni, presero luogo nella prima nobilissima carrozza del signor Senatore, vestito ancor egli in rubone di tela d'oro, avendo preso luogo nelle altre sette carrozze a coda di seguito le corti nobili e cappe nere; e la prima carrozza era fiancheggiata dalli capi Tori dei 14 rioni di Roma, con alla testa il loro capitano, tutti in divisa del Senato romano, che resero più vaga e più magnifica sì bella comparsa. Detto numeroso treno era preceduto dagli 8 Palj portati in asta da altrettanti Fedeli del Campidoglio a cavallo, oltre della numerosa servitù con divisa uniforme del Senato romano, ed in tal guisa si portarono al sopradetto palazzo per assistere ancor essi alla detta carriera delle cavalle.

« Per vieppiù conservare il buon ordine, ed impedire i disordini, quali potessero insorgere, giravano ripartitamente per la strada del Corso diversi picchetti di soldati Rossi, essendo in tal guisa tutto andato con somma quiete, con universale applauso, e comune piacere, encomiando tutti generalmente Monsignor Governatore per le prudentissime disposizioni

Digitized by Google

date, avendo egli ordinato, che i birri debbano stare nei vicoli, che conducano alla detta strada del Corso. All'ora consueta fattosi la carriera delle cavalle ad un pallio di canne 4 broccato fondo bianco, con fiori naturali a tutta moda, foderato di nobiltà bianca, venne conquistato dalla cavalla, che corse sotto nome di Sua Ecc. il sig. Duca d'Arce.

« Con lo stesso bellissimo e regolatissimo metodo di sopra descritto, si sono continuati nelli seguenti giorni, il dopo pranzo, li divertimenti carnevaleschi, sempre con moltissime maschere per la città, e numerose carrozze, e cocchi per la strada del Corso, con piacere del solito popolo spettatore; e fattasi martedì la corsa delli cavalli ad un palio di canne 4 di stoffa bianca a tutta moda, con fiori al naturale, foderato di nobiltà bianca, ne restò vincitore il cavallo di S. E. il sig. Duca Bonelli. Mercoledì corsero le cavalle ad un palio di canne 4 velluto turchino alla rena, foderato di nobiltà bianca, stato conquistato dalla cavalla, che corse sotto il nome del sig. Cantarani; e giovedì quinto giorno di carnevale fecesi la corsa dei Barberi ad un Palio di canne 4 griciettto broccato ad oro, ed argento, foderato di nobiltà bianca, stato ottenuto dal barbero, che corse sotto nome del sig. Principe Gabrielli.

« E seguitando bellissime giornate, benchè assai rigide, si videro lunedì dopo pranzo moltissime maschere con abiti assai bizzarri per la città, e particolarmente nella lunga strada del Corso, con numerosissimi cocchi, e carrozze ripiene di Nobiltà in ma-

Digitized by Google

schera per il passeggio, tra le quali superò tutti la bellissima Mascherata, che rappresentava un Sagrificio da farsi da alcuni sacerdoti, e sacerdotesse idolatre orientali. Era detta Mascherata preceduta da un cocchio tirato a due cavalli, con entro numerosi strumenti, sì da corde, che da fiato, tutti vestiti uniformemente, con lunga veste, e sopraveste color celeste, con mostre color di rosa, e gran velo bianco in testa ad uso di turbante, che pendeva loro sopra le spalle. Appresso al detto Carro venivano a piedi i Sacerdoti destinati ad assistere al Sagrificio, vestiti nella maniera detta di sopra, sostenendo nelle mani vasi, stromenti, e l'Ara, che servir doveva per il Sagrificio. Indi vedeasi altro maestoso cocchio, tirato ancor questo da due cavalli frigioni ornati con quantità di fiori disposti con molta maestria, e veli bianchi al cimiero, e collo, e con simili fiori era ornato tutto il gran cocchio, nel quale sedevano con bella ordinanza diversi Sacerdoti, e Sacerdotesse vestiti dell'uniforme detto di sopra; oltre di un piccolo fanciullo inghirlandato di rose, e fiori, rappresentante la vittima del Sagrificio; avendo riscosso i comuni applausi dappertutto ove passava... »

Queste erano a Roma, quando vi giunse l'abate Monti, l'edilizia, il clero, la corte, il governo, la popolazione, i costumi e le peculiari inclinazioni. Che effetto in lui producesse l'eterna città non si può ben definire, perchè nulla se ne rileva dagli Epistolari del poeta e nulla ne disse Achille Monti, il quale con ardenza di pronipote ammiratore trattò delle case abi-

Digitized by Google

tate in Roma dall'illustre zio e delle contese letterarie ch'egli vi sostenne [1]. Certo è che il giovine poeta nel giorno dopo l'arrivo scrisse al fratello don Cesare il sentimento in lui svegliato dal primo aspetto di Roma, e sulla sua lettera, che naturalmente avrà circolato di molto, Fedele Maria Monti fece qualche annotazione, come il cuore di padre gli dettava nel momento in cui riceveva le prime notizie del lontano figliuolo [2]. Copia della prefata lettera fu spedita nel 1828 all'anonimo autore della necrologia del Monti apparsa nella *Biblioteca Italiana* di Milano e nel fascicolo del mese d'ottobre. La necrologia ristampata poi diverse volte col titolo di *Notizie sulla vita e l'ingegno di Vincenzo Monti* [3] fu maestrevolmente composta da Paride Zaiotti, il quale, a quanto affermasi (e venne pure asserito in questo libro a pag. 25), ricevè da Giuseppe Monti la suddetta copia di lettera e la pubblicò. L'originale intanto rimase a Maiano, ed

---

[1] Il Monti Achille scrisse oltre a queste molte altre cose intorno all'immortale poeta, quali l'*apologia politica di V. Monti* pubblicata in Imola sul principiare del 1870, le *case* dal pro-zio *abitate a Milano* poste in luce nel giornale il *Buonarroti*, giornale romano dell'architetto fusignanese Francesco Gasperoni, continuato con lode e con fortuna dal figlio Benvenuto e miseramente finito, benchè provvedesse alle spese di stampa un principe letterato, quando cadde nelle mani d'altra gente. Gli scritti d'Achille Monti intorno al nostro poeta furono raccolti in un elegante volume intitolato: Vincenzo Monti, *ricerche storiche e letterarie di Achille Monti* — Roma, tip. Barbèra, 1873.

[2] Egli partì da Ferrara il 16 di maggio del 1778 e giunse in Roma il 26 dello stesso mese due ore prima di notte. Tanto apparisce dalle annotazioni del padre suo, o più ancora dalla lettera stessa, colla quale il Monti nel giorno seguente al suo arrivo (27 maggio 1778) partecipò al fratello don Cesare l'impressione in lui prodotta dal primo aspetto della città eterna. (Note alla biografia del Monti, premessa all'ed. del Lampato — Milano, Lampato, 1832).

[3] Veggasi la nota alla pag. XIII del vol. I delle *Opere di Vincenzo Monti* edite a Milano dal Lampato il 1839.

Digitized by Google

il figlio ed erede di Giuseppe Monti, il cav. Giovanni, avrebbelo ripubblicato in un nuovo e più copioso epistolario di Vincenzo, se il cavaliere a mezzo del lavoro non perdeva l'immatura vita. Ora adunque, per conoscere in qualche maniera l'impressione prodotta sul nostro poeta dalla vista dell'alma città, farebbe d'uopo riprodurre quella lettera, o come si dee possederla in originale a Maiano dalla famiglia Monti, o come in copia conforme fu stampata a Milano da Paride Zaiotti.

Ebbene, tentata ogni via per ritornare in luce la lettera dell'abate Monti del 27 maggio 1778, ossia del giorno seguente all'arrivo del poeta sul Tevere, nè a Maiano dal Battaglia (1), nè a Milano dal Novati si potè scovarla (2). Anzi il Novati inclina a credere che, qualunque fine abbia fatto l'originale dell'importante lettera, la copia del Zaiotti non sia mai stata pubblicata per intero, sibbene che il necrologista l'abbia solo riassunta e citata; per cui qualche contemporaneo del Monti, ricordando che la questione sull'età

---

(1) Il prof. V. Battaglia, amico di Giovanni Monti e della sorella di lui Domenica Maria, unica rimasta dei figli ed eredi di Giuseppe Monti, mi pose fuori di speranza di poter rilevare il testo dell'autografo ricercato, scrivendomi il 2 dicembre 1884: .... « *disse che sarà vero che Giovannino avesse preparato un epistolario di Vincenzo Monti, ma che ella* (la signora Domenica Maria) *non è certa d'averlo; d'altra parte il mettersi a rovistare tra le cose del fratello le tornava ingrato, ed anzi in rinnovellazione di troppo dolorose memorie....* »

(2) Due lettere scrisse all'autore il ch. F. Novati, l'una il 28 novembre e l'altra il 4 dicembre dell'anno 1884. Vedranno i lettori che le ricerche del Novati non riescirono del tutto infruttuose, perchè, se il testo della lettera montiana suo malgrado è rimasto nell'ignoto, abbiamo per lui sortito un giudizio, il quale non è certo senza valore. S'abbiano intanto sentite grazie così il Battaglia come il Novati; ed anche il prof. A. Negri, che le stesse ricerche fece nella Biblioteca nazionale di Genova.

Digitized by Google

del poeta si risolse con la testimonianza di questa lettera del poeta stesso, abbia inesattamente affermato che essa apparve a stampa in un diario di Milano. Fatto sta che la lettera non si trova nella *Biblioteca italiana* e nell'*Eco*, i due giornali milanesi interessati nel 1828 a risolvere il quesito *se il Monti, quando si trasferì a Roma, avesse 18 anni, come opinavano il Cassi ed il Maggi, ovvero 24, come veniva asserito dalla Biblioteca italiana* [1]. La lettera senza fallo aveva un'importanza, o lunga, o corta che fosse, ma d'altronde non poteva essere una lettera particolareggiata, perchè il Monti, giunto a Roma il 26 maggio a due ore di notte, non poteva il 27 aver visto e aver scritto gran che di Roma. Sono i minuti ragguagli che invogliano il lettore, ma essi mancano, mancando tutte le lettere del poeta dal 27 maggio al 4 luglio 1778, giorno in cui Vincenzo scriveva a don Cesare: *Io mi sono pienamente ristabilito dal mio incomodo. Ho però preso l'uso di bevere ogni mattina il brodo di endivia, ch'è molto rinfrescante e che dolcifica il sangue non*

---

[1] L'Eco, *giornale di scienze, lettere, arti, commercio e teatri* posò il quesito nel suo num. 149, anno I, venerdì 12 decembre 1828, e la soluzione fu data nel numero susseguente. Questo giornale usciva a Milano tre volte la settimana pei tipi del Lampato e visse fino al 1835. F. Cassi e G. A. Maggi avevano affermato che l'abate Monti andò a Roma nell'età d'anni 18, il primo nelle *Notizie sulla vita del Monti*, stampate il 1823 innanzi alle sue tragedie pubblicate *coi torchi dei Classici italiani* e il secondo nei *Cenni intorno alla vita ed alle opere del Monti*, esciti nel quaderno XLVII del *Nuovo Raccoglitore*, mese d'ottobre, 1828. Lo Zajotti nel num. CLIV della *Biblioteca Italiana*, stesso mese ed anno, aveva al contrario narrato che il poeta andò, com'era vero, a Roma nell'età di 24 anni. La soluzione del quesito stava nella *Risposta del signor G. A. Maggi*, il quale si dichiarò tratto in errore, e nella *Risposta dell'autore della necrologia nella Biblioteca Italiana*, il quale, perchè niuno dubitasse di lui, dichiarò d'essere debitore della notizia esatta a Giuseppe Monti, che gli mandò trascritte di proprio pugno la lettera 27 maggio 1778 dell'abate Monti e le annotazioni del padre.

Digitized by Google

poco col prenderne spesso. Ho ancora tralasciato affatto l'uso del vino, ma questo incominciai a farlo fin da quando arrivai a Roma. I vini di Roma non sono cattivi, anzi sono buoni, per quanto dicono; ma io non posso più assaggiarli; anzi l'odor solo mi offende. Non manca altro se non che io m'astenga dal mangiar carne, e poi sono un vero pittagorico. La sera pure non prendo altro cibo, che poche fette di pane inzuppate nell'acqua della fontana di Trevi, un ramo della quale passa dentro al palazzo Pamphili, dove io abito. Questo sistema di vivere mi giova moltissimo e fa che io possa reggermi al tavolino quanto voglio senza sentirne alla testa alcun pregiudizio [1].

Che i vini di Roma non fossero gustati dall'abate Monti poteva far piacere alla famiglia che dimorava a Maiano. Bacco e Venere, spavento dei genitori, ai quali non è dato d'invigilare i figli, sono due vecchie divinità, cui precocemente non s'avrebbe da sagrificare mai e con moderazione allora solo che l'esperienza della vita è già matura. Ma dal non bere vino all'andarsene a letto la sera *con poche fette di pane inzuppate nell'acqua*, per quanto quest'acqua fosse di Trevi, la quale sappiamo essere eccellente, e per quanto il ragazzo la tirasse a piacer suo fresca fresca, passa un divario che non a tutti di casa Monti poteva arrecar piacere. Forse la pittagorica cena che egli spacciava per un'abitudine del suo sistema di vita altro non era che un'eccezione del sistema stesso e

[1] Monti V., *Epistolario*, pag. 8 — Milano, Resnati, 1842.

Digitized by Google

forse non mancava tra i parenti quegli che la lettera interpretava a questa guisa. Nondimeno il solo averlo udito dire deve aver recato chi sa quale ferita al cuore della madre, perchè le madri nostre, come quelle che ci portarono in seno e ci nutricarono prima, partecipano come gli altri parenti alle morali ambascie dei figliuoli e fremono poi sopra tutti al pensiero ch'essi difettino d'alimento. Oh le madri! Come innato e santo è l'orgoglio loro d'aver figli sani e felici. Il ragazzo su ciò non meditava e scriveva quello che gli veniva in mente di scrivere, purchè qualche cosa scrivesse. Riempiva di righe tutta la carta, ma era e si mostrava attuffato nelle faccende, operoso, irrequieto, quasi fosse da sapergli grado se ricordava di mandare i saluti ai fratelli, al signor Arciprete e a don Santoni, con cui lagnavasi perchè non gli mandava lettere dal suolo, come il poeta l'aveva chiamato, dei Lestrigoni [1].

Conviene tuttavia che il Monti fosse d'immaginazione e di pertinacia inesauribili. Nemmanco egli fece a Roma quel tirocinio consueto, di cui la gente di paese, che trasloca i penati in centri popolosi, ha di bisogno per avvezzarsi ad altra vita e per ravviarsi in mezzo ad usi nuovi. No; Vincenzo Monti, andato da Ferrara a Roma, s'acclimatò subito, come se egli fosse andato da Fusignano a Ferrara. Forse il lungo desiderio e la giovanile ambizione di trovarsi a Roma, come in campo di gloria, non come in ambiente di

[1] *Lettere inedite di V. Monti, I. Pindemonte ed altri*, pag. 81 — Roma. Gismondi. 1846.

Digitized by Google

studi, fecero sì che il ragazzo si trovò colà, davanti a mille portenti dell'ingegno umano, quasi non avvedendosi, nè curandosi di nulla. Egli era andato, non per vedere, ma per mostrarsi. Infatti esso, nè in lettere famigliari, nè in prose accademiche, nè in versi di qualsiasi genere decantò con speciale trasporto la Roma lungamente bramata e che tanta impressione produsse mai sempre nell'animo dei grandi poeti. Del 25 luglio 1778 abbiamo a stampa due lettere dell'abate Monti, l'una a don Cesare e l'altra a Francesco Bertoldi. A costui dichiara amicizia e fa dei complimenti; poi, chiusa la lettera e vergognando di non aver fatto motto all'amico intorno a Roma, la riapre e v'aggiunge questo breve *P. S. « Roma è sprovvista di nuove; aspetterò che nascano per comunicarvele »* (1). All'arcigno don Cesare scrive lungamente degli affari di Romagna, della sorella Maddalena, di certe pratiche iniziate a Roma per comune interesse e quando gli sembra d'aver pur da dire qualche cosa della città famosa, egli informa il fratello che *in Roma si patisce un gran caldo* (2).

Innamorato e precipuamente preoccupato di se stesso, il Monti, adagiatosi nella camera affittata del palazzo Pamphyli, chiese per prima cosa del sartore e del calendario, quello per farsi vestire all'ultimo gusto e questo per notarvi il giorno in cui tenevano adunanza le Accademie. Avuto l'uno e l'altro, tutto

(1) Monti V., *Epistolario*, pag. 27 — Milano, Resnati, 1842.

(2) *Lettere inedite di V. Monti, I. Pindemonte ed altri*, pag. 82 — Roma, Gismondi, 1846.

Digitized by Google

riforbitosi (1) ed aperto il fardello de' suoi versi, tanto recenti che passati, sì manoscritti che stampati, si preparò, come se vecchio fosse della città e società tiberina, a frequentare famiglie, circoli, Accademie, persone altolocate. Sulle prime egli non destò meraviglia che per la giovanile attività, la quale in Roma non fu contrariata, come ovunque si costuma fare, quando lo zelo altrui non offende interessi e non suscita invidie. E di quella tolleranza (non deferenza, nè favore) l'abate Monti usò ed abusò. Egli delle adunanze accademiche e delle occasioni di stampar versi non ne tralasciò una; in Arcadia, ai Forti, ai Quirini, per nozze, per promozioni, per feste sciorinò versi d'ogni metro e fantasia. Accennammo già di volo alle varie Accademie per le quali ei corse nei primi mesi del suo soggiorno alla capitale, ma tutte le adunanze non annoverammo ed opportunamente qui ci porremo a codiarlo con istudio, risoluti di non lasciarci stancare.

Entrò il Monti per porta del Popolo, e pochi giorni dopo l'arrivo, forse la sera stessa, egli stava di casa a piazza Navona. Il caldo in quel mese è già forte in ogni parte dell'Europa orientale ed è fortissimo a Roma (2). Vincenzo aveva compiuto un viaggio lungo,

(1) « Ricordatevi che io ho dovuto vestirmi da capo a piedi con abito da mezza stagione e da estate, e pagare tre mesi di dozzina anticipati, oltre le spese del viaggio, delle tratte e vari altri comoducci per mio uso. Ringrazio però il Signore che da qui innanzi io non ho più altre spese che la semplice dozzina; perchè del resto, quando sono provvisto del mio bisognevole per l'equipaggio, io non ho che spendere ». (Monti V., *Epistolario*, lettera del 4 luglio a pag. 9 — Milano, Resnati, 1842).

(2) « In Roma si patisce un gran caldo. Io, che non vi sono avezzo, ne sentirei del danno notabile, se non avessi l'espediente di non uscirmene di casa per tutta la giornata che verso le ventiquattro. In quell'ora il fresco è si gagliardo, che la

Digitized by Google

non conosceva punto la grande città, non ci trovava una casa, una famiglia, una sola persona, che gli fosse amica per reciproca sperimentata affezione. Insomma egli era forestiere lontano trecento miglia dal suo Eridano, e pei forestieri, alla fine di maggio, è faticoso a Roma tanto il visitare i monumenti, quanto lo stabilire delle relazioni. Mezzo mese non sarebbe ad un altro bastato per rinfrancarsi del viaggio e rendersi instrutto della città. Il Monti all'incontro, 5 giorni dopo arrivato, aveva già saputa la nomina di monsignor Spinelli a governatore di Roma e già stampato un sonetto, che fu affisso per Roma il giorno in cui seppesi della dignità conferita a quel prelato. Sopra il sonetto è stata creata una leggenda fantastica, della quale avremo ad occuparci poi. Dopo quindici giorni dall'arrivo, addì 11 giugno, il Monti era all'adunanza generale d'Arcadia, fresco e brillante, come una lancia spezzata alla rivista del papa. Stavano all'ordine del giorno tre cose: accettazione di nuovi soci; commemorazione di F. M. Zanotti, morto nel dicembre 1777; versi. Tra i neo-arcadi fu accolto l'abate Gioseffantonio Cavalieri comacchiese, il quale però a Roma più frequentemente si diceva, al pari del Monti, ferrarese; fu letto l'elogio del Zanotti da monsignor Lorenzo Ruspoli, la cui *robusta e vivace eloquenza riscosse dei singolari applausi;* furono recitate varie poesie, tra le quali, in ultimo, un capitolo dell'abate Monti [1].

---

primavera, l'inverno non ne dà il maggiore ». (*Lettere inedite di V. Monti ed altri*, lettera del 25 luglio 1778 a pag. 81 — Roma, Gismondi, 1846).

[1] Veggansi gli atti dell'Accademia d'Arcadia, Roma, giugno, 1778.

Digitized by Google

Il verbale d'Arcadia riferisce *Capitolo* ed il *Chracas, Visione in terza rima.* È da credere per ciò che lì per lì il poeta declamasse, in quella prima comparsa, il proprio capolavoro di Romagna, la visione del 1776 in lode di Francesco Filippo Giannotti quaresimalista a Ferrara nell'anno suddetto. Quel F. F. Giannotti professore all'Università di Bologna non era Francesco Maria Zanotti nativo e già professore pur esso all'Università di Bologna, del quale commemoravasi la morte nell'adunanza d'Arcadia. Erano due persone distinte e, quello che più monta, l'uno ancora viveva e l'altro no. La visione per il Giannotti fu recitata per lo Zanotti senza sostanziali modificazioni, chè tanti sono i versi dell'edizione del 1776, quanti quelli dell'edizione del 1779, e nessuna rima è cangiata. Pure in dieci luoghi quest'ultima edizione, quella seguìta anche dal Carducci, è lievemente modificata in meglio.

Il Monti poi non poteva riferirsi che all'adunanza dell'11 giugno, quando il 4 luglio 1778 scriveva al fratello don Cesare: *se leggete i foglietti passati di Firenze e del Diario Romano, se pure troverete nessuno che gli abbia, vedrete che parlano della mia recita fatta ultimamente in Arcadia* [1]. Nel Diario di Roma veramente non è detto gran cosa del poeta Monti e così probabilmente avvenne per i foglietti di Firenze; ma il Monti restava lusingato di quelle prime lodi a lui comunque date dai giornali. D'altronde poi scriveva a don Cesare incapace di cercare e di com-

[1] Monti V., *Epistolario*, pag. 9 — Milano, Resnati, 1842.

Digitized by Google

prare i suddetti periodici per verificare l'esattezza di ciò che gli dava ad intendere Vincenzo. Intanto, recatosi in Arcadia agli 11, il 16 giugno, partendo da Roma il principe Altieri con donna Laura sua figliuola per recarla in isposa a Camillo Bevilacqua, il Monti belò due sonetti, uno ai coniugi che s' incontrarono e sposarono a Loreto, e l'altro alla suocera di donna Laura, ch'era infine la famosa Climene Teutonica. I due sonetti sono entrambi noti e furono ristampati senza notevoli variazioni. Però il secondo dei sonetti fu composto dal Monti e dato fuori con la *dedica di Ruggiero Ragazzi per il felicissimo arrivo in Ferrara degli eccelentissimi sposi* [1].

Nel mese di luglio il Monti ritornò alla carica per nuove nozze e fece un altro sonetto, il quale per più d'un secolo rimase mezzo sepolto, fino a che lo discoprì del tutto il Ferraioli, che ora lo possiede. Il sonetto non compreso in alcuna delle raccolte di versi montiani è dedicato dai fratelli Giambattista e Lorenzo Precetti al marchese Sigismondo Bandini, il quale tolse a moglie in quell'anno Elisabetta Missini patrizia orvietana. È da notarsi la sottoscrizione di questo sonetto, il quale per vero non esce dall'ordinario de' versi

(1) *Per il felicissimo arrivo in Ferrara delle EE. LL. il signor marchese Camillo Bevilacqua Cantelli e signora donna Laura de' principi Altieri illustri sposi. Sonetto dell'abate Vincenzo Monti P. A. dedicato a S. E. la signora marchesa Maria Maddalena Trotti Bevilacqua in segno ecc. ecc. da Ruggiero Ragazzi.* S. A. N., sebbene l'esemplare di gran lusso, in fog. volante, a tutte lettere indorate, esistente nella collez. di L. Vicchi a Fusignano, sia stato smarginato, e, con tutto gli manchi del margine, sicchè la mansione tipografica può essere disparita nell'arrotondare la carta, il foglio misura ancora cent. 47 di larghezza e cent. 65 d'altezza.

Digitized by Google

giovanili del nostro poeta. Il Monti vi si dice Accademico *Affidato* (Pavia); *Filopone* (Faenza); *Intrepido* (Ferrara); *Arcade* (Roma) e socio dell'Accademia Imperiale di Roveredo [1]. Due altre cariche diede il poeta nel mese d'agosto, alla distanza di tre giorni l'una dall'altra, la prima il 20 all'Accademia dei *Deboli Aborigeni* e la seconda il 23 al Bosco Parrasio. Entrambe le volte il Monti recitò de' capitoli, come allora si chiamavano, sebbene più propriamente quello del 20 fosse un'elegia e quello del 23 una canzone. I suoi capitoli, in entrambe le volte, servirono di chiusura alla tornata. Agli Aborigeni declamò l'elegia che N. N. gli aveva fatta stampare a Faenza a sua insaputa, elegia, come si disse, tradotta dall'abate Giovannardi, mentre al Bosco Parrasio declamò la canzone *Ad Amore*, che finisce encomiando nuovamente il neo-governatore della difficile e temuta Roma, cui il genio di Pio VI commise al braccio dello Spinelli. Il Monti venne ammesso a recitare il 23 agosto al Bosco Parrasio per somma deferenza del custode abate Pizzi, poichè nè per età, nè per fama, egli poteva allora pretendere di mescolarsi tra i recitatori di quella adunanza generale straordinaria, alla quale intervennero i cardinali Guidi, Gonzaga, Corsini, Ghilini e di Martignana e lessero componimenti il Pizzi, il Godard, il Mariotti, il Petrucci ed il Riva, estimatissimi dentro Roma. Fu quello il primo giorno in cui

[1] *Alli nobilissimi sposi il sig. marchese Sigismondo Bandini di Lanciano e Rustano, ecc. ecc. e la signora Elisabetta Missini patrizia di Orvieto questi poetici componimenti ecc. ecc. Lorenzo e Giambattista Precetti O. D. D. — Macerata, Capitani, 1778*; pag. LV in-4.

Digitized by Google

l'abate Monti comparve pubblicamente in mezzo a così nobile uditorio e per sicuro avrà dovuto destreggiarsi non poco. Il diario poi continuò per suo conto la deferenza usatagli dal custode d'Arcadia e nella cronaca di quella festa di poeti lo mentovò con onore speciale. *)

Nel mese di settembre il Monti non potè presen-

---

*) Relazione dell'adunanza tenuta dagli Arcadi il 23 agosto 1778, levata dal Diario ordinario di Roma, n. 382, in data 29 dello stesso mese ed anno.

...... Premessi i soliti pubblici Inviti, Domenica 23. del cadente mese si aprì per la prima volta il Bosco Parrasio, sede e Teatro degli Arcadi per le loro estive Adunanze. Alle ore 22. comparve il detto Boscareccio Teatro festosamente adornato mercè la cura, e Vigilanza dell'odierno Custode, il quale alla naturale amenità del luogo procura di aggiungere ogni artificiosa maniera per renderlo sempre più delizioso. L'eminente sedile preparato per gli Emi. Sigg. Cardinali era tutto cosparso di fiori, come anche il piano del circolo in cui facea vaga mostra la Pastorale Siringa contesta di verdegianti mortelle. All'ora sudetta si videro tutti i circoli del Teatro pieni di folta decorosa Udienza, e specialmente da un gran numero di ornatissimi Prelati, e di cospicui Personaggi tanto Romani, che Forastieri, e crebbe a tal segno il concorso che vedeasi occupata ogni parte del Monte facendo tra i lauri un gradito spettacolo.

All'arrivo degli Emi. Signori Cardinali Corsini, Valenti Gonzaga, Ghilini, e Guidi, fra gli ossequi dell'intiera Adunanza il Custode con gli altri suoi Colleghi si diede l'onore di accompagnarli al destinato sedile; quindi esso custode portossi al seggio Pastorizio di rincontro all'EE. LL. ed ivi recitò un'elegante Prosa piena della più vasta erudizione in rapporto all'uso delle acclamazioni tanto presso i Romani, che Greci, e con ciò fecesi strada a proporre la solenne acclamazione degli amplissimi Card. Ghilini, e Guidi già Arcadi, aggiungendo ad essi anche l'Emo. di Martiniana. L'accla-

Digitized by Google

tarsi, nè recitare in alcuna adunanza, perchè Roma in quel mese è deserta e tutti allora facevano vacanza. Venuto però l'ottobre ed apertasi il 5 l'Accademia degli Aborigeni, l'abate Monti si ripresentò puntualissimo con altro capitolo, che pure questa volta fu un' elegia, visto che quella recitata prima aveva incontrato favore. Dessa era la seconda delle due che trovansi nell'edizione di Livorno e delle quali, come s'è dimostrato, il poeta successivamente ne fece tre. Stampava il *Chracas* che furono questi i migliori di tutti i versi recitati nell'adunanza del 5 ottobre, sebbene, imparzialmente giudicando, non pochi aborigeni avrebbero potuto fare altrettanto e forse meglio [1]. Ritornò il Monti alla stessa Accademia il 26 novembre e vi lesse un altro capitolo con due sonetti, e

---

mazione seguì con plauso straordinario, e co' i segni dell'universal gioia ed ossequio.

Alla spiritosa graditissima Prosa seguì una delicata Catulliana Elegia del Sig. Ab. Giuseppe Petrucci Professore di Belle Lettere nel Collegio Romano. In seguito rallegrò sommamente l'udienza una graziosa, e brillante Egloga allusiva alla venuta in Arcadia dei nuovi Porporati. La medesima fu composta dai Sigg. Abati Luigi Lega, Agostino Mariotti, e Francesco Battistini, ciascheduno per la sua parte. Poscia il Sig. Ab. Luigi Godard recitò un robusto componimento in ottava rima intitolato *la Novità Poetica;* e poichè il P. D. Gio: Battista Riva Somasco Professore d'Eloquenza nel Nobile Collegio Clementino fece brillare una sua imaginosa Canzone, chiuse felicemente, e con plauso universale la lieta Assemblea il Sig. Ab. Monti Ferrarese con uno dei suoi Capitoli pieno di novità, d'estro

---

[1] « Il verbale dice che l'abate Monti si distinse sopra tutti ». (Chracas, ossia *Diario ordinario di Roma*, num. 394, in data 10 ottobre 1778).

Digitized by Google

nuovi speciali elogi furongli prodigati dall'amico *Chracas* [1]. I due sonetti sono quelli sulla discesa di Cristo al limbo ed all' inferno. Andò Cristo al limbo tanto per abbracciarsi con Adamo e scuotere i padri sonnacchiosi – del ciel promesso non per anco eredi –; ma non si sa che s'andasse egli a frugare nell' inferno, dove naturalmente gli abitatori dell'atre caverne lo accolsero con una scarica di fischi e di bestemmie. Sarà testamentale questa discesa di Cristo nelle valli inferne? Il nuovo capitolo, od elegia, è l'*entusiasmo melanconico*, il quale fu composto allora più lungo di due terzine e diverso in molte frasi e molte rime da quello che si legge adesso comunemente. Nel 1778 il poeta non diceva alla cara solitudine:

> Sì, tu sei dessa. Il tuo sembiante fosco
> Risvegliator di lagrimosi carmi,
> Io mi veggo negli occhi, io lo conosco.
> Sento le membra tutte palpitarmi
> E da bollenti spiriti sconvolto
> Il cerebro infiammarsi e il cor tremarmi... [2]

sibbene con leggiadria minore:

> Ti sento, sì ti sento: il volto fosco
> Risvegliator di lagrimosi carmi
> Io mi veggo negli occhi, io lo conosco.

---

e di fantasia, plaudendo alla grandezza di Roma, ai magnanimi Genj del felicemente Regnante PIO VI. Pontefice massimo, ed al degno luminoso premio compartito ai nuovi acclamati Emi. Cardinali. Tutte le suddette descritte Composizioni furono frammezzate da varj leggiadri Sonetti, che resero l'Accademia vieppiù gustosa, e gradita.

---

(1) Chracas, ossia *Diario ordinario di Roma*, num. 410, in data 5 decembre 1778.

(2) Monti V., *Poesie liriche* a cura di G. Carducci, pag. 172 — Firenze, Barbèra, 1862.

Digitized by Google

Sento il caldo, il bollor de' palpitanti
Nervi percossi, e il cerebro sconvolto
Dagli inquïeti spiriti anelanti (1).

E poi, quando è penetrato nella spelonca di tufo ed apostrofa un'ombra, che gli passa davanti, il poeta esce in esclamazioni che qui si riproducono, allo scopo non tanto di far rivivere le due scomparse terzine, quanto di porgere il destro di esaminare i versi, come in origine furono dettati e come veramente sapeva comporli in quel tempo il futuro dittatore della italica letteratura. Nelle edizioni successe a quella di Livorno sono ridotti a 15 terzine, più nervose, più poetiche, più belle, i seguenti 51 versi:

Ma tace l'indiscreta ombra crudele,
E per l'orror del tenebroso albergo
Sol la cupa risponde eco fedele.

Ahi chi m'agghiaccia il cor? di qual m'aspergo
Freddo sudor la fronte? e qual tremendo
Fantasma è quello che mi vien da tergo?

Sostienmi, o mio coraggio; ecco l'orrendo
Volto di morte: arricciasi ogni pelo
E l'alma sbigottita esce fremendo.

Ah fuggi ah fuggi, e alle mie vene un gelo
Così crudo risparmia: in queste grotte
Forse t'invia per mio supplizio il cielo?

Deh che questa non sia l'ultima notte
De' crescenti miei dì! guardami, e vedi
Che innanzi tempo il tuo furor m'inghiotte.

Tu mi guati, non parli, e ritta in piedi
Immobile t'arresti, e all'alma alquanto
Dal suo spavento respirar concedi.

---

(1) Monti V., *Saggio di Poesie*, pag. 1 — Livorno, torchi dell'*Enciclopedia*, 1779.

Digitized by Google

Oh morte! oh morte! eppur terribil tanto
Non sei qual sembri: tu sugli occhi adesso
Mi chiami invece di terrore il pianto.

Dunque più non fuggir, vienmi d'appresso:
Ah perchè tremo ancor? vieni, ch'io bramo
Ne' tuoi sembianti contemplar me stesso.

Questo corpo sventrato arido e gramo,
Queste coste spolpate il fasto altero
Dell'uom superbo ad incurvare io chiamo.

Questo busto, anzi ammasso informe e nero
Di secche ossa scarnate, che a vedelle
Gettan alto ribrezzo entro il pensiero;

Questo cranio, quest'orride mascelle,
Queste degli occhi buche cavernose
Ove un sol fil non s'attaccò di pelle,

Quali torbide idee caliginose
M'avventano sull'alma, e al fosco ciglio
Squarciano il vel delle terrene cose?

Di polvere e di fango anch'io son figlio,
E tu fra poco, inesorabil Morte,
Su queste carni stenderai l'artiglio.

Di due contrarie eternità le porte
Tu sotto i piedi mi spalanchi, e io tremo
In riguardarle con le guancie smorte.

A qual di queste, o mie speranze, andremo?
E quando piomberà sui giorni miei
L'ora foriera del momento estremo?

Ohimè misero! ohimè ch'io qui potrei
Dar l'ultimo respiro: e sconsigliato
Lungi finora il mio destin credei?

Ei m'incalza alle spalle, e il ferro alzato
Mi tien sul capo, e il crudel colpo affretta
Gridando orribilmente il mio peccato.

Dopo i versi dell'entusiasmo melanconico l'abate
Monti stese una prosa accademica della quale i bi-

Digitized by Google

bliografi lamentano a ragione lo smarrimento. Detta prosa recitata in Arcadia il 3 dicembre 1778 sarebbe stato il suo primo componimento di cotal genere, anzi addirittura la sua prima prosa, della quale sia memoria a tutt'oggi. Erasi proposto l'autore di sviluppare con essa un argomento un po' stravagante ed anch'oggi non saria privo d'interesse il leggere tra le sue dissertazioni l'encomio dei poeti proscritti dalla repubblica di Platone. Il Monti anzi *bravamente provò* che la proscrizione dei poeti era il loro migliore elogio, tema già sfiorato da G. Gozzi in un dialogo dell'*Osservatore*. La prosa in Arcadia non si trova più; è stata cercata, ma non v'è, posto che sia stato rovistato dappertutto. Da qualche tempo monsignor S. Ciccolini attuale custode generale ha procurato che si ponga mano ad un catalogo della biblioteca d'Arcadia, e quel catalogo gioverà molto a'cultori delle istoriche discipline, se verrà fatto con lo studio e la saggezza che è forza ripromettersi dal Ciccolini. Qual merito poi s'avesse la giovanile orazione del nostro versificatore è un quesito irresoluto per ora, non restando intorno ad essa che un accenno di giornale ed il giudizio del *Chracas* molto favorevole in verità, ma pur sempre sospetto [1]. Si può solo dagli indizi

[1] « La pastorale adunanza d'Arcadia florisce sempre più pe' talenti, che in essa si producono, e pe' saggi che vi si danno di perizia tanto nell'arte del dire, quanto in quella del poetare. Uno de' soggetti, che presentemente fa gustare al pubblico de' leggiadri componimenti nell'uno e l'altro genere, egli è il sig. abate Vincenzo Monti, arcade della celebre Colonia Ferrarese. Il medesimo nella generale adunanza del 3 corrente recitò una molto ingegnosa ed erudita prosa, nella quale bravamente provò che la proscrizione de' poeti dalla repubblica di Platone è il maggior elogio che possa farsi della poesia. L'applauso con cui fu ascoltata dalla scelta numerosa udienza, corrispose alla novità dell'argomento e alla felice elegante ma-

Digitized by Google

conghietturare che la prosa accademica del Monti non pesava per vasta erudizione, ma teneva a brillare per lampi di bello spirito e per facezie di mente arguta.

Al 28 dello stesso mese di dicembre l'abate di Romagna presentossi un'ultima volta, in quest'anno, all'Accademia dei Deboli Aborigeni. Quantunque il verbale dell'Accademia ed il *Chracas* non lo specifichino, è da credere che il Monti allora leggesse il sonetto sul Natale di Cristo, perchè nella prima domenica dopo il 25 dicembre erano soliti gli Aborigeni a celebrare la nascita del Nazzareno; ed il 25 il *gran Pio* aveva pubblicata solennemente, dopo la messa, la ritrattazione (che fu poi smentita) di Giustino Febbronio, contro cui, nell'anno 1778 polemizzò acerrimamente il noto padre Mamachi e per cui l'abate Monti vergò subito un sonetto. In un sol fascio con altre poesie diverse, italiane e latine, fu ritrovato a Brescia un foglio volante delle dimensioni d'un consueto in-4°, nel quale era stampato il sonetto dell'abate Monti sopra la ritrattazione di Giustino Febbronio. Il sonetto è identico a quello edito nelle ristampe successive; è senza data e senza editore, non portando che l'indicazione di Coira, quasi ad indicare che i quattordici versi del poetino dimorante a Roma erano giunti e divulgati perfino tra le montagne dei Grigioni. Però la qualità della carta, dei tipi e del formato eguali in tutto a quelli adottati per il sonetto in morte dell'abate Francesco Cappello, pei distici latini in lode

---

niera con cui fu trattata. Si recitarono in seguito.... » (*Diario ordinario di Roma* CHRACAS, num. 412 in data 12 dicembre 1778).

Digitized by Google

di Tommaso Pavoni governatore di Palazzolo (sull'Oglio) e per altre persone di Brescia, Chiari e città circonvicine fanno al Monti la spia che il suo sonetto fu stampato in Italia e non in Isvizzera, lontano bensì da Roma e a Brescia, ma per cura probabilmente di qualche abate o monsignore bresciano dimorante a Roma [1].

Ad onta di cotanto armeggio, *Antonide Saturniano* non diveniva a grande velocità, com'egli bramava a tutti i costi, un uomo celebre. *Il signor duca di Ceri, figliuolo del duca di Bracciano* (scriveva al fratello don Cesare il pastore d'Arcadia) *ha voluto ammettermi alle radunanze che si fanno ogni giovedì in sua casa da parecchie dottissime persone, di cui egli è affezionato Mecenate; e in tal modo mi ha offerto il campo di conoscere a poco a poco una gran parte di Roma.* E più sopra, nella stessa lettera, l'abate verseggiatore dichiarava di trovarsi *molto soddisfatto della parzialità con cui era stato accolto da questi letterati* [2], ossia dai letterati di Roma, i quali, viceversa, letterariamente l'avevano accolto con molta indifferenza. Lo spirito dei poeti di Roma, città che non ha dato mai grandi poeti, è troppo dittatorio [3]. Però l'abate Monti scriveva al fratello in somma confidenza e ben poteva mostrarsi

---

[1] Copia del foglio volante con l'indicazione di Coira esiste nella collezione dell'abate Antonelli a Ferrara, e copia della medesima stampa insieme con esemplari d'altri versi editi a Brescia con uguale carta, tipografia e formato esiste nella collezione di L. Vicchi a Fusignano.

[2] Monti V., *Epistolario*, pag. 9 — Milano, Resnati, 1842.

[3] Monti V., *Discorso preliminare a mons. E. Q. Visconti*, pag. XVIII — Livorno, torchi dell'*Enciclopedia*, 1779.

Digitized by Google

allegro ed asserire per allora ciò che sperava per l'avvenire. Non era così quando lo stesso Monti scriveva per il pubblico, e dalle sue prose a stampa non si rileva ch'egli fosse molto contento della metropoli, come aveva dato ad intendere alla famiglia. A Roma, dopo sei mesi, il Monti (stando a ciò ch'egli stampava nel 1779) non vedeva che un fiume, in riva del quale *si commendano poco i dolci ozi delle Muse;* e ciò diceva nella dedicatoria a Climene Teutonica, la quale era per lui *non pure la decima Musa, ma il magnus Apollo del santissimo Elicona.* Quando scriveva, non più alla marchesa Bevilacqua di Ferrara, ma sibbene a monsignor Visconti di Roma, due volte ricordava la città setticolle per ripresentare due volte lo stesso pensiero: *a Roma la critica fra le persone di lettere facilmente si fa sentire; a Roma non è piccolo il numero degli Aristarchi* (1). E non ha per Roma che acredine e freddezza.

In questo mezzo volgeva al suo termine l'anno 1778, ma prima di passare al 1779, nel quale troveremo il Monti che già lungo tratto ha percorso nel sentiero della gloria, sfrondiamo de' contorni fantastici la leggenda creata sul sonetto per monsignor Spinelli e ricostituiamo il fatto. Non cale di verificare come la leggenda a poco a poco si venisse formando; ei pare però che lo Zaiotti la raccogliesse per primo nel 1828 (2) e che la compiesse il Monti Achille verso

---

(1) Monti V., nel predetto *Discorso a mons. E. Q. Visconti.*

(2) « Nè abbisognarono più di due giorni a farlo conoscere in quella città, perchè avendo egli sentiti nel teatro gli unanimi applausi che innalzava il popolo a monsignore Spinelli in ringraziamento dell'ordine stabilito in Roma col suo go-

Digitized by Google

il 1870 ([1]). Secondo costoro, il giovine poeta, poco dopo arrivato in Roma, fu scosso dal plauso universale che davasi al governatore della città per aver questi sedato con fermezza un tumulto popolare. L'abate Monti seguì la falange degli arcadi, i quali si diedero a comporre versi d'ogni fatta in elogio del governatore, stampandoli e pubblicandoli. Al prelato non dispiacque la gara dei poeti nel fargli pubblico omaggio e ne rimeritò più d'uno con magnifici regali. Toccò all'abate Matteo Berardi un vaso di cioccolatte, toccò all'abate Vincenzo Monti un anello d'oro con un cammeo, toccarono ad altre persone altri donativi. Però sdegnossi il Berardi nel vedersi posposto al Monti, mentre aspettavasi anch'egli oro e cammei, e sfogò l'ignobile stizza, facendo contro il nostro poeta questo epigramma:

> **Monti, l'anello che il pretor ti diede**
> **Più che alla man ti converrebbe al piede.**

Fin qui la leggenda. I versi a meraviglia adeguano lo stile del Berardi, poeta leguleio d'estro pronto e litigioso; ma, checchè sia de' versi, il fatto, com'è narrato, non può stare. Innanzi tutto il sonetto dell'abate Monti a monsignor Spinelli:

---

verno, compose quel sonetto che si legge nelle sue opere, e tosto meritò che il suo nome fosse con gran lode ripetuto da ogni gentile persona, e che lo stesso severo prelato gli attestasse la sua gratitudine, donandogli un bel cammeo di Vespasiano circondato di ricchi brillanti ». (ZAIOTTI P., *Notizie* predette, nella *Biblioteca Italiana* di Milano, num. CLIV).

([1]) « Certo mi ricorda aver letto che poco dopo ch'egli giunse fra noi si recasse al teatro, ove fu per avventura presente a grandi festeggiamenti che il popolo fece al governatore della città, monsignor Ferdinando Spinelli, che amministrando ferma e severa giustizia, avea domo non so qual tumulto destato da' guasti umori del popolo ». (MONTI A., *Ricerche su V. Monti*, pag. 135 — Roma, Barbèra, 1873).

Digitized by Google

> Questa, che muta or vedi a Te davanti
> Starsi con fronte rispettosa e china....

fu composto sui primi del giugno 1778 perchè monsignor Spinelli venne promosso in que' giorni a governatore di Roma, non perchè sedasse alcun tumulto (1). Nelle cronache della città non è fatta menzione di tumulti. E sì che i devoti diaristi avrebbero côlto a volo una simile occasione di mostrarsi vivi, essi che notarono la sua promozione, il suo risanamento dalla grave malattia, che lo colpì dopo la promozione, e le saggie disposizioni per il carnevale da lui date dopo il suo risanamento. Il tumulto adunque non ci fu; si può dare per sicuro. E, come non ci fu il tumulto, così non ci deve essere stato l'epigramma del Berardi, il quale anzi si tenne per lungo tempo amico intimo del Monti. Il critico mordace conseguì poscia un impiego alla Curia Innocenziana, ciò che Vincenzo sollecitava per sè nei primordi del suo soggiorno a Roma, ed era per quell'impiego sospirato che il nostro poeta, stando intorno al governatore Spinelli, esclamava nel sonetto del 5 giugno 1778:

> Tu la freni; e di pace infra i tranquilli
> Trionfi or sei del Tebro in su l'arene
> Dei Cesari più grande e dei Camilli,...

e di nuovo nella canzone del 23 agosto dello stesso anno:

> .... Or che torna la vecchia

(1) In questo medesimo libro, dove si parla dei giornali di Roma, è offerto per saggio l'intero numero del *Chracas* (num. 358 delli 6 giugno 1778) nel quale s'annuncia la nomina dello Spinelli a governatore di Roma in surrogazione di monsignor Cornaro creato cardinale (Vedi a pag. 183).

Digitized by Google

Felice età del fortunato Augusto
Mercè di Lui che al giusto
Forte braccio del provvido Fernando
Commise il fren della difficil Roma,
Perchè nato al comando
Ei sa porle le mani entro la chioma.

ed una terza volta nella lettera a Pietro Metastasio, poeta cesareo, che precede la *Giunone placata*, lavoro drammatico del 19 febbraio 1779: *Intanto, finchè questa lettera trapassa le Alpi, e viene a trovarla sul Danubio, io darò termine ad un altro mezzo dramma che sto scrivendo per la ricuperata salute di S. E. Rma. Monsignor Spinelli Governatore di Roma. Oh perchè non è Ella a portata di veder da vicino quest'uomo maraviglioso! Roma in lui gode d'un* EROE, *che ha tutte le virtù di Papirio e di Catone senz'averne i difetti, e i Romani gl'inalzerebbero per gratitudine altari e statue, quante ne inalzarono un giorno gli Ateniesi a Demetrio Falereo, se questi fossero i tempi felici, nei quali Roma facea l'apoteosi di Cesare e di Quirino* (1).

Parole bellissime, le quali però non sortirono il bramato effetto! L'impiego non venne per allora, nè mai; bastava bene che Vincenzo, a preferenza degli altri, avesse ricevuto un regalo rappresentante effettivamente un valore (2). Che poi l'abate Berardi, il quale divenne col tempo sottofiscale a Montecitorio per graziosa interposizione anche dell'abate Monti, non avesse

(1) Pag. 223 del *Saggio di Poesie* edito a Livorno il 1779.

(2) « Un anello bellissimo, su cui era un antico cammeo con testa di Vespasiano adorna in giro di grossi brillanti ». (Monti A., *Ricerche su V. Monti*, pag. 135 — Roma, Barbèra, 1873).

Digitized by Google

causa tra il 1778 ed il 1783 d'avventare al poeta di Romagna il terribile epigramma, è chiaro e lampante, non fosse altro, per due motivi: primo, perchè l'abate Berardi, senza ridicolezza, non poteva in allora tacciare il giovane sconosciuto di servilità badiale; secondo, perchè il giovane ambizioso non avrebbe sì tosto dimenticata l'ingiuria e rivolto a favore del Berardi un sonetto già stampato per il Bramieri [1]. Ma quando adunque e come uscirono fuori questa leggenda e questo epigramma? La risposta è presta: per invenzione de' nemici del Monti e dopo il 1787, quando il Monti ebbe l'onore delle molte, grandi e palesi inimicizie. Altre storielle ed altri motti a carico del poeta s'inventarono e si tesserono di pianta, dagli emuli e da' ciarladori, nel 1788, 1791, 1797, 1807, 1816 e 1828 quando le gazze e le cornacchie del Parnaso gracchiarono perfidamente contro lui amante, marito, fuggiasco, impiegato, decaduto e morto, perchè non seppero volare in alto, come lui aquila dei poeti. Anzi questo epigramma del Berardi (vero o falso), villano, bestiale, turpissimo, come lo chiama il Monti Achille, un giorno al confronto degli altri, parrà un'inezia. Basta leg-

---

(1) *Poesie italiane e latine per la laurea in ambe le leggi conferita nella celebre università di Parma al nobile signor Luigi Bramieri piacentino aggregato all'almo collegio degli illustrissimi signori giudici di detta città. In Modena, per gli eredi di B. Soliani, 1780;* pag. 62 in-4 picc. — A pag. 26 evvi il sonetto edito per l'avv. Berardi e stampato nell'ediz. di Siena, a pag. 72, tale e quale, da capo a fondo, salvo una leggera modificazione all'ultimo verso della prima quartina.

Ediz. di Modena (1780):

L'armi, il diletto, e gli operosi studi.

Ediz. di Siena (1783):

L'armi, il vessillo, e gli operosi studi.

Digitized by Google

gere il Lampredi, il Foscolo, il Gianni, il Lattanzi, il Farinello Semoli, il Rambelli, il Cassi, lo stesso Achille Monti, anzi lo stesso poeta Vincenzo Monti, per convincersi delle inesattezze di fatto, equivoci di luogo, di data e di nomi, addebiti ingiusti, invenzioni sciagurate, versi buoni e cattivi attribuiti ora all'uno ora all'altro e molte volte a chi nemmanco ne sentì parlare, perchè Lampredi, Foscolo, Gianni, Lattanzi e Monti Vincenzo facilmente parlarono e scrissero *ex abrupto* di fatti da loro dimenticati o travisati, e Farinello, Rambelli, Cassi e Monti Achille facilmente raccolsero per tant'oro di ducato le cose esposte, secondo li scopi individuali, con strana varietà di giudizi e di affetti.

Nel 1778 nacquero il Foscolo a Zante e il Cassi a Pesaro: Foscolo *Nicola Giuseppe*, il quale da giovane fu montiano a prova di sciabola e per idolatria del Monti, dicesi, cangiò il nome di Nicola Giuseppe in quello d'*Ugo* e divenne Ugo Foscolo a quel modo stesso in cui l'autore della *Bassvilliana* aveva cangiato *Nicola Giuseppe* Hugou de Bassville in Ugo Bassville, perchè il nome di Nicola Giuseppe non gli suonava gradevolmente: ma poi cogli anni sfumò il primo affetto del Foscolo, com'era sfumato il suo primo nome, e l'idolatria mutossi in odio; Cassi Francesco, il quale da fanciullo, da adulto e da vecchio fu sempre l'amico del Monti e ne stampò la prima biografia nel 1823. Nel 1778 morirono a Ermenouville il Rousseau e a Parigi il Voltaire; Rousseau Gian Giacomo chiamato dall'abate Monti il precursore della filosofaglia ultremontana; Voltaire Francesco del quale il cittadino Monti vol-

Digitized by Google

garizzerà la *Pulcella d' Orléans*. Nell'anno avanti (1777) era nato a Busto Arsizio il pittore Giuseppe Bossi, il quale imparò l'arte del disegnare alla figlia di Vincenzo Monti e divise la sorte del poeta nella fiera satira dell'*Ipercalissi*. Nell'anno dopo (1779) nacque a Savignano di Romagna il conte Giulio Perticari che la figlia del poeta sposò e divise con Vincenzo Monti le fatiche della *Proposta*. Antonio Canova, che tenne il principato della scultura, come il Monti quello della poesia, giunse per la prima volta in Roma nell'ottobre 1779 (1).

Tra le iattanze giovanili del faccendoso Abate, non vi fu quella di gloriarsi in amore. Vantava l'amicizia delle dame, ambiva d'apparirne il confidente, arrischiava di corteggiare ora l'una ora l'altra con versi e con dichiarazioni imprudentemente stampate, ma millanterie, no, non ne faceva. È notevole anzi l'accenno tante volte ripetuto degli smacchi e delle sconfitte. A sentir lui (chè già sarà stata pur questa una delle solite finzioni letterarie) le donne di Roma l'avevano tutte in uggia e non ve n'era una che gli prestasse mente. *Vittima d'una sventurata e ancor troppo cara passione ho gettato uno sguardo sopra i miei simili, su quelli specialmente, co' quali ho comuni le inclinazioni e*

(1) MISSIRINI M., *Della vita di Antonio Canova*, pag. 32 — Prato, Giachetti, 1824. Ei fu pure nell'anno 1779 che giunse a Napoli, per la prima volta, Giovanni Acton, d'origine irlandese, fatalmente e detestabilmente ministro della marina, poi della marina e delle finanze, poi primo ministro, favorito della regina ed arbitro del regno di Sicilia. A costui, nel 1794, diresse il Monti una lettera famosa a nome di Francesco Piranesi agente di Svezia. Anche Roma ebbe non è molto un Acton, ministro della marina, il quale arieggiava a Corte il fare di Giovanni Acton e potè per ciò durare al Ministero più che la Camera bramasse; ma non gli accordò la Regina d'Italia che un solo favore, che si sappia, quello, cosa non solita, di tenergli a cresima una figliuola.

Digitized by Google

gli studi, e non li ho trovati più felici di me; parole queste dell'esordio al *Saggio sugli amori dei letterati,* del quale tra breve discorreremo. *Ricordatevi però che d'uopo è prima innamorarvi e trovare una Nice, una Fille a cui dar dei consigli, come non ho lasciato di far io, benchè senza frutto;* così l'abate Monti a monsieur Jean Ferry. E ad Onofrio Minzoni: *tutti insomma que' scientifici Panfili del moderno Parnaso, che con bel garbo va berteggiando.... il cav. Clementino Vannetti.... caro a Pallade e innamorato delle ninfe d'Ippocrene, quanto lo sono io, ma senza frutto, di quelle del Tevere* [1]. Senza frutto; l'afferma il Monti e lo ripete più volte, in prosa e in versi, nè dei versi terremo conto. Eppure il poeta, se non subito, ebbe non guari dopo a conoscere in Roma diverse belle femmine con frutto!

Quali, in lettere, fossero i suoi gusti e le amicizie sue tra il 1778 ed il 1779, è anche di troppo manifesto per il citato *Saggio di poesie,* mischiate di prose, che l'abate faceva stampare allora a Livorno. Quel libro di XXXII-240 pagine, in cui sfogliandolo minutamente, si trovano 36 poesie e 7 dediche, 194 pagine di versi e XXXII-39 pagine di prosa, oltre le 7 occupate dalla versione latina del Giovannardi [2], è lo specchio

---

[1] Pagg. 163 e 202 del *Saggio* di Livorno.

[2] Del volume furono tirati esemplari di varie fatta; semplici e distinti. I semplici sono in carta greve piuttosto scura ed i distinti in carta nivea piuttosto leggera. Inoltre gli esemplari distinti alle pagg. 34, 86 e 87 contengono fregi tipografici diversi e più fini di quelli che nelle suddette pagine si trovano entro agli esemplari semplici. In questi un vaso di fiori, un'aquila, un rabesco di vecchio gusto. Negli altri un putto, una corona d'alloro e le faccie d'una medaglia discretamente incise.

Digitized by Google

più terso e più fedele che bramar si possa dello spirito e dell'arte di Vincenzo Monti, a 25 anni. Riflette quel libro ciò che il poeta era in effetto e ciò ch'esso vagheggiava di comparire, ciò ch'egli sapeva e ciò che ignorava, le velleità, le spavalderie, le ultime improntitudini da ragazzo e le prime riflessioni da adulto, insomma ogni minuscola parte dell'animo suo. Che farragine di cose in quel volume sottile! Abbiamo veduto che soventissimo, nei versi e nelle prose, egli batte la solfa dei propri amori ed abbiamo notato che le sue produzioni, per due terzi, son tutte fatte per accareggiare prima e poi per gratificarsi le persone d'alta sfera, sia una dama, un letterato, un vescovo, un principe, o un governatore. Ma, indipendentemente da questo, otto volte ritorna il Monti a cianciare di sè solo e della sua estetica. Poi giudica 8 o 10 de' letterati italiani allora viventi ed altri 8 o 10 de'letterati italiani morti da poco; più i grandi poeti nostri del 500, del 400 e del 300; e i poeti latini del secolo d'oro; e i poeti greci del tempo de' rapsodi; e i poeti israeliti dell'èra jessitica; ed i maggiori poeti spagnuoli, francesi, inglesi e tedeschi d'ogni epoca più illustre. Non mancava se non ch'egli giudicasse e tra loro paragonasse (giacchè faceva anche de' confronti) i poeti arabi e russi; e poi ciascuno avrebbe trovato, nelle XXXII-39 pagine del Monti, il quale non contava più di 25 anni d'età, la critica letteraria di quel qualunque popolo che gli garbasse di conoscere. Via, questo non è poco e lo capiscono tutti.

E si sganni, se pur vi fosse chi revochi in dubbio

Digitized by Google

le nostre osservazioni. Scorriamole alla buon'ora, codeste XXXII–39 pagine. Il Monti, nel parlare di sè, proclama ch'egli non s'affligge incontrando degli aristarchi, i quali anzi gli piacciono (pag. XVII). Egli vorrebbe essere Omero piuttosto che Anacreonte (p. XIX). Si dichiara per la poesia ebrea (p. XXI), sebbene una volta, per ischerzo, s'accingesse alla traduzione del *Messia* di Klopstock (p. XXV). Egli è nemico delle fantasie melanconiche (p. 66) e non cura la celebrità (che bugia!) essendo esso *un titolo divenuto equivoco, dacchè s' è trovata la comodità di comprarla dai gazzettieri ad un prezzo discreto* (p. 73). Col Minzoni il Monti si professa minzoniano (p. 167) e col Metastasio metastasiano (p. 221). Vattel'a pesca poi dove la verità si sia. Ai fortunati, cui tiene in conto d'amici, dispensa con larghezza *titoli equivoci*, vogliamo dire quella rinomanza posticcia, che danno a tanto discreto prezzo i giornalisti. Che talentone quel parigino Jean Ferry pieno d'eleganza, di spirito e di dottrina (p. 201), il quale poi non era che un Giovanni Ferri pesarese! E quel Zorzi? Che uomo! Che portento! Esso doveva stabilire in Italia una nuova epoca luminosa per la repubblica delle lettere (p. 72), esso *degno degli elogi di tutto il mondo* (p. 68). Il *saggio Chirone* dell'abate Monti era il *dottissimo* abate Gaetano Migliore, *filologo di gran merito* (p. XIV). Il suo *saggio Mentore* era il *dotto* abate Francesco Parisi, che possedeva *tutte le virtù morali dell'aio di Telemaco* (p. 133). Così il Monti, se conosceva a fondo il mestiere de' giornalisti, dava bene a capire ch'avrebbe anche saputo farlo con

Digitized by Google

molta disinvoltura; ed infatti, quest'altro anno lo vedremo collaboratore dell'*Antologia.*

Ma camminiamo avanti e con la briglia in mano. Ora è tempo di riferire in quale considerazione tenesse il Monti i veri letterati del suo tempo e quelli che l'avevano preceduto. Udiamolo: VARANO *(Alfonso, n. Camerino 1705, m. Ferrara 1778)* emulo di Sofocle e di Cornelio, portentoso nelle visioni (p. IX). MINZONI *(Onofrio, n. Ferrara 1734, m. Ferrara 1817)* poeta di genio a cui bastano pochi componimenti per distinguersi dalla turba (p. 165). VANNETTI *(Clementino, n. Roveredo 1754, m. 1795)* vivace di talento ed elegante d'aspetto, nè il Monti l'aveva mai veduto (p. 65), eccellente latinista (p. 73), autore d'una epistola in versi sciolti degna dello stesso satirico di Venosa (p. 163). VISCONTI *(Ennio Quirino, n. Roma 1751, m. Parigi 1816)* traduttore meraviglioso dal greco fin dall'età di 13 anni, poeta nobile e leggiadro, versato in tutti i generi di letteratura, profondo nelle metafisiche, sottile nelle matematiche, peritissimo nell'antiquaria (p. XXVII e seg.) portento e meraviglia dei talenti italiani (p. XV). BERTÒLA *(Aurelio, n. Rimini 1753, m. 1798)* atto ad arricchire, meglio d'ogni altro, la letteratura italiana delle bellezze di Klopstock (p. XXV). METASTASIO *(Pietro, n. Roma 1698, m. Vienna 1782)* poeta inimitabile (p. 161) unico lirico italiano superiore ai lirici francesi (p. 200). PARINI *(Giuseppe, n. Milano 1729, m. 1799)* poeta originale (p. 161). FRUGONI *(Innocenzo, n. Genova 1692, m. Parma 1768)* poeta entusiasta, gigantesco, sor-

Digitized by Google

prendente (p. XVIII) ed ivi con Frugoni è posto al medesimo livello GUIDI *(Alessandro, m. Roma 1712)* e CHIABRERA *(Gabriello)*. ROLLI *(Paolo, n. Todi 1687, m. Roma 1767)* immaginazione delicata e gentile, viziata dall'esagerazione della sottigliezza e del raffinamento (p. XIX) ed ivi al Rolli è posto accanto lo ZAPPI *(Giovan Battista, m. Roma 1719)*. MARINI poeta imbellettato, il cui chiarore è fosforo di lucciole (p. 72). ARIOSTO e DANTE poeti d'immaginazione calda e profonda, che solo possono eccedere nella grandezza e nel frastuono dei concetti, simili a fiume reale, che talora è torbido, ma va sempre maestoso e porta sul dosso le navi (p. XIX). PETRARCA poeta che intenerisce l'anima (p. XX).

Del Tasso l'ab. Monti non fa verbo, ed è già risaputo fra i biografi del nostro poeta che quello della *Gerusalemme Liberata* non fu mai de' cantori suoi prediletti e che l'ottava eroica è stato l'unico metro nel quale il Monti non sia riescito, come in ogni altro, perfettissimo. Accennato per riassunto agli apprezzamenti dell'ab. Monti circa i suddetti letterati italiani, ci incombe adesso di racimolare i singoli criterî da lui fattisi intorno ai letterati stranieri. Per lui l'epopea francese rimase in fasce con l'*Enriade* di VOLTAIRE (pag. 199) e la lirica si spense nel gran ROUSSEAU (ivi), ma nell'anacreontica LA FONTAINE è d'una inimitabile naturalezza (p. 200); LA SUZE appassionata e bella, senz'averla vista (ivi); tenera e bella, senza averla vista, la DESHOULIÈRES (ivi). Le poesie di CHAULIEU respirano l'amore e il piacere e seco

Digitized by Google

portano dappertutto una certa avventurosa negligenza che ne forma l'incanto (p. 200). LA MOTTE, novello Icaro nelle odi pindariche, è un nuovo Anacreonte nelle canzonette erotiche (ivi). MONCRIF piacevolmente brillante (ivi). BERNARD piacevolmente gentile (ivi). RACINE tocca il cuore (p. XX). GESSNER, LESSING e KLEIST innamorano con la loro semplicità (ivi). LA HARPE e MARMONTEL tragici sommi che tuttavia preferivano Lucano a Virgilio (p. 161). CREBILLON spaventa (p. XX). CORNEILLE rapisce (ivi). SHAKESPEARE fa piangere (ivi). KLOPSTOCK iscompiglia la fantasia (ivi), maggiore di Milton nella terribilezza (p. XXV). MILTON rassomiglia ad Omero nella elevatezza dei concetti, a Dante nella robustezza, a Spencer e ad Ariosto nelle allegorie, poeta difettoso, ma per cadere nei difetti di Milton è d'uopo essere un poeta di prima classe (ivi).

Non basta. Vi sono adesso i poeti dell'antichità, poichè l'abate Monti quinquilustre, giunto a Roma da breve tempo e vissuto di continuo a Fusignano in casa d'un sacerdote che poetava in dialetto romagnolo, o nel seminario di Faenza, ove non insegnavasi alcun idioma straniero, o alla università di Ferrara, a cui Vincenzo si rendeva assai di rado, con uno sguardo abbracciava tutti i secoli e con due bagnate di penna scriveva tutto il veduto. MARZIALE scrisse troppo (pag. 165). CATULLO è un amante poco appassionato e molto fortunato (p. 70). PROPERZIO un amante con poca disinvoltura e molto trasporto (ivi). TIBULLO diverso da entrambi, nè tanto galante come Catullo,

Digitized by Google

nè tanto fervido come Properzio, morbido, elegante, mansueto, costante (ivi). Ovidio ridondante d'immagini nelle epistole eroiche, volubile e soldatesco nelle poesie d'amore (p. 71). Virgilio grande e maggiore d'Omero nel gusto e nella proprietà dei sentimenti (p. xxiv). Omero grande e non ha tra i profani chi lo eguagli nella vastità, varietà e magnificenza delle idee (ivi). Pindaro sta tra Virgilio ed Omero (p. xxi), *ma* David, *senza parlare dei profeti, specialmente d'* Isaia, *David è qualche cosa di più. Chi non s'accorge della differenza che passa tra questo e quelli* (Omero, Pindaro e Virgilio), *tanto peggio per lui* (ivi). *Klopstock e Milton sono grandi, perchè assistiti dappertutto dall'entusiasmo di David* (p. xxv). *Omero copia la natura. David scrive ciò che gli detta lo stesso autor della natura; ed esso è quello che dipinge per lui. David insomma è tanto superiore ad Omero, quanto la cristiana idea del Supremo Essere è più ragionevole e più sublime in noi che nei pagani. E benchè sia vero che tanto Omero quanto David si riuniscono ambidue allo stesso punto, perchè la natura è l'oggetto e lo scopo a cui tendono dall'una parte e dall'altra; passa però questa gran differenza tra loro, che Omero è rimasto dentro i confini dell'umanità, laddove David, prendendo un sopranaturale scuotimento, salì fino in grembo alla divinità a pigliarne i suoi soggetti e la forza necessaria per degnamente trattarli* (p. xxvii).

Al postutto è debito di lealtà convenire che il

Digitized by Google

parallelo fra Omero e David è stato fatto, come direbbe un giurista, con cognizione di causa. Di tutti gli apprezzamenti del Monti (nè noi diciamo che sieno tutti immaturi, ch'anzi ven sono de' molto proprî) i più perspicaci, perchè più digeriti, sono i giudizi intorno a David e ad Omero, l'uno e l'altro studiati nelle tradizioni latine e facili a studiarsi nelle scuole in cui fino allora andò crescendo il nostro poeta. L'abate Monti non conobbe mai le lingue di David e d'Omero, ma il giovine ispirato dalle muse intuiva, nelle versioni letterali che leggeva, al di là di quello che il pedante traduttore gli significava. Vincenzo lesse David, lesse Omero; e quantunque egli fosse giovane e col Visconti eruditissimo avesse lungamente discusso circa Omero e David, accattando eziandio qualche idea dai commentatori di David e d'Omero, il parallelo è suo, come è suo il dettaglio che precede la conclusione [1]. In ciò sta la parte migliore del volume.

[1] « Nell'*Iliade* viene in campo Giove con una truppa di Numi che sono in lite fra loro, che si strapazzano e si feriscono, e restano essi stessi feriti da braccio mortale, ed hanno qualche volta paura di morire; che trasgrediscono i divieti dello stesso Giove, e lo addormentano per dar delle busse ai Troiani da lui protetti. Negli *Inni sacri* si fa innanzi il Signore Iddio degli eserciti. Innumerabili Angeli mille volte più rilucenti dei raggi del sole lo circondano, e con le ali si coprono per riverenza la faccia; ne cantano incessantemente la gloria e l'onnipotenza; passano in giuochi di paradiso una vita eternamente beata, e altra gara non conoscono che quella di amarsi.

« Nell'*Iliade* vedesi Giove, che dal monte Ida vibra tuonando dei fulmini spaventosi davanti ai cavalli di Diomede, e nel mezzo di tutto l'esercito greco. Negli *Inni sacri* mirasi Dio che discende a punire i nemici del suo popolo. I cieli s'incurvano sotto il peso de' suoi piedi; l'universo traballa e minaccia di ricadere nel caos. I venti lo pigliano sopra le ali; i tuoni gli ruggiscono sotto le piante; i lampi, i fulmini, le tempeste gli fanno d'intorno un orribile e spaventoso corteggio, e le nuvole percosse dal fuoco che gli esce dalla faccia s' infiammano come carboni roventi. Dio parla in aria di sdegno; le sue parole sono altrettante procelle, le montagne si squagliano come la cera e si dileguano come un pugno di polvere.

Digitized by Google

Due periodici italiani passarono in rivista il libro di Vincenzo Monti, e cioè le *Effemeridi letterarie* di Roma ed il *Giornale dei letterati* di Modena, il primo nel 1779 ed il secondo nel 1780. Dalle *Effemeridi letterarie,* senza iperboleggiare gran fatto, si riconosce nel poeta un genio non comune, piacendo sopratutto la visione d'Ezechiello ed i capitoli per la passione del Redentore. S'incoraggia il Monti a comporre altri versi in latino e se ne loda l'erudizione, la spigliatezza e l'imitazione degli autori classici [1]. Invece, troppo lusinghiero, il *Giornale di Modena* dedica al volume del nostro Abate circa 60 pagine, laudevolmente commentandolo, qualificando l'autore con nomi superlativi e riportandone versi, giudizio e paragoni. La rivista in sul finire esprimesi così: *ben faremo plauso al giovane autore, che e colle massime e coll'esempio ha avuto il coraggio e l'abilità di opporsi alla corrente impetuosa di uno scrivere pestilenziale, che inonda l'Italia; e lo assicureremo che se qualche Cotin o Pradon oserà d'insultarlo,*

Ecco distrutti con un battere di palpebra i suoi nemici, ecco rimasto senza uno vivo tutto il campo di battaglia.

« Dio, dice David, si affaccia sul caos, apre la bocca per crear l'universo; e l'universo si slancia da se medesimo dal fondo dell'abisso, il cielo si distende come un padiglione e risplende seminato di stelle e di pianeti. Fa cenno al sole d'incamminarsi verso l'occaso, e il sole ubbidisce, e prende il suo corso. Fa cenno al mare di ritirarsi, e il mare spaventoso si mette in fuga, e si rinserra mugghiando dentro i confini che l'onnipotenza gli prescrive. Dio manda un fiato di vita; ed ecco le campagne e le valli vestirsi di fiori e d'erbette, ecco frondeggiare le selve, e i ruscelletti spicciar fuori zampillando dal fianco delle montagne, ecc. Fa d'uopo esser senz'anima per non restar commosso a tante e si belle immagini e non comprendere la superiorità che donano a David in confronto d'Omero ». *(Discorso preliminare al ch. mons. Ennio Quirino Visconti).*

[1] Effemeridi letterarie, 11 settembre 1779, num. 37 — Roma.

Digitized by Google

o se alcuno di que' Catoni, che si piccan d'essere filosofi perchè sanno qualche termine tecnico, vorrà per avventura dargli la taccia d'essere arido e vuoto di filosofia, dacchè non nomina mai nè prisma, nè telescopio, nè circolo, nè quadrato, non mancheranno di fargli ragione le persone di buon senso. Qui forse taluno ci chiederà se il signor abate Monti sia però un autore senza difetti. No, egli ne ha; e noi non loderemo certamente nè i francesismi che appannan talora il fiore delle sue prose, nè la soverchia sua devozione per gli epici settentrionali [1].

Ciò riferito sull'erudizione poetica dell'abate Monti, sul merito de' suoi versi composti nel primo soggiorno di Roma e sul contegno del pubblico a suo riguardo, non rappresenteremo con descrizione prolissa (pur seguendo il poeta di passo in passo) in quali luoghi e solennità egli lesse e stampò le sue produzioni. La descrizione, oltre che lunga, diverrebbe noiosa per soverchia uniformità di concetti, poichè a capo di ogni mese, anzi a capo d'ogni settimana, dovremmo inevitabilmente ripetere le stesse cose, ossia che i versi egli stampò per nozze, monacazioni e promozioni, o ch'egli gli lesse agli Aborigeni, ai Forti ed in Arcadia. Oramai i lettori una discreta idea di quelle adunanze e di quelle feste letterarie se la sono fatta, e saranno anche persuasi che dopo tutto regnava nelle tornate accademiche un'opprimente monotonia. L'abate Monti, nel 1779, raddoppiò di fervore e continuò a declamare versi ad ogni occasione con per-

[1] GIORNALE DEI LETTERATI, anno 1780, tom. XIX, pag. 156 — Modena.

Digitized by Google

sistenza tale, che già cominciava a dar nel naso a qualcheduno. In cerca di far versi, nelle accademie e per le accademie egli trascorreva la massima parte del suo tempo. Vediamolo in fretta.

Il 28 gennaio 1779 l'Arcadia festeggia la sua più solenne ricorrenza, quella della nascita del divin Verbo, nume tutelare, come riferiscono i resoconti accademici, dell'arcadico istituto. Tre cardinali sono presenti oltre il fiore della prelatura e del patriziato, Visconti, Archinto e Ghilini. Monsignor Gabrielli esordisce con una prosa; con poesie proseguono il Petrucci, il Godard, frate Angelo della Mirandola, il Mariotti, Luigi Lega e lo stesso Pizzi con un capitolo intitolato la *Fuga in Egitto*, onde una sì applaudita accademia accrebbe la gloria e la letizia della pastorale arcadica società e del celebrato mistero tutto proprio di essa. Il Monti non mancò e vi lesse l'elegia latina *De Christo natu* [1].

Il 19 febbraio 1779 il principe di Teano don Filippo Caetani sposa donna Elena dei principi Albani e nella folla degli arcadi plaudenti si mischia pure il Monti che dedica alle EE. LL. la *Giunone placata*, componimento drammatico inviato a don Filippo con una canzone, in cui accenna anche ai meriti astronomici di don Francesco Caetani, padre dello sposo [2]. Nulla

---

[1] Una traduzione italiana di quest'elegia, fatta dal pronipote Giovanni Monti, fu stampata nel Buonarotti (vol. IX, gennaio 1874), giornale che pubblicavasi a Roma dai tipografi delle scienze matematiche e fisiche.

[2] *Giunone Placata, componimento drammatico per le nozze delle EE. LL. il signor Don Filippo Cajetani, principe di Teano, e la signora Donna Elena de' principi Albani* — Roma, coi tipi del Casaletti, 1779; in-4, ediz. orig.

Digitized by Google

di singolare nella *Giunone placata,* a cui servono di argomento le gelosie della dea, la quale si calma allor che apprende i pensieri di Giove essere esclusivamente rivolti alla felicità dell'illustre coppia. Tutti i celesti sono posti in moto per le nozze Albani-Caetani. Le muse e i vati suoi mandò il Parnaso. In tanto stuolo di accorsi numi il furibondo

> **Marte sol manca, che dell'Elba in riva**
> **Gode le Russe e le Tedesche squadre**
> **Fra l'armi affaticar.....**

in quella guerra, a cui i preti di Roma avrebbero voluto mandare tutti i frati. Anche rispetto alla *Giunone placata* s'incomodarono per il Monti i compilatori delle *Effemeridi letterarie* e gliela encomiarono nel num. 25 del 19 giugno 1779.

Nel carnevale dello stesso anno sposano a Faenza il conte Urbano Battaglini e la contessa Lucrezia Baboni-Naldi, ed il sacerdote Alessio Camaggi allestisce un opuscolo di applausi poetici [1]. A pagina 9 è stampato in quell'opuscolo una canzone *del signor abate Vincenzo Monti Fusignanese* indirizzata allo stesso Camaggi, ch'era un prete, ma faentin bizzarro ingegno.

Il 23 febbraio gli Aborigeni tengono adunanza e Monti va a leggervi due sonetti, fra' quali quello per la ritrattazione di Giustino Febbronio, che non erasi ritrattato.

Il 4 e li 11 marzo 1779 due adunanze indice

[1] *Rime per le applauditissime nozze del nobil uomo signor conte Paolo Urbano Battaglini e della nobil donna signora contessa Lucrezia Baboni Naldi, patrizi faentini, celebrate nel carnevale del 1779* — Faenza, Archi, 1779, pagine 24 in-8.

Digitized by Google

l'Arcadia, il 18 marzo un'altra ne tengono i Forti. Trattano in ciascuna delle tornate i misteri della passione di Gesù Cristo. Il Monti si reca a tutte e recita in tutte. Il 4, presente Ippolito Pindemonte, che fu in quel giorno annoverato tra i pastori d'Arcadia, legge le sestine sopra i dolori di Maria Vergine [1]. Legge li 11 alcune terzine per la passione di Nostro Signore [2]. Legge ai 18 altre terzine con lo stesso titolo. Ma nell'affrettarsi ad apprestare tanti componimenti, male il giovane poeta li digerisce, male esso li proporziona tra loro, e quale è troppo corto, quale è troppo lungo, e forse n'è biasimato sotto voce ed egli vuole ripiegare stampandoli e nella stampa non osserva l'ordine cronologico. Pone per primo dei tre componimenti relativi alla tragedia del Calvario l'ultimo da lui fatto e recitato, chè poeticamente, in gioventù, si predilige sempre e si ritiene degno del miglior posto il parto più recente [3]. Esce il volume a stampa (quello del 1779) e nessuno dei tre componimenti gli piace più. Coloro che li udirono declamare per le Accademie non sanno riconoscerli sul libro. Allora il poeta designa dar fuori un altro volume, e frattanto rimpasta e riforbisce le ultime terzine, alle quali, per capriccio, aveva dato il primo posto nella stampa di Livorno (pag. 7), per poi recitarle di nuovo in Arcadia il 1781. Queste medesime

---

[1] Vedi a pag. 106 nella raccolta delle *poesie liriche* di V. Monti — Firenze, Barbèra, 1862.

[2] Ivi, pag. 112.

[3] Trovasi questo nell'edizione carducciana dei *Canti e poemi* di V. Monti — Firenze, Barbèra, 1862.

Digitized by Google

terzine torna a ripresentarle a stampa col nome suo, ma quanto agli altri due summentovati componimenti li pone in dimenticanza o finge dimenticarli escludendoli dall'edizione di Siena (1783) e da tutte le successive raccolte de' suoi versi. In ciò non imita il Pindemonte, il quale resta a Roma alcun tempo, ma senza affannarsi di recitare in Arcadia, ove radamente si reca. Tuttavolta il 15 aprile 1779 il Pindemonte vi lesse un ragionamento sulla origine delle maschere antiche ed in quel giorno stesso fu acclamata pastorella la marchesa Claudia Calcagnini-Ghilini.

Il 25 maggio 1779 penetra il Monti nell'Accademia del disegno al Campidoglio e vi recita le quartine in lode del *Trionfo di Cesare,* opera di Andrea Mantegna. Il Monti ha progredito d'assai nell'arte poetica, ma la dottrina sua non è guari profonda:

Roma dai colli al vincitor suo figlio
Echeggia e di piacer spinge un saluto.
Sola intenta a crudele empio consiglio
Ne freme la superba ombra di Bruto.

Seguonlo i regi di catene stretti,
E le barbare spose e le reine
Per man traenti i figli pargoletti
Curve la faccia e scarmigliate il crine.

Spettacolo sì mesto ed infelice
Pietade acquista da la turba imbelle;
Ed un qualche tributo intanto elice
Di lagrime furtive alle donzelle.

Donne latine su l'altrui sventure
Questo tenero pianto ah! sospendete;
Serbatelo alle vostre alte sciagure
Che in mente richiamarvi oggi dovete.

Digitized by Google

Là, su l'arene de la rea Farsaglia
Questo Cesare a Roma ancor sì caro
Vi fe' i padri in crudele empia battaglia
Cader trafitti da civile acciaro.

A pagina XVIII dell'opuscolo, che dir si potrebbe il verbale dell'accademia data al Campidoglio, si legge l'indice degli autori che recitarono versi in quella occasione. Sono 18 i poeti; e più il Ruspoli Lorenzo *(Canace Locrese* tra gli Arcadi) al quale toccò d'esordire con l'orazione intorno ai pregi delle belle arti. Recitò quindi un canto in terza rima il Pizzi custode generale d'Arcadia; un sonetto il Lega *(Teseio Lidinio)*, un sonetto il Mariotti, entrambi sotto custodi d'Arcadia; le predette quartine, l'abate Monti uno dei XII colleghi d'Arcadia; 14 ottave sulla battaglia di Costantino e Massenzio il Golt *(Euridalco Corinteo)*; due sonetti il Godard ed un sonetto una pastorella *(Egle Dionea)* della quale in questo istante non ci sovviene il vero nome e cognome [1]. È degna di nota la qualifica dell'abate Monti: *uno dei XII colleghi*, ciò che vuol dire: *uno dei dodici consiglieri d'Ar-*

[1] *I pregi delle Belle Arti celebrati in Campidoglio pel solenne concorso tenuto dall' insigne Accademia del disegno di S. Luca li 25 maggio 1779, essendone principe il signor Andrea Bergondi*, pag. LXXX in-4 — Roma, Casaletti, 1779.

Le quartine del Monti sono stampate a pag. LI. A pag. LXIX si trova il catalogo degli officiali dell'Accademia, *Bergondi* principe, *Massucci* custode, *Preziado* e *Marchionni* consiglieri, *Maron* archivista e segretario. A pag. LXX e seg. sono iscritti gli accademici di merito: Navona, Penna, Marchionni di Roma; Bonito e Carletti di Napoli; Fuga di Firenze; Battoni di Lucca; Caccianiga di Milano; Haas di Bruxelles; Le Brun, De La Guessiere, Dumont di Parigi; Mengs, Adam, Edwards, Harisson, Fesel, Hamilton, ecc. ecc. A pag. LXXII e seg. stanno gli accademici d'onore: Giuseppe II d'Austria, Alberto di Sassonia, 27 cardinali, 115 altri signori, scelti per lo più dall'aristocrazia, prelatura e scienziati di Roma.

Digitized by Google

cadia. I consiglieri dell'Accademia si rinnovavano ogni anno, eleggibili tra i centumviri elettori del poetico sodalizio. Se frattanto il giovine forestiero potè farsi nominare collega alle prime elezioni che avvennero dopo il suo arrivo a Roma, è d'uopo riconfermarci nell'espresso pensiero ch'egli brigò molto senza insospettire, o per l'animo battagliero, o per l'ingegno soverchiante. Subito però, nel 1779, cominciarono le prime avvisaglie di quella guerra accanita che il Monti dovè combattere da vivo per mezzo secolo, nè doveva risparmiarlo da morto; ed egli, fattosi tantosto uomo di parte e di opposizione, non venne rieletto più, dopo quest'anno, ad alcuna carica dell'Accademia.

Il giorno dopo l'accademia di Campidoglio, 26 maggio, il Monti recita agli Aborigeni il capitolo in lode del barone Francesco Ludovico D'Erthal, principe dell'Impero, eletto vescovo d'Erbipoli.

Nel giugno 1779 spedisce altri versi all'amico di Faenza D. Alessio Camaggi.

Il 1° luglio 1779, in Arcadia, recita le lodi di un'altra altezza reale, Pier Virgilio de' principi Di Thunn, eletto vescovo di Trento.

Il 13 luglio agli Aborigeni sfodera una canzone, e quale essa si fosse, non è ben noto, nè forse proficuamente la si cercherebbe, essendo facile che siasi perduta.

Nella prima quindicina d'agosto, invitato alle feste notturne del principe Borghese, canta l'*Invito a Nice,* i migliori versi che finora abbia fatto a Roma. E sono versi suoi, tutti suoi; perchè bisogna sapere

Digitized by Google

che in quel tempo, essendo il poeta per sopraffare più d'uno, l'invidia aveva già cominciato a sguinzagliare contro il Monti i suoi cagnotti. Non è roba sua; ecco ciò che s'andava susurrando a carico del verseggiatore che per la facilità, l'abbondanza, la forza e la novità delle composizioni teneva all'erta i colleghi d'Arcadia. A nulla valse che l'abate Monti avesse dichiarato i settenari *Alla fanciulla inferma* essere frutto d'un'età giovanile, in cui s'usurpano facilmente i concetti ed i versi altrui. Quella sua canzonetta è di fatti una più che imitazione della canzonetta XVIII del Savioli. Nè tampoco era bastato che l'abate Monti si fosse cogli amici e coi maestri lealmente e pubblicamente riconosciuto colpevole di plagio a danno del Minzoni, avendo, fra l'altre, nel suo capitolo *Ad un amico che prendeva moglie* racchiuse undici terzine, tolte di peso da un altro capitolo dedicato dal Minzoni *Ad un dottore fisico e poeta che richiese all'autore un sonetto per nozze.* Tutto il buono delle rime del Monti esser doveva un plagio, e per tale si spacciava da coloro, che sentivano le punture della gelosia. Il poeta di Romagna, il quale era già accuorato di trovarsi a Roma senza lucrose occupazioni, malediva ai pregiudizi delle caste ed al monopolio delle riputazioni, risoluto a levar il campo a rumore subito che n'apparisse l'occasione. Ci rivedremo a Villa Borghese, disse in cuor suo; e quando il genio liberale del principe Borghese die' le feste notturne, alle quali recossi anche il poeta Monti, questi gli bruciò poco incenso e poi:

Digitized by Google

Felice età dell'oro, in cui non anco
Di precedenza il nome si sapea!
Sul cespo istesso allor posare il fianco
Questa ninfa si vide e quella dea,
E su l'erba con piè libero e franco
L'una con l'altra carolar godea.
Perì sì bel costume, e nelle cose
Il fasto poi la differenza pose.

La prima volta il nome udissi allora
Suonar di cavalier, di cittadino:
Surse il mutuo disprezzo e spinse fuora
Chi minor fu di sangue e di destino:
Passò di ceto in ceto, e giunse ancora
La bassezza a tentar del contadino.
Così disparve l'uguaglianza bella
E di lei non si seppe più novella (1).

A ragion veduta non si potevano prendere questi versi per un complimento al magnanimo signore, come il poeta chiama il principe Borghese alla 28ª ottava; e molto meno ossequenti erano quest'altri versi meravigliosi, in cui parla di se stesso ed attacca i suoi detrattori, gente villana, che tenterà indarno di strappargli la corona:

Io voglio di coturno allor calzarmi
E d'altro serto cingermi la fronte,
Chè sazio io son di pastorali carmi
E dei mirti di Flacco e Anacreonte.
Di me maggiore io già divento; e parmi
Che d'Ippocrene si dilati il fonte,
Parmi che cresca la montagna e metta
Vicino al sole la superba vetta.

---

(1) * *Invito a Nice, ottave dell'abate Vincenzo Monti Ferrarese* — Siena, per Giuseppe Pazzini-Carli, 1779; pag. 15 in-8. Ediz. orig. Le edizioni montiane segnate con asterisco s' intendono far parte della collezione di L. Vicchi a Fusignano.

Digitized by Google

Corbi di Pindo, che d'invidia macri.
Disonor del Santissimo Elicona,
Mordete i cigni con rostri empi ed acri,
Come il villan desìo vi punge e sprona;
Tentate indarno di strapparmi i sacri
Lauri che al crin mi fanno ombra e corona.
So che inerme mi dite, e sol dell'arco
Sol della lira altrui sonante e carco.

Ma se inferma è l'etade ed il consiglio,
Il tergo è armato di robuste penne;
Nè fia ch'indi le svella il vostro artiglio,
Che temerario a minacciar mi venne.
Con queste il petto mio l'urto e il periglio
Spesso affrontò dei venti, e lo sostenne;
E con queste varcar più in alto io spero
Al crescere degli anni e del pensiero.

Nè allora (1779) nè dopo ha potuto alcuno insinuare che tali ottave fossero dal Monti copiate, perchè versi tanto nobili, stile tanto insolito, ingenuità sì rude, sì piena fiducia, insofferenza, audacia e sfida tanto risolute, non furono mai da verun poeta al tempo stesso accoppiate e manifestate al pubblico. Fu questa la prima scaramuccia, che servì per lo meno a porre gli emuli in avviso che il coraggio straordinario del Monti superava ancora il suo merito letterario, ma che il merito quanto prima avrebbe eguagliato il coraggio.

Il 16 agosto 1779, giusta una memoria ufficiale della segreteria d'Arcadia, sulla quale però non puossi ciecamente giurare per ragioni altrove espresse, avrebbero avuto luogo i voti quinquennali celebrati al Bosco Parrasio in onore di Pio VI. Anzi, i voti quinquennali coincidendo con le feste fatte a Roma per la

Digitized by Google

ricuperata salute del pontefice, l'Accademia avrebbe sortito principio la domenica, 16, per essere continuata e chiusa la domenica dopo, 23. Pare inoltre che gli Arcadi recitassero anche nell'intermedio giovedì, perchè il custode Pizzi *credè bene*, secondo il verbale, *di non allontanarsi dall'applaudito antecedente argomento e dare la terza dimostrazione di pubblico giubilo per la ricuperata salute dell'augusto pontefice benemerito della religione e promotore della pubblica felicità e celebrare in tale occasione i voti quinquennali in onore della Santità Sua* (1). Il bisogno di porre i lettori in diffidamento a proposito di questa data è sentito anche per nuovi più speciali motivi: 1° Perchè in fine della suddetta memoria si dichiara che nella biblioteca d'Arcadia non esiste più l'opuscolo stampato in quella occasione; 2° Perchè quell'opuscolo, stampato a Roma dal Salomoni, non porta alcuna data (2); 3° Perchè tutti i biografi e bibliografi del Monti concordemente assegnarono alle poesie da questi recitate per la celebrazione dei suddetti voti la data, non del 1779, ma del 1780. In ogni modo, tra le biografie che furono

(1) Parole del verbale dell'adunanza generale straordinaria d'Arcadia del 23 agosto 1779.

(2) * *I voti quinquennali celebrati dagli arcadi nel Bosco Parrasio ad onore della Santità di Nostro Signore Papa Pio VI.* Il frontispizio è chiuso dentro un fregio nel quale si trovano tutti i simboli della poesia e dell'Arcadia, la zampogna, le canne, i rami di quercia e d'alloro, i cavalli di Pegaso, le maschere, i cigni e due figure muliebri con la lira e con la tromba della fama. Pagine 80 in-8. In fine, dopo l'indice, è detto: *Nella stamperia Salomoni con licenza de' superiori.* L'inno del Monti si legge a pag. 55, il sonetto a pag. 61. La dedica in poesia è del Pizzi, la prosa del Roverella, i versi di 25 arcadi, tra i quali Giovanni Alliata, Ercole Consalvi, Raimondo Cunich ed Ignazio Ondedei.

Digitized by Google

in genere compilate con poca pretesa d'essere scrupolosamente esatte, e la memoria d'Arcadia, la quale ha dato prova di non aver talvolta approfondite le ricerche, ci pare che s'abbia da stare ancora con la memoria d'Arcadia. Quindi i *voti* nel 1779 e non nel 1780. Quindi le poesie recitate per i *voti* dall'abate Monti non nel 1780, ma nel 1779. Tra gli autori delle poesie recitate al Bosco Parrasio figurano tutti i soliti nomi, e per giunta qualchedun altro che oggi non è più conosciuto. I versi del Monti sono la *Prosopopea di Pericle* ed il sonetto

> Bianca la veste e bianchi i vanni avea
> L'angelo che di Timio all'uopo scese.....

sonetto e *Prosopopea*, che furono belli, come allora il poeta li recitò [1] e sarebbero stati un prodigio, se il poeta li avesse allora composti come si leggono adesso. E' conviene indispensabilmente rammentare che il nostro poeta non cessò mai dal ripulire e dal correggere in età matura i versi della giovinezza, e nella vecchiaia i versi dell'età matura. Questa dimenticanza ha fatto sì che bibliografi ed eruditi, sotto ogni riguardo rispettabili, concepirono de'primi slanci poetici del Monti un'idea troppo vantaggiosa e troppo lontana dal vero. Allorquando s'è voluto osservare

---

[1] Nella recensione bibliografica fattane dalle *Effemeridi letterarie di Roma* (num. 2; 8 genn. 1780) è aggiunto, dopo il nome dell'editore Salomoni, l'anno *1779*, e così la questione rimane definitivamente risoluta contro gli scrittori che posero i *voti quinquennali* al 1780. Nella suddetta nota, ove si passano in rivista i componimenti recenti, si legge: *ve n'ha del robusto rivale di Frugoni il sig. abate* Godard, *del nobile ed armonioso emulatore di Properzio il sig. abate* Marotti, *dell'erede dell'ovidiana spontanea facilità il sig. abate* Monti, *ve n'ha insomma di tutti i* più canori cigni....

Digitized by Google

che il Monti, giunto a Roma, trovò una colonia di pastori eguali a lui e che molti della colonia erano a lui superiori, sia che il Ferrarese fosse ancora giovane, sia che i Romani fossero già vecchi, un qualche riprensore è sorto sempre ad esclamare: *badate che il Monti, appena arrivato sul Tevere, si fece distinguere.* Ne conveniamo. *Sfolgorò tutti gli altri poeti.* Ne dubitiamo. *Improvvisò de' versi capolavori.* Lo neghiamo. Certo, se il Monti avesse a 25 o 26 anni composta la *Prosopopea di Pericle* come il Bodoni, il Lampato, Felice Le Monnier ed il Barbèra l'hanno pubblicata, ragionevolmente si sarebbe potuto dedurre, quantunque il fatto storicamente non sia così, che il Monti volò in un batter d'ali sopra gli altri e li oscurò. Ma la *Prosopopea di Pericle,* scritta ad insinuazione dell'amico E. Q. Visconti per il felice ritrovamento d'alcuni marmi antichi e collocata in cornice nel Museo Vaticano, o subito, o dopo cinque anni, come in seguito si dirà, suona ben diversamente nelle prime stampe del Salomoni e del Pazzini. Nessuno pensò mai di raccogliere in un volume le poesie del Monti, delle quali per sorte si posseggono varie lezioni con precisione di data. Non tanto sarebbe esso un volume di curiosità (scoprendo come il poeta accozzava un sonetto a Fusignano nel 1775, lo rimpastava nel 1779, lo rifaceva nel 1783, lo rifondeva nel 1791, e poi finiva col non curarlo, ciò che presso a poco gli avvenne per le canzoni di Ferrara, i capitoli di Roma, i canti della *Musogonia* e la tragedia dell'*Aristodemo),* quanto sarebbe soprattutto un volume

Digitized by Google

d'ammaestramenti per la critica dell'arte, importando conoscere i progressi e le evoluzioni intellettuali del primo poeta dell'epoca. Mette conto intanto di vedere la differenza che passa fra la lezione originale della *Prosopopea di Pericle* e l'ultima lezione della *Prosopopea* stessa, quali appariscono dalle due edizioni del Salomoni di Roma (1779) e dei Classici di Milano (1823).

Lezione del 1779 (Roma).	Lezione del 1823 (Milano).
Io degli eroi di Grecia	Io de' forti Cecropidi
Fra l'inclita famiglia	Nell'inclita famiglia
D'Atene, a i prischi secoli	D'Atene un dì non ultimo
Splendore e meraviglia;	Splendor e maraviglia,
Dai ciechi regni, io Pericle	A rivedere io Pericle
Degli estinti ritorno	Ritorno il ciel latino,
L'ingenua luce amabile	Trïonfator dei barbari
A riveder del giorno.	Del tempo e del destino.
In seno alla recondita	In grembo al suol di Catilo
Campagna tiburtina	(Funesta rimembranza!)
Mi sepellì la barbara	Mi seppellì del Vandalo
Vandalica ruina.	La rabbia e l'ignoranza.
Ne ricercaro i posteri	Ne ricercaro i posteri
Gelosi il sito e l'orme,	Gelosi il loco e l'orme,
E paventâr la perdita	E il fato incerto piansero
Delle scolpite forme.	Di mie perdute forme.
Roma di me sollecita	Roma di me sollecita
Sen dolse, e ai figli sui	Sen dolse, e ai figli sui
Narrò l'infando eccidio,	Narrò l'infando eccidio
Ove ravvolto io fui.	Ove ravvolto io fui.
Sen dolse la difficile	Carca d'alto rammarico
Arte che ottien virtude	Se 'n dolse l'infelice
Di dar sembianza ed anima	Del marmo freddo e ruvido
Al marmo freddo e rude.	Bell'arte animatrice;
. . . .	E d'Adriano e Cassio,
. . . .	Sparse le belle chiome,

Digitized by Google

. . . .	Fra gli insepolti ruderi
. . . . (1)	M'andò chiamando a nome.
Ma invan; chè occulto e memore	Ma invan; chè occulto e memore
Dell'Unno infesto e truce	Del già sofferto scorno
Temei novella ingiuria	Temei novella ingiuria
E disprezzai la luce:	Ed ebbi orror del giorno.
Ed aspettai benefica	Ed aspettai benefica
Etade, in cui l'amica	Etade, in cui sicuro
Dimenticar di Cassio	Levar la fronte e l'etere
Magnificenza antica.	Fruir tranquillo e puro.
Al mio desir propizia	Al mio desir propizia
La chiesta etade uscio	L'età bramata uscio;
E tu su 'l biondo Tevere	E tu sul sacro Tevere
La conducesti, o Pio.....	La conducesti, o Pio.....

Non occorre di mandare in lungo il riscontro delle due *Prosopopee*, persuasi com'esser debbono i lettori della enorme differenza fra le due lezioni e della sproporzionata superiorità della seconda a paragone della prima. La seconda ha più concetti, più gusto, più versi, più fondo storico, più compitezza. La seconda, se fosse davvero integralmente uscita dalla fantasia d'un giovine quinquilustre, avrebbe senz'altro stabilito la superiorità del genio dell'autore non solo sul genio de' poeti romani, ma su quello di tutti i poeti contemporanei. Però, non la seconda, ma la prima è la produzione irrefragabile del quinquilustre poeta, produzione che è 'na speranza per l'avvenire più che una gloria del presente, e guai al Monti del 1786, 1793, 1801 e 1810, se non avesse egli di gran lunga superato il Monti del 1779.

Nè esistono, per norma de' lettori, due sole lezioni

(1) La lez. del 79 manca di questi quattro versi.

Digitized by Google

della *Prosopopea* di Pericle. Altre ve n'hanno; e non poche. L'abate Monti, per opera di monsignor Ennio Quirino Visconti, cameriere del Santo Padre e poi ministro della Repubblica romana, potè vedere la sua *Prospopea*, dietro al busto di Pericle, appesa alle muraglie del Museo di S. Pietro, onore non mai concesso ad altri. Ma prima che i versi del nostro abate montassero le scale del Vaticano, sull'Accademia in tre parti del 16, 20 e 23 agosto 1779 e sui poeti, che recitaronvi le lodi di Pio VI, girò per Roma clandestinamente un sonetto ancora inedito, attribuito all'ex gesuita Galfo e meritevole che qui esca ad aperta luce. G. C. Amaduzzi, a cui piaceva il suono d'ogni campana, ebbe il pensiero di tramandarcelo manoscritto ne' termini seguenti:

PER L'ADUNANZA DEL 23 AGOSTO 1779 IN LODE DI PIO VI.

Eccoti in breve, Emilio, ciò che avvenne
Negli arcadi voti quinquennali;
Alfani si vestì dell'altrui penne
Per canzonar noi miseri mortali

Godard le nubi a bastonar sen venne;
Pizzi mescea da Giano i vini e i sali;
Marotti col suo fasto un corno ottenne;
Monti del suo Minzon volò sull'ali.

Un *caldararo*, che non sa s'ei viva,
Col grave gesto, e col mugghiar di vacca
Parea pregar ch'ognun dicesse evviva.

Zaccaria, che la mente ha vecchia e stracca,
Nè d'Ippocrene mai toccò la riva,
Volle dire un sonetto e disse cacca.

Direi non valse un acca,
Ma sarà meglio dir di *Roverella*
La prosa non fu brutta e non fu bella.

Digitized by Google

Mirandola s'appella
Quel buon frate che anch'ei disse un sonetto,
Ma tosto si pentì d'averlo detto.
E *Cunich* poveretto,
Che per altro conosce il bianco e il nero,
Mostrò che dorme qualche volta Omero.
Vedi, se son sincero:
Dò un po' d'incenso a quattro versi, o sei
Del bifronte animal detto *Ondedei*.
Ma, come piacque a' Dei,
Tu *Kloz* con il favor di qualche santo
Sopra gli arcadi tutti avesti il vanto (1).

Il caldararo dal grave gesto e dal mugghiar di vacca era l'abate Antonio Mariotti. Il 6 dicembre 1779 il Monti comparve ancora una volta agli Aborigeni, ma i verbali non dicono che cosa v'esponesse. Con la recita del 6 dicembre il nostro poeta diè termine, per quest'anno, alla corona delle sue produzioni, e fu ventura anche per lui, oltrechè pei lettori di questo libro, ai quali non parrà vero di mutare argomento.

All'anno 1779 apparterrebbero, secondo una lettera del poeta, inviata al fratello Francesco Antonio, 18 ottave in lode di Pio VI, le quali sarebbero state declamate al Bosco Parrasio da monsignor Giovanni Kloz (2) in una delle riunioni della terza settimana d'agosto.

(1) *Dalle miscellanee di poesie latine ed italiane raccolte dal savignanese Gian Cristoforo Amaduzzi* ed esistenti nella Biblioteca comunale di Savignano di Romagna. La satira è intestata con la data del 22 settembre 1779, da noi corretta con quella del 23 agosto dello stesso anno, per uniformarla alla memoria d'Arcadia, che più sopra è stata citata.

(2) Kloz Giacomo di Rosemburg (trentino) era prelato protonotario apostolico del numero de' partecipanti fino dall'anno 1773 e socio di tutte le Accademie letterarie esistenti a Roma: *Nisildo Dodoneo* in Arcadia; *Servio Sulpizio* tra gli Aborigeni, ecc. ecc.

Digitized by Google

Queste ottave le presentò la prima volta ai curiosi delle novità bibliografiche il Monti Giovanni, figlio di Giuseppe, nel giornale il *Buonarroti* [1], raccontando aver trovato un autografo del poeta in cui si diceva che le ottave erano sue *dalla prima sino all'ultima sillaba.* Sta bene; e noi dobbiamo credere a G. Monti, ossia che l'autografo egli trovasse e che così dicesse; ma la poesia non è sembrata agli intelligenti, nè può essere dalla prima sino all'ultima sillaba un lavoro di Vincenzo Monti. Le ottave in lode di Pio VI declamate dal Kloz sono dell'anno e del mese stesso a cui rimontano le ottave del Monti sull'*Invito a Nice.* Ora, anche ignorando la forza e lo stile poetico del Kloz, non si può ritenere sul serio che sieno d'un solo autore e d'un medesimo tempo le due composizioni in ottava rima. Il poeta dell'*Invito a Nice* è nervoso, immaginoso ed alternativamente dà nel gonfio della scuola del Frugoni, o nella stentatezza del verseggiatore adolescente. Il poeta delle lodi a Pio VI invece è queto queto, basso basso, narrativo, sempre eguale, come quegli che s'è fatto, alla meglio o alla peggio, una maniera di verseggiare che più non cambierà. La stessa fluidezza che già lodiamo nel Monti è ben diversa dalla fluidezza che si riscontra nel Kloz; nel primo è l'effetto del genio e nel secondo è il prodotto dell'abitudine. Ma dunque il Monti, scrivendo a Francesco Antonio, suo fratello, mentiva sopra il capo? Questo non è affar

---

[1] Il Buonarotti *di Benvenuto Gasparoni continuato per cura di Enrico Narducci.* Anno 1875, mese di luglio, vol. X — Roma, tip. delle Scienze matematiche, 1875.

Digitized by Google

nostro, ed il poeta di Fusignano se la sarà intesa col proprio confessore se peccò verso il protonotario di Rosemburg. Noi teniamo a dimostrare, per parte nostra, che non troviamo analogia nei versi. Forse l'ab. Monti vide le ottave di monsignor Kloz avanti che fossero declamate ed avrà suggerito in amicizia delle varianti, più o meno accettate. Udendo egli il Kloz a recitare i versi e constatando che il Kloz aveva fatto tesoro dei suoi suggerimenti, n'è forse rimasto lusingato per naturale vanità, e prima ha pensato che i versi del Kloz si potevano considerare come suoi, e poco dopo, cangiando il possibile in assoluto, ha scritto al fratello che tutti i versi del Kloz erano suoi. Del resto il Kloz, nel 1779, era più vecchio, più istruito e più stimato del Monti, nè poteva umiliarsi fino a recitare un componimento non suo dalla prima all'ultima sillaba. Ora noi ridomanderemo: così stando le cose, era allora più facile una ignoràbile bugia del Monti od una palese bassezza del Kloz? E si badi, cosa che pei lettori non sarà corsa inosservata, che il satirista dell'adunanza arcadica, tenuta l'agosto 1779 al Bosco Parrasio, pose allo stesso identico livello i due versificatori, Monti e Kloz:

Monti del *suo Minzon* volò sull'ali.....
Tu Kloz con il favor di *qualche santo*
Sopra gli arcadi tutti avesti il vanto.

Declamarono entrambi de' buoni versi e d'entrambi si vociferava che quella non era tutta farina loro. L'antifona sgradevole risuonava da un pezzo all'orecchio del Monti ed è curioso il caso che mentre il Galfo

Digitized by Google

asseriva che il Monti non bastava da solo a comporre un mediocre sonetto, il Monti scriveva al fratello di aver fatto al Kloz il migliore de' componimenti recitati in lode di Pio VI. Oh potessimo sapere quello che di sè, del Monti e del Galfo si pensava il Kloz! Forse forse che le ottave del Kloz non erano tutte del Kloz, che la *Prosopopea* del Monti non era tutta del Monti e che le fandonie del Galfo non erano tutte fandonie. Il Kloz, in ogni modo, per ribattere l'offensiva asserzione poteva scrivere a Francesco Antonio Monti: chiedete al poeta di casa vostra se mi fece dalla prima all'ultima sillaba anche i versi pubblicati ed encomiati avanti ch'egli si stabilisse a Roma. Il poeta Monti davvero non avrebbe saputo che rispondere.

Se corsero in quel tempo de' versi, i quali passarono per opera d'altri, essendone il Monti l'estensore dalla prima all'ultima sillaba, con probabiliorità si furono quelli, che circolarono col titolo di *Epistola di un accademico occulto al celebre poeta sig. ab. Vincenzo Monti* [1]. Ora sì che l'abbiamo detta madornale; numi, chi ci salverà da quei continuatori dell'istoria, come essa facevasi trent'anni addietro e come pretenderebbero alcuni che si scrivesse anch'oggi, velando le umane passioni dei personaggi illustri e conservando una sacra avversione ad ogni supposto men che glorioso? Osare di credere il Monti capace d'attribuirsi, famigliarmente parlando, i versi d'un altro;

---

[1] Epistola di un acc. occulto al celebre poeta sig. ab. Vincenzo Monti. *Nubes et inania* (Horat.) — S. a. n.; pag. XV, in-8, opuscolo donato dal ch. ab. Antonelli di Ferrara a L. Vicchi ed esistente nella collezione di quest'ultimo a Fusignano.

Digitized by Google

orrore! Giungere al punto di sospettare il Monti autore d'un'epistola anonima in cui darebbe a se medesimo del poeta celebre; orrore, orrore! Basta, figliuoli cari, su' gusti non ci si disputa ed ognuno è tratto da voluttà speciali. Nostra costante aspirazione sarà quella di dire, di cercare e di tentare la verità. Per noi le ottave del Kloz non sono del Monti, perchè non seguono la maniera del Monti e perchè portano un rispettabile nome, che non è quello del Monti. Probabilmente per noi sono del Monti gli sciolti dell'epistola suddetta, perchè questi versi ritraggono il fare ed il pensare del Monti, perchè essi non portano alcun nome noto od ignoto, perchè dentro vi scintillano idee, ricordi, nomi e frasi tutte proprie ed intime del giovane tumultuario, nel quale assimilavansi fino d'allora tutti i generi di versificazione, quelli pure ch'egli biasimava alla vigilia di rendersene il campione.

Scopo dell'*Epistola* è di scudisciare i molti poeti, i quali avevano allora l'umiltà di ritenersi capi-scuola, affettando indipendenza dai prototipi dell'arte e facendosi una delizia dello scrivere contorto e nebuloso. L'autore detesta la scuola ultremontana e condanna il prurito di comparire poeti scienziati, sostituendo alla mitologia un guazzabuglio di filosofia tutta superficiale, che non riempie l'intelletto e rende ingrata la poesia. Ben potrebbe chiamarsi questa l'*Epistola sulla mitologia* (1779) diana stella del luminoso giorno, il cui espero sarà il *Sermone sulla mitologia* (1825). Agli altri diversi punti d'omogeneità fra lo stile del Monti e lo stile dell'Accademico occulto s'ha pure da

Digitized by Google

annoverarne uno, che ricorda la fine di tutte le principali poesie del Monti, e cioè ch'esse mancano del fine. Gli sciolti *al celebre poeta sig. ab. Vincenzo Monti* non chiudonsi in dicevole maniera e paiono troncati all'improvviso per essere terminati un'altra volta. Frattanto, o epistola del Monti, o epistola al Monti, gli sciolti, dal primo all'ultimo, sono i seguenti:

Se credi, o Monti, del Castalio Regno
Ai moderni Soloni (o tu di Nice
Pianga gli sdegni, o d'alti eroi le imprese
In seno a eternità consacri, o mostri
L'occulta via della beata vita [1],
O ad altro tema infine il plettro accordi)
Nessun canto sia mai degno di lode,
U' i dotti sensi un ammirabil giro
Non ravvolga e qual turbo al ciel non ruoti.
Troppo de' nostri vati il prisco stile,
Ch'esile suona ed ha tarpati i vanni,
Un tempo s'apprezzò ! Porri e cipolle
E cestute lattughe ai buoni padri
Fur caro cibo: ora odorosa nube
Alzano fra doppieri estranie cene.
Cangiossi il gusto coi palati e eguale
La cucina e il Parnaso ebber la sorte.
Tu, se vuoi plauso, il polmon tendi e allarga,
E di' gran cose in *tuono originale*.
Vibra rotondi paroloni, audaci
Forme dipingi, e gigantesche idee.
Sai pur che di Democrito la legge
I sani ingegni da Elicona esclude:
Segui l'estro e il furor. Mal conosciuta
È ancor Natura ed all'ardir dei vati
Ingiusta mèta il Pedantismo oppose;

---

[1] Si allude ai versi dell'ab. Monti a Nice, a Ferdinando Spinelli ed alla Solitudine (elegie). I suddetti versi, generalmente non noti, erano insufficienti, se pure si fossero conosciuti, a stabilire in favore del Monti una poetica celebrità.

Digitized by Google

Colombo imita, e passa. Il lungo studio
Della smunta eleganza e la servile
Lima dispregia, e su la Senna a volo
Recati a depredar le pellegrine
Animatrici grazie, onde s'avvivi
L'italico torpore. Oh qual di palme
Battimento udirai, se ad ora ad ora
Fia, che al patrio sermon tal frase intessa,
Che muova di Parigi! Al cuoco appunto
Così applauder si suol, se inaspettato
Di francese lavoro un bel pasticcio
Trasmise ai convitati. Il miglior pregio
Impara al fine. Tutto ciò che l'arti
D'uomo libero degne, e le scïenze
Di più bello additaro ai lor seguaci,
Tu lo specchio emulando, che i solari
Raggi stringe in un punto, accoglier dei
Entro i lirici versi. Antiche e rance,
Benchè del vero e di virtù maestre,
Le argive fole a ciclico poeta
Si lascino in retaggio, onde trattenga
Le donnicciuole ed i fanciulli a vegghia.
Ceda a Cartesio Dedalo, a Newtono
Prometeo ceda, Proteo a Galileo:
E i capripedi fauni e le giocose
Ninfe, cui trasse il popol vostro un giorno
In fra l'eccelse cittadine mura,
Tornino in sen de' solitari orrori.
Sol qualche nume ancor si riconosca
E ripetansi ancora i sacri nomi
D'augusto *Tempio* e d'*Ara* incoronata
Di felici verbene e di sabee
Messi fumanti. Ma i sublimi arcani
Di natura, che a pochi il volto svela,
Questi sien gli episodi, e gli ornamenti,
E le favole, e i fior de' carmi tuoi.
Del gran pianeta il dardeggiare eterno
Onde la luce si propaga, il vetro,

Digitized by Google

L'anglico vetro, che i color distingue,
La vaga incontro al sole iride acquosa,
Le ignote genti degli eterei mondi,
I già distrutti vortici, l'invitta
Attrazïon, l'elettrica possanza,
Per cui da l'atro procelloso cielo
La rubiconda folgore discorre,
Quale al tuo immaginar non offriranno
Immenso campo? Dunque aduna, ammassa
D'ogni parte tai cose ed altre mille,
E sollecito cerca u' in nobil pompa
Dispiegarle tu possa al guardo altrui.
Forse talor fia che ripugni il luogo,
O l'argomento: rodi l'unghie vive
Tu allora, nè cessar, finchè la gemma
Congegnata non miri. Accorto e destro
Fuggi però le acroceraunie rupi,
Nè t'innoltrar de le cagioni interne
Nei labirinti, d'onde uscir poi deggia
A fronte china. Ma qualor le cose
A te note descrivi, il ciglio aggrotta,
E tuono prendi di Sibilla e spirto.
Acuti sensi, epiteti pregnanti,
Inaudite metafore architetta;
E per lungo il lettor nebbioso calle
Conduci e aggira: ei pien d'alto stupore
Giurerà che tu sei del secol nostro
Vera Fenice. Ma poichè non sempre
Lunghi intermezzi in tuo potere avrai,
Di dotte voci almen tesoro eletto
Serba, onde fama viemmaggior n'ottenga,
Ed astronomo, e chimico, e algebrista,
E geografo sembri, e ciò che vuoi.
Queste tu spargi in ogni luogo ed arte,
Qual se dal petto di saver fecondo
Ti traboccasser per soverchia piena.
Odi Pantilio sotto vôlta aurata
Di regia stanza, u' la vocale immago

Digitized by Google

Alto risuona, tra vivaci spirti
Assiso e il crin d'immortal lauro ornato,
Con enfatica voce e altero gesto,
Orbite memorar, *Fuochi*, *Asse*, *Centri*,
Spazi, *Velocità;* indi alle *cube*
Radici scender; poi frapporre i *Sali*,
L'aria fissa, il *Flogisto;* e s'uopo fia
Far della State, oppur del Verno un motto,
Ricorrer tosto agli infecondi ardori
Di *Bilidulgerid*, o dell'estrema
Inospite *Groelandia* ai geli eterni.
Oh pindarici voli! Oh dolci nomi!
Oh soave armonia! Deh questo imìta
Illustre esempio e a le sovrane leggi
Della Moda t'arrendi, a cui le stesse
Matrone porgon la superba testa [1],
Or da spogliare d'ogni inutil pondo,
Or con barbare piume e compri ricci
Da trarre in alto quale Egizia mole.
Che se il cantor non imitabil d'Arno [2]
Seguir anco ti piace, ovver la falsa
Ferrarese sirena e il buon Torquato,
Cui d'ingegno divin mancò la forza;
Veggo Sherlock, il consiglier britanno
Degli itali poeti, alzare il dito
E minacciarti il sì temuto oblìo,
E il dispregio comun fuorchè dei saggi.

Scarse notizie stillano dall'epistolario del *deluso vate*, deluso quanto a Nice, che non poteva essere bella e costante nell'amore, ma non quanto al proprio genio e coraggio, che già si dilatavano ed ingrandivano a dispetto dei *Corbi di Pindo*. Del suo coraggio, della fermezza e del desiderio d'imporre nuovo indi-

---

[1] Qui s'accenna al poemetto di I. Vittorelli intitolato *Il Tupè*.

[2] Ora l'Accademico occulto riepiloga le idee di certo Sherlock sull'arte dei tre poeti, Petrarca, Ariosto e Tasso.

Digitized by Google

rizzo all'italica poesia, parla il giovane di Romagna, sazio dei carmi pastorali e dei mirti d'Anacreonte, in due lettere ch'egli scrisse il 3 e 5 novembre 1779, ritornato in quei giorni a Roma dalla villeggiatura. Aveva dunque passato l'ottobre nei Castelli. Erasi rinfrancato, e più che mai sentivasi il tergo armato di penne robuste. Egli quindi esprimevasi con tutta franchezza al marchese F. Albergati di Bologna: *Può ben credere V. E. che le lettere, che sono sparse nel mio libro, non bastonano certamente alla cieca. Io ho avuto di mira qualche corruttore della buona poesia, e mi sarei sicuramente levata la maschera, se..... Siamo in tempi di troppa corruttela poetica ed il Parnaso italiano ritorna alla barbarie del seicento, se si prosegue di questo passo..... I miei anni sono troppo deboli, la mia reputazione è troppo piccola, gli aiuti troppo scarsi ed incerti; ed io non ho di grande che il cuore, arma inutile quando non viene maneggiata dalla forza. Intanto starò aspettando che una età più matura mi somministri con l'aiuto della riflessione, vigore abbastanza da rompere le corna a qualche vandalo di Parnaso* [1]. Non meno esplicitamente si confidava il poeta col padre A. Bertòla, e quantunque non spiegasse in modo manifesto la necessità di ritornare a Dante, egli scriveva in guisa che bisognava sottintendere nelle sue parole essere nato chi doveva rompere le corna al Bet-

[1] MONTI V., *Epistolario*, pag. 31 — Milano, Resnati, 1842. Il riprodotto brano di lettera non è dato più completamente nell'Epistolario a cura del Resnati, ove per appunto la lettera del Monti è due volte interrotta da puntini....

Digitized by Google

tinelli e far risorgere l'Alighieri: *I miei anni sono scarsi, e più scarsi sono i miei talenti e le mie cognizioni. Non trovo a mia disposizione altrochè un gran coraggio; ma questo non vale, se le forze del cuore non corrispondono a quelle dello spirito. Io sono lontanissimo dal credermi capace di ristorare l'avvilita poesia d'oggidì; voi siete più atto di me a questa impresa; ma pure, quando si trattasse di liberare la povera repubblica di Apollo dall'altrui tirannia, io sarei dei primi ad impugnare le armi. Basterebbe il trovar qua è là qualche Cassio e qualche Bruto, e poi gridar libertà. Se voi vi sentite disposto ad una congiura, io son pronto* (1).

Quattro soltanto sono le lettere di Vincenzo Monti, riferibili all'anno 1779, che ne somministra il Resnati nell'Epistolario montiano del 1842. Chi scrive non conosce altre lettere del poeta risalenti a quell'anno. E dalle 4 consapute lettere s'apprendono pur troppo cose di non grave momento: il Monti fece allora l'amicizia del padre Bertòla, al quale inviò il *saggio* di Livorno e l'*Invito a Nice*, che gli valsero lodi e complimenti dal Bertòla stesso; amico gli era già l'Amaduzzi di Savignano ed amico voleva rendersi il marchese Belforte di Monte Oliveto, letterati entrambi e collaboratori dell'*Antologia;* sentiva smania di scrivere tragedie e componimenti drammatici, stanco delle piccolezze arcadiche, ma gli mancava la calma dello spirito e si trovava costretto a perdere il tempo in

(1) Monti V., *Epistolario*, pag. 28 — Milano, Resnati, 1842.

cose che nulla avevano che fare con la poesia; quando gli veniva il timore d'essere un cattivo poeta si prendeva spasso della lettura dei geroglifici d'Arcadia e si ricreava, ma desiderava liberarsi dalle faccende, che l'opprimevano e dal sudiciume d'Arcadia, ove per poco si poneva a rischio il proprio nome. *È molto tempo*, così il Monti al Bertòla, *ch' io dimando al Signore una simile fortuna* (cioè un soggiorno tranquillo e l'amicizia del marchese Belforte), *ma le mie preghiere non si esaudiscono. Io mi sento in petto una fame di scriver tragedie, che propriamente m'uccide. Questa è la mia smania e sono disperato perchè ho paura di morire prima di poter comporre una tragedia. Pregate qualche volta i Santi per me, se avete niente di famigliarità coi medesimi, acciò mi liberino alquanto dalle necessità che mi circondano, e dalle pestilenze d'Arcadia, ove bisogna perdere qualche volta la riputazione per complimento* ([1]).

Se 4 lettere per tutto il 1779 recano ai biografi del Monti un misero sussidio, 2, che sono la metà, varranno presso che nulla per tutto il 1780. Nè più di due se ne rinvennero per tutto quest'anno, l'una del gennaio e l'altra dell'ottobre, la prima indirizzata a Francesco Albergati e la seconda a Francesc' Antonio Monti ([2]). Gli è ben vero però che da entrambe

---

([1]) MONTI V., *Epistolario*, pag. 30 — Milano, Resnati, 1842.

([2]) Nel GIORNALE STORICO DELLA LETTERATURA ITALIANA (anno 1884, fasc. IX) fu stampato una critica al volume, che l'autore di questi studi pubblicò nel 1883 (V. MONTI, *Le lettere e la politica in Italia dal 1781 al 1790)*. La critica è firmata A. NERI, ed essa è la migliore di quante finora n'uscirono intorno alle pubblicazioni

Digitized by Google

rilevasi qualche cosa, la quale non è senza reale importanza. Pare infatti che il Monti avesse allestito un dramma, probabilmente quello di cui scriveva al Metastasio e che voleva dedicare a monsignor Spinelli governatore di Roma, e che desiderasse farlo rappresentare a Venezia, dove stava l'Albergati, agli 8 gennaio del 1780. Volea, col dramma, buscarci qualche cosa: 50 zecchini; e se il marchese, a cui mandava la lettera, metteva una buona parola per fargli stringere il contratto, non gli avrebbe reso che un favore segnalato. Come andasse l'affare è facile immaginarlo. S. E. non incomodossi a trattare con l'impresario e l'abate Monti restò col dramma nelle mani. Peggio saria stato se l'E. S. si fosse benignata d'interessarne un impresario e che l'impresario avesse respinto il lavoro del giovane drammatico. Ma che il dramma bello o brutto esistesse è chiaro per le seguenti parole di non dubbio significato: *il dramma, di cui le scrissi, è serio ed è mio. So molto bene che i teatri*

---

montiane di L. Vicchi; lo si può dire con franchezza, tanto più che la critica benigna e garbata nell'espressioni, è minuta e severa nei giudizi. Però una volta si rammenta all'autore di non aver tenuto conto d'alcune lettere del Monti, o sopra il Monti, già stampate in occasione di sponsalizie. Buon Dio! Vedono i lettori se chi scrive ha posta e pone mai cura nell'adunare quante cose ritrova riguardanti gli studi propostisi. Ma dove s'arriva e dove no. Due soli occhi, due sole mani, un modico peculio, il tempo che fugge, fugge, lasciando brina sui capelli, non bastano assolutamente a stare in corso con tutti i lavori tipografici che rapidamente si succedono. È da fare appello a coloro ch'han nome illustre nelle lettere, voto negli alti consigli e ricco il patrimonio, perchè promuovano un sodalizio di mutua corrisponsione fra coloro che studiano la storia per la scienza, la verità, la giustizia, la patria. Intanto chi scrive propone il cambio di notizie con notizie, opuscoli con opuscoli, volumi con volumi; e quando il cambio ineffettuabile sia, sopperirà possibilmente col denaro, sempre grato in ogni modo alle gentili persone, che ne l'avviseranno delle vecchie e nuove pubblicazioni, che lo possono interessare.

Digitized by Google

di costà si servono per lo più di opere vecchie; tutta volta potrebbe essere che se ne accettasse ancora qualcheduna che fosse nuova. Non mi è noto che cosa se le facciano pagare cotesti drammatici, ma io non mi sentirei di rilasciare un dramma per meno di 50 zecchini. Io non sono Metastasio che li scriveva per 100 doppie l'uno; ma non sono nemmeno un Verazzi, un Roccaforte, o altro simile ciarlatano del Parnaso [1]. Tanto nella lettera delli 8 gennaio.

In quella del 3 ottobre, che è molto più lunga e parla di più faccende, evvi di peregrino la notizia che l'abate Monti stava in quel tempo in casa d'un marchese e che il marchese lo trattava come uno di famiglia. Ciò è segno che la liberalità del patrizio era provocata da qualche servigio che il Monti gli rendeva, come suo impiegato ordinario o straordinario. Una volta il poeta scrive: *M'invitate e mi stimolate a venire a casa. In verità che per ora non posso. A dirvela sinceramente sono stato alcun poco incomodato e temo precipitarmi coll'espormi a un viaggio così lungo. Oltre di che sarebbe, per così dire, impossibile che i miei cortesi ed amorosi ospiti mi lasciassero partire.....* E un'altra volta: *I miei ospiti non mi lasciano desiderare cosa alcuna, e non ho altro che un poco m'affligga, se non il peso dei loro beneficî. Per verità che mi sembra aver perduta in questi una gran parte della mia libertà, e di essermi fatta una tal*

---

[1] Monti V., *Epistolario*, pag. 32 — Milano, Resnati, 1842.

Digitized by Google

quale necessità e obbligo di non abbandonarli più. Ogni giorno conosco le loro premure, e con esse le mie scontentezze, perchè io so di non far niente per loro; e questo è ciò che mi diventa insopportabile. Anche l'altrieri, essendo passato dal mercante per pagare una pezza di raso, trovai che il MARCHESE *avea saldato il mio debito nell'occasione di pagare il suo, servendosi egli di questo stesso mercante* (1). A chi riandasse tutti gli scritti sulla vita del Monti capiterebbe sicuramente qualche biografo, apologista o chiosatore, il quale disse che il poeta fu segretario d'un altro principe avanti d'entrare in casa Braschi. Palese è l'equivoco del Cantù, che disse don Luigi Borghesi in luogo di don Luigi Braschi Onesti. È stato addimostrato a tutta evidenza che nel 1779-1780 segretario del duca di Ceri non fu l'abate Vincenzo Monti da Ferrara, ma l'abate Monti Giovan Giacomo da Roma. Ciò va da sè. Pur resta positiva la notizia, non sapremmo ora citare donde partita, per la quale il poeta, prima d'essere segretario del nipote del papa, avrebbe sostenuto un simile ufficio appo un principe romano, che fu nominato in uno di questi tre: Borghese, Odescalchi e Chigi. Il cardinale Borghese, non il principe, gli accordò protezione, ma non impieghi. Il principe Odescalchi l'accolse in famiglia, quale invitato ai serali intrattenimenti letterari, non mai come segretario di casa. Il Chigi più d'una volta lo beneficò, ma non ebbe da lui

(1) MONTI V., PINDEMONTE I., ed altri, *Lettere inedite*, pag. 84 — Roma, Gismondi, 1846.

Digitized by Google

veruna servitù, chè servi sono per i patrizi tutti i loro stipendiati. Insomma non risulta che l'abate Monti avesse occupazione fissa presso d'un principe avanti il 1781.

Ma la notizia, se falla rispetto al titolo nobiliare del padrone, sembra che non sbagli riguardo allo stato del subalterno. È lo stesso abate Monti che ci parla d'un signore, d'un *marchese*, che l'ospita, che gli vuol bene, che lo fornisce di tutto. Evidentemente il marchese non si conteneva in quella maniera verso il poeta, senza che il poeta lo ricambiasse con de' servigi, prestabiliti od avventizi; e ciò che s'afferma dal Monti, ossia che questi non faceva nulla per il marchese, va interpretato nel senso che il Monti non faceva abbastanza per meritare e giustificare la grande liberalità del suo signore. Ma questo signore chi era? Ecco lo scoglio. Non un principe, lo vedemmo; d'altra parte, nel 1780, a centinaia si contavano a Roma le famiglie della città, o dello Stato, o dell'estero, che alla metropoli dei papi tenevano casa con tanto di corona marchionale sullo stemma gentilizio. Per quanto quindi si rifletta, non si riesce finora che a vagare nel campo delle supposizioni; le quali talvolta hanno preso il luogo delle verità storiche, specialmente allora che si formavano sopra indizi plausibili; ma qui non mette conto di buttare il tempo nelle induzioni. Che se qualcuno bramasse aver sentore degli uomini da marchesato, coi quali il Monti visse dimesticamente nell'anno 1780, sappia egli ch'essi furono tre: Zagnoni, Calcagnini e Gnudi. Giuseppe Zagnoni ebbe cono-

Digitized by Google

scenza ed amicizia col Monti e favoriva con larghezza quanti giovani di merito si rivolgevano a lui; ma non una volta accenna il Monti d'aver incontrato obbligazioni col vecchio patrizio di Bologna. Risale al 1780 la relazione confidenziale del Monti con Ercole Calcagnini, ma questo signore non passava a Roma che parte dell'anno. Era egli il feudatario di Fusignano, e Fedele Maria Monti doveva ai Calcagnini quel po' di bene che gli restava. Generosissimo fu sempre il marchese Ercole, e, posto ch'egli in allora dimorasse a Roma, si dovrebbe credere che l'amoroso ospite, il quale non lasciava partire Vincenzo e non lasciava desiderare a Vincenzo cosa alcuna, gratificandolo molto famigliarmente, altri non era che il signore della sua terra ed il padrone del padre suo. Infine ospite, sovventore e patrocinatore del Monti fu a Roma, nel 1779 e 1780, lo Gnudi Antonio di Ferrara, il quale arricchì velocemente, amava il lusso e conosceva da un pezzo que' di casa Monti; ma Gnudi in quel tempo, se pur lo era, non veniva comunemente chiamato il marchese Gnudi, ma il banchiere Gnudi o il signor Gnudi. Probabilmente nobile divenne dopo. Chi sa che la sorte non fornisca in avvenire il mezzo di riconoscere lo splendido marchese, che frattanto resta un incognito per chi scrive del poeta Monti.

Nel rimanente della lettera di Vincenzo Monti in data 3 ottobre 1780 si parla d'affari economici. Merita nullameno che si rimarchi il fatto, che da Fusignano scrivevansi a Roma lettere anonime contro il fratello del poeta e facilmente eziandio contro il poeta. Per-

Digitized by Google

fidie d'animi bassi, che spesso molestano la gente desiderosa d'emergere ne' piccoli paesi! La famiglia Monti contava a Fusignano due provati amici: il maestro Santoni, poeta bernesco, è l'arciprete Baldini, vicario foraneo, i quali rappresentavano la scienza e la Chiesa nella ristretta società di quelle villiche intelligenze. Ma la famiglia stessa avea contro, nel mondo di Fusignano, altre due forze egualmente rispettabili, il giornalismo ed il potere, e cioè il canonico Laurenti, pettegolo cronista, ed il dottor Luigi Savini, governatore [1]. Ciò non stabilisce che il Monti sospettasse del canonico e del governatore, quando gli anonimi strali andavano a cadergli da vicino. Però l'abate nostro dava subito in vituperî, se il governatore non firmava le tratte [2]; e siccome era stato scritto a monsignor Soderini un rapporto secreto, nel quale si affermava che Francesco Antonio Monti era capace di *prevaricare:* Ah! questo prevaricare, egli esclamava, è certamente un gioiello di Fusignano [3].

---

[1] Non dall'Epistolario del poeta, ma per ricerche eseguite nell'Archivio municipale di Fusignano, s'è scoperto chi fosse questo governatore poco propenso alla famiglia Monti. Il poeta additava nelle lettere il governatore, ma senza nominarlo. Dall'Archivio municipale di Fusignano risulta che Luigi Vaccari fu governatore di quel paese fino all'agosto del 1779. A lui successe Luigi Savini, il quale assunse la firma degli atti governativi col 1º ottobre dello stesso anno. Bartolomeo Giovannardi fungeva da vice-governatore e il notaio Soriani da segretario.

[2] « Pazienza se le tratte sono rimaste inutili, e pazienza se il sig. governatore di Fusignano non si è degnato di sottoscriverle. Noi non possiamo attendere altre gentilezze da questo.... » Il titolo è stato soppresso dall'editore, ma dal contesto si comprende che certo un complimento non era. (MONTI V., PINDEMONTE I., ed altri, *Lettere inedite*, pag. 81 — Roma, Gismondi, 1846).

[3] « Notate questa parola *prevaricare*. Ella è tutta del vocabolario di Fusignano: e quantunque la lettera non porti nessuna data, io non ostante la credo un prodotto di qualche bel talento fusignanese ». (MONTI V., PINDEMONTE I., ecc., *Lettere inedite*, pag. 84 — Roma, Gismondi, 1846).

Digitized by Google

Il 1780 fu per l'abate Monti un anno di misteriosa attività. Non si deve credere altrimenti, sebbene a stampa non s'abbiano oggi del poeta e di riferibili a questo periodo che poche diecine di versi senz'alcuna prosa. In quel tempo, all'età sua, con la mente poetica e l'argento vivo addosso, non era possibile restare inerti. Il bibliografo ha messo le mani in trenta biblioteche ed ha sfogliato più di cento volumi con risultato sempre negativo. Non un libro, non un opuscolo, non un foglio volante che porti impressa l'indicazione dell'autore col nome chiaro dell'ABATE VINCENZO MONTI FERRARESE, o FUSIGNANESE, com'egli interpolatamente scriveva, secondo la regione in cui preferiva che circolassero i suoi versi. A Roma era ferrarese; in Romagna fusignanese. Ma l'infruttuosa ricerca del bibliografo condurrebbe, tutto al più, alla conclusione che nel 1780 il giovane verseggiatore non diede al torchio alcuna sua composizione. Però quando il bibliografo scuote la polvere della biblioteca e lascia che subentri lo storico, questi non s'arresta, nè deve arrestarsi per le mal sortite indagini. Lo storico, investigando il silenzio dopo intesa la parola, è costretto ad accettare quest'altra conclusione: dalla *Prosopopea di Pericle* (23 agosto 1779) alla *Bellezza dell'Universo* (19 agosto 1781), l'allievo delle muse non può essersi trattenuto lontano dalla poesia, posto pure che domestiche faccende e brighe impreviste l'abbiano a quando a quando ritratto dagli studi prediletti. Si troveranno, se la sorte volgerà propizia, altri versi ed altre prose del Monti, poichè il fare quello che

Digitized by Google

risulta finora aver fatto Vincenzo nel 1780 è presso che niente, ed il poeta con le mani alla cintola non ci sapeva stare.

Nè il Monti in effetto si rimase dallo scrivere. È lo scarso alimento delle nostre faci che non consente rischiarare tutta l'oscurità di quell'anno, ma la fiamma non è morta e può divenire all'improvviso luce meridiana. A buon conto sappiamo intanto che le stanze:

Qui stette, qui superbo alzò la fronte...

si composero dal Monti per l'adunanza arcadica del Venerdì Santo del 1780, alla quale il Godard, uno dei XII colleghi, die' principio con un *robusto e patetico ragionamento* (¹). È saputo inoltre che il Monti si tenne al fianco del suo Amaduzzi la sera dell'11 maggio, quando l'Arcadia onorò *la memoria dell'ultimamente defunto celebre pittore sig. cav. Menghs*, e l'abate Amaduzzi *pronunciò in simile occasione un dotto ragionamento, nel quale, coi più sensati lumi tratti dalle cognizioni delle belle arti, fece l'elogio pittorico di un artefice così illustre*, mentre l'abate Monti declamò *un sonetto ben addatto alla mesta cerimonia* (²). Nello stesso mese, addì 28, il verseggiatore coraggioso leggeva all'Accademia dei Quirini un componimento in endecasillabi (versi sciolti a quanto pare) sopra un fanciullo vestito *à la matelote* (alla marinaresca), nè peranco le raccolte delle poesie li-

(¹) Vegganai gli atti d'Arcadia, verbale dell'adunanza generale straordinaria del 24 marzo 1780.

(²) Vegganai gli atti predetti, verbale dell'adunanza generale ordinaria delli 11 maggio 1780. Il verbale della tornata degli accademici Quirini qui appresso citato, trovasi riprodotto dal *Diario ordinario* di Roma.

Digitized by Google

riche del Monti si poterono locupletare con gli sciolti sul piccolo marinaio e col sonetto sul celebre Mengs. Due produzioni sono queste, le quali attendono ancora la benefica mano di chi le restituisca *all' onor del giorno*. Altri endecasillabi *su cui pesa incerto fato* e che sepolti forse aspettano l'età d'una propizia risurrezione sono quelli, che il poeta doveva recitare al Bosco Parrasio il giovedì 14 settembre nell'adunanza generale straordinaria, che si tenne quindi al Serbatoio per l'incostanza del tempo piovigginoso. In quel giorno si celebrava la fondazione della nuova colonia arcadica istituita nella città di Gorizia. Il discorso inaugurale fu pronunziato dal padre Jacquier, illustre geometra, commentatore di Newton, che già da 40 anni era famoso in Europa e che morì il 29 agosto 1788. Il dotto monaco, già professore di sacra scrittura a *Propaganda fide* e poi di fisica sperimentale nell'Università Gregoriana, *prese a trattare della debolezza de' sistemi e con eloquenza veramente filosofica ripetè dal diluvio universale i fenomeni delle conchiglie esotiche e gli altri appartenenti alle varie rivoluzioni della terra*. Evidentemente l'eloquenza filosofica del padre Jacquier non aveva fatta larga breccia nell' intelletto di Alesindo Latmio (Ab. A. Scarpelli) estensore dell'oscuro ed improprio verbale dell'adunanza d'Arcadia [1]. Ma viene

[1] Il verbale è firmato da Nivildo Amarinzio custode generale (ab. G. Pizzi) e da Alesindo Latmio sotto custode (Scarpelli ab. Antonio), ma si sa che il resoconto delle adunanze era d'ordinario steso dal sotto custode di turno. Anche il verbale dell'adunanza arcadica del 14 settembre 1780 fu riprodotto dal *Chracas*.

Digitized by Google

adesso il più curioso. Alesindo nostro, con la chiarezza che lo distingue, aggiunge che fra le poesie applaudite in quell'adunanza furono sommamente commendati *alcuni eleganti versi sciolti dell'abate Vincenzo Monti allusivi all'argomento del padre Jacquier ed una robusta ode pindarica dell'abate Luigi Godard, che analizzava rapidamente il surriferito argomento.*

Se male per noi non s'interpreta il resoconto di Alesindo, il Jacquier discusse i vari sistemi coi quali si spiegava allora il fenomeno delle conchiglie scoperte nelle cave sotterranee e parlò de' terraquei sconvolgimenti come geometra, fisico, filosofo, vecchio professore di matematica e di storia sacra. In rapporto a ciò non si capisce quale parte della digressione scientifica abbia voluto e potuto il Monti mettere in versi; a meno che, per avventura, non cantasse la creazione del mondo, o descrivesse il diluvio universale, o riferisse le meraviglie dei mari e dei monti. Ma quella espressione del verbale d'Arcadia, *allusivi all'argomento del padre Jacquier,* farebbe sospettare che il Monti, emulando l'Algarotti, il Bettinelli, il Roberti, il Vittorelli, il Bertòla ed altri di minor fama, che pretesero di dare ad intendere in versi i teoremi delle scienze più astruse, tentasse il linguaggio poetico applicato alle speculazioni filosofiche, in omaggio alla moda, fieramente biasimata nell'*Epistola dell'Accademico Occulto.* Comunque però i versi sciolti del 14 settembre, sia che fossero una assoluta continuazione in versi del tema sulle conchiglie eso-

Digitized by Google

tiche, sia che fossero una digressione in poesia con rapporti molto generici col tema del padre Jacquier, furono uditi al Serbatoio, segnalati dal *Chracas* e poi sepolti nell'oblivione. Nessun critico del Monti, non che trovarli e porli a stampa, li ha mai nemmanco ricordati.

E (per riprendere il filo del ragionamento) i versi sciolti del 14 settembre, i versi sciolti ed il sonetto del maggio, e le stanze del Venerdì Santo, ancorchè tutte e quattro le composizioni fossero giunte sino a noi, chiare, belle, importanti, sarebbero sempre una inezia per un anno della vita di Monti, sarebbero niente. Il poeta dovette lavorare alcun che rimasto nel mistero; forse un dramma od una tragedia ch'egli scriveva al Metastasio ed al Bertòla de' Giorgi di voler comporre; forse una traduzione di Milton, chè di quel tempo gli amici del Monti lo dicevano seguace del *gran Miltono*, oppure una versione d'Omero, del quale il Monti in ogni età seppe citare a mena dito le più recondite bellezze e ne die' poi fuori la migliore delle volgarizzazioni; forse un'opera impressa col nome e la responsabilità d'un altro, come gli avvenne il 1794 con la lettera di F. Piranesi a G. Acton. Il Monti per giunta bazzicava da un pezzetto nelle tipografie del *Chracas*, delle *Effemeridi* e dell'*Antologia*, i tre giornali della cronaca, della critica e della *rèclame* di Roma. Probabilmente volle anche il poeta provare quella specie di mestiere letteraio, che non è dottrina, ma giornalismo, ossia finzione, arroganza, mercato, obbrobrio e negazione d'ogni sapere. È anzi si-

Digitized by Google

curo che l'abate Monti s'ingolfò pur esso nella nomade letteraggine del suo tempo e ci stette in tutto da giornalista provetto, fuorchè nello spropositare a man bassa, avendo tentato il mestiere troppo tardi, a 27 anni, quando non gli era più possibile essere ignorante spudorato. Una vera campagna (il termine è prettamente gazzettiere) fece l'abate Monti contro l'abate Galfo, anonima, irresponsabile, intesa a fondo solamente dalle parti belligeranti e dagli amici loro, ignota al popolo grosso del 1780, come al pubblico erudito d'un secolo dopo.

Quest'episodio della vita del grande poeta, non toccato dai biografi e neppure dal Monti Achille, romano, che pure scrisse *le contese letterarie di Vincenzo Monti a Roma,* richiede un pieno sviluppo. E lo avrà. Bisogna sapere che l'abate Galfo, il quale poneva in canzonella con de' sonetti l'abate Sperandio, die' fuori nell'aprile del 1780 un componimento drammatico in tre atti col titolo Il Socrate [1]. E. Q. Visconti, cameriere d'onore di S. S., che lesse il componimento per commissione del Maestro del Sacro Palazzo, lo trovò *pieno di bei sentimenti, di leggiadri versi, d'ingegnosi pensieri e degno del suo elegantissimo autore, il quale si mostra fortunato seguace della musa d'Artino* [2]. Uguale incarico dal Maestro del Sacro Palazzo ebbe G. Golt, edile degli accademici Quirini,

---

[1] Il Socrate, *componimento drammatico del signor abate D. Antonino Galfo, censore degli accademici Quirini, ecc. ecc.* — Roma, P. Giunchi, MDCCLXXX. Pag. 80 in-8, con questa avvertenza: *si vende dal medesimo Giunchi libraro a Cesarini a baj. diciassette e mezzo.*

[2] Il Socrate suddetto, pag. 6.

Digitized by Google

il quale *fra i molti pregi* del noto componimento osservò quello in specie *della ricchezza delle sentenze e dell'acume e sceltezza de' concetti,* tanto che ne approvava la stampa, giudicandola degna d'applauso ([1]). Ne aveva accettata la dedica la marchesa Margherita Sampieri Boccapadule, a cui l'abate Galfo raccomandava di soffrire il rauco strepito della sua tromba, come sopportava il discorde suono della sua cetra. Lo stesso abate Galfo, per mezzo del Nunzio apostolico a Vienna, fece tenere un esemplare del *Socrate* al signor Pietro Metastasio, il quale scriveva che il *dilettissimo signor D. Antonino Galfo ha coraggiosamente preso e felicemente sostiene il difficile impegno d'andar sempre superando sè stesso. La tragedia mandatami, col robusto insieme e lusinghiero suo stile, con la ricchezza dei pensieri, con la vivacità delle immagini, colla solida dottrina delle numerose massime morali, e coi lampi poetici, che fa opportunamente scintillare in alcune sue mirabili comparazioni, conferma le asserzioni del veridico rappresentato filosofo* ([2]).

Ad onta di sì larghe lodi il *Socrate* del Galfo valeva proprio pochino; tanto poco da non lasciar dubbio sugli encomi, tributati all'autore, se non per beffe, come quelli riscossi dall'abate Sperandio, certo per complimento, come quelli che si danno sempre e

([1]) Il Socrate, nella pag. predetta.

([2]) Lettera *del sig. abbate D. Antonino Galfo al sig. Pietro Metastasio* (Roma, 29 luglio 1780) e Risposta *del sig. Pietro Metastasio al sig. abbate D. Antonino Galfo* (Vienna, 27 agosto 1780) foglio vol. di 4 pag. in-8, senza numerazione, esistente nella collez. di L. Vicchi a Fusignano.

Digitized by Google

più si davano allora ad ogni presentatore di versi. Questo *Socrate* in arte non è tragedia, non dramma, non melodramma, non oratorio, non cantata, non commedia, non farsa, non cosa insomma da potersi rappresentare in teatro. Il Galfo ne convenne. Egli, a quanto pare, si lusingava però che, facendosi del suo componimento l'inverso di quanto operavasi pei drammi del Metastasio, una qualche volta il *Socrate* giungesse ad essere posto in iscena. S'accorciavano e si deformavano le opere del poeta cesareo per musicarle e farne pubblico spettacolo: poteva dunque darsi che taluno s'incaricasse d'ampliare e di raffazzonare l'opera dell'abate palermitano per farne un libretto ed una musica da teatro. Ma i versi disarmonici, la volgarità de' concetti, la freddezza de' sentimenti e l'azione senz'ombra d'intreccio e di curiosità dovevano togliere all'autore qualunque speranza rispetto al suo componimento. Non essendosene egli addato, si trovò col tempo chi glielo disse. Il *Socrate* dell'abate Galfo, ex-padre gesuita e censore di due Accademie (Aborigeni e Quirini), fu nientemeno agguagliato al *Mar Grande* dell'abate Sperandio. Letterariamente l'ingiuria non poteva essere più sanguinosa.

Dessa apparve nell'intermezzo di due componimenti, il primo in versi e l'altro in prosa, pubblicati in un solo volume a Livorno con la falsa data di Losanna. L'abate Antonio Scarpelli, romano, era l'autore del primo dei componimenti e quegli che dedicava l'opuscolo alla marchesa Teresa Malaspina Angelelli. Nella pagina frontispiziale stanno cinque parole sol-

Digitized by Google

tanto: SDEGNI · *Facit indignatio versus* · LOSANNA [1]. Qui trattasi di versi composti a sfogo d'un amante esacerbato. Sopra un esemplare di questa pubblicazione, esistente nella comunale biblioteca di Savignano, l'Amaduzzi notò di proprio carattere la dama, al cui indirizzo l'abate Scarpelli vibrava i dardi poetici di un amore non corrisposto. Era essa la marchesa Sampieri Boccapadule, quella stessa, la quale aveva accettato la dedica del *Socrate*. Lo Scarpelli apparteneva alla redazione dell'*Antologia*, amava il Monti e per lui prestavasi ad ogni sorta di onesti uffici. Talora lavoravano assieme. Il nostro poeta addimostravasi intollerante delle convenzioni arcadiche e desiderava scuotere il giogo. L'abate Scarpelli assecondavalo, e quando un irlandese, certo Martino Sherlock, stampò a Napoli il *Consiglio ad un giovine poeta*, dicendo male dei principali poeti italiani allora viventi e non molto bene del Petrarca, dell'Ariosto e

---

[1] SDEGNI. *Facit indignatio versus*. LOSANNA. Che l'edizione sia invece di Livorno e dei torchi dell'*Enciclopedia* risulta dal confronto dei caratteri, dei fusi e della carta adoperata per altre edizioni indubitabilmente livornesi. Quest'opuscolo esiste alla Vittorio Emanuele di Roma (non ancora catalogato nel 1884) ed alla Comunale di Savignano di Romagna, e sopra entrambe le copie è scritto a mano: *dell'ab. Antonio Scarpelli*. Gli *Sdegni* sono dieci canzoni in ottave settenarie, le quali vanno da pag. 5 a pag. 54. A pag. 55 incomincia la prosa intitolata: *Saggio sugli amori dei letterati;* la quale arriva fino a pag. 75. In uno scampolo di spazio restato in bianco tra le pagine 54 e 55 si trova la seguente PROTESTA DA LEGGERSI.

« I poeti sono uomini, che hanno sempre bisogno di una grande indulgenza: « per fortuna si merita e si ottiene facilmente a patto che assicurino di disapprovare essi medesimi le espressioni degne di censura, che s'incontrano ne' loro « versi. Io ne fo la più solenne protesta, e la estendo ancora al saggio che siegue: « tutto il mio volume non è che un romanzo ed io un poeta. Non intendo rinunziare « a questo titolo: so quanto il pubblico sia discreto in grazia di esso: dal Tasso « in qua si può mancare impunemente anche di senso comune; ne sono almeno « una prova recente il *Mar grande* ed il *Socrate* ».

Digitized by Google

del Tasso, lo Scarpelli ebbe l'imprudenza di lodare nell'*Antologia* l'opera di Sherlock. Gli articoli dell'*Antologia* gli costarono forti dispiaceri [1], ma non perdette perciò l'amicizia del Monti e l'animo d'opporsi per quanto sapeva alla fiumana arcadica.

Uscito il *Socrate* dell'abate Galfo, intanto che si stampavano gli *Sdegni* dell'abate Scarpelli, il Monti impegnato ad apprestare la seconda parte dell'opuscolo dedicato alla marchesa Angelelli, inserì l'atroce confronto fra Galfo e Sperandio nella *Protesta da leggersi*, che sta dopo i settenari dell'amico Scarpelli e prima del suo *Saggio sugli amori de' letterati* [2]. Questo *Saggio*, come tra poco vedremo, è opera di Vincenzo Monti. Non sazi dell'ardita scappatella, i due amici e colleghi in giornalismo pensarono di dar battaglia al Galfo nell'*Antologia*. Il Num. LI di questo periodico uscì con una lettera confidenziale diretta alle *Effemeridi letterarie di Roma*, le quali avevano urbanamente encomiato il *Socrate* del Galfo. L'articolo porta la data del 17 giugno 1780, è firmato dal-

---

[1] Con la data di PARNASO, MDCCLXXIX, fu stampata a Firenze *La Sherlock-Scarpelleide*, collezione di sonetti anonimi in dispregio dell'ab. Antonio Scarpelli. I sonetti sono in tutto 46 ed in fine dei versi, come in fine d'una prosa che li precede, leggesi a stampa: *sarà continuato*. Tuttavia nè prosa, nè sonetti furono continuati e l'opuscolo è opera di Giov. Ranieri Rastrelli fiorentino. Forse l'incidente Sherlock-Scarpelli-Ranieri Rastrelli andrebbe studiato da qualche scrittore napoletano o romano o toscano, perchè questa fu una delle grosse questioni di campanile acerrimamente ventilata per tre o quattro anni e ci furono intorno pubblicati diversi opuscoli.

[2] « Sei tu in Roma o in Ginevra? Ci vuol altro che una pulcinellesca protesta » per coonestare una sì lunga, sì enfatica, sì veemente esortazione al puttane- » simo.... » Parole dell'ab. Galfo all'ab. Monti nel *Trionfo della verità*, ossia lettera apologetica, ecc., ecc., pag. 38 — Altitopoli, a spese del Fanatismo.

Digitized by Google

l'*Antologia* e fu scritto dal Monti *). Che lo scrivesse il Monti è detto dal medesimo abate Galfo, il quale, dimorando a Roma da gran tempo, avendo colà vari

---

***) Lettera confidenziale dell'*Antologia* (ab. V. Monti) alle *Effemeridi Letterarie* di Roma, levata a pag. 401 dell'ANTOLOGIA, numero LI, giugno 1780.**

Tu dovresti esserti accorta, sorella mia cara, che da qualche tempo non ti mostro più quel lieto volto, che indicava ad ognuno la stretta amicizia, che sino dal mio nascere ci rese oggetto dell'invidia di tutti i nostri confratelli, o rivali d'Italia. Giusto è dunque lo svelartene la cagione, giacchè tu non hai avuto finora l'amichevole confidenza di domandarmela. Tu non sei più tanto veritiera come fosti qnando venisti a Roma, e sei diventata una bella *cochetta*, perchè fai buon viso a tutti, ed accogli con lusinghiero sorriso e con lode i meritevoli e gl'immeritevoli. Questo vizio passa per le giovani, ma tu non sei più tale, giacchè giri per l'Europa da vari anni. O finiscasi la nostra unione, o cangia di metodo, perchè io non voglio essere presa più per tua complice. So che mi dirai non essere tu sempre in libertà di parlare a modo tuo: te lo accordo, ma taci piuttosto che lodare chi non lo merita, e sopra tutto non far mai uso degli articoli, che ti sono mandati, come so che alle volte hai fatto forse per una certa compiacenza, ma con nostro danno.

Potrei citarti molti esempi, ma mi limiterò ad un solo, perchè è uno de' più recenti, benchè non sia il peggiore. Che diamine hai tu detto ultimamente a proposito del *Socrate* del Signor Ab. Antonino G*? Egli è certamente un ottimo galantuomo, ma non mi pare buon poeta drammatico come lo hai fatto comparire. Io sospetto, che qui pure qualcuno abbia sorpresa la bontà del tuo cuore dandoti quell'infelice articolo. Perchè io non passi presso di te per mala lingua osserva meco solamente la prima scena di quest'opera che senza dubbio è la men cattiva di tutto il libro, e poi non arrossire se ti dà l'animo. Il dialogo è tra Melito sommo sacerdote**

Digitized by Google

amici ed essendo mortalmente ferito nell'amor proprio, non mancava de' mezzi necessari per iscoprire e designare il critico spietato. Il Monti, nell'articolo del

---

marito di Menippe, e tra Argene nobil donzella figlia di Lachete Arconte Ateniese, e scolara di Socrate, della quale Argene il Sacerdote è fieramente innamorato. La scena è nel gabinetto di Argene.

MEL. Bella Argene, siam soli.
ARG. E ben?
MEL. Deh soffri — Soffri che un bacio imprima
Sulla candida man.....

Ringraziamo il cielo, che la cosa è andata a finire in un bacio, perchè ti confesso, che le prime parole mi avevano un poco allarmato.

ARG. Tu pur vaneggi; — Melito in te rispetto
Il sommo sacerdote. A te conviene
Quell'atto riverente
Che irragionevolmente offri ad Argene.

Locchè in linguaggio corrente vuol dire: Signor Melito sta a me e non a te il baciar la mano. Che bel contrasto di devozione e d'amore.

MEL. Dell'Arconte figliola
Meriti il mio rispetto — Meriti l'amor mio.

Buon per Argene, che è figliuola dell'Arconte, perchè altrimenti le mancava di rispetto. A dir il vero il complimento non è galante. Ma qui il Signor Melito subito si corregge e si spiega:

MEL. Quando son teco oblio quasi a un istante
Il mio grado, me stesso, e più non vedo
Il sacerdote in me, veggo l'amante.

L'azione diventa furiosamente calda.

ARG. (Oh Dio che sento mai?)
. . . .
Melito, ah tu deliri — Rammenta chi sei,
Rammenta chi son: la voglia rea

17 giugno, ammonisce dapprima le *Effemeridi* a ricevere con circospezione i bollettini bibliografici, che loro giungevano, intorno alle recenti pubblicazioni. Poscia

---

Che nella mente hai fissa
Il chiaro sol di tua ragione ecclissa.

Se al signor Abate G*** un qualche curioso, o impertinente domandasse in che consista la voglia rea del Sig. Melito, che risponderebbe?

MEL. E che? Forse ragione — Non insegna ad amar?

Ricordatevi, signor Melito, che avete moglie, che siete sacerdote, e che la ragione non insegna d'andare ne' gabinetti segreti delle onorate donzelle a spacciare queste massime, ed a tendere loro insidie.

MEL. ...V'è forse al mondo — Chi non arda d'amore?
I numi, i numi stessi
Furon preda d'amor. La bella Dea
Ch'ora splende tra gli astri
Quando fra noi vivea....

ARG. Taci che tutta
La storia io so di quella donna impura.

Ma casta e bella Argene, direi io Antologia, chi v'ha insegnato questa brutta storia? La vostra mamma? Socrate il vostro maestro? nò certo. Eh via vergognatevi di saper queste sudicerie, o almeno fate finta di non saperle, come fanno sempre le scaltre fanciulle.

MEL. Venere impura appelli? Ecco quai sono
Le arcane, le divine
Socratiche dottrine! Eterni Dei
Che mi fate ascoltar! Questi è il maestro
A cui va dietro Atene?
Misera gioventù, misera Argene!

ARG. ...No, ragion non condanna
Un legittimo amor; ma non approva,
Come approvò Licurgo — Il disio di taluni
Che vorrebber le donne all'uom comuni.

Una donzella, che fa la storia della donna impura non potea par-

Digitized by Google

rivedeva il pelo al *Socrate* dell'abate Galfo, del quale emetteva una critica minuta, pungente, inesorabile.

L'assalto non fu qui terminato. Nel num. LII del-

---

lare diversamente, e qui il sig. Ab. G*** ha ragione. Che bella educazione davano gli Arconti Ateniesi alle loro figliuole! Che bei sentimenti! Che disinvoltura! Ma stiamo attenti alla innocente Argene.

ARG. Menippe, a cui ti strinse
Il nodo marital, Menippe deve
Le tue voglie appagar. Se ingordo ancora,
Ancor pago non sei
Va da colei che lusinghiera in viso
Vende pubblicamente i vezzi, e il riso.

Eh via, sorella mia cara, calisi il sipario di questo indecente teatro da te encomiato, o si trasporti alle Vaschette, o in Trastevere, che io povera, ma onorata Antologia, benchè non sia nè verginella, nè figlia d'un Arconte, non posso più sentire queste cose. Impara, Efemeride mia, a non fidarti di chi ti fa l'amico e ti tradisce. Impara a non fidarti de' libri quantunque stampati con le dovute cautele, e sotto i tuoi occhi. Sii più cauta in avvenire, se no m'aspetterai invano a tenerti compagnia quel sabbato che una volta era giorno sì lieto per me, ed ora mi fa sempre tremare. A certi poetastri, che alle volte vai lodando quasi che non fosse abbastanza profanato il Parnaso Romano, dirai quello di Boileau

Pourquoi n'écrit il pas en prose?

Che se pur volevi lodare il sig. Ab. G*** potevi far piuttosto vedere ai tuoi leggitori la prodigiosa facilità, che egli ha a scrivere in versi, pregio che bisogna pure accordargli. Avresti potuto mostrare, che sino nella dedica, che egli ha fatto in prosa del suo *Socrate* ad una rispettabile Dama, alla quale io domanderei perdono di queste mie riflessioni, se credessi, che dovesse vederle, benchè non possano offenderla, avresti, dico, potuto rilevare questa sua inimitabile prosa armonica, per esempio:

Digitized by Google

l'*Antologia,* l'abate Monti ritornava all'offensiva, fingendo la risposta delle *Effemeridi* alla lettera da lui fatta e firmata col nome dell'*Antologia* *). Nel secondo

---

Volesse il cielo — Che il nome stesso
In lui giugnesse — A trasfondere
Il chiaro lume — Che in lei ridonda
Da' suoi grand'avi — O almen que' vezzi,
Ch'ell'ebbe in dono — Dalla natura.
Ma non essendo — Ciò da sperarsi
Io lo commetto — &. &.

Ed avresti potuto dare al prosatore poeta la bella lode, che dà a se stesso Ovidio:

Sponte sua numeros carmen veniebat ad aptos
Et quod tentabam dicere, versus erat.

E questa è la ricompensa che conviene all'autore dell'*Ambasciata*, e del *Tempio della Follia* (1). Il sig. Abate G*** ha gran doni dalla natura, e su questi puoi lodarlo, ma non sui drammi, mestiere troppo incarito dal nostro gran Metastasio. Orsù finiscasi, cara sorella, questo pettegoleggiare, ed emendati se vuoi che duri la nostra consorteria. Dammi la mano e andiamo a sentire per Roma, secondo il solito, i lamenti degli Aristarchi.

Dalla stamperia di Giovanni Zempel, li 17 giugno 1780.

L'ANTOLOGIA.

*) Risposta delle *Effemeridi letterarie* di Roma (ab. Vincenzo Monti) alla lettera confidenziale dell'*Antologia,* levata a pag. 409 dell'ANTOLOGIA, n. LII, giugno 1780.

Egli è un bell'ardire il tuo di trovare a ridire nella condotta della tua sorella maggiore; e di una sorella a cui tanto devi. Tu dovresti ben ricordarti, Antologia, che tu crescesti alla mia ombra, che io fui quella, che ti produssi, e ti feci conoscere nel mondo

---

(1) *Il tempio della Follia* fu stampato a Lucca nel 1778 col nome del conte Ottavio Girolamini. È un canto di 120 ottave e lo compose l'ab. Antonino Galfo. autore d'altre 60 ottave intitolate *Il tempio della fame*, edito s. a. n.

Digitized by Google

articolo, che reca la data del 24 giugno, il poeta gazzettiere afferma che molte cose van fatte per prudenza, ch'è impossibile accontentare tutti, che i let-

---

letterario, e che tu malgrado le tue pretensioni, ed i tuoi sforzi non potesti mai giungere a farti quel nome, nè a risquotere quegli applausi, che io acquistai fin da principio, e che spero di conservar lungamente. Io voglio però perdonarti questo tuo giovanile trascorso, e voglio esser persuasa, che tu ti sei fatta trasportare dal puro zelo de' nostri comuni vantaggi, e dell'onore di nostra casa. È vero che trovando tu in me qualche cosa di riprensibile, e credendo di dovermene assolutamente avvertire, avresti potuto farlo a quattro occhi, senza far strepito, e divertire il pubblico a nostre spese. Ma lungi dal rampognarti su di questo, io ti vo' anzi ringraziare, perchè tu mi apristi così il campo a poter render conto al pubblico del mio operato.

Questo pubblico, questo *bellua multorum capitum* è ben difficile a contentare. Esce appena un libro alla luce, che, buono, mediocre, o cattivo, ch'ei sia, viene inalzato alle stelle da una metà de'lettori, e lacerato senza compassione dall'altra. Sarebbe difficile impresa il citarne un solo, a cui sia riuscito di riunir tutti i voti. Quindi è, che gli uni con impegno te lo raccomandano e gli altri, con non minor calore, vogliono che lo condanni alle fiamme. Che fare in queste circostanze? Per il quieto vivere, e per iscansare le brighe ti convien pure cercare, e trovar qualche mezzo termine di contentar gli uni e gli altri. Questo prudenziale stratagemma ti si rende molto più necessario, allorchè l'autore sta in Roma, e che i suoi amici e nemici ti stanno continuamente a lato. Necessarissimo poi si rende, allorchè si tratta di poeti, poichè tu ben sai, che *genus irritabile vatum* non perdona così facilmente. Aggiungi a questo, che l'obbligo in cui mi son messa di annunciare un libro di Roma in ciascuno de'miei fogli, mi costringe a far uso anche de'cattivi; poichè spero, che tu mi accorderai volentieri, non esser possibile, che escano in Roma cinquanta, e più buoni libri all'anno. Accor-

Digitized by Google

terati sono eccessivamente permalosi, che il *Socrate* del Galfo, approvato dal Visconti e dal Golt, non manca di qualche pregio. Critica in seguito il *Bollet-*

---

dami che almeno la metà debbano essere mediocri, o cattivi, tu vedi subito, che volendone io dir francamente ciò, che ne penso, mi farei venti o trenta capitali nemici all'anno, senza contarvi i protettori degli autori, ciò che non sarebbe un troppo bel guadagno certamente.

Ma tu mi dirai, che avendomi preso l'assunto d'istruire il pubblico sul merito, o demerito de' libri nuovi, deggio metter da banda tutti questi riguardi e che l'imparziale bilancia della verità deve esser l'unica mia guida. Bellissima massima; massima veramente eccellente, nobile e grande! Ma il fatto sta, che se se ne eccettuano le verità rilevate, e le geometriche, pochissime volte si ha la sorte di sapere dove questa bella verità stia di casa. Ognuno vorrebbe spacciare per vero il sistema delle proprie opinioni; ed intanto la bella verità se ne sta nascosta nel fondo del pozzo di Democrito, dove anderà a cercarla chi ha più coraggio di me, che io certamente non me la sento. Aspettando, che ne esca, ascolta quali sono stati, e saranno sempre i miei principî nell'estensione de'miei fogli e quale sarà l'invariabile misura di lode e di biasimo, che anderò spargendo sui libri, che mi capiteranno alle mani. Nelle scienze, purchè non si urtino i sacrosanti insegnamenti del Vangelo e della Chiesa, o quelle poche verità naturali, che l'ostinato studio di filosofi ha messo fuori di ogni dubbio (nel qual caso sarò sempre implacabile, come lo sono stata coll'autore dell'*Uomo*, del *Purgatorio politico*, con quello del *Nuovo sistema fisico*, e con tanti altri) farò buon viso a tutti, e senza offender la verità, risparmierò l'amor proprio di tutti. Similmente nella poesia, nell'eloquenza e nelle materie di bella ed amena letteratura, purchè si rispettino i fondamentali principî del buon gusto, non sarò così crudele da escluder, come Orazio, *ogni* sorta di mediocrità, ma seguendo piuttosto quell'altra sua più umana massima:

..... ubi plura nitent, non ego paucis
Offendar maculis;

Digitized by Google

tino delle Effemeridi e lo ritorce in danno dell'encomiato autore, addimostrando che le *Effemeridi* s'espressero intorno al *Socrate* in maniera da doversi

---

non sarò mai avara di quelle lodi generali, le quali, mentre contentan gli autori, non fanno poi grande impressione sull'animo di chi legge. Il lettore intelligente non si lascia mai ingannare da questi elogi di convenzione, che sono, per dir così, come i complimenti nella società; ma mirando più addentro bada solo all'estratto stesso del libro, o a qualche saggio, che glie se ne presenta, per giudicarne sanamente.

Ma tu forse pretenderai, che io siami allontanata da queste savie massime nel riferire il *Socrate* del signor Ab. Antonino G***. Eh perchè? Perchè quel dramma, mi dirai, è veramente scellerato, e tu lo hai fatto passare per eccellente. Perdonami, Antologia mia, se ti rispondo, che io non credo vero nè l'uno, nè l'altro. Non ti dirò già che due rinomati letterati, i quali sono al tempo stesso due dei più celebri poeti del Romano Parnaso, nel farne l'approvazione, ne han detto molto maggior bene di me e che il primo di essi rispettabile egualmente per i suoi lumi, che per il suo impiego, non ha avuto difficoltà di chiamare l'autore *un fortunato seguace della musa d'Artino,* vale a dire del gran Metastasio. Ti dirò solo che l'istessa sedizione poetica, che gli si è mossa contro, mi prova abbastanza che quel disgraziato dramma debba nel fondo valer qualche cosa. Non si parla mai tanto di ciò, che si disprezza, o merita di essere disprezzato. Ma risulta poi veramente dal mio articolo, che il *Socrate* sia un capo d'opera dell'arte drammatica, come tu vuoi assolutamente farmi dire? Io posso assicurarti, che la mia intenzione è stata di dire tutt'altro; e so che mi hanno ben capito i lettori forniti di buon naso, e solo han menato rumore su di quell'articolo certuni prevenuti contro l'autore, fra i quali mi dispiace di vedere ancor te, e che non han potuto sopportare di vedere accompagnato il signor Ab. G*** neppure da una vana ombra di lode. A buon conto egli è certo che io ho detto che il signor Ab. G*** si è in-

Digitized by Google

prendere per biasimo ciò che a prima lettera sapeva d'encomio. Quale addivenisse l'ex-padre Galfo al mitragliare di quelle palle è cosa da non potersi nar-

---

gannato nella scelta dell'argomento. Diffatti dopo di aver detto che forse potrà *recar meraviglia, che un argomento, il quale sembra a primo aspetto così favorevole alla scena non sia stato finora maneggiato da verun scrittore drammatico*, soggiungo immediatamente: *forse che si è temuto, e non senza fondamento*, che un argomento quantunque grande e sublime in se stesso non fosse intieramente adattato alla scena. Tu vedi bene, che l'errore nella scelta del soggetto, che io rimprovero assai chiaramente al sig. Ab. G***, non è un errore così lieve. Un altro difetto niente meno sostanziale io rilevo poco dopo in quell'amore episodico di Argene, e di Menesseno, dicendo con un maestro della tragedia francese, che se l'amore non signoreggia sul teatro, non può in verun conto interessare. Conchiudo poi il mio articolo, annunciando al sig. Ab. G*** la gran nuova, che il suo *Socrate* non anderà mai sul teatro, e solo per indorargli la pillola, lo vado consolando con la lusinga de' segreti applausi, che gli daranno i filosofi e le anime sensibili nei loro gabinetti.

Or dimmi in grazia, sorella carissima, se ti par che sia poco il dire di un dramma che l'argomento è stato scelto male, che l'autore si è studiato invano di racconciarlo, e che il teatro non lo vedrà mai. Questo è ben altro che far l'analisi di una scena, come hai fatto tu, con somma grazia, è vero, ma un poco maliziosamente. E in quale de' migliori drammi non si potrebbe trovare qualche scena da criticare? Ma tu pretendi, che quella prima scena del *Socrate* sia la men cattiva del libro, e quasi vorresti dire dopo aver terminato il minuto processo che le hai fatto

..... et crimine ab uno — Disce omnes.

Ma qui appunto è dove io ti trovo un poco maliziosetta anzi che no, poichè tu ben sai, che fuori di quella scena, la di cui indecenza mi saltò subito agli occhi, egualmente che a te, non si sono sapute rilevare, se non pochissime altre coserelle in quel dramma.

Digitized by Google

rare. Andò su mille furie volendo subito vendetta, e se tentava qualcuno d'ammansirlo, schizzava fuoco dagli occhi, ribellandosi ad ogni consiglio, e gridando a tutt'uomo: *curam habe de bono nomine; curam habe de bono nomine.* Il suo nome, la sua posizione, la sua dignità nelle Accademie, il suo passato ed il suo avvenire d'uomo di lettere, difese l'abate Antonino Galfo nel TRIONFO DELLA VERITÀ *ossia* LETTERA APOLOGETICA, *in cui si risponde alle due lettere intorno al Socrate del signor abate G***, che si leg-*

Conchiudasi adunque, che io tanto arrossisco degli elogi da me fatti al sig. ab. G***, quanto arrossirei di un *servidore umilissimo*, di un *bacio le mani a V. S.*, o di un altro complimento, con cui l'avessi salutato, incontrandolo per la via. A dirti il vero vorrei ancor io poter dir ciò che penso, un po'più apertamente; ma torno a ripeterti, che oltre la verità, amo ancor la mia pace, e che piacerammi sempre un mezzo termine, che possa farmi conciliar l'una e l'altra. Tu hai un bel dire, e dar consigli, tu non t'imbarazzi di questo. Una *Nuova esperienza*, un *Fenomeno*, un *Aneddoto*, un *Premio accademico*, un *Avviso librario, ecc.*, non possono offender veruno e chi non ti vuol lèggere ti lascia stare. L'unico scoglio in cui tu puoi urtare si è quello degli *Elogi* e di fatti di questi tuoi *Elogi* non tutti si mostrano egualmente soddisfatti. Puoi vedere da te stessa ciò, che recentemente ne abbia detto nell'introduzione alla ristampa delle sue opere un dotto ed elegante scrittore, il sig. Ab. Saverio Bettinelli. Ma io non voglio esser la tua delatrice al pubblico, come tu lo sei stata verso di me; e mi farò sempre un sacro dovere di sostenerti dappertutto con quella sincera fraterna cordialità, con cui mi dico

Dalla Stamperia di Giovanni Zempel li 24 giugno 1780.

Affezionatissima Sorella
L'EFFEMERIDE LETTERARIA DI ROMA.

Digitized by Google

gono nell'Antologia al num. LI e LII [1]. La difesa del *Socrate* è un raro e prezioso documento per i biografi del Monti. Questa difesa, che si compone di circa 50 pagine, alla seconda carta lascia il titolo di *lettera apologetica* e di *trionfo della verità,* per chiamarsi nel seguente peregrino modo: LETTERA CHE FA LA SCARSELLA DEL SIGNOR ABATE G*** ALLA PENNA DEL SIGNOR ABATE M***. La *scarsella dell'abate G****, non si nasconde nella difesa, è l'abate Antonino Galfo in persona. La *penna dell'abate M****, come esplicitamente s'afferma a pag. 4 della difesa, è colui che ha stampato di sè stesso: « tanto sono io lontano dall'affliggermi, se incontrerò dei critici severi, che io stimerò anzi assai umiliante cosa per me il non trovarne... » [2] e cioè l'abate Vincenzo Monti.

Posto in sodo che il Galfo agli articoli critici del Monti oppose l'apologia del *Socrate,* salteremo a piè pari le ragioni che il Galfo adduce in difesa del componimento drammatico, perchè il *Socrate* è senz'altro, per noi, un meschino componimento e perchè ora non è quistione del *Socrate* dell'abate Galfo, ma della vita giornalistica dell'abate Monti. Esamineremo bensì l'opuscolo del Galfo in qualsivoglia parte che valga a viemmaggiormente chiarire quattro punti, che interessano di più ai biografi del grande poeta, e cioè che:

---

[1] IL TRIONFO DELLA VERITÀ O SIA LETTERA APOLOGETICA & &. *Curam habe de bono nomine (Eccl. 41. 15)* — In Altitopoli a spese del Fanatismo; senz'anno, ma 1780; pag. 47 in-8. Quest'opuscolo con altre stampe del Galfo si trova nella collezione di L. Vicchi a Fusignano.

[2] MONTI V., a pag. XVII del *Saggio di Poesie*, edito a Livorno il 1779 coi torchi dell'*Enciclopedia*.

Digitized by Google

1° l'abate M***, contro il quale si difende il Galfo, era veramente e solamente il poeta Vincenzo Monti; 2° tra l'abate Monti e l'abate Galfo esistevano vecchi motivi di rancore e di contesa; 3° gli articoli anonimi dell'*Antologia* sono effettivamente di Vincenzo Monti; 4° è di Vincenzo Monti il *Saggio sugli amori dei letterati,* prosa di qualche importanza, che si rivendica adesso al proprio autore.

L'abate Antonino Galfo ha designato l'abate Vincenzo Monti con l'iniziale M*** non solamente quando ha detto, in principio dell'opuscolo, con le parole stesse del Monti, che il suo contraddittore non s'affliggeva d'incontrare critici severi, ma pure allora che il Galfo esclama: *io so che un tempo introducesti Cupido nei monisteri, anzi nel letto medesimo delle sacre vergini, e lo facesti dormir con loro tranquillamente.* In altra parte di questo libro, dove si parla de' monasteri di Roma del 1778, è riferito un brano di canzone in cui l'abate Monti spiega il concetto attribuitogli dal Galfo; se non che il nostro poeta fa dormire tranquillamente Cupido con le sacre vergini, ma soggiunge che amore

> Poi scompiglia in varie forme
> I pudichi lor pensieri.

Più sotto l'ab. Galfo se n'esce in queste parole: *Anzicchè il detto d'Argene è da censurarsi piuttosto ciò che il sig. ab. M*** osa mettere in bocca alla divina pietà, che perorando in favore dell'uomo Dio così dice:*

> *Pel reo dritto non è che l'innocente*
> *Sia punito e perisca; e consentire*
> *Tu nol dêi, che sei giusto e insiem clemente.*

Digitized by Google

*Un Dio giusto e clemente non dee consentire, che l'innocente sia punito e pera pel reo. Consentì che fosse punito e perisse per la rea umanità l'innocentissimo suo figliuolo: dunque fu ingiusto e inclemente. La maggiore di questo sillogismo è dottrina del signor ab. M**, la minore è un dogma di fede: la conseguenza è innegabile.* Checchè sia di questo ragionamento, la terzina appartiene decisamente a Vincenzo Monti ed è la 31ª del primo capitolo *per la passione di Nostro Signore.* Sull'identità del Monti come destinatario della lettera apologetica dell'abate Galfo, non è dunque più da sollevare alcun dubbio.

Gli è pure indubitabile che tra i due poeti esistevano vecchie cause di litigio. Alludemmo già che al Galfo erano attribuiti i versi in disprezzo di coloro, i quali recitarono al bosco Parrasio per l'accademia del 16, 20 e 23 agosto 1779, nel cui novero stava eziandio l'abate Monti. Ripeteremo per la terza volta che circa al Monti la satira esprimevasi così:

Monti del suo Minzon volò sull'ali.

Ora il nostro poeta, se gli venne fatto di sapere che la satira usciva dalle mani di Galfo, non era uomo da dimenticare il Galfo. Se lo ricordò non appena vide luce il *Socrate.* Ma il Galfo non accettava la paternità di quel sonetto (1), e se anche avesse scritto quel verso che lo fece volare sull'ali altrui, il Monti *s'era*

(1) « Finalmente, penna amatissima, di' al tuo padrone, che si levi una volta di capo, che il sig. ab. G*** sia stato l'autore del clandestino maledico sonettuccio, e che non siegua a cozzare con l'evidenza ». *(Il trionfo della verità, ecc., ecc.,* pag. 46).

Digitized by Google

vendicato più che abbastanza coi quattordici versi, oltre la coda, carichi di tali e tanti improperi, che appena potrebbe dire altrettanto una pettegoletta da strada quando contrasta con la rivale (pag. 45). Di qui dunque appare che l'abate Monti con un sonetto a coda rispose nel 1779 al sonetto a coda dell'abate Galfo, nè la risposta è finora conosciuta. Gli avversari furono rappattumati, come risulta dallo stesso opuscolo del Galfo, ma per poco [1], perchè l'abate Monti nell'ira, come nell'amore, non sapeva arrestarsi a mezza strada. *Deh lascia*, leggesi a pag. 39 del TRIONFO DELLA VERITÀ, *deh lascia adesso che esclami: chiarissima* Antologia, *mi rincresce che questa volta si sien vestiti del tuo bel manto due vizi, la vendetta e l'invidia.*

L'abate Galfo, il quale sapeva a puntino della contro-satira del Monti, della sua protesta e dei lavori che pubblicava e che sopprimeva, non s'ingannò sull'autore della critica al *Socrate* apparsa in due lettere nell'*Antologia*. Non poteva ingannarsi. Era un tempo in cui l'uno e l'altro distinguevano di lontano i tordi dagli stornelli e quante volte avessero avuto gli occhi fra' peli, un indiscreto svelatore non mancava mai. Spesse fiate l'abate Galfo, alla pag. 8, alla 9, alla 11 e in altre pagine del suo *Trionfo della Verità*, riferisce motti e sentenze delle lettere stampate nell'*An-*

---

(1) « Ma qual Demostene può difendere il sig. ab. M***, che malgrado la pace fatta da un anno addietro *(agosto 1779)* col sig. ab. G*** mediante d'un prelato, che la conchiuse, mettendosi poi sotto i piedi le socievoli leggi è uscito in maschera ad insidiarne l'onore si iniquamente? » (*Il trionfo della verità, ecc., ecc.*, pag. 45).

Digitized by Google

tologia e le appioppa al Monti con sicurezza ed evidenza tali da non potersi metterle in forse. *Ringraziamo il cielo, direbbe il sig. ab. M**, che la cosa è andata a finire in una dichiarazione amorosa.... L'azione diventa furiosamente calda, soggiungerebbe qui il sig. ab. M***;* e così per moltissime volte il Galfo ripete le frasi del Monti, a cui porge il consiglio d'adoperare l'inchiostro rosso invece del nero (pag. 14), metafora per noi tanto oscura, quanto chiaro è quel periodo nel quale il Galfo, gentilezza per gentilezza, accorda al Monti una pomposa farragine di strepitose parole (pag. 19).

Ma l'ex-gesuita Galfo, alla fine d'ogni parlare, per Vincenzo Monti e per i biografi di questo grande poeta, attesta dagli Elisi (poniamo che sia là) il merito di avere nel 1780 lasciato a stampa la notizia che è prosa dell'autore della *Proposta* il *Saggio sugli amori dei letterati,* che nel 1884 tutto al più passava per cosa dello Scarpelli e non fa ancora parte d'alcuna edizione del Monti. Il *Saggio sugli amori,* edito a Livorno l'anno in cui fu stampato il *Saggio di poesie,* costituisce la seconda parte dell'opuscolo che si disse dedicato a Teresa Malaspina Angelelli e che ha per titolo: SDEGNI. Le poesie sono di Antonio Scarpelli e la prosa è di Vincenzo Monti; prosa che risente ad un tempo delle nebbie e dei fulgori d'un estro giovanile. Quanto a fondo storico, non se ne parli; il Monti lo curava poco. E mentre il poeta diceva, o si faceva dire nell'epistola dell'Accademico Occulto, che la moda letteraria del 1780 era quella di comparire

Digitized by Google

scienziati con degli strani guazzabugli filosofici, egli tiene ad apparire instrutto nelle teorie sociali di Montesquieu, Rousseau e Voltaire, che il Monti conosceva appena nei cartoni. E il Galfo lo staffila di santa ragione. *Chi mai crederebbe*, esclama il Galfo a pag. 31, *che l'autore di queste censure sia l'autor d'un libello, poc'anzi uscito dal torchio, intitolato* GLI SDEGNI, *colla finta data di Losanna, dove in un saggio, che vuol dare sugli amori dei letterati, osa dir più spropositi che parole?* Questo *più spropositi che parole* è una fellonia del Galfo [1], ma non si può negare che il *Saggio sugli amori*, come trattato filosofico, sia di sostanza assai leggiero. Il Galfo lo confuta in otto pagine e conchiude (pag. 38): *Va pure, va senz'invidia. Ma tu, o ti sei ammattito, o non sei stato mai savio!*

Cercò l'ab. Monti di parare i colpi e di troncare la contesa, nella quale scorgeva d'esser prossimo a soccombere, stante la finezza, le relazioni e l'età molto maggiori nell'ex-gesuita che in lui. Recando in burla ogni cosa il Monti si preparava una scusa a fare in seguito orecchi da mercante, se gli mancava di che opporre all'avversario. Scelse la burla e nella *Antologia* fe' pubblicare un decreto di Apollo, il cui scopo diretto manifestamente è quello di fingere che un'autorità superiore vietava di proseguire a parlare

---

[1] La prosa rivendicata all'ab. V. Monti, vedrà luce quanto prima nella *Domenica del Fracassa*, periodico letterario, diretto dall'illustre prof. Chiarini, essendo parso che non dovesse aver posto nel presente volume già sopraccarico di altre cose inedite, di lettere e di documenti.

Digitized by Google

sì in bene che in male del *Socrate* dell'ab. Galfo e di rispondere ad ogni recriminazione di quest'ultimo. Basta un'occhiata per riconoscere nel decreto la mano del Monti, che lo fece per esclusiva utilità sua *). Glielo

---

*) Decreto d'Apollo intorno alla disputa fra le *Effemeridi Letterarie* di Roma e l'*Antologia,* levato a pag. 29 dell'ANTOLOGIA, numero IV, luglio 1780.

NOI APOLLO FIGLIUOLO DI GIOVE, E DI LATONA

SIGNORE DI PARNASO, DI AGANIPPE, DI ELICONA, DI DELFO, DI DELO, DI CIRRA, DI TENEDO, DI PATAREA, &. PADRE DELLE NOVE MUSE, SAETTATORE DEL MOSTRO PITONE, DESPOTA DI TUTTE LE PROVINCIE LETTERARIE CITRA, ET ULTRA, AMICO DEI BUONI POETI, NIMICO DEI CATTIVI, PADRONE ASSOLUTO DEGLI ARCADI, DEI QUIRINI, DEGLI INFECONDI, DEI PROLIFICI, DEI FORTI, DEI DEBOLI, DEI ROZZI, DEGLI AFFINATI, DEGLI ARDENTI, DEI GELATI, DEI GROSSI, DEI SOTTILI &. &. &. &.

Essendoci stato riferito essere recentemente insorto qualche dissapore fra le Effemeridi e l'Antologia Romana a cagione di certo turibolo, e d'incensi, dopo avere sentito il parere delle nostre nove figliuole, nemiche anch'esse dei profumi, e quello del loro cancelliere, nostro amico e leale consigliere Orazio Flacco siamo venuti in determinazione di ordinare come di nostro pieno potere ordiniamo ai suddetti due fogli di obbedire alle seguenti leggi sotto pena della nostra sovrana indignazione, e d'altre punizioni pecuniarie *ad arbitrium* &.

ALLE EFFEMERIDI.

1° Desistano dall'impegno di mettere ostinatamente ogni sabbato una data di Roma *(ossia una rivista bibliografica su libri editi a Roma)*, perchè non v'è città al mondo, massime ai nostri giorni, la quale pubblichi ogni settimana un libro degno di particolare menzione.

2° Lascino al Chracas, o agli annali ecclesiastici di Firenze la

Digitized by Google

stampò l'*Antologia*, alla quale rincresceva d'avere in certo modo favorita l'acre polemica, soddisfattissima d'esser essa la prima a dare l'esempio d'una decorosa resipiscenza. Ma l'*Antologia* e le *Effemeridi* contavano,

---

cura di riferire le tesi, i panegirici, le scritture legali, i lunari, le novene, &.

3° Si lodino i libri buoni e si disapprovino modestamente gl'insulsi, perchè non è permesso l'ingannare nessuno, massime quelli, che onoratamente pagano il loro danaro per sapere la verità. Il quieto vivere è scusa peggiore del male in un giornalista.

4° Di libri poetici si parli meno che sia possibile, essendo rarissimi i buoni. Quando però ne dovranno parlare, stendano gli articoli coloro, che hanno l'anima armonica e poetica, e così non si sceglieranno più per saggio i luoghi deboli, o meschini.

5° Sia loro permesso solamente il dissimulare i difetti dei libri di quegli autori, che possono perseguitarle, purchè questi non contengano cose contrarie al vero, ed al buon costume. Solea dire prudentemente Pollione, che *non bisogna mai scrivere contro chi può proscrivere*. In quel caso abbiano però per loro tacita discolpa la cura di mettere il nome dell'autore del libro, ancora che fosse anonimo.

6° Non mettano mai l'estratto del medesimo libro due volte, massime se in un lo lodino, e nell'altro lo disapprovino.

7° Non mettano mai gli estratti, che gli autori alle volte mandano de' loro proprii scritti, o se li vogliono mettere avvisino che l'autore cortesemente ha loro voluto risparmiare questa fatica.

8° Non parlare più nè in bene nè in male del *Socrate* del Sig. Ab. G*** finchè non si è fissato in Parnaso in qual classe di poesia egli debba essere posto. Si parli solo *ad libitum* del *Mar grande* del nostro diletto alunno l'Abate Sperandio, che abbiamo saputo essere attualmente nel buco per uscire alla luce.

9° Non rispondano mai a nessuna critica, se non dopo averne impetrata da noi permissione in iscritto. Il pubblico, e non le parti devono essere i giudici delle dispute letterarie.

Digitized by Google

su per giù, i medesimi collaboratori ed un solo direttore (C..... B.....) [1] presiedeva ad entrambi i fogli. L'ab. Monti, stampato il decreto d'Apollo nell'*Antologia,* ricorse alle *Effemeridi* perchè fosse pubblicata

---

ALL' ANTOLOGIA.

1° Non riferisca più, che con molta ponderazione, gli aneddoti, che si trovano in certi libri francesi, perchè per lo più non v'è niente di vero.

2° Non s'impegni mai a descrivere macchine, perchè non potendo corroborare la descrizione con figure, l'Antologia allora diventa oscurissima, anzi inintelligibile. Chi la compra vuol capire quello che legge.

3° Quando gli articoli, che sono mandati, sono troppo lunghi si abbrevino *per amputationem* affine di non annoiare chi paga i suoi quattrini per divertirsi. L'Antologia imiti Procuste, ma tagliando piuttosto il troppo lungo, che stirando il troppo corto.

4° Malgrado certe critiche non si ributti dal dare di tempo in tempo gli Elogi dei letterati benchè poco noti, purchè il lodato lo meriti. Questi appunto sono quelli, che più degli altri hanno bisogno d'essere conosciuti. Plinio il giovine dice che *carminum exigua est gratia, nisi sunt optima; historia quoquo modo scripta delectat.*

5° Abbiano gran cura amendue i fogli di scrivere bene la lingua italiana, e solo si perdonerà loro qualche inevitabile, o grazioso franzesismo, quando contribuisca alla chiarezza, come si perdonano, anzi si lodano, in Cicerone, in Virgilio, in Orazio tanti bellissimi grecismi.

---

[1] « Gli è con un *C... B...* che il Galfo addita il direttore d'entrambe le Gazzette, ma ci sembra questo uno degli errori tipografici, de' quali abbondantemente è sparso il suo *Trionfo della verità.* Forse andava stampato *G... B..*, e cioè *G*ian Lodovico *B*ianconi, bolognese, quello ch'era il principale redattore delle *Effemeridi* nel 1772, quando lo conobbe il Casanova, e del quale B. Gamba asserì che tanto l'*Effemeridi* quanto l'*Antologia* ebbero vita principalmente per opera di lui ». (GAMBA B., *Prefazione e notizie* avanti le *Opere scelte di G. L. Bianconi* — Bologna, Turchi, 1826). L'abate P... degno di scusa, come dice il Galfo, per aver prima encomiato e poi tacciato il *Socrate*, è l'abate *P*essuti.

una sua rivista bibliografica sull'opuscolo *Sdegni*, nella quale ripudia per suo il *Saggio sugli amori dei letterati* *) e l'applica all'amico Scarpelli, il quale volenterosamente se lo prese, come persona a cui

---

6° Si avvertano i compositori tipografici dello Zempel a non ardire di mettere mai in questi fogli *avressimo* per *avremmo*, *parlassimo* per *parlammo*, *falzo* per *falso*, *lui* per *egli*, ed altre simili gentilezze, perchè i leggitori potrebbero ben crederle ingiustamente barbarismi degli estensori.

Tanto comandiamo di nostro pieno potere, e noi non siamo soliti a comandare, che per essere obbediti.

Dalla nostra residenza li 20 luglio 1780.

APOLLO.

ORAZIO FLACCO cancelliere.

*) Bibliografia dell'opuscolo *Sdegni* tratta a pag. 263 delle EFFEMERIDI LETTERARIE DI ROMA, num. XXXIII, 12 agosto 1780.

LOSANNA.

SDEGNI. Facit indignatio versus. *in 8°. Si trovano in Roma presso Gregorio Settari libraro a S. Marcello.*

Dopo le vicende del Socrate il solo nome di poesia ci fa tremare. Per nostra fortuna il libretto, che annunciammo è del valoroso sig. Ab. Scarpelli e tale che possiamo lodarlo senza timore d'una seconda lettera dell'Antologia. Sebbene il nostro Autore è tanto filosofo e amico della sincerità, che a ragione di noi potrebbe lagnarsi se con qualche censura non accompagnassimo la lode. Questo è il carattere dell'uomo di spirito, che risente meno degli altri la forza dell'amor proprio, e compiacesi, che la verità trionfi talvolta anche a proprie spese: virtù rarissima tra i poeti. Ma che troveremo noi da disapprovare in un libro tutto pieno di sentimento e di passione? Il signor Abate Scarpelli ha posto in fronte alle sue dieci canzonette il titolo di Sdegni. Non sono gli sdegni d'Achille, nè quelli di Rinaldo, ma sono gli sdegni di un amante.

Digitized by Google

gradiva assai di far piaceri, far figura e far guerra [1]. *Excusatio non petita fit accusatio manifesta;* e l'insistenza nel predicare fuori di posto che il *Saggio* era di Scarpelli discopre abbastanza che il *Saggio* non era

---

I ritrosi filosofi, i severi politici ridono allorchè un tenero poeta canta le sue amorose disgrazie, e lo riguardano come pazzo, o come semplice. Costoro non comprendono il prezzo delle lagrime, e della compassione, e non sanno che fa più onore all'umanità un cuore sensibile, che cento teste piene di geometria e di raggiri. Il nostro autore conosce perfettamente una tale verità. Quindi è che tanto è lungi dal suggerire il titolo d'innamorato, che anzi sino dal bel principio della sua spiritosa dedicatoria alla egregia dama la Signora Marchesa Malaspina Angelelli si protesta solennemente di esserlo, quasi temendo che il pubblico non ne sia persuaso. Potrebbe, è vero, qualcuno tacciarlo d'incoerenza, poichè nella protesta, che sta in fine alle canzonette, e che merita di esser letta, egli si contradice scrivendo che il suo volume non è che un romanzo [2], ed esso un poeta : ma si sa, che l'amore non bada gran fatto alle contradizioni. Oltrè di che, se il nostro autore fusse meno penetrato dalla passione, i suoi versi sarebbero così animati? Certe tinte cupe, certi slanci violenti, certo furore, che raccapriccia, certa disperazione, che trasporta il poeta, ed affligge il lettore, non ponno essere il prodotto di un affetto limitato e mediocre. Noi riporteremmo qualche saggio di questi versi in comprova di quanto ab-

---

[1] Per certe reminiscenze di concetti, di stile e di periodi montiani, e per talune induzioni, che lungo sarebbe l'indicare e lo spiegare, sono parsi a chi scrive articoli usciti dalla penna di V. Monti quelli delle *Effemeridi letterarie di Roma*, anno 1780, a pag. 204 sopra Clementino Vannetti, a pag. 265 sopra Marcantonio Talleoni e a pag. 301 sopra Alfonso Muzzarelli.

[2] L'ab. A. Scarpelli compose in quell'anno la SELIMA *ossia la schiava per amore* (Siena, 1779 - pag. 73, in-8) e forse forse era questo il romanzo che divisava stampare dopo la *protesta da leggersi*, che sta in fine delle canzonette, allorchè si pose d'accordo con l'ab. Monti per farle seguire invece dal *Saggio sugli amori de' letterati*.

Digitized by Google

di Scarpelli, come per Roma si sapeva. Ma, fosse pure il *Saggio* di tutt'altri che del Monti, quella non era la guisa di rispondere e di cavarsi d'impaccio, perchè l'ab. Galfo biasimava le proposizioni, le grazie francesi, i tumultuosi pensieri ed i peccati contro la sobrietà delle immagini, che si riscontrano tanto nel

biamo detto, ma fa d'uopo leggerle tutte le canzonette e non far torto a nessuna. Tutte sono animate da uno stesso entusiasmo, da uno stesso fervore, da una stessa passione, la quale si ripiega in cento maniere, si trasforma in cento aspetti e va sempre a battere sopra di un punto. Da queste cause (giacchè convien pure censurare qualche cosa) bisogna ripetere quella soperchia enfasi, e ridondanza di parole, e copia di colori, che troppo caricano di quando in quando il sentimento senza ingrandirlo. Questo peccato contro la sobrietà, ed economia delle immagini e dello stile, se è biasimevole in poesia, con più di ragione lo è nella prosa. E noi non loderemo certamente il sig. Ab. Scarpelli di avere nel suo Saggio sopra gli amori dei letterati, impresso in questo stesso volume, secondato troppo il suo estro, e sparso talvolta di soverchio colore i suoi pensieri, i quali assalgono il cuore con troppo strepito, e non si aprono la strada al medesimo per essere troppo imbarazzati dalla pompa dell'espressione. Ma questo è il difetto delle anime trasportate, che mal conoscono la logica fredda e lenta degli spiriti tranquilli, difetto che diventa pregio a fronte delle smilze e tisiche prose dei nostri pedanti, i quali si raccapricciano alla vista di un termine tecnico, o di un periodo, che non abbia l'impronta di due, o tre secoli addietro, e sono, nell'atto stesso di mostrarsene difensori, i più crudeli nemici della lingua italiana: la quale si lagna delle angustie in cui viene talvolta da costoro imprigionata e di essere a torto creduta troppo incapace di alcune moderate accessioni, ed ornamenti stranieri, che senza offenderne la verecondia ne dilatano le bellezze e i confini. Non negheremo che il sig. Ab. Scarpelli non si lasci qualche volta sedurre dalle grazie Francesi. Questa è la

Digitized by Google

Saggio sugli amori, quanto nel *Saggio di poesie*, il primo anonimo ed il secondo irremissibilmente edito col nome dell'abate Vincenzo Monti ferrarese.

La guerra non terminò con il decreto d'Apollo e con la bibliografia degli *Sdegni*. Forse il Monti se l'augurava. Certamente v'assentiva il Galfo dopo aver

---

taccia, che dar si potrebbe principalmente al suo romanzetto intitolato la virtù Sabinese ([1]), che egli pubblicò tempo fa, se non si sapesse, che appunto in idioma francese fu prima da lui scritto, e che poscia, per non so quale inopportuno pentimento, fu trasportato nell'italiano. Del rimanente questo romanzetto merita un luogo distinto nella sua classe, e a dispetto dei severi aristarchi è pieno di anima, d'ingegno, e di gentile filosofia, come lo è il saggio sopra gli amori dei letterati, o piuttosto de' poeti, che così più acconciamente poteva intitolarsi. Il nostro autore pianta per proposizione, che i poeti sono per natura i più adatti all'amore, e che lo divengono ancora di più collo studio. Ne adduce ottime ragioni, esamina i motivi per cui d'ordinario la sensibilità dei poeti si determina a questa passione più che ad altra: fa delle belle riflessioni sopra Catullo, Ovidio, Petrarca e Tasso: parla dell'influsso, che porta il bel sesso sulla fantasia dei poeti: mostra della parzialità per le spiritose francesi, e poca per le fredde italiane, fra la quali però non mancano illustri e generose amiche delle muse e dei letterati. Noi ci rallegriamo col sig. Ab. Scarpelli del suo leggiadro libretto,

---

([1]) *Silveno ed Aristea, o sia la Virtù Sabinese, anecdoti* (sic) *morali dati in luce dall'ab. Antonio Scarpelli romano* — Livorno, 1778, pag. 50, in-8. Lo Scarpelli aveva pure a stampa:

1° *Il tempio di Gnido*, azione drammatica del signor abate Antonio Scarpelli, ecc. — Livorno, stamperia dell'Enciclopedia, 1776. Fu musicato da G. B. Borghi e rappresentato a Camerino in onore di Maria Amalia duchessa di Parma.

2° *Jefte*, azione sacra per musica da cantarsi in Roma nell'Oratorio di San Girolamo della Carità — pag. XXIII, in-8, s. a. n. Fu musicato dall'abate Angelo Passeri.

3° *Sulamite*, componimento drammatico per musica nella solenne velazione d'alcune vergini in S. Apollinare di Assisi — pag. XIV, in-8, s. a. n. ma 1773.

Digitized by Google

pubblicato *Il trionfo della verità*. La guerra proseguì perchè doleva al Monti d'essere sospettato di viltà, e quando l'opuscolo del Galfo in difesa del *Sòcrate* fu messo in circolazione, il Monti si rivolse all'Amaduzzi e cercò di prevenirne il pubblico sfavorevolmente. Quali intrighi! Quanto sciupo d'ingegno e quanta torbidezza da gazzettiere! Non c'intratterremo d'avvantaggio in questo episodio e sorvoleremo sulle altre minuzie della prima contesa letteraria di Vincenzo Monti a Roma, non senza però presentare ai lettori le due cosette inedite del poeta, che si riferiscono alla sua diatriba del 1780, e cioè la lettera con cui si rivolgeva all'Amaduzzi e l'avviso librario che faceva precorrere alla divulgazione dell'apologia del Galfo. La lettera scritta da *casa li 17 sett. 1780* all'Ecc.mo signor Gian Cristofaro Amaduzzi professore in lettere greche alla Sapienza [1] si contiene tutta in queste parole: *Ecco l'avviso letterario,* DE QUO HERI VESPERE. *Glielo raccomando, sig. Abate Amaduzzi gentilissimo, con tutto il calore, e la prego di contenersi bene contro qualunque ostacolo ne possa fare il sig. Abate Pessuti. Egli ha buona opinione di questo Galfo, e in ciò veramente è da compatire, perchè si tratta di poesia, non già di una propo-*

---

e saressimo quasi tentati di augurargli una seconda amorosa disavventura sulla speranza di altre simili operette poetiche. Ma i suoi rari talenti meritano di essere applicati a più sublimi soggetti.

(Senza firma).

---

[1] Esistente in autografo nella biblioteca Amaduzziana di Savignano di Romagna e gentilmente partecipata a chi scrive con facoltà di pubblicarla.

Digitized by Google

sizione di Euclide. Se poi a Lei parrà che l'avviso non sia ben concepito gli dia di penna; ma torno a ripetere non si fidi di Pessuti. Si ricordi che bisogna assolutamente pubblicarlo nel foglio di sabbato, e si ricordi nel tempo istesso che io sono &&.
L'Amaduzzi l'accontentò e nell'*Antologia* del sabato successivo [1] apparve il presente « AVVISO LIBRARIO: Il nostro indefesso sig. ab. Sperandio acciò nulla manchi al suo famoso *Mar grande* lo sta attualmente seminando di *Scogli*. Questi scogli non sono altro che spiritose poesie contro gl'invidiosi critici della sua grand'opera; e verranno terminati da un'appendice, consistente in una vigorosa apologia del *Socrate* contro l'autore degli *Sdegni*, dal quale questo celebre dramma unitamente al *Mar grande* è stato troppo mordacemente attaccato. Il povero *Socrate* dopo tante disgrazie ha finalmente la fortuna d'aver trovato un difensore degno di sè.

« Questa apologia però sarà sicuramente prevenuta da un'altra di ugual calibro, che l'ab. Galfo medesimo ha con tutto l'impegno intrapresa e condotta a perfezione contro la nota lettera dell'*Antologia*. Tarderà poco ad uscire alla pubblica luce essendone già stampato più della metà e sarà vendibile alla bottega del signor Settari, come gli *Scogli* a quella del sig. Giunchi ».

---

(1) ANTOLOGIA *di Roma*, sett. 1780, num. XIII, pag. 104.

Addì 20 gennaio 1885.

Fine del presente volume e del triennio 1778-1780.

(Sono già stati pubblicati gli anni 1781 a 1793).

Digitized by Google

INDICE ALFABETICO

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FINE.

Digitized by Google